LOUIS

LE BIENFAISANT

Poëme;

Par

l'Abbé CONTENSON

LOUIS
LE
BIENFAISANT,
POËME.

Rep PFXIX 297

LOUIS
LE
BIENFAISANT,

POËME
EN QUATORZE CHANTS;

PAR M. L'ABBÉ CONTENSOUS, CURÉ DE VALENCE D'AGEN.

TROISIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

A TOULOUSE,
DE L'IMPRIMERIE DE M.-J. DALLES, RUE S.-ROME, n.° 5.

1819.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

. . . . . *quo justior alter*
Nec pietate fuit . . . . . .

VIRG. Æneid. L. 1.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PRÉFACE.

C'EST dans le sein du malheur, dans l'antre d'une solitude, sans livres, et sans Mécène, que j'ai chanté l'infortuné et vertueux LOUIS XVI, surnommé, à juste titre, le Roi martyr; je n'ai suivi que mon *Apollon*, pour charmer, comme un autre Ovide, l'ennui de mon exil, aussi je n'entreprends point de justifier cet ouvrage, sur l'observation des règles sévères de la poësie épique.

Je laisse ce soin aux critiques. S'il plaît, s'il touche, s'il intéresse, il ne craindra point leurs censures. Le génie fait tout, et sans lui les règles ne sont rien. Du moins on ne me disputera pas la gloire d'avoir heureusement prophétisé le retour de l'ordre et des Bourbons, ainsi qu'on le verra dans le cours de l'ouvrage.

Le Camouens dans sa Louisiade, ne suit que son génie, non les règles du poëme épique; et Milton, devenu original, en s'appropriant des richesses étrangères, termine l'Épopée par le malheur du principal personnage, contre la règle généralement adoptée.

C'est un sentiment d'amour pour nos Rois, et d'indignation contre l'atrocité du crime qui m'a seul inspiré.

A la place d'un héros imaginaire qui affronte les périls des terres et des mers pour fonder un nouveau royaume, ou pour réduire en cendres un autre Illion, on verra un Roi juste, sage et bienfaisant, qui sacrifie ses intérêts personnels au bonheur de son peuple; *un prince d'un courage*, et d'une sérénité inaltérable, au milieu des factions d'une révolution la plus orageuse que les annales du monde aient connues. Toujours bon, toujours égal, sans fiel et sans vengeance, triomphant de lui-même, et faisant taire la voix de la nature et du sang, dans des circonstances où les plus grands hommes même ont succombé sous le poids de la douleur et de l'opprobre.

On verra enfin, un Monarque pieux, modéré et malheureux, que l'Europe pleure encore, et un martyr glorieux à qui Rome doit des autels, un Roi que nos annales comptent déjà au nombre des grands hommes (*a*).

Cette histoire poëtique doit nécessairement amener les horreurs de la révolution française, le chaos de l'anarchie, le conflit des passions, et la férocité des guerres sanglantes, et faire contraster les vertus de LOUIS XVI avec les crimes des factieux.

Il n'est plus ce temps de complots ténébreux, et d'horribles attentats, ce temps d'alarmes et de confusion ; un nouvel ordre de choses attire nos esprits et nos cœurs. Les éternels et immuables principes de la vérité et de la justice ont fait triompher la *cause sacrée* des Bourbons. Un autre HENRI IV LOUIS-LE-DÉSIRÉ, comme un astre pur et lumineux, s'est élevé sur l'horison de la France, et sa puissante lumière a dissipé les noires vapeurs qui en infectait la surface. Ce sage, ce bon Roi, a répandu la joie dans toute l'Europe, et redonné aux français le caractère social et une nouvelle vie politique. Ce Prince bienfaisant, *en montant* sur le trône de ses aïeux, et en réunissant en sa personne toutes les vertus qui le firent aimer, vient de mettre fin à nos calamités et à ses propres malheurs, par une paix d'autant plus précieuse, qu'elle était désirée par l'univers, et en mettant fin à la plus monstrueuse tyrannie qui ait pesé sur le globe.

Sous de tels auspices, cet ouvrage paraîtra avec confiance aux yeux des amateurs de l'ordre social, des mœurs et des talens.

La première édition de cet ouvrage, qui parut en Italie en 1799, dans le temps de la déportation de l'auteur, reçut les éloges les plus flatteurs des journalistes et des littérateurs de cette nation amoureuse de la poësie. Celle-ci est la troisième, plus correcte, et

enrichie des notes intéressantes et plus nombreuses. Tout fait espérer qu'elle sera aussi favorablement accueillie que les deux précédentes, par la mère patrie, paraissant sous l'heureuse influence de la restauration du trône des Bourbons.

NOTE.

(a) *Grands hommes...* Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE.

Entreprise de l'ouvrage. Invocation. Tableau des faveurs que la fortune avait répandues sur la France. Des monstres préparent la ruine de cet état florissant. Signes qui précèdent. Courage du Roi. Caractère et discours de l'Archevêque de Paris. Songe affreux du Dauphin. Constance de Louis. Il console et instruit son fils. Élévation d'ame de la Reine. Énergie des grands de la cour. Discours du Prince de Condé. On propose de grands moyens pour prévenir les malheurs présagés. Neker s'y oppose. Son caractère philosophique.

Sur les bords escarpés de la riche Anagnie, (1)
Auprès des Apennins, dans l'antique Ausonie,
Loin des foudres de Mars, des ligues, des fureurs,
Je chante les vertus, les travaux, les malheurs
De ce Roi généreux (2) qui regna sur la France,
Par la douceur des mœurs et par la bienfaisance;
Père de ses sujets, héros dans les revers,
Prince grand sur le trône, et plus grand dans les fers.
Prête-moi tes crayons arbitre de l'histoire!
Clio, guide mes chants; révèle à la mémoire
Par quel bras, de Louis, le sceptre fut brisé,
L'anarchie établie, et l'autel renversé.

Les Notes sont à la fin de chaque Chant.

D'un grand ébranlement montre-nous les abymes;
Peins de grandes vertus, à côté de grands crimes;
Retrace la fureur qui fit armer les Rois;
Dis enfin, des tyrans, les sanguinaires lois:
Lois qui dégraderaient le Scythe et le Tartare:
Le Français a-t-il pu devenir si barbare?
Ces deux divinités, qu'on adore en tous lieux,
Maîtresses des humains, souveraines des Dieux;
La gloire et la fortune, inconstantes, flatteuses,
Prodiguaient, aux Bourbons, leurs caresses trompeuses,
Quand un cruel revers repoussa leurs faveurs:
Déesses, tant de haine entre-t-elle en vos cœurs!
Le commerce et les arts, sur leurs aîles dorées,
Attelés aux zéphirs, traînaient dans leurs contrées,
Des deux grands univers les fruits et les trésors,
Luxe cher à nos cœurs, nécessaire à nos corps.
Versailles, le séjour des pompes triomphales,
Et des nobles plaisirs, et des vertus royales.
Théatre qu'animaient les grandes passions,
Et les rivalités, et les illusions;
Centre délicieux des fêtes et des grâces,
Des somptuosités, des festins, et des chasses;
Versailles dans le faste, au faîte des grandeurs,
Pour son luxe, ses goûts, ses attraits enchanteurs,
Etait, des autres cours, l'oracle et le modèle.
Les peuples et les Rois imitaient avec zèle
Ses pompes, sa splendeur, ses versatilités,
Tout, même ses travers et ses frivolités.
Les charmes des Français, leur art, leur politique,
Les sublimes écrits de leur langue énergique,

Imprimaient à l'esprit de chaque nation
Les prestiges vainqueurs de l'admiration.
Tous les rangs atteignaient au plus haut point de gloire ;
Sagesse de conseils, artifice oratoire,
Alliances, traités, intéressans rapports,
Puissance dans leurs murs, commerce dans leurs ports :
Fortune, tu versas tous les biens dans la France,
Trésors, talens, vertus, hors la seule constance ;
Tel qu'un astre éclatant de première grandeur,
Cet empire effaçait, par sa noble splendeur,
Les antiques états qui brillaient sur la terre ;
Ses lis, présent du ciel, dans la paix, dans la guerre,
Se faisaient respecter et chérir à la fois :
Ses souverains étaient les arbitres des Rois.
Tous voyaient de leurs mains, que guidait la prudence,
Des politiques droits maîtriser la balance.
Mais ! ô secrets des cieux ! sombre écueil des humains !
Qui peut, de l'éternel, pénétrer les desseins !
Ce grands corps (3) nourrissait dans ses vastes provinces,
Des monstres, ennemis des peuples et des princes,
Et dont les coups mortels lui creusaient des tombeaux
Dans le sein de la paix, dans ses jours les plus beaux.
De ligues, de complots, déplorable victime !
La France n'est qu'un sol que dévore le crime.
Tel un cèdre orgueilleux, dont les rameaux épais
Communiquent leur ombre aux hôtes des forêts.
Le fer du laboureur, ni les vents en colère,
Ni les brûlants effets des flèches du tonnerre
Ne l'ont point entamé, quand un ver destructeur
Corrode de sa dent, et sa sève et son cœur ;

L'arbre sèche et périt ; ce qui faisait sa force
N'est plus qu'un tronc privé de feuilles et d'écorce ;
Son faîte, l'ornement et la gloire des champs,
Tombe avec ses fleurons, sous les coups des méchants.
Ainsi quand tu croyais ta base inébranlable,
France ! sous toi couvait un volcan effroyable.
Semblable à ce terrain couvert d'un beau gazon
Qui paraît immobile aux yeux de la raison,
Mais dont les fonds trompeurs par les jeux de la mine
Sont sappés sourdement et tombent en ruine.
D'abord rien ne s'ébranle et tout paraît uni.
On n'entend, on ne voit les coups ni l'ennemi,
Lorsque la masse croule et forme des abymes,
Dont le sein dévorant reçoit mille victimes.
Bientôt l'usurpateur sur de frêles monceaux
Etale son trophée, arbore ses drapeaux.
Déjà l'impiété (4), sous des vernis stoïques,
Avait empoisonné les zénons des portiques.
Son despotique sceptre en avait écarté
Ces sages, ces savants, cette société,
Colonne de la foi, victime de l'envie,
Adorant, de nos Rois, l'antique dynastie.
Alors sans aucun frein, sans vertu, sans leçon,
N'écoutant plus la voix de la saine raison,
La jeunesse flexible, espoir de la patrie,
Devint facilement l'instrument de l'impie.
De là les attentats ourdis, multipliés,
Les vices triomphans, les devoirs oubliés.
De là le sang que verse une main fratricide,
Et surtout, de Louis, l'horrible régicide.

Par des monstres sans foi, sans honneur, sans vertu,
L'autel des bonnes mœurs dans la fange abattu,
Le Français profana son ancien caractère.
De sage, doux, humain, il devint sanguinaire.
Les pères de l'état, magistrats, sénateurs,
En furent les premiers désorganisateurs;
Et spoliant le Roi, suçant le sang des hommes,
Ils comblèrent de maux le plus beau des royaumes.
Tout avait présagé (5) cet écart odieux.
Les orateurs sacrés, les cieux, mêmes les cieux;
Le disque du soleil, éclipsé par une ombre,
Ne donna, tout un jour, qu'un crépuscule sombre.
Un grand astre parut tomber pendant la nuit.
L'aurore plut du sang, la mer au loin mugit.
L'air devint tout en feu, les montagnes tremblèrent,
La terre s'entrouvrit, des fleuves rebroussèrent.
Dans ce trouble on croit voir l'abyme des enfers.
On invoque le ciel, les temples sont ouverts.
Juigné (6), pour détourner ce trop funeste auspice,
Ordonne, dans Paris, l'auguste sacrifice.
Mais pendant qu'aux autels les prêtres prosternés,
Parmi des flots d'encens, gémissent consternés,
Des vases d'où sortaient des flammes funéraires,
Font entendre des cris et des plaintes amères.
Grand Dieu! c'était assez nous donner le signal
D'un changement sinistre et d'un règne fatal!
Trois fois, le ciel serein, en son saint ministère,
Le pontife entendit le bruit sourd du tonnerre,
Et d'un lis, animé des plus vives couleurs,
La foudre alla brûler les boutons et les fleurs.

Du sein d'un vieux tombeau, une lugubre plainte
Acheva de glacer et d'horreur et de crainte.
Des sifflemens aigus, sortis du fond des bois,
A l'augural oiseau, répondaient mille fois.
L'on vit même, l'on vit une comète errante,
Comme au temps de César, traîner sa queue ardente.
D'un pôle à l'autre pôle allaient obliquement,
Des signes ignorés au haut du firmament.
Des volcans enflammés, de leurs grottes profondes,
Sortirent pour brûler l'air, la terre et les ondes.
Ces bruits, ces feux, ces cris, même aux plus courageux,
Sur leurs fronts pâlissans, font dresser les cheveux.
Louis, que la vertu, de sa main immortelle,
Par de grands traits de flamme, avait formé pour elle,
Qui l'avait distingué du reste des humains,
Assure les esprits, affronte les destins.
Tel qu'un palais flottant, surpasse par son faîte,
D'autres vaisseaux, battus par l'horrible tempête,
Qu'il les efface tous par sa noble grandeur,
Tel au-dessus des siens, que glace la terreur,
Le Roi repousse au loin ces funèbres images,
Et méprise les traits de ces sombres présages.
Ceint du bandeau royal, il paraît en héros
Sous l'ombre paternelle, et leur parle en ces mots :
Que vois-je ? sommes-nous dans l'antre des Sybilles ?
A Delphes, dans Hammon, des faux dieux les asiles ?
Quand le Ciel veut donner quelque utile leçon,
Son organe est conforme à la saine raison.
Ces signes, sont du Ciel une sage mesure,
Ou de simples écarts produits par la nature

Chassez donc ces terreurs, méprisez ces vains bruits,
Qui sèment le désordre et troublent les esprits.
Prendre un bruit pour un Dieu, qu'elle folie insigne!
Le Français est-il fait pour redouter un signe?
Pontife, ajouta-t-il, immolez sur l'autel
L'Holocauste de paix, digne de l'éternel.
Puis levant ses regards, il fit cette prière :
Grand Dieu! Si nos forfaits méritent ta colère,
Frappe, tonne, foudroye, épuise tous tes traits!
Perce-moi de tes coups, mais sauve mes sujets!
Puisque tu ne veux plus le sang de la génisse,
Ni la chair du bélier, je t'offre en sacrifice,
Pour racheter leurs jours, ma couronne et mon rang;
Pardonne leurs fureurs, accepte tout mon sang.
Il dit; et pour son Roi bienfaisant, magnanime,
Le peuple immole à Dieu l'immortelle victime.
Ce peuple, bon encor, ne savait pas qu'un jour,
Extrême dans sa haine, ainsi qu'en son amour,
Esclave des ligueurs, dominé par des traîtres,
Il serait le bourreau du meilleur de ses maîtres.
Ce peuple, dont la voix s'exhale en vains discours,
Et dont le cœur s'exalte et retombe toujours.
Volage dans ses goûts, aveugle en politique,
Aujourd'hui calme et doux, et demain fanatique.
Un jour indifférent, l'autre en amour diffus,
De vices, de vertus, assemblage confus.
Heureux s'il adorait la justice suprême!
Qui seule donne aux Rois le sacré diadême.
La paix reparaissait, quand de larmes baigné,
Offrant à Dieu l'encens, le pontife Juigné

Paraît préoccupé d'un horrible mystère :
Il était, de Louis, l'ami tendre et sincère.
Heureux qui l'a trouvé cet ami don des Cieux !
Tel était ce prélat humain, savant, pieux.
La sagesse se plut d'allumer dans son ame
Cette douce chaleur, cette céleste flamme
Dont furent échauffés les anciens zélateurs,
Il leur fait ce discours qu'interrompaient les pleurs.
Le trône a ses beaux jours comme il a ses orages.
C'est un vaisseau doré sujet à de naufrages.
Son éclat éblouit, ce n'est qu'au dernier jour,
Qu'on voit s'il méritait ou la fuite, ou l'amour.
L'âge du plus long règne est l'âge d'une aurore,
Le destin d'une fleur, le brillant d'un phosphore.
Dieu seul est éternel ; les Rois de l'univers
S'éclipsent à ses pieds ainsi que les éclairs.
Il voit, sans s'émouvoir, les empires du monde,
Naître, croître, et rentrer dans une nuit profonde.
Il termine à son gré les jours des souverains,
Comme il abat leur trône, ouvrage de ses mains.
Souvent il donne au peuple un Roi dans sa colère ;
Il l'arme, d'autres fois, contre un Roi débonnaire.
La fortune bizarre a de fâcheux retours,
La cruelle se plaît à changer tous les jours.
L'hypocrite à l'œil gai, sous un tendre sourire,
Couvre un cœur assassin, elle endort, elle attire,
Elle agite dans l'air ses deux aîles d'argent
Pour verser ses faveurs sur un Roi bienfaisant.
Quand tout-à-coup sur lui devenus homicides,
Les revers ses enfans lancent leurs traits perfides.

Ainsi que sous des fleurs circule un lent venin,
Elle cache et nourrit des serpens dans son sein;
Elle pare de lis ses brillantes victimes,
Pour les sacrifier sur l'autel des grands crimes.
Son bonheur trop constant menace de revers,
Ainsi que l'arc d'Iris prépare des éclairs.
Elle est, surtout des Rois, le perfide ministre,
Et son front rayonnant jette un éclat sinistre.
Elle tient en ses mains et la vie et la mort,
Les effets du hasard, les caprices du sort.
D'un grand événement les cieux nous avertissent:
Calmons-les, s'il se peut, que les crimes finissent.
C'est du Ciel trop long-temps irriter le courroux.
Arrêtons ses fléaux, prêts à fondre sur nous.
Une école coupable, arsenal de l'impie,
De ministres trompeurs, une cour investie
De lâches favoris, des courtisans flatteurs,
De brigues, de complots, secrets provocateurs,
Tels sont les ennemis du prince et de son trône.
L'austère vérité fuit loin de sa personne.
Le torrent des abus entraîne dans son cours
D'un pas lent, mais certain, par de subtils détours,
La chûte de l'empire et celle de l'église.
Le vice fait la loi, l'usage l'autorise.
J'entends gronder la foudre, elle est prête à frapper.
Que vois-je?... Ah! j'en frémis... puissé-je me tromper!
Dieu! détourne ton bras; fais plutôt sur moi-même
Pleuvoir un si grand coup! lancer ton anathême!
Il se tut: aussi-tôt, saintement courroucé,
Les yeux éteincelans, le visage embrasé,

Il éclate, et tonnant comme un autre Isaïe,
Plein du Dieu qui l'agite, il frémit, il s'écrie :
Aux accens de ma voix, éveillez-vous, Français !
L'Esprit Saint, à mes yeux, dévoile ses secrets.
Les suppôts de l'Enfer vont être vos oracles.
Bientôt ils n'offriront que de sanglants spectacles.
Vos sages insensés, que Dieu, dans sa fureur,
A frappé de l'esprit de vertige et d'erreur,
Dans les brûlants transports d'ivresse et de folie,
Blasphêmant le Seigneur, diront, avec l'impie :
C'est notre volonté, non le divin concours,
Qui dirige nos cœurs, et modère nos jours.
Nous ne connaissons plus de maîtres sur la terre ;
Arrachons de leurs mains le sceptre et le tonnerre.
Abjurons à la fois l'Eternel et nos Rois :
Formons pour nos neveux de libérales lois.
Etouffons à jamais, pour tout être suprême,
Et la crainte et l'amour ; brisons tout diadême.
Elévons le bas peuple, abaissons les hauts rangs :
Louis et tous les Rois tout autant de tyrans.
Qu'un élan inoui signale notre histoire,
Et qu'un sanglant décret cimente notre gloire.
Ainsi vous commettrez le plus grand attentat,
Funeste à nos Bourbons, inutile à l'état.
Vos prêtres n'offriront que d'impurs sacrifices ;
Les nôtres arrachés des sacrés édifices,
Ou seront mis à mort, ou deviendront captifs.
Vos Princes dépouillés, proscrits et fugitifs.
Nos temples serviront de trophée aux athées.
Des manes, on verra les ombres insultées.

Le peuple sera Roi ; Paris sera séduit ;
Le parjure exalté ; l'athéïsme introduit.
Tant de maux forceront la divine colère,
De répandre partout le deuil, le sang, la guerre.
Il dit : et ses regards se tournent vers Bourbon.
Il se trouble, et conserve un silence profond.
A peine a-t-il parlé (7), que le Dauphin en larmes,
Vient mettre par ses cris le comble à tant d'alarmes ;
Où court ce tendre enfant ? Quel prodige nouveau
Vient de troubler ses sens, exalter son cerveau ?
Il arrive, il s'attache aux genoux de son père,
Se relève, s'abbat sur le sein de sa mère ;
Et quand elle le presse ardemment sur son sein,
Elle sent, voit couler des larmes sur sa main.
Après ce que j'ai vu, dit-il, d'épouvantable,
Puis-je ne pas pousser une voix lamentable ?
Il est vrai, c'est un songe, il n'a rien de réel :
Mais quand on voit un monstre armé d'un trait mortel,
Encore je ne puis l'ôter de ma pensée ;
Sa tête, jusqu'aux Cieux paraissait élancée.
Il foulait à ses pieds les couronnes des Rois ;
De leurs pleurs, de leur sang il écrivait des lois.
Un casque rouge et bleu couvrait sa chevelure.
Le tonnerre et la mort étaient sur sa figure ;
Et son char, que traînaient deux monstres ses enfans,
Portaient à découvert les crimes triomphans.
Implacable ennemi ! cruel factionnaire ?
Il traînait à sa suite et la flamme et la guerre.
Le front étincelant, l'œil exterminateur,
Il lançait en tous lieux la foudre et la terreur.

Les livres sibyllins montraient ces caractères :
«Être libre, ou la mort.» Deux étranges mégères
Faisaient flotter en l'air, dans leurs bras demi nuds,
Un voile à trois couleurs, où ces mots étaient lus :
«Peuples, réveillez-vous ! aux armes, tous aux armes !
«Egorgez tous vos Rois, noyez-vous dans leurs larmes.»
Ce signal annoncé, je ne respirais plus ;
Pour m'éveiller je fais des efforts superflus.
Quand je vois, du géant la dague meurtrière,
Percer les flancs sacrés de mon auguste père ;
Et ne la retirer que pour frapper soudain,
La Reine, Elisabeth, et ma sœur et mon sein.
Barbare ! sur moi seul épuise ta vengeance !
Mais sauve les auteurs de ma triste naissance,
M'écriai-je. A ces mots, une subite horreur
S'empare de mes sens ; l'effroi glace mon cœur.
Dans mon esprit troublé, ce n'étaient que ravages,
Que cadavres épars, que têtes, que carnages.
Paris était en pleurs, Versailles tout en sang :
De vos gardes armés, le glaive ouvrait le flanc.
Vos fidèles amis, pour vous perdaient la vie.
Votre trône croulait, la Seine était rougie.
Je ne finirais pas, si de ce songe affreux
Il me fallait donner le détail désastreux.
Louis rempli de traits de grace et de noblesse,
Relève son enfant, l'embrasse, le caresse.
Sa voix, son front serein, sa touchante douceur,
Dissipe du sommeil le prestige trompeur.
Il calme ses transports, il le plaint, il l'éclaire,
Afin de le remettre à sa tranquille sphère.

Tel l'ange des deux mers commande aux aquilons,
Réprime leurs écarts par d'utiles leçons,
Les oblige à rentrer dans leurs sombres asiles,
Quand ils osent, des mers, troubler les eaux tranquilles.
Il conjure l'orage, et la sérénité
Vient de nouveau regner sur le flot agité.
O mon fils! mon seul bien! objet de ma tendresse!
Peut-être hélas! un jour, l'appui de ma vieillesse!
Délices de ma vie! enfant de tant de Rois!
Tendre espoir des Bourbons! héritier de leurs droits!
Cher prince! puissiez-vous encore de leur gloire,
Par de nobles vertus retracer la mémoire!
Rassurez-vous, ce songe est un rêve menteur:
C'est l'effet passager d'une sombre vapeur.
La nuit, quand la nature au repos est livrée,
On sent que la raison, en son siège est rentrée.
L'esprit se plaît alors d'assembler à la fois,
Des mêlanges confus, des images sans choix.
Un Roi juste craint Dieu, mais non d'autre puissance.
C'est au crime à trembler, et non à l'innocence.
Je n'ai jamais formé que de nobles desseins,
Ne redoutons donc pas des poignards assassins.
Le sommeil dans ses jeux, maître de nos organes,
Rend l'ame délirante, excite nos membranes.
On le peint comme un Dieu qui préside au repos.
Ses trônes sont des fleurs, ses sceptres des pavots.
Il fait autour de nous promener des fantômes,
Voltiger des esprits sur l'aîle des atomes.
Tels sont ces monstres vains, que Morphée a produit,
Nocturnes voltigeurs que le réveil détruit.

Il dit : faibles efforts ! son fils encor soupire.
Rarement la raison nous guérit d'un délire.
Surtout quand un objet terrible, aimable, ou beau,
A frappé fortement le cœur ou le cerveau.
Ainsi le voyageur, dans une nuit obscure,
Craint de loin un tronc d'arbre, un antre, une masure.
L'ombre, le vent, le bruit des rameaux agités,
Sont des spectres hideux, ou des larrons postés.
La Reine (8) écoutait tout dans une horrible crainte,
Cachant le trait nouveau dont son ame est atteinte.
Deux fois, au haut du front, elle porta sa main,
Et deux fois ses soupirs firent gonfler son sein.
Une sombre douleur peignit sur son visage,
Du blanc et du vermeil, un heureux assemblage.
Tel de l'aurore on voit les divers coloris,
Sur son char parsemé de perles, de rubis.
Ou telle est dans nos champs, nouvellement éclose,
Par les pleurs du matin une brillante rose.
L'image du malheur dans son esprit est peint.
L'homme voit arriver souvent ce qu'il a craint.
En vain par son orgueil veut-il y mettre obstacle :
Le trouble de son ame est son plus sûr oracle.
En vain la Reine veut étouffer cet effroi,
Et cesser devant tous de craindre malgré soi.
Elle pare son front serein en apparence,
Des grands traits de fierté que partout elle lance.
Quoi, dit-elle, un vain songe, une noire vapeur,
Sont-ils faits pour troubler l'innocence du cœur ?
Le cœur juste est exempt des frayeurs alarmantes,
Tel est le mien, assis sur des bases constantes ;

Formé dans la vertu, rien ne peut l'ébranler,
Vît-il de l'univers les fondemens crouler.
En moi coule le sang d'Autriche et de Lorraine :
Se rendrait-il un jour indigne d'une Reine ?
Fille d'un Empereur, épouse d'un grand Roi,
Le courage et l'honneur sont mon unique loi.
Que l'enfer secondé des tyrans de la terre,
Fasse bruire à mes yeux son orageux tonnerre.
Qu'un volcan enflammé me donne le trépas !
Que Versaille ébranlé s'écroule sous mes pas,
Avant de te souiller, noble sang de Thérèse !
Ou que de vils remords l'affreuse syndérèse
Fasse rougir mon front, me faisant concevoir
Un lâche sentiment contraire à mon devoir !
Méprisons donc la crainte où ce rêve nous plonge :
Mon cœur serait-il fait pour redouter un songe ?
Au préjugé qui tient le courage abattu,
Offrons deux freins puissants, la raison, la vertu.
Elle dit ; chaque mot que sa bouche profère
Est un trait enflammé de zèle et de lumière,
Qui pénètre les cœurs, et ravit les esprits
De tous les spectateurs attentifs et surpris.
La majesté royale allume le génie,
Exalte le courage, imprime l'énergie.
Pleins de ce noble feu, tous les grands de la cour,
Sont jaloux de montrer, pour leur Roi, leur amour.
De dépit et d'horreur, l'ame atteinte et frappée,
Chaque seigneur saisit sa redoutable épée.
Le fils du grand Condé, balance dans les airs
Celle qu'il doit rougir en cent combats divers.

Comme un taureau fougueux provoque de sa tête,
Ou l'arène, ou l'ormeau qu'a tronqué la tempête.
Princes! dit-il, guerriers! votre glaive vainqueur
Doit rassurer vos sens et bannir la terreur.
Des préjugés, laissons la recherche importune,
Et quelle qu'elle soit la volage fortune,
Bravons son inconstance, affrontons son orgueil:
Offrît-elle à nos yeux les fers ou le cercueil.
Au nom de votre honneur, flamme vive et sacrée,
D'une ame noble et pure idole révérée,
Paraissez héritiers et soutiens de nos lis!
Du plus parfait des Rois, les frères, les amis!
De Provence! d'Artois! jeune Duc d'Angoulême!
De Berry faible encor, d'Enghien autre moi-même!
Vous aussi, tendre enfant, aimable et cher Dauphin!
De qui le règne hélas! est encor incertain!
Montrez-vous à leur suite, illustres capitaines!
Penthièvre, Maillebois, Broglie, autres Turennes;
Chartres, Valois, Conti, Mouchi, Bouillé, Crillon,
Chevreuse, Beaujolais, Rohan, Boufflers, Dillon,
Daumont, Mailly, Brissac, Laqueille, Bréteville,
Lachatre, Dargenteuil, Rochaimont, Frondeville,
Villequier, Mirepoix, Vaudreuil, Damas, Brémond,
D'Estaing, Lally, (9) Segur, Harcourt, Guiches, Gramond,
Laforce, Chatelet, Monmorenci, de Nesles,
Luxembourg, (10) Toulongeon, Lévi, Launai, Flesselles,
Brézé, Goson, Lautrec, Dreux, Chamilli, Fleurieu,
Saint-Maurice, Foucault, Biron, Latour, Virieu,
Degmont, Choiseuil, d'Ambli, Lessart, Clermont-Tonnerre,
Vous tous chefs et soldats, brillants foudres de guerre!

Sur

Sur l'autel de l'honneur, autel sacré des preux,
Jurez à nos Bourbons que vous mourrez pour eux.
Pensez à vos exploits, à ceux de vos ancêtres,
A vos fils, vos foyers, au meilleur de vos maîtres,
A vos femmes surtout, objets de vos amours,
Qu'un destin précieux tient liés à vos jours.
Je ne suis point un chef, qu'un transport emphatique
Fait confondre le sage avec le fanatique,
Ni de ces esprits forts, sans principe et sans loi,
Corrompus dans les mœurs, mécréans dans la foi.
La vertu veut regner entre les deux extrêmes;
Du simple et de l'impie elle hait les systêmes.
Mais, quels que soient les cris qu'on entend en tous lieux,
Ces signes menaçans, ces sons mystérieux,
Qu'ils viennent du hasard, du Ciel, ou de mensonges,
Des écarts naturels, ou qu'ils ne soient que songes,
Répétons à Louis, les sermens solennels
Qu'il reçut de nous tous au pied des saints autels,
Quand, vêtu de la pourpre et ceint du diadême,
Dieu le chargea du sceptre et du pouvoir suprême;
Alors, que sur son front coula l'huile des cieux,
Chrême saint qui servit à sacrer ses aïeux;
Combien nous étions loin de craindre pour sa tête!
Répétons donc les airs chantés à cette fête.
Il dit: et dans le temple on entendit soudain:
Vive le Roi! la Reine, et l'auguste Dauphin!
Condé, ce fier vengeur des têtes couronnées,
Courbé sous les lauriers, blanchi par les années,
Issu du sang des Rois, émule des Césars,
Idole des soldats, vieilli dans les hasards;

Condé les fixe tous. Sa profonde sagesse
Est l'oracle des vieux, l'astre de la jeunesse.
Il se lève, et paraît le soutien d'un état;
L'air grand, l'œil vif ainsi qu'en un jour de combat,
Frappé par l'évidence, et plein d'une ardeur vive,
Prêtons, dit-il, au Ciel, une oreille attentive.
Ces songes sont trop clairs, ces signes trop nombreux,
Pour qu'ils soient d'un grand mal un pronostic douteux.
On dit que l'éternel, de ses hauts tabernacles,
Par la voix du tonnerre et par de saints oracles,
Fit connaître, en Sion, ses lois et son pouvoir,
Pour instruire et fixer l'homme dans son devoir.
Je n'ai que d'un soldat le simple caractère,
Soumettant ma raison aux ombres du mystère;
Mais la prudence voit, comme des vérités,
Ces signes menaçant nos tranquilles cités.
Prévenons ces revers! ô France! ô Prince aimable!
Verrions-nous de sang-froid un Tyran exécrable
Renverser votre empire, écraser à nos yeux,
Nos pères, nos enfans, nos femmes, nos neveux?
Abattre les autels, persécuter les princes,
Abreuver les sillons du sang de nos provinces?
Affreux pressentimens!... ô Bourbon!... ô mon Roi!...
Quel nuage importun me trouble malgré moi?
Fatal avant-coureur!... Il se tut, et ses larmes,
Pour la première fois roulèrent sur ses armes.
Il soupire, il frémit; ses gestes menaçans
Marquent d'un désespoir les effets impuissans.
Sa colère enflammait les glaces de son âge:
Tel un lion blessé, ne suivant que sa rage,

Brise dans sa fureur, de ses féroces dents,
Le trait qui l'a percé, roule des yeux ardents,
Rugit en frissonnant, hérisse sa crinière,
Et de ses pieds fougueux fait voler la poussière.
Les guerriers dont les ans penchent vers leur déclin,
Frappés par la terreur d'un langage incertain;
Hâtons-nous, disent-ils, de conjurer l'orage:
Du vaisseau de l'état prévenons le naufrage.
Des voix, dans les saints lieux, des monstres dans les airs,
Des globes enflammés, en cent endroits divers,
Semblent nous dire assez: français! sur votre tête,
Et vous n'y pensez-pas, va fondre une tempête.
Les révolutions, les grands événemens,
Ont souvent commencé par des pressentimens.
Tel levé sur les mers, un ombrageux nuage,
D'un ouragan funeste est le sombre présage.
Ses périlleux éclats, ses feux étincelans
Sont, d'un prochain fléau, les signes menaçans.
Tout a vers sa ruine une triste tendance.
Tout état penche aussi vers une décadence.
La pente en est rapide; et, Roi de l'univers,
Le plus grand des Césars eut le plus grand revers.
Surtout, quand d'un état les forces sont perdues,
Et que des courtisans les mœurs sont corrompues,
Souvent le jour finit par une affreuse nuit,
Comme après la fortune un grand revers la suit.
Tel est du peuple franc l'inconstant caractère,
Que l'objet qu'il chérit peut bientôt lui déplaire.
Excessif dans ses goûts, de la haine à l'amour,
De l'amour à la haine, il passe tour-à-tour.

Le mal, dans son principe, à guérir est facile :
Un remède tardif est souvent inutile.
Prévenons donc ces maux, armons de toutes parts,
Hérissons de canons nos tours et nos remparts.
Il faut des chefs experts, des milices nombreuses,
De redoutables camps, des flottes belliqueuses.
Ouvrons nos arsenaux, et par de feints combats
Aux évolutions exerçons les soldats.
Des Monarques voisins recherchons l'alliance,
Augmentons le trésor, l'ame d'une puissance.
Ainsi quand le soleil vainqueur des gros frimats,
Entrant dans le taureau, radoucit nos climats,
Les abeilles en foule, arment leurs républiques,
Tendent en bourdonnant leurs vénéneuses piques
A la guêpe ennemie, au frêlon assassin,
Et se rengent autour de l'ailé souverain.
Tous approuvent bientôt de si sages mesures.
L'astucieux Néker (11), par de secrets murmures,
Seul persuade au Roi, que de si grands efforts
Achèvent d'épuiser ses modiques trésors.
Sans vouloir le paraître, ainsi Néker l'égare.
D'un Ministre ami vrai, la fortune est avare.
Hélas! Où trouve-t-on les Sully, les Louvois,
Les Colbert, les Fleury, ces amis de nos Rois?
Souvent les grands malheurs dépendent d'un seul homme,
Comme d'un seul dépend le bonheur d'un royaume.
La France l'éprouva, ce trop fameux revers
Que vint lui susciter ce Ministre pervers.
Premier instituteur de la triple assemblée,
Par qui s'ouvrit l'abyme où la France est plongée.

Ce satrape étranger, qu'un destin en courroux,
Amena de Genève et jeta parmi nous,
Forma ce triple corps que l'on redoute encore,
Ce triple corps qui fut la boëte de Pandore.
Ce n'est plus, disait-il, le temps où nos aïeux,
Ecoutaient le prestige, encensaient des faux Dieux.
Les siècles des jongleurs, le règne des oracles,
Des aruspices vains, des prétendus miracles,
Sont rentrés aux chaos de l'éternelle nuit.
Tout prodige est l'appas du vulgaire séduit.
Le prêtre l'inventa par un trait politique,
Pour conduire à ses fins le peuple fanatique.
De ces fourbes laissons les artifices vains :
Dieu n'avertit jamais, quels que soient ses desseins.
Ce Dieu veut-il un culte, insensés que nous sommes !
Se plaît-il dans le ciel à tourmenter les hommes ?
S'il parle, qu'il le fasse avec plus de clarté.
Tout autre accent n'est point celui de sa bonté.
La raison, ce flambeau présent de la nature,
Nous doit seule éclairer dans cette conjoncture.
Eh ! que doit craindre un Roi, qu'adorent ses sujets ?
Qu'il tient liés à lui par le nœud des bienfaits ?
Pour lui prêts à mourir, prodigues de leur vie,
Ils portent ce penchant jusqu'à l'idolâtrie.
Oui, soit instinct, raison, devoir, ou préjugé,
Le Français, en naissant, par un charme engagé,
Voit un Dieu dans son Roi, c'est à lui seul qu'il pense,
C'est au fond de son cœur l'idole qu'il encense.
Pour sa gloire, son nom, son élévation,
Il n'écoute, il ne suit que cette passion.

Elle est son élément ; le prince et la patrie
Remplissent tous ses vœux ; cette noble énergie,
Que la nature inspire, est un devoir sacré,
Et par le peuple franc en tout temps révéré.
Quel étrange motif doit donc nous faire craindre ?
Quel sauvage sujet du Roi pourrait se plaindre ?
Père bon, ami vrai, prince compatissant,
Il se plaît à porter le nom de Bienfaisant.
On le voit en tout lieux répandant ses largesses,
De ses enfans chéris accroître les richesses.
Leurs déserts, par ses soins, abondent en moissons,
Et le gazon fleurit où nageaient les poissons ;
Le soc en fer tranchant sillonne leurs campagnes,
Et des troupeaux nombreux paissent sur leurs montagnes.
Autant qu'un doux printemps efface un rude hiver,
Et qu'un pin effilé surpasse un chêne vert,
Louis, par ses vertus, sa puissance et sa gloire,
Est au-dessus des Rois qu'on vante dans l'histoire.
Les cœurs de ses sujets sont ses forts boulevards,
Leur glaive sa défense, et leurs corps ses remparts.
Ce Prince bienfaisant, dans la paix, dans la guerre,
Est digne des autels, est un Dieu sur la terre.
Au dedans, au dehors, une profonde paix,
Assure son pouvoir, couronne ses succès.
Ainsi que dans les cieux l'olympe est immuable,
Son trône sur le globe est ferme, inébranlable ;
La France est parvenue au comble du bonheur ;
L'univers incliné reconnaît sa grandeur.
De l'aurore au couchant, les mers, les hémisphères
Sont, en ce jour heureux, ses humbles tributaires ;

Et Louis, distingué du reste des humains,
Des peuples et des Rois maîtrise les destins.
De l'aquilon, aux bords des brûlantes contrées,
Et jusques aux glaçons des monts hyperborées,
On voit avec éclat briller ses étendards,
Et son nom au dessus de celui des Césars.
L'olive et le laurier suivent sa politique :
Tous goûtent son systême humain, philosophique.
Suivons ce doux attrait, éclairons les esprits,
Et guérissons des cœurs que la crainte a surpris.
Je n'en dis pas assez ; la France n'est encore
D'un état plus brillant qu'à sa première aurore,
Le grand jour de son lustre est prêt à se montrer,
Les abus de l'empire, au néant vont rentrer.
Déjà de nos cités, le clergé, la noblesse,
Au tiers-état unis, pleins d'une douce ivresse,
Vont porter aux Français, par de nouvelles lois,
Des biens qu'ils n'ont jamais goûté sous d'autres rois.
Aux règnes des titans, des pontifes, des prêtres,
Des despotes cruels, des tyranniques maîtres,
Va succéder l'éclat d'un siècle fortuné,
Par les vœux du Monarque à l'Europe amené.
Bientôt le miel naîtra de l'écorce des chênes,
Et des fleuves de lait couleront dans nos plaines.
Le villageois ravi cueillira de sa main,
Près l'épineux buisson, la rose et le raisin.
Egaux, libres entr'eux, sous des règnes prospères,
Les peuples (12) ne feront qu'un seul peuple de frères.
Des hauts faits surprendront et la terre et les cieux,
Un nouveau siècle d'or éblouira nos yeux.

Fin du premier Chant.

NOTES.

(1) *Anagnie...* L'auteur du poëme Louis le Bienfaisant était à Anagni, ville d'Italie, capitale des anciens herniques, que Virgile appelle *Dives Anagnia.* Elle est près des Apennins, à quarante mille de Rome.

(2) *De ce Roi généreux ..* Louis XVI, Roi de France, né à Versailles le 23 Août 1754, sacré à Reims le 11 juin 1775, et sacrifié le 21 janvier 1793; les Français ennemis même de son trône, étaient forcés de l'appeler le plus honnête homme de son royaume, le premier ami de son peuple. Sa lettre de convocation pour les états généraux en janvier 1789, le discours qu'il prononça à l'ouverture de cette assemblée le 5 mai 1789, et sa lettre aux Evêques et Archevêques le 11 septembre 1789, peignent avec les couleurs les plus vives son caractère juste et bienfaisant. Dans sa déclaration du 23 juin 1789, il promet d'être plutôt le père que le maître des Français.

(3) *Ce grand corps...* Depuis long-temps ce qu'on appelle philosophes, économistes, matérialistes, athées, etc., tramaient en secret la destruction de la religion, de l'état et du trône. Voyez entr'autres l'auteur de l'an 1440, et plan sur l'établissement d'une République en France, ouvrage des Calvinistes... On ne peut douter que ces académies de philantropie qui, sous prétexte de libéralisme, de société d'humanité, d'industrie nationale, s'étant multipliées en France, n'aient facilité aux adeptes de la philosophie moderne les communications de leurs projets destructeurs.

(4) *L'impiété...* A l'époque de la destruction des Jésuites, on vit toutes les sectes lever leurs têtes et prêcher sans pudeur leur doctrine infernale. Voyez les œuvres philosophiques de Lamétrie, les écrits de Voltaire, ceux du Marquis d'Argens, etc... Bien savoir, et bien enseigner sont deux talens qui vont rarement ensemble. De là vient qu'il n'y aura jamais en France une bonne éducation tant qu'il n'y aura pas un corps enseignant. De là vient que les études sont tombées parmi nous, dès l'instant où l'on a détruit cette société, dont les membres faisaient un long apprentissage de l'art d'enseigner.

(5) *Tout avait présagé...* Les malheurs de la France avaient été prédits depuis plus d'un demi siècle par les instructions pastorales, et les avertissemens du clergé de France. Voyez les panégyriques de St. Pierre et de St. Augustin par le père de Neuville jésuite. La révolution de France y est annoncée d'une manière frappante. Voyez encore les requisitoires des avocats généraux qui dénonçaient les productions de la licence, et les arrêts des parlemens qui flétrissaient ces ouvrages et leurs auteurs. Voyez l'exposé remarquable du parlement de Franche-Comté en janvier 1789, et la lettre de la noblesse de Provence au Roi, en février 1789. Le grand Bossuet avait prédit en 1689, c'est-à-dire un siècle juste avant la révolution, que le principe de la souveraineté du peuple renverserait les Monarchies les plus florissantes et ébranlerait les fondemens de tous les Gouvernemens.

(6) *Le Clerc de Juignié*... Archevêque de Paris. Il justifia le choix que le Roi avait fait de lui par une conduite vraiment pastorale. Il mérita de réunir aux états généraux les suffrages d'un peuple dont il était le père à tant de titres. A combien de périls n'a-t-il pas été exposé ?

(7) *A peine a-t-il parlé*... On sera peut être étonné de voir ce discours sortir de la bouche d'un aussi jeune Prince. Mais qu'on fasse attention que la pénétration de son esprit et la noblesse de ses sentimens étaient au dessus de son âge. L'éducation du malheur et les leçons de son auguste père avait contribué à cette précocité.

(8) *La Reine*... Marie-Antoinette, Archiduchesse d'Autriche, Reine de France, Princesse aimable, douce et bienfaisante, si horriblement calomniée par des langues infames, persécutée par ceux-là même qu'elle avait comblé de bienfaits. Elle porta l'héroïsme aussi loin peut-être que son époux dans le déluge de maux qui inonda son ame. Elle répétait souvent ces belles paroles : Que le Roi soit heureux, je serai heureuse de son bonheur. Quoique le Roi la pressât de se dérober aux atrocités de leurs ennemis, elle voulut toujours partager ses périls et ses douleurs.

(9) Lally-Tolendal, tirant son épée dans la salle où était l'assemblée et en loyal chevalier : La vie du Roi est en danger, allons tenir nos séances dans son antichambre. Elevé dans les camps, je ne sais pas faire des phrases, mais je sais faire autre chose.

(10) Le Duc de Luxembourg, président de la noblesse, assurant qu'elle ne souffrirait aucun attentat au prérogatives du trône, ajouta : « Son choix n'est pas douteux, elle mourra, c'est là son devoir ; mais « en mourant elle sauvera l'indépendance de la couronne. » Alors le Roi répondit : « Je ne veux pas qu'un seul homme périsse pour ma « querelle. »

(11) Néker avait rédigé lui-même la lettre du Roi au clergé et à la noblesse. C'est lui qui avait suggéré au Roi l'idée de la triple représentation. Néker venu de Genève, sorti des emplois obscurs de la banque, s'était élevé jusqu'au Ministère ; vain, entêté, inconsidéré, enflé de la réputation que lui avaient fait les philosophes, il brignait toutes les sortes de gloire, et par dessus tout, la faveur populaire. De lui-même il se plaça entre deux écueils, il promettait au Monarque une augmentation de pouvoir, et au peuple un gouvernement démocratique. Néker fit face aux énormes dépenses que la France fut obligée de faire dans cette guerre d'outre-mer, qu'elle soutint avec l'Espagne et la Hollande contre l'Angleterre, sans établir aucun nouvel impôt. Dans tous les écrits auxquels il eut part, il exhalta cette conduite comme la preuve d'un talent rare, et en même-temps comme un témoignage de sa sollicitude pour les intérêts du peuple. Ce n'était qu'une jonglerie ; car pour ne pas avoir recours à la ressource d'un subside, il greva la nation d'une masse d'emprunts à des intérêts si exorbitans qu'il en résulta pour la Monarchie une dette qui n'a jamais été bien calculée. La cour lutta aussi long-temps qu'elle pût contre l'opinion que lui présentait Néker, comme l'unique sauveur de la France. Elle donna pour successeur à Calonne, Loménie de Brienne, à la disgrace duquel il avait contribué. Jamais homme ne fut moins propre que Brienne à manier les rênes du Gouvernement. Son

incapacité frappa tous les esprits, et ne sachant rien imaginer par lui-même, il se saisit de tous les plans de son prédécesseur, et voulut arriver à leur exécution, non par la persuasion comme Calonne, mais par la violence.

(12) *Les peuples...* C'est à l'histoire générale à développer les causes éloignées et prochaines dont le concours a enfanté la révolution qui a fait à la France des plaies si profondes. Tout ce qu'on peut dire, que notre patrie n'a cessé depuis deux siècles, de nourrir dans son sein des partis ennemis de l'ordre politique, qui réglait parmi nous autrefois la hiérarchie sociale, les calvinistes d'abord. Dans la suite les jansénistes, les encyclopédistes, les économistes, toutes les sectes sans en excepter celle dont les membres prennent le nom burlesque de Francs-maçons, ont marché par des routes diverses vers une forme de gouvernement autre que celle qu'ils trouvaient établie. La franc-maçonnerie nous était venue d'Angleterre. Les Anglais et les Irlandais qui passèrent en France avec Jacques II, nous apportèrent cette nouveauté. Cette société se divisait et subdivisait en grandes et petites sections appelées Loges. Lorsque les *prosélytes* avaient passé par toutes les épreuves, tous les secrets leur étaient révélés.

Fin des Notes du premier Chant.

CHANT SECOND.

SOMMAIRE.

Description du temple de la discorde. Son caractère. Sa jalouse fureur contre les Bourbons. Elle commande à ses génies d'infester la France. Ils volent, et par la bouche de tous les sectaires, soufflent le feu de la discorde dans tous les états. Leurs ravages dans les temples. A Versailles. Les brigands égorgent les gardes du Roi. Excès d'une femme en fureur. Discours de Louis. Sa bonté et sa clémence devenues inutiles. L'espérance le soutient. Apostrophe à la France.

Dans un lieu souterrain, creusé par la nature,
Est un temple profond d'une antique structure ;
Il servait pour le culte à nos premiers parens :
C'est là que chaque jour ils offraient leur encens.
Là des fruits printaniers, de timides génisses,
Etaient, par leurs enfans, offerts en sacrifices ;
Et leurs filles ornaient de guirlandes de fleurs,
Ce sanctuaire pur, symbole de leurs mœurs.
L'éternel s'y montrait par de fréquents prodiges.
On ne voyait alors ni faux-dieux, ni prestiges.
Ce temps heureux fut court ; le temple fut souillé ;
Du sang de l'innocent, son marbre fut mouillé.
Dans les flancs de son frère, un berger homicide,
Guidé par son courroux, plongea sa main perfide.

Soudain l'air s'obscurcit, l'autel divin trembla,
L'oracle fut muet, son temple s'écroula.
Dieu le prit en horreur, les miracles cessèrent,
La justice et la paix dans le ciel s'envolèrent.
Un monstre prit leur place, il habite en ces lieux,
C'est la noire discorde, aux regards furieux,
Au front couvert de sang, au teint pâle et livide,
De querelles, de deuils, de pleurs toujours avide.
Dans sa droite terrible est un sceptre de fer,
Et dans l'autre, un poignard aiguisé dans l'enfer,
Deux serpens enlassés composent sa couronne,
Le dédale des lois est autour de son trône,
Les combats ses enfans, inspirent la terreur;
Le fiel est sur sa langue, et l'aspic dans son cœur.
L'anarchie à ses pieds, fille de la licence,
A côté de l'orgueil, opprime l'innocence,
Et l'avide intérêt y dicte des décrets,
Qu'il a fait préparer par ses agens secrets.
Là, sont et la vengeance et les cruelles guerres
Que les mortels se font souvent pour des chimères.
Ecumante de sang, sa bouche mille fois,
Embrasa de ses feux, les sujets et les rois.
L'ardent désir de nuire est ce qui la tourmente;
Sans cesse elle produit, et sans cesse elle enfante.
Elle aime les forfaits, provoque le courroux
Des pères, des enfans, des frères, des époux,
Elle ouvre avec fracas les portes de la guerre,
Même contre le ciel elle arme son tonnerre.
Depuis long-temps son bras menaçait les Français
De ses tragiques coups, mais ce fut sans succès.

Heureux jusques alors ! leur ange tutélaire
En avait écarté la torche incendiaire.
Elle frémit de voir les Bourbons triomphans,
D'une main invincible écraser ses serpens.
Quoi, dit-elle, en grondant, dans sa malice extrême,
Moi fille de l'enfer, j'ai brouillé le ciel même;
J'ai pu troubler la paix des célestes esprits,
Renverser lucifer et ses anges proscrits!
J'aurai su dans Eden introduire ma flamme,
Chez le premier mortel, et la première femme.
J'aurai versé le sang de tant de malheureux,
Aiguisé mille traits, allumé mille feux,
Embrasé l'Amérique, et l'Europe et l'Asie;
Soulevé l'Ottoman vaincu par la Russie.
Par des ruisseaux de sang j'ai fait gonfler le Rhin,
Et porté la fureur du Tartare à Pékin.
J'aurais anéanti des nations entières,
Renversé tant d'états, provoqué tant de guerres,
Et je ne pourrais pas porter chez les Bourbons,
Mon éclatante rage, et mes dieux furibonds?
Je souffrirais qu'un peuple, insultant à ma gloire,
Soit le seul que je trouve aux fastes de l'histoire,
Paisible, heureux, puissant par ses lois et son Roi,
J'en jure par le Styx, et j'engage ma foi,
De porter dans son sein, ma terrible vengeance,
Et de tous mes suppots la magique influence.
La fortune déjà retire ses faveurs,
Signale ses revers, irrite tous les cœurs,
Et consent que la mort s'abreuve et se repaisse
D'un sang qui, toutes deux, nous irrite et nous blesse.

Serait-ce encore en vain que j'aurais répandu
Mille écrits infernaux pour flétrir la vertu ?
Et que de mes agens le stoïque langage
Limerait sourdement les fers de l'esclavage ?
Véloces instrumens de ma férocité !
Intrépides soutiens de ma divinité !
Sortez de ces cachots, couvrez-vous de mes armes,
Volez chez les Français, changez leurs ris en larmes.
De mes flambeaux éteints rallumez tous les feux,
Unissez tout l'enfer à la foudre des cieux,
Brisez les nœuds sacrés qui lient cet empire,
De mon souffle infestez l'air pur qu'on y respire.
Du peuple et de la cour empoisonnez les mœurs ;
Aveuglez les esprits, terrifiez les cœurs.
Elle dit : aussi-tôt d'un essaim de furies
Les terres et les mers sont partout obscurcies.
Du Danube à l'Escaut, de l'Elbe à l'Eridan,
Leur souffle corrompu ne forme qu'un volcan.
Le Tartare vomit de ses abymes sombres,
Ses Cerbères, ses Dieux, ses Hydres et ses Ombres ;
Les sectes, les partis, et leurs noires fureurs,
Agitent leurs poignards, répandent les terreurs.
Les ligues, les complots, terribles par leurs armes,
Versent des flots de sang, ce serait peu de larmes.
Les méchants embrasés de ces feux infernaux,
Electrisent le peuple enclin à tous les maux ;
Ils forment des projets révolutionnaires,
Et se montrent partout hardis incendiaires.
Une grêle d'écrits, magiques fictions,
Cache le piège adroit de leurs rebellions.

Principes libéraux, naturelles lumières,
Egalité de droits, Clubismes populaires;
Voilà leur évangile, et les seules vertus
Que veulent nos Solons, ces sages prétendus.
Brisant dans leurs écrits les sceptres monarchiques,
Pour leur substituer de vaines Républiques;
Divisés pour le bien, réunis pour le mal,
De ces fiers novateurs, le systême fatal,
L'entreprise pompeuse, et le brillant délire,
Sont de tout renverser, et de tout reconstruire.
Du crime (1) *leur école applanit le chemin*,
En se disant en tout, maîtres du genre humain.
Prise dans son vrai sens, oui la philosophie
Charme, calme, adoucit les peines de la vie;
Mais elle perd son nom de grâce et de beauté,
Quand ce n'est qu'égoïsme, insensibilité.
Telles sont leurs leçons, leurs cris, leur théorie,
Point de Culte, de Roi, ni de Suprématie:
Bientôt, de tout l'état, le peuple devient Roi;
S'insurger est devoir; s'affranchir est sa loi.
L'Émile de Rousseau séduit les faux génies;
Les erreurs de Voltaire (2) entraînent les impies.
Et Raynal l'ennemi du trône et de l'autel,
Détruit les droits des Rois, et ceux de l'éternel.
L'athéiste Alembert, Condorcet le sceptique,
D'un style léonin, d'un ton philosophique,
Font une guerre outrée à tout être divin.
Le Dieu, de Diderot, est le fatal destin;
Un autre, sous le nom d'ami de tous les hommes,
Renverse l'harmonie, et les lois des Royaumes.

Collins, Loke, Tindal, Herbert, Hobes, Dicton,
Tolland, Bayle, d'Argens, Spinose, Euler, Volston,
Le nouvel Osiris, Cagliostro l'empirique,
Barbarin somnambule, et Zurich le mystique,
Mesmer l'électriseur, l'incrédule Socin,
Boneville, Volney, Céruti, Saint-Germain,
Mercier, Dupuis, Fréret, Laharpe, Lamétrie,
Prototypes zélés de la philosophie;
Lalande, Boulanger, Leblond, et Levater,
Saint-Martin, chef de secte; et Varin, et Schopser,
Ainsi qu'Helvétius, pour qui tout est matière,
Tous ont couvert d'erreurs l'un et l'autre hémisphère.
Ils nous forgent des fers vantant la liberté,
Et teints de sang humain parlent d'humanité;
Faux sages, entassant sur de vastes ruines,
Palais, trônes, autels, droits humains, lois divines.
Le théatre, la cour, le cloître, le barreau,
Se trouvent infectés; un langage nouveau,
Gangrène tous les rangs, enfante tous les crimes.
Les attraits séducteurs des modernes maximes,
Forment l'opinion des peuples fascinés.
Être libre, être égal, voir les Rois détrônés,
De l'église et des grands envahir les domaines,
Usurper, de l'état, les trésors et les rênes,
Assassiner le riche avec impunité,
Goûter sans nuls remords, l'infame volupté,
Détruire, s'il se peut, l'ordre et l'Être Suprême,
Anéantir les droits de la nature même,
Et pour comble d'horreur, par un dernier effort,
S'attribuer le droit de se donner la mort;

Tels

Tels sont (3) de ces jongleurs les doctrines magiques,
C'est là la coupe d'or de ces vains empiriques,
Dont les bords enrichis d'un miel insidieux,
Contiennent dans le fond un suc pernicieux.
Tu triomphes, Déesse ! une main vexatoire
Couronnera bientôt ces suppôts de ta gloire ;
Leurs ouvrages ardens, écrits licencieux,
Fruits de la presse libre, introduits en tous lieux,
Sèment dans tous les rangs, ces tons philosophiques,
Des maux d'un grand état symptômes politiques.
Le monstre philosophe, engendré chez l'Anglais,
Par son art séducteur fascine le Français.
D'abord, faible et rampant, de province en province,
Il pénètre et parvient jusqu'à la cour du prince.
C'est là qu'avec audace il lève un front altier
Pour frapper le monarque et le royaume entier.
Ainsi d'un moribond la froideur progressive,
Chasse vers l'estomac la chaleur encor vive.
Les membres éloignés commencent à mourir
Avant que dans le cœur le sang cesse d'agir.
Engraissé de carnage, un monstre plus barbare,
Echappé mille fois des antres du Tartare,
L'hérésie, enseignant ses fatales erreurs,
Fait verser des torrens et de sang et de pleurs.
Elle attèle à son char deux antiques chimères,
Dont les flancs sont pressés par le fer des Mégères ;
Ses lèvres ont les traits de la simplicité,
Et ceux de la candeur, et de la vérité.
Sur ce char sont, sans ordre, infectant chaque empire,
Des volumes nombreux, que vomit le délire,

Enfans de la licence, ouvrages imposteurs,
Qui cachent leurs serpens sous de brillantes fleurs.
Là paraît (4) triomphant le subtil Calvinisme,
Soutenant, de sa main, l'absurde Richérisme;
L'un et l'autre adoptant l'hypocrite leçon
Du Janséniste (5) imbu d'un austère poison;
Enfans dénaturés qui déchirent leur mère,
Dont le sein allaita leur enfance première!
De l'esprit, des talens, faisant l'étrange abus,
Pour corrompre avec art les dogmes, les vertus.
A leur suite l'on voit le Déïste et l'Athée
Sans autel et sans mœurs, visages de Prothée,
Fermant, en frémissant, les yeux à la clarté
Et du flambeau de Rome et de la vérité.
Le premier blasphémant la parole divine,
De la nature suit l'attrait qui le domine.
L'autre, au fond de son cœur, veut étouffer la voix
D'un Dieu qui le soumit à d'éternelles lois.
Ces sectes que nourrit la loge franc-maçonne,
S'unissent pour briser l'encensoir et le trône;
Des Pontifes, des Rois éternels querelleurs,
Pour les rendre rivaux et sapper leurs grandeurs.
Tel un torrent, formé par les nèges alpines,
Tombe à flots entassés des plus hautes colines;
Sa chûte ébranle, abat ces anciens chênes verts,
Dont les rameaux touffus se perdaient dans les airs.
Déjà des deux pouvoirs, détracteurs téméraires,
Les ligueurs ont forcé les premières barrières;
De la rebellion l'étendard est planté.
La Bastille en éclats, la libre impunité

Triomphe dans Paris. Le reste de la France,
D'un état orageux respire l'influence.
Uun feinte terreur (6) fait armer l'artisan,
Les châteaux sont brûlés par l'avide paysan.
Le lion plébéien met les seigneurs en fuite,
Les temples dépouillés, la justice détruite.
Aux yeux de l'Assemblée, à l'ombre des décrets
On opprime, on poignarde, on commet les forfaits.
Pour séduire, avec art on use d'imposture,
Et contre la noblesse (7) on arme la roture.
Ce peuple mercenaire, *infidèle à sa foi*:
Le soldat montre un bras levé contre *son Roi*.
La race des Gaulois s'avilit, dégénère,
Et jusqu'au sexe armé, tout devient sanguinaire.
L'honneur et la vertu cherchent *d'autres climats*,
L'industrie et les arts suivront bientôt leurs pas.
Les Muses ont perdu leurs sièges, leurs mécènes;
La justice est sans voix, le théatre sans scènes.
Tous les nœuds sont rompus, plus de fidélité,
Les époux sans candeur, sans ingénuité.
On trahit le voisin, la douce confiance
Est proscrite, ou devient une insigne imprudence.
La plus tendre amitié passe pour un écueil:
Chez le peuple on ne voit qu'arrogance, qu'orgueil.
Son esprit gangrené n'est ni doux, ni sincère,
La franchise n'est plus son noble caractère.
Au lieu de la gaité, les chants et les festins
Ne respirent que deuil, que plaintes, que chagrins;
Et pour comble de maux, la sourde tyrannie
S'exerce sous le nom de lois de la patrie.

Le commerce est éteint, les guérets sans moisson,
Les ateliers déserts, les chaires sans leçon.
Le peuple corrompu se change en populace :
De l'amour de nos Rois la haine a pris la place ;
Où flottaient les trois lis, flottent les trois couleurs,
De tout droit, de tout rang emblêmes destructeurs.
Pour couronner enfin tous les crimes ensemble,
L'Idole de Baal est dans le divin temple.
O honte ! ô crime ! ô mœurs ! d'étranges scélérats
Sont mis au rang des Saints, après leurs attentats.
Les os de ce sophiste*, esprit à paradoxe,
Du contrat social, auteur hétérodoxe ;
Les cendres d'un Marat, buveur de sang humain,
Et d'un Le Pélétier, de Louis, l'assassin ;
Les restes de ce chantre orgueilleux colysée,
Des sophistes nouveaux, immoral coryphée,
Placés, comme des Dieux, sur nos sacrés autels,
Sont, comme eux, encensés par d'aveugles mortels.
Nos Saints peuvent-ils voir de la sphère étoilée,
Sans frémir, ériger ce honteux mausolée ?
Ce mélange abhorré, ces ossemens impurs ?
Et souiller sans pudeur leur voûtes et leurs murs ?
Un abyme profond entraîne un autre abyme,
Et le crime est bientôt suivi d'un autre crime.
Couvre-toi de quelque ombre, astre brillant des cieux !
Dérobe à nos regards ces chefs audacieux,
Féroces conducteurs d'esclaves populaires,
Ces Titans révoltés, ces nouvelles Mégères.
Où vont ces spadassins (8), qu'escorte le trépas,
Hideusement vêtus, armés de coutelas ?

Est-ce pour mieux couvrir leurs sacrilèges trames,
Que des chefs sont cachés sous des habits de femmes?
Et que, pour les forfaits, des femmes à leur tour,
Sous des bonnets trompeurs, paraissent en ce jour?
De hurlemens confus les routes retentissent;
D'une secrète horreur le bons Français frémissent.
Ce funeste appareil de glaives, de poignards,
Ces bacchanales voix, ces nouveaux étendards,
Font naître dans leurs cœurs les plus vives alarmes.
Ils sont glacés d'effroi, leurs yeux fondent en larmes.
Affreux pressentiment! déplorable avenir!
Du songe du Dauphin, triste ressouvenir!
Où portes-tu tes pas? arrête, troupe, arrête!
Quel dessein insensé roules-tu dans ta tête?
Perfides sénateurs! chefs de rébellion!
Traîtres à la patrie, à la religion!
Respectez ce palais; épargnez ces murailles,
Et le dépôt sacré que renferme Versailles.
Vénérez cette enceinte, où résident nos Rois,
Berceau de leur naissance, asile de nos lois.
A mes cris ils sont sourds; ces chefs de satellites,
Pénètrent dans les cours, se font des prosélytes.
Le prince et ses enfans gémissent assiégés;
On traîne, sous leurs yeux, les gardes égorgés,
Prémices des horreurs. Ces poignards et ces piques
Inondent de leur sang Versaille et ses portiques.
Par de brutales mains, leurs cœurs sont arrachés
De ces corps palpitans, et leurs membres hachés.
De leurs troncs mutilés les têtes sont tranchées
Pour être au bout d'un fer tristement accrochées.

Une femme, grand Dieu ! (faut-il souiller mes vers
Par le récit affreux de crimes si pervers ?)
Une femme farouche et de sang altérée,
Une pique à la main, la figure égarée,
Trois fois autour du Louvre, inspirant la terreur,
Cherche et veut immoler la Reine à sa fureur.
Elle vole, elle arrive où couchait la princesse,
Et d'inutiles coups, dans sa barbare ivresse,
Elle perce sa couche, et la souille du sang
D'un garde dont sa main venait d'ouvrir le flanc.
Tel Ovide nous peint cette horrible tigresse
Qui court après Tisbé, l'épouvante et la presse,
Quand de sa dent féroce elle ne peut percer
Que le voile innocent qu'elle avait fait glisser.
Voyant son vœu trompé, la bacchante en furie,
Exhale son courroux, son fiel, sa barbarie,
En poussant vers le ciel de brûlans hurlemens,
Des blasphêmes affreux, de sourds rugissemens.
Monstre fait pour s'unir aux panthères sauvages
Du Caucase ou des bois des caraïbes plages.
Cependant les laquais, les femmes, les soldats
Inspiraient tour-à-tour l'horreur des attentats.
Le carnage, les cris, les menaces terribles
Faisaient craindre des maux encore plus horribles ;
Et ces hommes formés aux crimes les plus noirs,
Ne présentaient partout que craintes, désespoirs.
Ces femmes abjuraient la pudeur naturelle,
Et les grandes vertus dont ce sexe étincelle.
Quand Louis tout ému paraît sur un balcon,
Son front majestueux, et même avec raison,

Un reste de respect pour le nom de leurs maîtres
Fait rougir, calme, étonne, épouvante ces traîtres.
Son regard adoucit les plus grands scélérats,
Suspend leurs vils complots et désarme leurs bras.
Ainsi lorsque les airs sont noircis par l'orage,
Que le tonnerre gronde et perce le nuage,
Que les fiers aquilons balancés sur les flots,
Font craindre le naufrage aux pâles matelots,
L'ange des mers paraît; la paisible lumière
Qui sort de ses regards, écarte le tonnerre,
Enchaîne la tempête et maîtrise les vents,
De la terre et de l'onde impétueux tyrans.
Bourbon, de ses sujets l'ami tendre et sincère,
Leur parle avec un cœur, non de Roi, mais de père.
»Français! peuple chéri! quels charmes, quels accents
Ont égaré vos cœurs et fasciné vos sens?
Que vois-je? est-ce l'effet d'un prestige, ou d'un rêve?
Ce sont mes chers enfans qu'égorge votre glaive.
Parisiens! si connus par votre loyauté!
Modèles de douceur et d'affabilité!
Ecoutez votre honneur, consultez ma tendresse;
Arrêtez les effets d'une barbare ivresse;
Ou si vous aimez mieux ensanglanter vos mains,
Tournez contre moi seul vos couteaux assassins.
Faut-il percer mon cœur pour arrêter vos crimes?
Frappez; il est à vous: mais ces autres victimes,
Cessez de les poursuivre; épargnez des Français,
Vos frères, votre sang, mes bien-aimés sujets.
De quel œil puis-je voir cette terre rougie?
Versailles dans les pleurs et mes gardes sans vie?

Prêtez l'oreille aux cris de votre piété,
Reprenez de vos mœurs la douce aménité,
Cette antique vertu, l'ornement de la France,
Ces affables dehors, cette honnête décence.
Rappelez de vos lois les principes pieux,
Votre noble candeur, présent chéri des cieux!
Heureux et beau penchant! aimable caractère
Qui vous met au dessus des peuples de la terre!
Pouvez-vous vous souiller d'un sang qui, tant de fois,
Illustra vos aïeux, ces célèbres Gaulois?
Ce sang, ce même sang qui cimenta leur gloire?
Ce sang qui, dans Paris, honore leur mémoire?
Quand ils vous l'ont transmis pensaient-ils que vos bras
Pussent le profaner par des assassinats?
Ils étaient bons français, leur gloire fait la nôtre;
Ils mouraient pour leur Roi, vous outragez le vôtre.
Et vous chefs de complots! hardis conspirateurs!
De perfides conseils, lâches instigateurs!
Vous plus coupable encor, commandant infidèle!
Qui conduisez au meurtre une troupe rebelle!
Quoi! sans mon ordre, armé, vous osez sous mes yeux,
Paraître, et seconder ce tumulte odieux?
Et vous ne craignez pas ma trop juste colère?
Ni du glaive des lois la rigueur salutaire?
Je devrais sur vous seul.... mais j'aime mieux songer
A ramener la paix plutôt qu'à me venger.
Revenez sur vos pas; éprouvez ma clémence:
C'est par elle que j'aime à regner sur la France,
A faire des heureux, à gagner tous les cœurs,
A vaincre et pardonner les coupables erreurs.

Bien que je pense en Roi, je veux agir en père :
En tout temps mon amour sera ma loi première.»
Il dit ; et de sa voix les accents paternels
Arrêtent les fureurs des Français criminels.
Tous eurent des remords de leur folle conduite :
Faible et léger remord, qui rarement profite.
La rougeur sur le front, secrètement marris,
On voit que ces brigands vont regagner Paris.
Une ombre de respect, frappe un moment leur ame :
Mais un volcan nouveau s'électrise et s'enflamme.
Par de secrets moteurs le murmure grossit,
La tempête s'étend, le mal se reproduit.
On ne garde bientôt ni pudeur, ni mesures,
La haine se rallume, on éclate en injures.
Un peuple révolté devient persécuteur,
Ingrat par intérêt, arrogant par humeur,
Superbe au sein de l'or, souple dans l'indigence,
Enclin aux cruautés, au sang, à l'insolence ;
Aussi fier, aussi dur, dans la prospérité,
Que prompt à s'incliner devant l'adversité.
C'est un jeu d'égorger. Ainsi, Rome idolâtre,
Voyait avec transport dans son amphithéatre,
Des hommes déchirés, et tombant en lambeaux
Sous la griffe et la dent d'avides animaux ;
Ou lorsque enduits de poix, aux fêtes des bacchantes,
Ils servaient de spectacle et de torches ardentes
Aux Trajans, aux Nérons, qui repaissaient leur cœur,
Des membres palpitans sous le fer du licteur.
Louis, pour maîtriser encore cet orage,
Dans sa vive douleur remet tout en usage,

Il tempère, des lois, l'opportune rigueur:
Mais il ne fait qu'aigrir leur invincible humeur.
Ces hommes ne sont plus Français que de figure:
Un délire sauvage a changé leur nature,
Ou plutôt sur ce sol, Dieu ne les a pas mis:
Le prince des enfers ici les a vomis.
Ils ont sucé le lait des tigresses sauvages,
Pris les mœurs du Caucase, ou des huronnes plages.
Que dis-je! le barbare honore la raison,
Il révère ses Dieux, il fuit la trahison;
Il ne plonge jamais sa lance meurtrière,
Dans le sein d'un parent, d'un voisin, ou d'un frère;
Il existe en son cœur des droits sacrés pour lui,
Il chérit son enfant, il est son ferme appui;
Il aime son épouse, il respecte son père:
La main qui l'a nourri lui devient toujours chère;
Fidèles alliés aux lois toujours soumis,
Ils font, de bonne foi, la guerre aux ennemis;
Seulement sur le tigre ou le lanier féroce,
Ils lancent leur massue, ou leur flèche véloce.
Allez donc, faux français, parmi ces nations
Conter vos cruautés, vos persécutions.
Faites frémir d'horreur les rives barbaresques,
Quand vous leur apprendrez vos scènes soldatesques.
Malgré tout, dans Paris, le monarque constant,
De calmer ses sujets, va toujours se flattant.
Invincible ennemi (9) des moindres violences,
Sa sagesse se prête aux graves circonstances.
L'espérance soutient les malheureux mortels:
Les revers d'ici-bas ne sont pas éternels.

Prudent, avec lenteur, il souffre, il dissimule
Avec un peuple ingrat devenu son émule.
Amateur de la paix, abhorrant la rigueur,
Son règne est constamment un règne de douceur.
Le Français est, dit-il, volage dans sa haine:
De la haine à l'amour il retourne sans peine.
Il peut être séduit, mais la séduction
Tombe enfin, et fait voir sa vaine illusion.
On peut tout espérer d'un naturel facile;
Et Paris, pour ses Rois, fut toujours bonne ville.
L'homme le plus sauvage écoute les remords,
Et pour l'humaniser il faut de doux efforts.
Carthage vit Hannon, par un manège habile,
Adoucir le lion et le rendre docile.
On humanise l'ours; et les ouran-outans
Deviennent, par degrés, soumis avec le temps.
L'homme qui naît coupable, et d'une source impure,
Quelque cruel qu'il soit peut changer de nature.
Le roc creusé par l'onde à la fin s'amolit,
Et l'ours avec le temps à la voix obéit.
Ainsi parle le Roi; dans ce péril extrême
Il ne pense qu'aux siens, sans songer à lui-même.
Souvent sa contenance au méchant sert de frein.
Sa vertu le confond et détruit son dessein.
O France! heureuse encor dans ton malheur funeste,
De posséder Louis, ce seul bien qui te reste.
Ah! que dis-je? il te reste.... O Dieu! quel avenir
Retrace à mon esprit un triste souvenir?
Eloigne-toi de moi, sombre et triste lumière,
Qui peins devant mes yeux une main sanguinaire!

Les vertus de Louis, les oracles sacrés,
Les sermens solennels, aux yeux du ciel jurés,
Ecarteront de lui les poignards régicides.
Les français ne sont pas inhumains, parricides.
Non, ils ne mettront point le comble à tant d'horreurs:
Ils reprendront enfin la bonté de leurs mœurs.
Cette crainte est l'effet d'une image importune
Que présente à nos sens la bizarre fortune;
La cruelle se plaît, dans l'excès des tourmens,
De peindre à notre esprit les plus affreux momens.
Mais malgré ses revers, malgré son inconstance,
L'espérance toujours marche avec la souffrance,
Cette fille du ciel sourit à mes désirs,
Et son illusion donne encor des plaisirs.
Des malheureux mortels consolante ressource!
De leurs maux, de leurs jours elle adoucit la course.
Dans l'ombre des cachots elle allège les fers:
Avec elle on serait heureux même aux enfers.

Fin du second Chant.

NOTES.

(1) *Du crime...* C'est faire honneur à l'homme que de le ranger dans la classe des animaux. L'univers ne sera jamais heureux que quand il sera athée... Il est égal à notre repos qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas... Œuvres philosophiques de Lamétrie.

(2) *Les erreurs...* Voltaire terminait ses lettres aux philosophes ses confidens : « Ecrasez, écrasez, vous dis-je, l'infame : » c'est-à-dire Jésus-Christ et le christianisme.

(3) *Tels sont...* Si les animaux n'ont pas des remords, ou même s'ils sont privés du sentiment que donne la connaissance du bien et du mal, l'homme est dans le même cas. Œuvres philosophiques. Adieu donc la loi naturelle.

(4) *Là paraît...* Tout le monde connaît les attentats commis par les Calvinistes contre François I.er, Charles IX, Henri III, Louis XIII. L'esprit du calvinisme est de tout brouiller.... Grotius.... Les Calvinistes voulaient leur empire sur ces deux bases : *Liberté du Culte sans hiérarchie ; liberté dans l'ordre civil sans Trône et sans Roi.*

(5) *Du Janséniste...* J. J. Rousseau, dans sa vingt-unième lettre de la Nouvelle Héloïse, dit des Jansénistes : Il ne leur manque que d'être les maîtres, pour être plus durs, et plus intolérans que leurs ennemis. Camus, Frétau, Treillard, Martineau, furent leurs coriphées.

(6) *Une feinte terreur...* Des couriers furent expédiés dans une seule nuit dans toutes les parties du royaume de la France, et sonnèrent l'alarme sur de prétendus brigands; les mesures furent si bien prises par Mirabeau, que le même jour toutes les villes, bourgs et villages furent armés. On en voulait à la caste des nobles et à leurs châteaux.... Trois mois après les États généraux, on contait dans la seule province du Dauphiné, trente-six châteaux pillés, brûlés, démolis. Les incendiaires montraient une pancarte qui contenait ces mots : Le Roi ordonne de brûler tous les châteaux. Il ne veut que le sien. En Alsace, le sang coulait. Des brigands montraient un faux édit du Roi, qui autorisait à commettre toute sorte de cruautés contre les nobles. Un de ces hommes porteurs de ces faux édits, parcourut toute la Guienne, semant l'alarme, annonçant que des brigands et des Anglais arrivaient pour ravager les campagnes. En Franche-Comté, plusieurs Gentilshommes endurèrent, avant d'expirer, des tourmens horribles. Que de personnes menacées et condamnées à mort, et à la perte de tous leurs biens, pour avoir émigré pour éviter la mort. Le Comte de Montasu et son épouse, furent arrêtés, prêts à être jetés dans un étang, lorsque le ciel permit qu'il passât un régiment qui mit en fuite les assassins. Le Baron de Mont-Justin fut suspendu dans le puits de son château pendant une heure et demie. Ses bourreaux délibéraient si on le laisserait tomber, où si on ne lui ferait point souffrir une autre mort. Le Chevalier d'Ambli fut enlevé de son château, dépouillé, traîné nud à terre, et ses bourreaux lui arrachèrent les sourcils et les cheveux, et le jetèrent sur un fumier, parce qu'on le crut mort. Le Marquis de Barras fut coupé à morceaux, sous les yeux de son épouse prête à accoucher. L'infortunée ne survécut que de quelques minutes au martyre de son mari. Son fruit périt aussi comme elle. En Normandie, dans un château, on brûla la plante des pieds à l'homme d'affaires pour le contraindre à livrer les titres de son maître. Auprès d'Argentau, la Marquise de St.-Aubin, après avoir vu brûler tous ses papiers, s'entendit condamnée à être brûlée elle-même ; ses assassins furent de là chez le Marquis de Falconet, qui était détenu sur un sopha, paralitique. Ils enfoncèrent ses armoires, brûlèrent tous ses papiers, le mirent lui-même sur le bûcher, où il eut un pied et les mains brûlées, et sans le secours de quelques paysans, il aurait été consumé par les flammes. Passons sous silence les atrocités qui se commirent en Provence,

en Bourgogne, au Mans, à Cherbourg. Faut-il parler de la scène infernale qui se passa à Caen, où le Marquis de Belsunce éprouva la mort la plus cruelle : les uns mettent ses habits en pièces, les autres déchirent des lambeaux de sa chair, en bourrent leurs fusils, et les déchargent ensuite sur son propre corps. Osera-t-on le dire ? Des femmes se prévalent de la beauté des formes de ce corps, et mêlent aux raffinemens de la barbarie, les jeux de la lubricité. Ces bêtes féroces enfoncent le pan de leur tablier dans les plaies de la victime, le portent tout imbibé de sang à leur bouche. Cet infortuné Marquis disait à ces femmes acharnées à le torturer, à le mutiler : retirez-vous, laissez faire celà à des hommes : tant de cruauté ne convient pas à votre sexe. Lorsqu'enfin on fut pour le martyriser, ces mêmes Mégères, tandis qu'il vivait encore, dépécèrent son corps. Une partie fut mise sur des charbons ardents et dévorée, à demi brûlée, par des antropophages des deux sexes.

(7) *Et contre la noblesse....* Il viendra un temps, dit Mirabeau, où l'on courra sur un noble comme sur une bête fauve.

(8) *Où vont....* Journées des 5 et 6 octobre 1789, à Versailles, où l'on attenta contre le Roi et la Famille Royale.

(9) *Invincible ennemi...* On expédia couriers sur couriers aux Ministres. Ces couriers annonçaient que la plus terrible insurrection allait éclater ; que les jours du Roi, de la Reine et du Dauphin, étaient dans le plus grand danger. Les Ministres de ce temps-là étaient Néker, Lefranc de Ponpignian, Champion de Cicé, les Comtes de Monmorin, de Laluserne, et de Saint-Priest. Ils ne prirent aucune précaution, quoique leur crédit dans le conseil et la confiance que le Monarque leur accordait leur en imposassent l'obligation.

Fin des Notes du second Chant.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Ce jour tumultueux donne le principe à l'anarchie. Deux partis à l'Assemblée. Caractère de Mirabeau. Son discours impie. Mauri le confute. Barnave. Son caractère. Son Discours. Cazalès. Son caractère. Il réfute Barnave. Le tumulte augmente dans l'Assemblée. Le Roi vole au Sénat. Son discours pacifique ; prodige. Une voix se fait entendre à Louis.

Cette scène d'horreur fut l'époque fatale
Du coup qui foudroya la dignité Royale.
Tous les ressorts du trône ouvertement brisés,
Et les pouvoirs du Roi, circonscrits, méprisés,
Servirent de signal aux bandes conjurées.
Pour combler leurs forfaits, *nos cités révoltées*,
Déjà teintes de sang, firent taire la voix
De l'honneur, des devoirs, des monarchiques lois.
Un chaos ténébreux succède à l'harmonie,
Dès qu'on n'écoute plus le chef de la patrie.
La fureur fait des chefs ; la rage, des décrets ;
La vengeance proscrit, et la mort suit de près.
Bientôt le citoyen, au citoyen contraire,
Marche sous l'étendard du pouvoir arbitraire,
Et la rebellion finit par ruiner,
Le concert nécessaire à l'art de gouverner.

Semblable à l'instrument mécanique et sonore
Que le berger sensible, au lever de l'aurore,
Remonte pour chanter ses paisibles chansons:
Les cordes, sous sa main, rendent d'amoureux sons.
De leurs mâles accords, l'oreille est satisfaite;
Et jusqu'à son troupeau, guidé par sa houlette,
Tout prend plaisir aux airs répétés des échos,
Faunes, nymphes, sylvains, fauves, moutons, oiseaux.
Mais quand cet unisson, chéri de la nature,
Et de divers filets l'organique structure,
Par une main rivale et grossière à la fois,
Sont méchamment touchés, alors, sous d'autres doigts,
Le son interverti, sans règle et sans cadence,
Forcément excité, produit la dissonance.
Il règne entre les airs de ce rauque instrument
Un sauvage concert, un dur frédonnement.
Les habitans des bois, Pan, Faune, et le Satyre,
Autrefois enchantés des touches de la lyre,
Ne prennent plus plaisir à cet air étranger.
Ce ne sont plus les tons de l'habile berger.
Heureux, si de Bourbon, le bienfaisant génie
Eût pu faire goûter une sage harmonie,
Trois fois encore heureux, si dans le triple corps,
On eût vu, des esprits, les paisibles accords!

Au milieu du Sénat, les vengeances sévères,
Allument deux partis, sources de tant de guerres.
L'un fourbe (1), plus nombreux, et fier de ses talens,
Veut ériger en lois ses rêves délirans;
Et foulant les pouvoirs reçus de ses provinces,
Il tend un piège au peuple, et des poignards aux princes.

De

De là bientôt il prend un vol audacieux
Pour combattre, en Titan, les trônes et les cieux.
L'autre, plein d'une douce et sublime énergie,
Résiste à son rival, l'attaque, ou le défie.
C'est là comme autrefois dans les célestes champs,
Qu'on vit les bons esprits combattre les méchans.
Les premiers pour calmer les passions atroces,
Les seconds pour les rendre encore plus féroces;
Mauri (2), du beau, du bon, juste appréciateur,
Des ennemis des lois ange exterminateur,
Précis, mâle, nerveux, lumineux, platonique,
Défenseur des autels, vengeur du trône antique,
Contre les factieux et leur fauteur altier,
Athlète courageux, il paraît le premier.
Sa sagesse souffrit, dans la suite, une éclipse,
Ainsi qu'un astre errant s'éloigne de l'éllipse:
Je l'avoue; eh! quel cœur, quel esprit n'erre pas?
Mais alors intrépide, affrontant le trépas,
Son éloquence éclaire, ébranle, touche, entraîne
Ceux que les passions ont lancé dans l'arène.
Il apprit de bonne heure, à repousser les traits
Du sophisme subtil, et de ses faux attraits.
En lui, le zèle seul anime la parole,
Et la vérité pure est sa simple boussole.
Quand il parle des droits du prince et du chrétien,
Il porte dans les cœurs les mouvemens du sien.
Tantôt fécond génie, et tantôt cœur sublime,
Il combat, il dessille, il convainc, il anime.
Tel du Tibre j'ai vu les flots majestueux
Rouler, et dans leurs cours graves et tortueux,

De leur jaune limon, de leurs ondes furtives,
Fertiliser les champs, embellir les deux rives.
O quel doux souvenir pour l'église et l'état!
Il ouvre donc la lice, et provoque au combat
Mirabeau (3), ce vénal et perfide critique,
Jaloux de consacrer son rêve politique;
Philosophe sans mœurs, noble sans sentimens:
Mais adroit conducteur des grands événemens.
Tantôt il méprisait la vile populace,
Et tantôt maîtrisait le peuple et son audace.
Mirabeau, l'ennemi des grands et de la cour,
Incrédule, immoral, victime de l'amour,
Populaire, fougueux, savant dans l'art de nuire,
Prothée astucieux, enclin à tout détruire;
Des anarchiques lois l'arbitre et le flambeau;
Promenant tour à tour, par un crime nouveau,
Sur les peuples séduits, sur les royales têtes,
Les débris des volcans, les écueils, les tempêtes,
Ce collosse d'orgueil accepte le défi,
Et commence, en impie, à blasphêmer ainsi:
Vénérables Solons! dont l'auguste puissance
Doit par de saints décrets régénérer la France!
D'un empire nouveau jetons les fondemens:
Dressons pour nos neveux d'éternels monumens.
Que le culte imposteur des prêtres fanatiques,
Leurs dogmes, leur morale, et leurs fêtes mystiques,
Rentrent dans le néant. Déjà la nation
Méprise, de leurs chefs, la superstition.
Elle attend de vos mains un nouvel évangile,
Celui de la nature, égal, libre et facile.

Maîtresse de tout être, elle prêche à nos cœurs,
D'un ton commode et grand, la liberté des mœurs;
Cette mère commune a placé dans notre âme
Les rayons éclatans de sa stoïque flamme.
Ce sont autant de voix et de livres ouverts,
Dès l'enfance du monde, à cent peuples divers;
Religion suprême, et partout étendue,
A Paris, à Pékin, aux Tartares connue.
Son soleil guida seul, Thraséas et Caton,
Aristide, Socrate, et Sénéque, et Platon.
Les vices, les vertus, aux yeux de l'homme sage,
Ne sont qu'un préjugé conçu dès le bas âge.
Les plaisirs, le repos, sont sa divinité:
Plongeons-y tous nos sens, jusqu'à satiété.
Le Dervis, le Chrétien, le Bonze, l'Idolâtre,
Par de vains argumens ont tort de se combattre;
Ils n'ont tous qu'un seul but: chacun d'eux, sur ses bords,
Adore un même Dieu sous différents rapports.
Les tourmens éternels, pour *les larrons*, *les traîtres*,
Sont un épouventail, inventé par les prêtres.
Le droit sacré de tous, dans la société,
C'est d'être égaux en tout, c'est d'être en liberté.
La vertu n'est qu'un nom, bornons-nous à la taire:
Laissons à la folie une morale austère.
La sagesse consiste à suivre ses désirs:
Livrons-nous sans remords, aux charmes des plaisirs.
La sévère morale au vulgaire est utile:
Mais le sage éclairé, sur l'avenir tranquille,
Des biens que la nature ici-bas nous transmet,
Sans effroi, sans remord doit jouir en secret.

Du ciel ne craignons point la justice trompeuse,
La mort détruit notre âme ou la rend plus heureuse;
Le hasard la fait vivre; elle n'est mal ni bien:
La mort détruit tout l'homme et ne lui laisse rien.
Religion farouche! arbitre tyrannique!
Ne berce plus nos cœurs d'un culte chimérique.
C'est toi qui, fascinant nos crédules aïeux,
Leur fis, pour nos malheurs, et des Rois, et des Dieux.
Fantômes inspirés à notre faible enfance,
D'un honteux préjugé réprimons l'influence.
Ou Dieu n'existe point, ou ne se mêle pas
Des crimes, des vertus, des choses d'ici-bas.
Jurons donc, en ce jour, d'égorger, de proscrire,
Quiconque à cette foi refuse de souscrire.
Il dit: des cris confus murmurent dans les airs,
Font voir, des deux partis, les sentimens divers.
Chacun de son penchant suit l'attrait qui le guide,
Pour louer, ou blâmer le député perfide.
Ceux en qui le poison des écrits clandestins,
A perverti les cœurs; ces êtres libertins,
Philosophes sans mœurs, et d'une foi frivole,
Préparent au phénix de la coupable école,
L'honneur du panthéon et l'idolâtre encens.
Les autres, indignés de ces nouveaux accents,
Ne pouvant soutenir d'impiétés pareilles,
Lancent des yeux de feu, se bouchent les oreilles.
Mauri, sous d'autres lois pourquoi t'es-tu rangé?
Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?
Ce beau cygne du Rhône, enflant sa voix sonore,
Qui, depuis ... mais alors ... vous que la France honore,

Vous confiant, di-il, ses plus chers intérêts,
De votre dignité connaissez mieux les traits.
Dieu par son seul amour nous fit à son image,
Nous fumes ses enfans, il aima son ouvrage :
Mais le péché commis, l'ignorance et l'erreur
Portèrent dans votre âme un germe corrupteur.
D'un père criminel la faute héréditaire
Dégrade les enfans dans le sein de leur mère ;
Telle une onde infectée infecte ses canaux,
Et la racine aigrie aigrit tous ses rameaux.
Tel encor le venin de cette molécule
Qu'on insère dans ceux que l'adresse inocule,
Se propage, et devient un mal contagieux,
Des effets naturels, secret mystérieux.
La raison, la pensée, éclatantes lumières,
Montrent notre grandeur et nos grandes misères.
Des volontés des cieux, de nos pas chancelans,
Oracles peu certains, guides insuffisans,
Ainsi comme un virus, du sang gâte la masse,
La malice d'Adam passe à toute sa race.
De là viennent les maux, qu'un Dieu juste, irrité,
Verse sur le mortel du ciel déshérité.
Son plaisir est douleur, sa science est rudesse,
Sa force infirmité, sa grandeur est bassesse.
L'esprit faible et méchant, et le cœur corrompu,
Seuls ne furent donc plus capables de vertu.
La nature ne put, en cet état funeste,
Reconquérir ses droits sans un secours céleste.
Pour reconduire l'homme à son intégrité,
Un Dieu descend du ciel, prend notre humanité,

Et pour nous se faisant volontaire victime,
Il souffre, et par sa mort il efface le crime.
Ses maximes, ses mœurs, ses sublimes leçons,
Fondent le culte vrai qu'au très-haut nous devons.
Connaissez-donc l'auteur d'une sage réforme,
A la droite raison favorable et conforme.
Tout prouve un Homme-Dieu; sa naissance et sa mort,
Ses prodiges, ses lois, forment un saint accord
Avec ce qu'ont écrit et prédit les prophètes,
Qu'il viendrait renverser les faux-dieux et leurs fêtes.
Des milliers de héros, vénérables martyrs,
Un plus grand nombre encor, foulant tous les plaisirs,
Ont scelé cette Foi, témoins irrécusables,
Pour la faire passer à des races semblables.
Que peut donc l'homme seul sans le secours du ciel?
Tomber à chaque instant, devenir criminel.
Cette religion, consolante déesse,
Fille de l'Eternel, garantit sa noblesse;
Souveraine raison, elle est tout son espoir,
Et le seul frein sacré qui tient dans le devoir.
Elle ne blesse en rien la morale publique,
Ni vos lois, ni vos mœurs, ni votre politique:
Par elle l'Hottentot, le Négre, le Huron,
Le Chinois, le Tartare, honorent la raison.
En vain de la nature on consulte le livre,
Ce n'est qu'un éclat sombre : on ne saurait le suivre.
Les faux-sages sont donc sans principe et sans mœurs,
D'une coupable école adeptes séducteurs.
Franchissez de la Foi le bornes salutaires,
Vous ne trouverez plus que des erreurs grossières.

Rome, par son savoir, si célèbre en tous lieux,
Adorait néanmoins des ridicules Dieux.
La cité que le Nil arrose de son onde,
Dont l'auguste sagesse étonnait tout le monde,
Erigeait des autels, offrait même l'encens
A de vils végétaux, à des dieux mugissans.
C'est elle à qui la Grèce, altière et fastueuse,
Dut ses dieux élégants, et leur grandeur pompeuse;
C'est elle qui transmit, au brûlant Africain,
A l'opulent Mogol, au crédule Indien,
Ses idoles de bois, ses pagodes énormes,
Folles divinités, bizarrement difformes.
Du mensonge et du vrai, de crimes, de vertus,
Des arts et des talens, assemblage confus.
Au dieu même du mal on offrait des victimes,
Et des prêtres sans nombre encensaient tous les crimes.
Si le culte divin encor se maintenait
Chez le Juif, il n'était général ni parfait.
D'intérêt et d'amour le confus assemblage
Etait du peuple Hébreu le politique hommage.
L'évangile est le grand et seul livre où la Foi
Fait connaître aux humains l'éternel et sa loi.
Les hommages publics dérivent de son être :
Un intime flambeau nous force à le connaître.
Dans ce vaste univers, quels témoins éclatans!
Parlez, mers en courroux, foudre, éclairs, élémens!
Voyez le cours céleste, et sa magnificence :
Du grand régulateur contemplez l'excellence!
Dites si c'est en vain que l'homme vers les cieux
Lève un regard superbe, un front majestueux!

Quelque opposés qu'ils soient, par leurs mœurs, leur langage,
Les mortels sont d'accord, qu'ils doivent un hommage,
Et qu'au fond de leur cœur ils connaissent un Dieu
Eternel par son être, existant en tout lieu.
Sagesse, lois, vertus, divinités célestes!
Pour nous seriez-vous donc des énigmes funestes?
De cruelles erreurs et de nouveaux fléaux
Qui viendraient augmenter le poids de tous les maux?
Frémissez-donc de voir, que dans cette tribune,
L'impie étouffe en vain la lumière opportune;
Que les livres sacrés, annales des humains,
Font briller à nos yeux avec des traits divins.
Si la vertu, le vice, et d'un Dieu l'existence,
Sont d'un vain préjugé l'inutile influence;
L'homme et la brute alors êtres sans créateur,
Sur la terre agiront sans un premier moteur;
La raison et l'instinct, l'esprit et la matière,
Conviendront à tous deux de la même manière.
L'orateur, à ces mots, lance un double regard
Sur l'épicurien pour qui tout est hasard,
Le ciel sans origine et les âmes mortelles,
L'être sans créateur, terres, mers éternelles.
Va, dit-il, habiter les sauvages déserts,
Aveugle sectateur! philosophes pervers!
De ton Dieu, de tou Roi, détracteur détestable!
De la saine raison, ennemi méprisable!
Le tigre et le lion, par tes discours impurs,
Seront dignes de toi dans leurs réduits obscurs.
Il finit : à l'instant, l'insolent adversaire
Décoloré, confus, baisse les yeux à terre,

Et malgré ses complots, le turbulent Sénat
Se décide en faveur du culte de l'état.
Heureux ! si, des ligueurs, les harangues subtiles,
N'eussent point avili, par des lois versatiles,
Des catholiques rits, l'empire solennel !
En leur substituant un schismatique autel !
Ce combat terminé, la discorde cruelle,
Jeta dans l'assemblée une pomme nouvelle,
On attaque, du Roi, le droit législatif:
On prétend que tout joug est un joug oppressif.
L'astucieux Barnave, instruit dans l'art de feindre,
Pour cet autre combat, est un Achile à craindre.
Un esprit trop subtil ressemble à l'esprit faux:
Tel était cet athlète ardent dans ses assauts.
L'orgueil et l'intérêt deviennent les mobiles,
Et le ferme pivot, de ses détours habiles,
Il s'agite, et d'un ton tranchant, vif et flatteur:
Peuple réveillez-vous ! d'un sceptre usurpateur
Brisez le joug honteux. Que les Rois, les despotes
S'abaissent jusqu'à nous, deviennent patriotes.
N'ont-ils pas trop long-temps, maîtres de l'univers,
Fait gémir les humains sous le poids de leurs fers ?
Dieu fit la liberté; c'est un droit de nature,
A l'instant que le lait devient ma nourriture.
Je dois la respirer comme l'air le plus pur,
Soit enfant, soit vieillard, ainsi qu'à l'âge mûr.
De quel droit un autre homme, à l'homme raisonnable
Peut-il donner des fers sans se rendre coupable ?
Qu'il exerce en tyran, sur le faible animal,
Un esclavage utile, en domptant le cheval,

Le taureau, le lion, le buffle, la panthère :
La nature le fit souverain de la terre.
Il peut tendre un filet aux habitans des mers,
Aux hôtes des forêts, aux citoyens des airs :
Mais c'est aux yeux du ciel un abus effroyable
D'opprimer la raison, d'enchaîner son semblable.
Brisez donc vos liens, hommes de tous les rangs!
Foulez aux pieds l'orgueil des superbes tyrans ;
Connaissez tous vos droits, ils sont imprescriptibles ;
Egorgez tous vos chefs, montrez-vous inflexibles :
Ainsi que les Brutus des antiques Romains,
Nouveaux libérateurs, poignardez vos Tarquins.
La nature en travail ne fit qu'une famille,
Et le père, et le fils, et la mère, et la fille,
Deviennent en naissant, libres, égaux en droits :
C'est la loi du plus fort qui fit regner les Rois.
Peut-on voir, de sang froid, aux bords de la Guinée,
Du négre fugitif l'existence enchaînée ?
Pour servir de victime, esclave malheureux,
A l'absolu pouvoir d'un maître rigoureux :
De qui la volonté, comme un Dieu révérée,
En passant par sa bouche est une loi sacrée ?
Captif, rampant aux pieds d'un colon abhorré,
Vivant pour son caprice, et mourant à son gré ?
Tyran, auquel il doit et sa femme et sa fille,
Et forcé d'ignorer et patrie et famille ;
Semblable à l'animal que l'Arabe a dompté ;
Travaillant sans espoir d'avoir sa liberté.
Opposons, il est temps, l'esprit philosophique,
Aux fureurs de regner, à l'abus despotique ;

Et pour comble de biens, en ce jour glorieux,
Brisons du cloître encor le sceptre impérieux.
Ouvrons tous les cachots, déchirons les entraves
Dont le vil fanatisme enchaîne ses esclaves.
Quel déplorable abus, que des êtres pensans
Aillent dans des prisons s'ensevelir vivans !
La superstition (4), peut-elle dans sa haine,
Forger à des humains, l'inexorable chaîne,
D'une captivité barbare et sans espoir,
Chimériques erreurs du prétendu devoir ?
Des canoniques lois bravons le sanctuaire :
Brisons l'antique joug de cette race austère ;
Que les faux préjugés des rigueurs de l'enfer,
Retiennent forcément sous des barreaux de fer.
Du fanatisme oisif reprenez l'apanage,
Qu'aux prêtres on légua dans un siècle sauvage.
Sous le nom de main-morte, ils n'ont point d'héritier :
A la longue ils tiendraient les fonds du monde entier.
Ils ont de tous les rangs usurpé les fortunes,
Etendu leur domaine, asservi les communes.
En prêchant la terreur des préceptes divins
Ils nourrissent l'orgueil des altiers souverains.
Leur voix soumet ainsi nos âmes trop crédules,
Au tyrannique frein des édits et des bulles.
Mercenaires appuis des Papes et des Rois,
Sur nous, sur nos neveux, vous n'avez plus des droits.
La terre dans son sein faisant germer les hommes,
Plus féconde en naissant les fit tels que nous sommes.
L'homme créa des Rois, et se forgea des Dieux,
Pour calmer le méchant, et puis pour être mieux.

Renversons donc l'idole et profane et sacrée,
Afin de voir la France un jour régénérée.
Que dis-je ! par la force, ou la ruse, ou la mort,
Pour l'intérêt commun faisons un autre effort.
Bannissons jusqu'aux droits des époux et des pères,
Et que le globe n'ait qu'un grand peuple de frères,
Philosophes, égaux, sans sermens, sans liens,
Être libre, être égal, est le plus grand des biens.
Aux vœux de la nature offrons ce juste hommage :
Les grands firent les Rois, et les Rois l'esclavage.
Que tout sceptre mortel, source de tous nos maux,
Se brise en se plongeant dans l'éternel chaos.
Telle fut du héros la brillante chimère
Qu'il alluma partout la torche incendiaire.
Les tribunes, la salle, et tous les spectateurs,
Font retentir les airs de leurs folles clameurs.
Aux modernes leçons les méchans applaudissent :
Mais les cœurs vertueux réclament et gémissent.
Une lutte obstinée, et d'effroyables cris,
Accroissant par degrés, aveuglent les esprits.
Cazalès, homme sage, et d'un cœur inflexible,
L'effroi des factieux, guerrier incorruptible,
Energique orateur, fier défenseur des Rois ;
Ami du monarchisme, et de ses justes lois ;
Philosophe, alliant les vertus héroïques
Aux Muses, aux talens, aux devoirs politiques ;
Favori de Minerve, enfant chéri de Mars,
Maniant tour à tour les armes et les arts ;
Cazalès plein de feu, lance un coup d'œil oblique
Sur ce vil ennemi du pouvoir monarchique.

Pour défendre l'accord des peuples et des Rois,
Son zèle véhément (5) anime ainsi sa voix.
Barbare ! ici vomi par le courroux céleste !
Quel fruit enfanterait ton délire funeste ?
L'anarchie et les fers prônant la liberté,
Et le sang innocent parlant d'humanité.
L'homme faible en sortant des mains de la nature,
Demande son semblable avec la nourriture.
Les sociales lois sont l'unique secours
Qu'il invoque, en pleurant, pour conserver ses jours.
Sa faiblesse a besoin des forces concentrées,
Dans les sociétés, par des chefs modérées.
Quand la raison se forme et le corps s'affermit,
Le besoin le rapproche, et l'intérêt l'unit.
Tout corps d'individus forme une république,
Un despotisme, ou bien un état monarchique.
Ce dernier seul s'adapte à l'orgueil des Français,
Les autres à leur goût ne conviendront jamais.
Depuis plus de mille ans, la sage expérience,
De ce choix préférable assure l'importance.
Par des Rois souverains, jusqu'ici gouverné,
Chacun d'eux a rendu cet état fortuné.
Sénateurs ! j'en appelle aux fastes de l'histoire,
Quel prince y comptez-vous qui n'ait accru sa gloire ?
La France fut d'abord un fleuve dédaigné,
Qui grossit, plus il fut de sa source éloigné.
L'Europe montre-t-elle une autre monarchie
Si féconde en talens, en héros, en génie ?
Comme l'est, de nos jours, cet état glorieux,
Ouvrage des exploits de tant de Rois fameux.

Ainsi l'a-t-elle cru (6) cette nation ère,
Quand elle nous donna sa confiance entière.
Et qu'elle prescrivit, pour le culte et nos Rois,
Le maintien de l'Eglise et des saliques lois.
Que les Bourbons, dit-elle, au trône de la France
Soient les seuls successeurs par le droit de naissance.
De ce juste mandat, ainsi manifesté,
Sous la foi du serment, par nous tous accepté,
Qui serait assez vil, assez fourbe, assez lâche,
D'en être l'infracteur, et d'encourir la tache
D'infames criminels de lèse-nation,
Consacrant le parjure et la rebellion?
Sénateurs! vers le ciel élévons nos pensées!
Dieu confond, de l'orgueil, les leçons insensées.
Vous n'êtes pas des dieux, vous pouvez vous tromper,
L'amour de votre Roi doit seul vous occuper.
Le plus sacré devoir est celui d'être juste:
Le votre est d'honorer le Roi d'un peuple auguste.
Dieu seul a, sur nos Rois, un empire exclusif:
C'est à lui de juger d'un pouvoir abusif.
Attenter à leurs droits, à leur trône, à leur vie,
C'est vouloir renverser l'éternelle harmonie.
De nos codes sacrés les oracles divins
Menacent de la foudre et des feux souterrains,
Quiconque ose porter une main exécrable
Sur l'oint choisi du ciel, même fût-il coupable.
Ecoutez ce qu'ont dit, dans les livres sacrés,
Par l'esprit du très-haut, les devins inspirés:
Nations! honorez le Prince quoique injuste,
Il porte, du Seigneur, le caractère auguste,

C'est de lui, non de vous, qu'il reçut son pouvoir:
Respecter sa personne est un sacré devoir.
Ce n'est pas sans raison qu'en ses mains étincelle
Ce fer qu'un Dieu vengeur sur les traîtres appelle,
Redouté du méchant, le bon ne le craint pas,
Terminons au plutôt de scandaleux combats.
S'il nous faut d'autres lois n'en faites que de sages,
Utiles à l'état, propres à tous les âges.
Signalez les défauts, ou vrais, ou prétendus,
Par les temps amenés, retranchez les abus.
Que sert des orateurs l'éloquence stérile,
S'ils ne font, des abus, qu'un détail inutile?
Si de tant de projets, le déplorable effet,
Est de n'en suivre aucun, laissant tout imparfait?
Esprits impétueux, toujours prêts à détruire!
Ne jamais réformer, et toujours reconstruire!
Dans cette égalité dont on vous fait un Dieu,
Je ne vois qu'un délire enfanté dans ce lieu.
C'est un élan produit par l'orgueil, l'arrogance,
Jaloux de tous les droits, des rangs, de la naissance,
Dont le but impossible offre mille dangers:
C'est ramener en vain le siècle des bergers,
Que la fable inventa pour orner ses caprices,
Et pour donner au goût des ornemens factices.
Le temps même amena cet inégal accord,
Du plus faible tombé sous les coups du plus fort.
Des géans monstrueux, de leurs mains inhumaines,
Au reste des mortels imposèrent des chaînes.
Tel serait le désordre, et le chaos affreux,
Que subirait l'état, loin d'être plus heureux.

Le plus faible habitant deviendra la victime
Du plus fort qui voudra l'opprimer par un crime.
Eriger donc en loi l'absurde égalité,
De lions c'est former une société,
Dont la libre fureur et l'inégale audace
Eteindront, des humains, la plus débile race.
Un aussi vaste empire en bute aux factions,
N'enfantera que trouble et que divisions.
Être égal ou tyran, là sont les deux extrêmes,
Détruisant l'harmonie, et les décrets suprêmes.
La liberté consiste à suivre son devoir,
Et d'obéir aux lois du suprême pouvoir.
Faux sages, qui pressez les autres à vous suivre,
Vantez la liberté : jamais on n'est moins libre
Que lorsque follement, et par un vain orgueil
On se vante de l'être ; et c'est là votre écueil.
Pensez donc, ah ! pensez, que les races futures,
Sur vous, sur nos décrets porteront leurs censures,
Et qu'il serait honteux de suivre obstinément
Ces sophistes hardis, de qui l'entêtement,
Aux lois, aux vertus même, au bien toujours en bute,
Placent avec emphase, au niveau de la brute,
Et l'homme, et la raison ; bruyans réformateurs !
Contre les droits sacrés hardis murmurateurs !
Frivoles raisonneurs ! ardens enthousiastes !
Jaloux d'avoir un nom dans nos antiques fastes !
Célébrité funeste ! arbres infructueux !
Dont les stériles fleurs éblouissent les yeux !
Semblables à l'étang, dont l'eau claire et tranquille,
Dans sa vase nourrit le vénimeux reptile.

Tel

Tel est de leurs discours le poison corrupteur,
Distillé sous l'éclat d'un langage flatteur.
Telle encore une mer dont la superficie,
De l'image du ciel noblement embellie,
Récèle dans son sein des écueils dangereux,
Des abîmes profonds, des phoques monstrueux.
Idole de mon cœur! patrie infortunée!
France! te verrait-on désormais condamnée
Aux anarchiques maux d'un peuple factieux,
Sous l'appas d'être libre, égal et plus heureux?
Il se tut : et l'on vit au milieu de la salle,
Voler, comme autrefois, aux plaines de Pharsale,
L'homicide discorde attentive à ces bruits,
Qui, de son fiel brûlant aigrissait les esprits;
Des deux côtés rivaux, les luttes effroyables,
Les éclats et les cris, les chocs épouvantables,
Font tonner les échos des voûtes, des plafonds,
Et du sol ébranlé jusqu'aux antres profonds.
Par ces discours divers la confuse assemblée
Est en opinion plus qu'avant partagée;
On entend un murmure égal aux vents follets,
Dont le souffle orageux agite les forêts.
Ce vent sourd, et dont rien n'arrête le passage,
D'une horrible tempête est le sombre message.
Bientôt la foudre éclate, et glace tous les cœurs :
Tels ces bruits, de nos maux, sont les avant-coureurs.
On se pousse, et dans l'air s'excite une poussière,
Dont l'orbe nébuleux dérobe la lumière.
En vain, pour arrêter le désordre fatal,
Trois fois l'auguste chef, du suprême signal,

Fait entendre le son ; trois fois couvre sa tête :
Rien ne peut appaiser l'effort de la tempête.
Tels on voit dans un champ étroit et ténébreux
Combattre, corps à corps, deux bataillons poudreux ;
Ils rompent tous les rangs, se lancent pleins de rage,
Se déchirent les flancs, s'animent au carnage ;
Ils font étinceler le fer contre le fer ;
On entend bruire au loin cent cliquetis dans l'air.
La fureur les emporte au delà des barrières,
Rien ne peut ralentir leurs attaques guerrières.
Ces soldats ennemis qu'on voyait autrefois
Dociles, écouter l'impérieuse voix,
Lorsqu'au nom de leurs chefs, l'imposante trompette,
Aux bataillons rompus commandait la retraite,
Ne suivent que l'ardeur de leur égarement,
Une fière vengeance, un fol acharnement.
Dans cet état confus l'aveugle aréopage
Se laisse dominer par un courroux sauvage ;
Et la fureur marqua des vengeurs éternels,
Contre les défenseurs du trône et des autels.
Ceux-ci plus modérés, épuisent l'éloquence
Pour ramener aux lois ceux que l'extravagance
Egare et fait tomber, par cent détours divers,
Dans un abîme affreux de principes pervers.
Ainsi d'un fleuve étroit, les deux rives bruyantes,
Retentissent du choc des vagues écumantes,
Quand des rochers saillans, font retarder les flots
Qu'un torrent a grossi de ses rapides eaux.
Mais, que peut sur des cœurs corrompus par le crime,
De la droite raison l'empire légitime ?

Des Ephores nouveaux, les combats scandaleux,
Rendirent l'horison plus noir, plus orageux,
Jusques au Luxembourg mille bruits en coururent.
Louis en fut touché ; ses entrailles s'émurent.
Sans pompe, sans escorte, autre que son amour,
Soudain il se dérobe aux regards de la cour.
Il arrive au Sénat, et d'une voix plaintive,
Présentant de sa droite une branche d'olive,
Emblême de la paix, symbole de son cœur :
Jamais vindicatif, et toujours bienfaiteur.
Français ! dit-il, (7) tout plein d'une mâle assurance,
(Jamais il ne connut la noire défiance)
»Faut-il pour ramener la paix, la douce paix,
Sacrifier mes droits, céder mes intérêts ?
Non, mon cœur ne peut feindre, il est tel qu'il doit être
Celui d'un noble chef, d'un bon et tendre maître,
Père de mes sujets, leur plus ardent ami,
De leurs pleurs, de leurs maux, invincible ennemi ;
Tel je suis, tel m'ont fait le ciel et la nature :
Mon âme méconnaît la coupable imposture.
La France et son bonheur, sa gloire et ses besoins,
Dans mon âme gravés occupent tous mes soins.
L'univers en repos par ma voix et mon zèle,
Témoigne hautement ce que j'ai fait pour elle.
Ma propre autorité remise entre vos mains,
Est un juste garant de mes nobles desseins.
De la divinité que n'ai-je la puissance !
Ah ! je l'épuiserais en faveur de la France.
J'aime à justifier le nom de Bienfaisant,
Que du peuple Français je reçus en naissant.

A peine j'essayai le trône de mes pères,
Que ma main soulagea les publiques misères.
Ami du genre humain, j'allégeai les impôts,
Et sus, du monopole arrêter les complots.
Du code criminel, je supprimai les gênes;
Je rendis les prisons moins dures et plus saines.
Un reste d'esclavage, et son droit oppresseur,
Provoquaient mes bontés, j'en fus le destructeur.
Dans l'Europe j'obtiens la première influence,
Et dans les cours, l'éclat de la prépondérance.
Votre juste intérêt sera toujours le mien.
Rendre heureux mes sujets est mon souverain bien.
Roi par autorité, père par ma tendresse,
Je suis l'un par mon sceptre, et l'autre sans bassesse.
Là tendent mes efforts, mes vœux, tous mes projets:
Où le cœur me conduit, là coulent mes bienfaits.
C'est pour donner à tous une éclatante marque
D'impartialité d'un bienfaisant Monarque,
Que sans distinction de naissance et de rang,
J'ordonnai, dans l'empire, un choix indifférent;
De pères de l'état, députés légitimes,
Pour porter jusqu'à moi leurs vœux les plus intimes.
Père de la patrie, assemblant mes enfans,
Pour traiter avec eux des soins les plus pressans;
Enfans sortis du sein de la simple nature,
Français, que l'artifice ou la basse imposture,
Ne corrompront jamais; eux, qui, pleins d'équité,
Sont les amis du trône et de sa dignité.
Si j'agis en grand Roi pour l'honneur de mon trône,
Je suis l'ami de tous, et je n'exclus personne.

Patrices, Plébéiens, à mes yeux sont égaux,
Quand ils sont vertueux, fidèles, et loyaux.
Loin de nous cet orgueil, trop ordinaire aux princes,
Qui ne portent jamais leur cœur dans les provinces.
Qui pensent qu'un coup d'œil aura récompensé,
Le mérite, ou le sang qu'un sujet a versé.
Que le ciel, pour nous seuls, nous fait ce que nous sommes,
Et que l'homme vulgaire est fait pour les grands hommes;
Que ses bras, ses trésors, ses talens, tout son bien,
Il les doit tous au Roi, sans qu'il lui doive rien.
La puissance absolue, à mes yeux est caprice:
Jusqu'à mes ennemis mon âme rend justice.
Un Prince bienfaisant, sur le globe est un Dieu:
D'un Dieu que je sois donc l'émule dans ce lieu.»
A ces mots, un prestige, une force inconnue,
Rend, de ces factieux, la rage suspendue;
Ces tigres (8), tout-à-coup, déposent leur courroux,
Frappés de sa franchise, embrassent ses genoux.
Tel le fier Marius, affrontant la tempête,
Désarma l'assassin, prêt à trancher sa tête.
«Levez-vous, dit le Roi, vous êtes mes enfans.»
La douceur de Louis est pareille aux accents
Qui charment la fureur de la mer irritée,
Et retiennent les feux de la foudre agitée.
Ce monarque attendri, modèle de candeur,
Reçoit avec transport un hommage trompeur.
Ce bon prince crut voir les haines amorties,
L'aurore d'un beau jour, les querelles finies.
Il crut que sa tendresse émoussait leurs poignards
Et mettait à ses pieds leurs sanglants étendards.

Le cœur plein d'une joie, et faible, et fugitive,
Et son bras arborant une branche d'olive,
La place sur l'autel. O prodige! ô terreur!
Le rameau se flétrit et change de couleur.
De larmes et de sang son écorce est couverte;
Chaque feuille paraît une plaie entre-ouverte.
Une mourante voix, d'un ton lent et plaintif,
Fait gémir à l'entour un écho fugitif.
Fuis, dit-elle, Bourbon! ce Sénat hypocrite!
Son cœur cache à tes yeux le forfait qu'il médite.
Il veut briser ton sceptre, usurper ton pouvoir,
Et priver tes enfans de leur unique espoir.
La licence a déjà corrompu ton armée.
Ici, (9) pour t'égorger la ligue s'est formée.
Cette ligue, bientôt, portera le poison,
Le ravage du fer, le feu, la trahison,
Au milieu de ton peuple, au delà des frontières,
Ses coups n'épargneront ni châteaux, ni chaumières,
Et marchant à grands pas, de malheurs en malheurs,
Elle teindra la terre et de sang et de pleurs.
Tout peuple va gémir sous les poids tyranniques
D'arbitraires décrets, de fureurs despotiques.
Hâte-toi d'emmener sur des bords plus heureux,
Ton épouse, ton fils, espoir de nos aïeux.
Du père des Bourbons reconnais l'ombre sainte.
Ah! s'il pouvait souffrir, ce serait par la crainte,
De voir à tes côtés un poignard assassin,
Dans la main d'un bourreau prêt à percer ton sein.
Elle dit (10) : ces accens, formés par la tristesse,
Mêlés à des soupirs, et répétés sans cesse,

Semblent, en s'éloignant, se perdre dans les cieux,
Et s'indigner de voir ces exécrables lieux.

Fin du troisième Chant.

NOTES.

(1) *L'un fourbe...* Ce parti plus nombreux, connu sous le nom de Côté gauche, l'emporta sur la minorité appelée Côté droit; celui qui, toujours fidèle à la monarchie et à la religion, a mérité, par sa constance et son courage, d'être cité pour les défenseurs inébranlables du trône et de l'autel.

(2) *L'intrépide Mauri...* Cet orateur dont les talens et le courage sont universellement connus, consacra sa voix à la défense de la Foi catholique, du Clergé, du Saint Siège, de la Royauté, de la Noblesse et des Empires. Si des circonstances impérieuses et malheureuses, l'ont fait dévier, il doit servir d'exemple à la fragilité humaine.

(3) *Mirabeau...* avait l'esprit, l'âme, le corps du Thersite des Grecs; il portait sur un cou, qu'il enfonçait dans de larges épaules, une tête monstrueuse pour la grosseur. Le reste de sa statue était une masse lourde, épaisse et informe. Son front toujours ridé, ses sourcils toujours froncés, lui donnaient un regard horrible, lorsqu'une forte passion l'animait, il variait d'une manière désagréable. Le son de sa voix était tantôt le bruit du Stantor, tantôt le ton aigre et déchirant de la chanterelle qui jure sous l'archet. Il ne considérait jamais en face. Ses yeux se portaient sur les mains de quiconque l'abordait, comme s'il eût craint que ces mains ne voulussent le punir de ses crimes. Au libertinage des mœurs il réunissait le libertinage de l'esprit; avide de célébrité, il attaquait principalement les personnes d'un mérite reconnu et aimait mieux inspirer la terreur que l'estime. Il ne savait point attacher à ses écrits un mérite durable. Aucun ne lui a survécu.

(4) *La superstition...* Le 13 février, les députés Garat et Dupont, osèrent avancer que la vie monastique était contraire à la raison, à la politique, à la religion.

(5) *Son zèle...* Ce qui est mis dans la bouche de MM. Mauri et Cazalès, est en substance la protestation que fit le côté droit pour déclarer au nom de leurs bailliages la Religion catholique, apossolique et romaine, la Religion de l'état et la seule qui dût jouir de la solennité du Culte public; et la Couronne de France par droit de succession, réversible à la dynastie des Bourbons; et le Gouvernement monarchique seul admissible en France. L'Assemblée avait une majorité distinguée par ses talens et des vertus. Cependant elle se laissa subjuguer au point de faire tout ce qu'elle ne voulait pas, et qu'il ne fallait pas faire. Ce fut la faute des Curés, des Avocats, et d'un petit nombre de Nobles.

(6) *Ainsi l'a-t-elle cru...* L'Assemblée nationale a reconnu par acclamation et déclaré à l'unanimité de voix, comme un point fondamental

de la Monarchie Française, que la personne du Roi est sacrée et inviolable; que le trône est indivisible; que la couronne est héréditaire dans la race regnante, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion perpétuelle et absolue des femmes et de leurs descendans. Pour rendre la France le plus beau des Empires, les représentans n'avaient qu'à se conformer à la volonté de leurs commettans. Tous leur commandaient de maintenir les bases de la Monarchie Française dans la dynastie des Bourbons, et la conservation du Culte Catholique, dont l'existence dans les Gaules est encore plus antique que nos Rois. M. de Lamoignon, garde des sceaux, soutenant en plein Parlement les droits de la Monarchie, en présence de Louis XVI, ajouta, que le Gouvernement Français était une Monarchie et non une Aristocratie. C'est la première fois qu'on avait entendu prononcer ce mot terrible qui a fait couler tant de larmes et de sang. La manière dont on l'a employé est tout a fait bien funeste et bien bizarre, exemple de la crédulité des peuples, on a toujours appelé aristocrates, et on a voué comme tels à la haine publique les moins aristocrates des hommes, puisque ceux qu'on qualifiait ainsi, prétendaient qu'il fallait s'en tenir au gouvernement d'un seul. Et ce qui est le comble du délire, c'est que ceux qui jusqu'à présent ont battu leurs adversaires en les frappant de cette qualification, ont été toujours de véritables aristocrates, puisqu'ils n'ont cessé de gouverner la France aristocratiquement.

Qui ne sait en effet que l'aristocratie est le gouvernement de plusieurs. Or n'était-ce pas le gouvernement de la France? Avec ce mot sanguinaire on n'était pas plus en sûreté dans les villes, dans les campagnes qu'on n'était dans une forêt qu'infestent des brigands. Un cri d'aristocratie faisait égorger le premier homme contre lequel il était prononcé.

(7) *Français! dit-il...* On voyait aux portes de l'Assemblée, aux grilles du château, de groupes de femmes qui avaient dévancé le gros de l'armée qui allait de Paris à Versailles. Elles étaient mêlées à des hommes armés et vêtus hideusement. Plusieurs personnes venues de Paris embrassaient les genoux du Roi, lui rendaient compte de ce qu'elles avaient vu et entendu, et le suppliaient de mettre par la fuite sa vie en sûreté. Le Roi les relève, prend une lettre que Mr. de Saint-Priest lui écrivait, et dit à toutes ces personnes: on me dit qu'il y a du mouvement à la halle et que les femmes de Paris viennent me demander du pain. Hélas! ajouta t-il, en laissant couler quelques larmes, si j'en avais je n'attendrais pas qu'elles vinsent m'en demander.

(8) *Ces tigres...* Les députés sont à peine arrivés auprès du Roi qu'ils tombent à ses genoux. Louis s'empressa de les relever, il en souleva même un par le bras et leur dit à tous, levez-vous, ce n'est pas la place de mes enfans.

Un homme véritablement coupable et qui a eu à répondre au tribunal de l'être suprême de tout le sang qui fut répandu dans les journées du 5 et du 6 octobre, c'est le Comte Destaing. Le Roi l'avait nommé commandant général de toutes les troupes de cette ville. Ne devait-il pas répondre à la confiance du Monarque, et exposer, sacrifier même sa vie pour contenir les séditieux. Il ne fit pourtant aucun préparatif. Il ne prit aucune mesure contre l'invasion des brigands.

(9) *Ici pour...* La plus horrible, la plus sacrilège des profanations précéda les monstrueux attentats que le soleil allait éclairer. Les con-

jurés restés dans l'Eglise de Saint-Louis exigèrent qu'un prêtre se revêtît de ses ornemens sacerdotaux et vînt en leur présence célébrer le plus auguste des sacrifices. Les malheureux tous souillés des assassinats commis la veille, et brûlant de se souiller de nouveau dans le sang, osèrent invoquer ce Dieu qui n'avait pour eux que des foudres. Eh quoi! la divinité pouvait-elle se rendre complice de leur scélératesse?

(10) *Elle dit :* ... Le Roi monta en carosse à une heure après midi. Il avait dans sa voiture son épouse, ses deux enfans, la Marquise de Toursel, sa sœur, Monsieur, et Madame, l'homme à la grande barbe, portant sur sa tête un bonnet très-élevé, et sur son épaule, une hache ensanglantée ouvrait la marche; Ses cheveux, sa barbe, ses vêtemens, etc., dégoutaient de sang. Il en avait rougi ses mains et son visage. Il était au milieu de deux hommes qui portaient sur des piques l'un la tête de Deshutes, et l'autre celle de Varincourt. On fit halte à Sèves. Ce fut là qu'on fit venir un garçon perruquier, qu'on obligea, le poignard sur la gorge, de faire une toilette recherchée aux deux têtes mutilées, qu'on allait présenter aux Parisiens; comme si ces épouvantables trophées étaient dignes d'eux... Parmi les amis même du Roi, il en est qui persistent à le rendre responsable des calamités des 5 et 6 octobre, ainsi que des effroyables suites qu'elles ont eu pour lui et pour sa famille. Mais ils ne font pas attention, que quelque éclatante qu'ait été autrefois sa puissance, quelque grand que soit son empire, c'est le plus faible des hommes quand il est seul... La vue d'un Roi malheureux qui se livrait avec cette confiance, à une Assemblée dont plusieurs membres étaient ses ennemis déclarés, excita un mouvement qu'on ne saurait peindre. On se lève, on se presse autour de la personne du Monarque. On le conduit en triomphe à son château. Pendant cette marche, les hommes de divers partis semblent n'avoir qu'une même pensée, qu'un même sentiment. Louis crut avoir reconquis les cœurs de ses sujets. Il goûta le bonheur, mais il ne le goûta qu'un instant. Ces heureuses dispositions, que sa démarche avait fait naître s'effacèrent bientôt, lorsque le Roi fut sollicité de venir dans sa capitale seconder le vœu du peuple qui le désirait. Les amis de Louis, et sa famille se jetèrent à ses genoux, et le supplièrent avec larmes, d'abandonner ce dessein; que ce vœu du peuple cachait évidemment un piège. Voici la réponse que fit Louis XVI aux représentations de ses amis, et à ses parens. J'irai à Paris; mes intentions ont été toujours pures : je m'y confie. Le peuple doit savoir que je l'aime : il fera d'ailleurs tout ce qu'il voudra... Les attentats du 6 octobre furent tels que plusieurs députés ne pouvant plus soutenir l'ignominie dont la France s'était couverte, quittèrent l'Assemblée nationale, et se bannirent d'une patrie où la liberté était le prétexte de tous les crimes. De ce nombre furent Mounié, qui présidait alors l'Assemblée, et Lally-Tolendal qui exprime ainsi son indignation. Il a été au dessus de mes forces de supporter plus long-temps l'horreur que me causaient mes fonctions. Ce sang, ces têtes, cette Reine presqu'égorgée, et ce Roi emmené esclave en triomphe à Paris au milieu des assassins, et précédé des têtes de ses malheureux gardes de corps, ces perfides janissaires, ces femmes cannibales, ces cris de tous les évêques à la lanterne, dans le moment qu'il est entré dans sa capitale, voilà ce qui me fait jurer de ne mettre plus les pieds dans cette caverne d'antropophages. Ils me proscriront, ils confisqueront mon bien. Je labourerai la terre et je ne les verrai pas.

Fin des notes du troisième Chant.

CHANT QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Heureux le siècle pastoral. Les succès des Ligueurs. Néker les favorise. La licence. Son caractère et ses fureurs. L'égalité. Ses ravages. Apostrophe à divers peuples. Apostrophe à l'ombre d'Adolphe. Autre apostrophe à Léopold. La Reine évoque ses manes. Leur apparition, et leur prédiction. Énergie des Prélats français, imitée par la Noblesse française. Louis seul avec son frère. Le discours de celui-ci. Modération du Roi. Les Clubistes en abusent. Comparaison.

Heureux le siècle d'or ! heureux l'état champêtre !
Pour le repos des Rois, que ne peut-il renaître !
Heureux ce temps auquel, ils étaient tous bergers ;
Ils coulaient des jours purs, et des nuits sans dangers.
Libres dans leurs désirs, exempts de toute peine,
Leur joie était sincère, et leurs amours sans gêne.
C'était autant de Dieux, qui regnaient sur les cœurs.
Leur sceptre était un lis, leur trône un tas de fleurs,
Le myrthe et le laurier environnaient leurs armes,
Et l'olive au pavot unissait ses doux charmes.
Leurs drapeaux n'étaient point souillés de sang humain,
Ni leur cœur menacé d'un poignard assassin.
Ne suivant que l'attrait de la simple nature,
Leurs mœurs ne connaissaient que la franche droiture.
Ce temps n'est plus, les Rois par la crainte glacés,
Sont obligés de voir, sur leurs têtes placés,

Des glaives meurtriers, dont la pointe ennemie,
Menace à tout instant, la trame de leur vie.
La dorure et l'éclat des superbes lambris,
Les splendides festins, l'amour, les favoris,
Les vins délicieux, les parfums, la musique,
Des jardins, des bosquets, le contour symétrique,
Rien ne peut écarter leurs mortelles frayeurs,
Scènes, concerts, amours, gardes, amis, flatteurs.
L'inespéré succès, ainsi que l'arrogance
Des ligueurs, qu'épargnait l'*excessive indulgence*,
Croissaient, lorsque le Roi pensait les appaiser;
La prudence souvent, gagne à temporiser.
Sur ce fond sourdement, l'odieux stratagême
S'intriguait pour miner l'autorité suprême.
Les tribunaux détruits, la fausse liberté
Nourrissait tous les jours, la fière impunité.
Louis guidait encor, la France chancelante;
Mais sa puissance, était une force mourante.
S'il voulait comprimer les révoltans efforts
L'hypocrite Néker (1), par ses secrets ressorts
Opposant à sa voix, la révolte perfide,
Animait à propos, la cabale homicide,
Sous le nom imposant, de salut de l'état,
De salut du public, d'amour du potentat,
C'est alors, que l'on vit la licence barbare,
Sortir, comme nn volcan, des bouches du Tartare.
On lisait sur son front, ce grand mot : *Liberté*.
Deux fantômes traînaient son char ensanglanté.
Sa droite présentait, une torche allumée;
Et l'autre, des plaisirs, la coupe empoisonnée.

La jalouse fureur, les meurtres triomphans,
L'astuce au front masqué, l'orgueil, et ses enfans,
Le sordide intérêt, les amours infidèles,
Marchaient tous réunis, à l'ombre de ses aîles.
Son sceptre était de bronze, entouré de soucis.
Le hontenx déshonneur, près d'elle était assis.
A sa suite, volaient les ardentes furies,
Et le dieu turbulent qui préside aux orgies.
De leurs cors enroués, trompette des enfers,
Deux esprits ténébreux, ainsi troublaient les airs.
O mortels dégradés ! jouets de l'imposture !
Voici la liberté, fille de la nature,
Qui vient rompre les fers qui nous tenaient captifs,
Sous le joug inhumain des tyrans oppressifs.
Vous êtes ses enfans, et dès votre naissance,
Dans vous, elle versa sa divine influence.
Tout mortel est né libre, et ne diffère en rien,
Du maître qui l'attache, à son affreux lien.
Dites aux Rois remis au rang des autres hommes,
Qu'avez-vous, êtes-vous plus que ce que nous sommes?
La force de l'esprit, les organes du corps,
Dans chacun d'entre vous, ont les mêmes rapports.
Déposez donc vos Rois. Quelle est votre folie?
De ramper à leurs pieds? Bravez leur tyrannie.
Imitez les Brutus, de l'empire romain.
Que chaque nation, contre son souverain,
Se soulève, l'égorge; et que dans son supplice,
On étouffe la voix d'une vaine justice.
Sans même examiner, s'il est juste, ou cruel,
Il suffit qu'il soit roi, pour être criminel.

Tremblez, reprit le monstre, ô vous dieux de la terre !
Vous avez trop long-temps, balancé le tonnerre,
Et frappé vos sujets, de vos injustes coups.
Reconnaissez leurs droits : tombez à leurs genoux,
Confondons leur orgueil, et leur fière arrogance ;
Délivrons l'univers, commençons par la France.
Louis, dont le grand nom est monté jusqu'aux cieux,
Doit enfin le premier s'éclipser à mes yeux.
Être issu des Bourbons, devant moi, c'est un crime.
Pour mon avide autel, quelle belle victime !
Son sang consternera les autres potentats.
En vain, pour me confondre, armeront-ils leurs bras ?
De son char fastueux, la déesse infernale,
Embouchant à son tour la trompette fatale,
Annonce son triomphe à ceux que l'avenir
Ou contient dans son sein, ou pourra contenir.
J'ai, dit-elle, séduit le Brabant, la Hollande,
La Belgique, le Rhin et la rive Allemande,
L'Hébre, le Pô, l'Oder, le Danube, l'Escaut,
Rome, Gènes, Milan, arborent mon drapeau.
Les peuples insurgés, vont m'ériger un temple :
Pour les encourager, je leur offre l'exemple
Des Français révoltés contre leur souverain.
L'Europe va subir mon joug républicain ;
L'Europe est encor peu, je vaincrai de l'Asie,
Les Chérifs, les Sophis, les Kams de Tartarie,
L'Ottoman, le Chinois, le brûlant Africain,
Le Russe, le Mogol, l'ardent Américain ;
Tout peuple est souverain ; ma trompette fatale,
Secondant les accords de ma bouche infernale,

Annonce des tyrans l'inexorable sort.
Mes cris seront pour eux, des sentences de mort;
Et mes pompeux décrets, faisant le tour du monde,
Soumettront à mes lois, les airs, la terre et l'onde.
Le sort en est jeté; plus de chef, plus de Roi,
L'entière indépendance, est mon unique loi.
Les hommes se plairont, à chanter mes alarmes;
Les pleurs, le deuil, le sang, pour eux auront des charmes.
De mourants et de morts, les champs seront couverts;
Et mon glaive altéré, rougira les deux mers;
J'abreuverai de sang, les sillons des campagnes,
Les ombres des forêts, les sommets des montagnes.
La guerre et le trépas, cercheront à s'unir,
Pour nuire encore à ceux que contient l'avenir.
On connaîtra ma force, à ces féroces marques.
Verser le sang humain, écraser les monarques.
La flamme et le néant, sont un heureux destin,
Quand il faut, d'un tel joug, sauver le genre humain.
J'offre au sujet rebelle, une puissante amorce;
Les domaines sacrés, le pillage et la force,
La fortune des grands, leurs droits les plus flatteurs,
Du riche et du Clergé, les trésors séducteurs;
Des crimes impunis j'établis l'assurance;
J'abolis des forfaits la publique vengeance:
Et pour comble de biens, dans l'âme d'un chacun,
J'étouffe des remords l'aiguillon importun.
La fière égalité, déesse en tout semblable,
De cette horrible sœur, compagne inséparable,
S'unit à son tonnerre, et son feu destructeur,
Embrase du bas peuple, et l'esprit et le cœur;

Elle étend son pouvoir, forme des entreprises,
Vivre égaux ou mourir, sont ses nobles devises.
On les lit sur les murs, en caractère d'or,
Aux temples, aux drapeaux du nouveau tricolor.
Elle est sur des autels, ainsi qu'une Déesse,
Adorée en public, par des cris d'alégresse;
Elle inspire, à la fois, les meurtres, les combats,
Les déprédations et les assassinats.
Divinité farouche, opprimant l'innocence;
De tout culte ennemie, et de toute puissance.
Elle enfante la guerre, et les séditions,
Et foule insolemment, le droit des nations,
Elle abhorre les grands, décore l'injustice;
Méprise la vertu, préconise le vice:
De l'amitié sensible, elle hait le lien,
Et l'amour des parens, et l'honneur de l'hymen.
Monstre, enfin, qui souilla la céleste origine,
Et de l'ange, et de l'homme, et creusa leur ruine.
L'univers a-t-il pu voir les mœurs des Français,
Aussi rapidement passer à tant d'excès?
Les fertiles climats de la riche Amérique,
Les pôles, l'équateur, l'un et l'autre tropique,
Qu'un immense océan sépare loin de nous,
Ont du monstre éprouvé les plus terribles coups.
Des décrets destructeurs, (2) des guerres inouies,
Ont cumulé de morts ces belles colonies.
Par des coups mutuels on se perce le flanc;
Pour affranchir le noir on égorge le blanc.
Leur torche y met en feu, les cités et les havres;
Les champs y sont déserts, ou couverts de cadavres.

Ces terres sont sans bras, leurs canaux desséchés,
Les plantes sans produit, les arbres arrachés;
Le citronnier sans fleur, sa tige inanimée,
N'exhale plus, dans l'air, son odeur parfumée:
Le sucre, le café, ce doux présent des cieux;
Le coton, l'indigo, le tabac précieux,
Devenus à l'Europe un luxe nécessaire,
Ne forment qu'un monceau de cendre et de poussière.
La flamme a dévoré ces riches arbrisseaux,
Fruit de tant de sueurs, prix de tant de travaux.
Saint-Domingue, heureux champs! source riche et féconde!
Des produits florissans de tout ce nouveau monde!
Vous n'êtes qu'un climat ouvert aux assassins,
A la pâle famine, à des bras inhumains,
L'opulente cité du Cap, presque détruite;
Ses ports, son archipel, la plaine artibonite,
Lieux jadis, la ressource et l'espoir des Français,
Maintenant leur tombeau, creusé par leurs forfaits.
Que de manes plaintifs réclament la vengeance,
Contre les imposteurs qui prônent la licence,
Sous le nom spécieux de fière égalité,
Et sous l'appas trompeur de sainte liberté!
D'un abîme de maux, chaque état, chaque empire,
Voit son sol menacé, chaque prince soupire;
Inquiets, incertains, si la contagion,
N'ira point infecter leur population,
Ils doivent tous trembler, dans cette lutte horrible
Le volcan est ouvert, la lave en est terrible.
Heureux, si les soldats fidèles à leurs lois,
N'étouffaient point l'amour qu'ils doivent à leurs Rois!
Et

Et si leurs généraux, éloignés du parjure,
Portaient, au fond du cœur, une volonté pure!
Plus heureux, si ces chefs n'écoutaient point encor,
Au lieu de leur honneur, l'amour sacré de l'or!
Le monstre furieux, déployant ses enseignes,
Détruit, par un décret, le fruit de tant de règnes.
O vous qui les premiers, de vos bras criminels,
Aux anarchiques dieux, dressates des autels!
Parlez, fier Brabançon! indomptable Batave!
Sous vos antiques Rois, Flammand jadis si brave!
Vous, Rome, inaccessible aux tyrans de l'enfer!
Vous, Milan, vous Vénise, assise sur la mer!
Race antique et sacrée, enfans de l'Étrurie!
Issus du sang des dieux! peuples de l'Ausonie!
Vos Pontifes captifs, vos autels dépouillés,
Du sanctuaire saint, les ministres souillés,
La pudeur outragée, et les mères sanglantes,
Arrachant aux soldats leurs filles gémissantes,
De quel œil voyez-vous ces théatres d'horreur?
Où règnent des tyrans qu'escorte la terreur?
Que de cris, que de pleurs, que de larmes amères,
N'ont pas versé vos yeux, sur vos fils, sur vos pères!
Voilà les premiers fruits de votre liberté,
Sous le nom fastueux de popularité.
Quand vos sociétés, si lâchement séduites,
D'une coupable école, aveugles prosélites,
Vous prêtates l'oreille aux perfides échos
Des novateurs, agens de mille tyranneaux.
Tout laisse à l'avenir l'ineffacable tache
Du dernier déshonneur et du trait le plus lâche.

Tel était le désordre, alors, et l'univers,
Sur la France rebelle, avait les yeux ouverts.
Les Rois encore assis à l'ombre des délices,
Leurs yeux ne voyaient point le fond des précipices.
Endormis dans le sein d'une molle torpeur,
Un mur d'airain couvrait et leurs yeux et leur cœur.
Bientôt, dans leurs états, le subtil artifice,
Distilla le poison de sa noire malice,
Il coula chez le peuple, ennemi des devoirs,
Et si prompt à braver les austères pouvoirs.
Les apôtres zélés du nouvel évangile,
Soufflaient partout le feu de la guerre civile.
Ils troublaient, dans les cours, la paix des potentats,
Et conspiraient contre eux, par de grands attentats.
Sordides imposteurs! par leur or ils séduisent,
Et leur fureur fait voir le poignard qu'ils aiguisent!
Adolphe infortuné (3), des Vasa l'héritier!
Magnanime héros! tu tombes le premier,
Sous le coup médité d'une arme clandestine,
Que prépara de loin la secte jacobine.
De Provence et d'Artois, tu méritas les pleurs,
Ton nom sera gravé, pour jamais, dans leurs cœurs.
Tu fus leur tendre ami, tu voulus de leur frère,
Devenir le sauveur par une juste guerre.
Puisse ce beau motif, apprendre à nos enfans,
Qu'ils doivent à ta cendre un éternel encens!
Illustre Léopold! dans votre plus bel âge,
Votre ombre passe aussi sur le fatal rivage;
Si vos mânes plaintifs sentent quelque douleur,
C'est de voir dans les fers votre héroïque sœur.

Grande par ses vertus, image de vous-même,
Au dessus d'elle encor, dans son malheur extrême.
L'heure qui vit trancher la trame de vos jours,
Vit aussi son espoir s'éclipser pour toujours.
Et votre âme échappant, sans qu'elle l'ait vengée,
Fut, par ce coup mortel, doublement affligée.
Heureux si votre sang dût seul être versé !
Et le dernier regret que la mort eût laissé !
Après que le pouvoir de la *parque cruelle*,
Eut couvert Léopold de son ombre éternelle,
Parmi les pleurs amers, et les fréquens soupirs,
Qu'à la Reine arrachaient de cruels souvenirs,
Au milieu d'une nuit, quand la pâle lumière
A peine vient à nous à travers l'atmosphère,
Et que l'astre changeant son disque et sa lueur,
En silence, nourrit l'amour, ou la douleur,
On entendit ces sons, qu'interrompaient sans cesse,
L'accablante frayeur, les sanglots, la tristesse :
Déplorable Empereur ! frère trop malheureux !
Qu'enlève à mon espoir un destin rigoureux,
Du fond de ce palais, où la rage m'enchaîne,
Écoutez les accens que m'arrache ma peine !
Si mes pleurs, si mon sort, si la tendre pitié,
Pouvaient encor toucher votre ancienne amitié ;
Si votre âme innocente, aux bords des sombres rives,
Peut attendrir des cieux les rigueurs excessives,
Que le maître des morts dérogeant à ses lois,
Vous rende à la lumière une seconde fois.
Que votre esprit guerrier vienne enflammer l'audace
Des héros de la France, et de ceux de ma race.

Que vos fils, vos soldats, unissent leurs efforts,
Pour remplir les projets, et les justes accords,
Arrêtés à Pilnitz, à Vienne, à Ratisbonne;
Venez fixer nos pas, chancelans sur le trône.
Mon époux généreux (4) ne songe qu'au bonheur
De ses sujets armés, qu'anime la fureur;
Aveugle et confiant, il ne sait qu'être père.
Il ne saurait d'un roi balancer le tonnerre;
Il excuse l'horreur de cent mille attentats.
Il me dit qu'il est beau de faire des ingrats.
Ses jours sont, à ses yeux, moins sacrés, moins utiles,
Que les jours des derniers des castes les plus viles.
Si quelquefois il veut frapper ces inhumains,
Son âme s'attendrit quand il lève les mains.
Sa bonté me pénètre et d'amour et de crainte.
D'un égal sentiment sa famille est atteinte.
Mais le sang de Thérèse est trop impétueux,
Pour ne pas s'allumer contre les factieux.
Que ce sang venge donc, par le fer et la flamme,
Et le fils, et la fille, et l'époux, et la femme.
Que du sein de l'Autriche, et du sol des Hongrais,
Sortent des bataillons contre ces vils Français;
Qu'ils épuisent les flancs de ces ligueurs funestes,
Et des clubs monstrueux qu'ils éteignent les restes.
Que Vienne, et tout le nord, Londres, le Brandebourg,
L'Ibère, le Batave, et Dresde, et Pétersbourg,
Volent sous les drapeaux de l'aigle de l'Empire!
Pour les exterminer, contre eux que tout conspire!
Les peuples et les Rois, l'un et l'autre univers,
La foudre, les volcans, les naufrages des mers!

Puissent les élémens, et les enfers m'entendre !
S'armer contre Paris et le réduire en cendre !
Et nos persécuteurs, dans ces embrasemens,
Devenir un monceau d'horribles ossemens !
Elle dit : et bientôt, sous un sombre fantôme,
Son œil vit, ou crut voir la figure d'un homme,
Léopold n'avait plus ces traits vifs et charmans ;
La mort avait terni ses anciens agrémens.
Ses yeux étaient éteints, son visage livide,
Annonçait du poison la morsure perfide.
Ses cheveux hérissés, et ses membres roidis,
De la Reine tenaient tous les sens engourdis :
Des lambeaux d'écarlate avec deux banderoles,
Ensemble réunis, pendaient de ses épaules.
Seulement, à son doigt, brillait l'anneau royal,
Reste unique et mesquin de son règne fatal.
Une voix altérée, à peine on put l'entendre,
Sortant demi fermée, ainsi se fit comprendre.
O Reine infortunée ! Antoinette ! ô ma sœur !
Fille de tant de Rois ! *toi si chère à mon cœur* !
Mes manes atetndris ont entendu ta plainte ;
Hâte-toi de quitter, s'il se peut, cette enceinte :
Vole avec ton époux, vers ces augustes lieux,
Témoins de nos beaux jours, tombeau de nos aïeux.
Cet antique palais, berceau de notre enfance,
Où Thérèse, en nos cœurs, fit germer l'innocence.
J'entrevois, à travers des ombres de la mort,
Qu'un régicide fer veut t'unir à mon sort.
Des monstres révoltés qu'une main bienfaitrice,
A comblé de ses dons, le cœur plein d'artifice,

Aiguisent, en secret, un poignard assassin,
Pour percer ton époux, tes enfans, et ton sein.
Malgré les noirs complots, de leur rage profonde,
Contre eux viennent s'armer tous les guerriers du monde.
Je vois Condé, d'Artois, Cobourg, et Fréderic,
Sous les drapeaux germains que guidera Brunswich.
Leurs soldats marcheront de victoire en victoire,
Pour venger les Bourbons, mon trépas et ta gloire.
Les Rois triompheront tant qu'ils seront unis,
Tant que leur cœur n'aura qu'un grand but, que Louis;
Mais si l'enfer troublait leur heureuse harmonie;
Si l'or, l'ambition, l'amour, la jalousie.....
En achevant ces mots, sa langue se glaça.
Sa parole égarée en sa bouche expira.
La Reine étend ses bras; fixe les yeux sur l'ombre,
S'élance, et ne saisit qu'une masse d'air sombre.
Elle voudrait encor le voir, l'entretenir;
Mais les morts aux vivans, ne peuvent plus s'unir.
Ainsi lorsqu'une épouse, au milieu d'un vain songe,
Enfant né de Morphée, aime un flatteur mensonge,
Dont l'erreur lui fait voir un époux que la mort,
Ravit dans son printemps, à son fortuné sort.
Il lui semble le voir, l'embrasser, et l'entendre,
Elle l'a retrouvé, quelle illusion tendre!
Ses bras, pour s'assurer de ce trésor menteur,
S'ouvrent pour l'embrasser! ô mouvement trompeur!
Sa voix manque, ses mains n'agitent que ténèbres,
Et ce rêve enchanteur, de ses plaintes funèbres,
Rappelle la mémoire, et son premier réveil,
Dissipe la vapeur qui flattait son sommeil.

Cependant (5) du Sénat l'élite pure et sainte,
Était digne du Ciel, dans cette infame enceinte;
Leur énergique voix, que guidait la candeur,
Foudroyait les projets de l'esprit novateur.
Bonal (6), ce grand pontife, en cette étrange crise,
Présente un front d'airain, pour défendre l'église.
Juigné, Rohan, Bonnac, Saint-Aulaire, Noé,
D'Aute-Roche, Le Franc, Lastic, Colbert, Cicé,
Bétisy, (7) de Breteuil, et vous jeune Lafare, (8)
Que l'Hélicon orna d'une éloquence rare;
Fontanges, Saint-Sauveur, Balore, Cahuzac,
Dillon, Latour-du-Pin, Talaru, Lubersac,
Merci, Ruffo, Sabran, Boisgelin, (9) Mérinville,
Cugnac, Tillet, Jauffroi, Puissegur, de Neuville,
D'Argentré, de Beauvais, les Larochefoucaud,
Leyris, Le Tonnelier, Villontreix, et Machaud.
Cent autres dont la voix, les vertus, les suffrages,
Opposent leurs efforts, aux fureurs, aux outrages
De ces persécuteurs. Anastases nouveaux,
Ils présentent leur tête, affrontent mille maux,
Plutôt que d'abjurer la tiare, ou le trône,
Par la crainte de ceux que la force environne.
Bonnac (10) est le premier qui se montre en héros:
Fiers Sénateurs, dit-il, dressez vos échafauds!
S'il faut perdre la Foi, l'honneur et votre estime,
En foulant, avec vous, le pouvoir légitime!
Puissent pleuvoir sur nous, tous les foudres des Cieux,
Plutôt que d'adopter vos sermens odieux!
Anathême à Jarente, à Brienne parjure,
Aux scandaleux fauteurs d'une doctrine impure.

Offrez-nous le martyre, on ne nous verra pas,
Trahir le sanctuaire, en lâches apostats!
L'indigence, (11) et, peut-être, un plus affreux supplice,
Exercera sur nous, son insigne malice,
Mais dussent tous les maux, dussent nos ennemis
Fondre sur notre tête, on nous verra soumis
Aux lois saintes de Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Au Prince, à qui nos cœurs doivent un juste hommage.
Bravons l'exil, la mort, et tout autre tourment!
Ils ne durent qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Frappez : voilà nos fronts. Que peuvent sur nos âmes,
Vos piques, vos cachots, les tortures, les flammes?
Prenez, pillez nos biens, eh! nous vous les livrons.
Le dépôt de la Foi, seul nous le garderons,
Pour le transmettre entier, malgré votre entreprise,
Aux Français à venir, aux enfans de l'Eglise.
Tels furent (12) les transports de ces sublimes cœurs.
Brûlant du même feu, leurs collaborateurs,
Souscrivent à leur foi, prêts à donner leur vie;
Mauri! suis ces héros, non un trompeur génie!
Tous jurent, sur leur croix, un serment solennel;
De l'Eglise leurs noms, sont l'honneur éternel.
De ce beau zèle épris, les cèdres de la Faance,
Remplis d'un noble orgueil, imitent leur constance,
L'honneur ce feu sacré, des âmes des héros,
Les arma. Louis fut le but de leurs travaux,
Condé, Bourbon, d'Enghien, se placent à leur tête,
Pour conjurer l'orage, et braver la tempête.
La noblesse s'échauffe, et vole sur leurs pas,
Prêts à braver les feux, le fer, et le trépas.

Le Roi dans le danger, sa famille opprimée,
Ils brûlent tous d'ardeur de former une armée.
Gardiens de la couronne, ils jurent sur l'autel,
De mourir pour Louis, ses enfans, et le Ciel.
Ils volent à Coblentz : campent sur le rivage.
Là, par de feints combats, ils forment leur courage.
Ainsi Louis est seul. Hélas ! il est *captif*.
Ses amis l'ont quitté, d'Artois est fugitif;
Le Comte de Provence est l'ange qui lui reste,
Pour être son conseil, dans ce revers funeste.
Prince sage, ami vrai, cher et fidèle époux,
Frère bon, cœur sublime, et de l'honneur jaloux;
Ennemi des flatteurs, et des lâches Ministres,
Prévoyant les dangers, et les chûtes sinistres,
Magnifique sans faste, économe pour lui,
Régulier dans ses mœurs, libéral pour autrui :
Si du sceptre Français, la fortune est avare,
Louis un jour vaincra la déesse barbare.
Il pesera le sceptre avant de le porter,
Et jugera du trône avant que d'y monter.
La dignité royale et celle de la France,
Invoqueront son nom, ses vertus, sa présence;
Auprès de son Monarque, il se rend quelquefois,
Pour parler le langage, et le devoir des Rois :
Prince ! dit-il, alors, voici l'heure opportune,
De changer le revers, de l'inique fortune.
Vengez-vous, vengez-nous, d'un tissu d'attentats,
Par la flamme, et le deuil, le glaive, et le trépas.
Des escadrons tous prêts, des phalanges nombreuses,
Vont punir, de Paris, les marches orgueilleuses.

On attend, sans retard, de votre ordre royal,
L'impérieux élan, et l'absolu signal.
Vous verrez nos guerriers, dans les flancs des parjures,
Enfoncer leur acier, et laver nos injures.
Bientôt, dans leurs faubourgs, les bombes, et les feux,
Voleront pour punir, ces exécrables lieux.
Vos généraux outrés, Achiles implacables,
Colonnes de l'état, vers ces murs détestables,
Vont marcher à grands pas, percer ses habitans,
Et frapper de Paris, les orgueilleux tyrans.
Que le sang, et les pleurs, dans notre juste haine,
Ensemble confondus, aillent grossir la Seine.
L'impétueux Bouillé, dans son ardent courroux,
Anime ses soldats, à combattre pour vous.
Autorisez ces chefs; hâtez-vous, le temps presse,
L'excessive bonté dégenère en faiblesse.
Voyez, de tous côtés, votre devoir écrit;
Le trône chancelant, et votre nom proscrit.
La patrie aux abois, votre noblesse en fuite,
Prévenez des grands maux l'inévitable suite.
Si vous étiez plus dur, vous seriez respecté.
Vos rebelles sujets auraient moins attenté.
La rigueur est au crime, un frein indispensable,
Et, dans un Roi trop bon, faiblesse inexcusable.
Arrêtez ce torrent; sans cela plus de Roi,
Plus de salut pour nous, plus d'état, plus de loi.
Quand l'état est bercé par d'horribles tempêtes,
Une tête abattue, épargne mille têtes.
Autant qu'un père vrai, d'un autre est différent,
Autant un Prince bon, diffère d'un tyran.

Mû, par un sentiment, à nul autre semblable,
Il se montre indulgent, même envers le coupable.
Tel Louis dominé par un cœur paternel,
S'il punissait Paris, se croirait criminel.
Non, non, répondit-il, des coups de violence,
N'altéreront jamais, ma royale clémence.
Je suis lent à punir; mon bras est bienfaiteur,
Facile et non pas faible, et jamais destructeur.
Je ne goûtai jamais, (13) l'affreuse politique,
Qui prétend exercer un pouvoir despotique.
J'attendrai du Français, un plus heureux destin:
Son esprit est changeant, (14) mais son cœur est humain.
Mes yeux pourraient-ils voir, avec indifférence,
Par mon ordre écraser l'élite de la France?
Exciter le carnage, au milieu de Paris?
Égorger les enfans, les femmes, les maris;
Verrai-je de sang-froid, mille scènes tragiques?
Incendier ces tours, ces temples magnifiques?
Détruire ces palais, fruit de tant de travaux,
Pourrai-je en être cause, et survivre à ces maux?
Ah! plutôt que le Ciel, de son puissant tonnerre,
Me frappe, et m'engloutisse aux gouffres de la terre!
Avant que j'autorise un ordre si cruel!
Et que je me prépare un remord éternel!
Pardonnez, chère épouse! ô mon fils! ô ma fille!
L'état fut, avant vous, ma première famille;
Et dût-on me traîner, sous la faulx de la mort,
Mon invincible amour triomphera du sort.
Je mourrai sans reproche, et les races futures,
Sur le marbre et l'airain, lisant mes aventures,

A leurs fils dessillés diront, en gémissant,
Que leurs pères avaient un Prince bienfaisant.
Qu'il vécut pour eux seuls, qu'il immola sa vie,
Plutôt que de leur sang voir la terre rougie.
Sur mes cendres Paris, plein d'un regret amer,
Viendra pleurer un Roi, qui ne savait qu'aimer.
Les Français en pitié, lors changeant leur furie,
Me voudront, quoiqu'en vain, rappeler à la vie;
Et leur main ne pouvant essuyer que des pleurs,
Couvrira mon tombeau, de palmes, et de fleurs.
O mon frère! excusez ce langage sévère;
Monarque des Français, je suis aussi leur père.
L'antorité d'un Roi, ne se fait mieux sentir,
Qu'en pardonnant à ceux que la loi doit punir.
J'ai juré que ma main, au bien seul consacrée,
A des actes de sang, ne serait point livrée.
Ce serment est sacré; j'en ai fait une loi;
Et je dois beancoup plus, à mes sujets qu'à moi;
Je suis leur protecteur, leur égide, leur père,
Et leur ange de paix, et leur dieu tutélaire.
Pardonnons donc au crime, et sauvons l'innocent,
Au hasard d'être cru, faible, lâche, impuissant.
Quoi, faible! quand ma main ne fut point vengeresse,
La clémence d'un prince, est-elle une faiblesse?
Est-ce un crime d'aimer, pardonner et souffrir,
Plutôt que d'égorger, brûler, faire périr?
Mon frère, à vos conseils, loin donc de condescendre,
Je dois les repousser; j'ai peine à les entendre.
On redoute un tyran, sans qu'il soit estimé;
Qu'importe d'être craint, je ne veux qu'être aimé.

La déesse à cent bruits, déesse mensongère,
D'un si noble discours véloce messagère,
Enfle tous les récits, et sa fausse rumeur,
Peint sous de lâches traits, Louis plein de candeur.
Au lieu d'excès d'amour, c'est crainte, c'est faiblesse,
Le méchant s'en prévaut, (15 et sa maligne adresse,
Mêlant l'ingratitude, et l'insulte au mépris;
Ose tout, et sa voix, ainsi que ses écrits,
Du Monarque indulgent (16) propagent les paroles,
Dans les villes, les bourgs, aux coupables écoles.
Le succès suit l'audace, au lieu d'un prompt retour,
La haine et la fureur, étouffent tout amour.
Le sénat s'enhardit, et sa noire malice,
Profitant du retard du Monarque propice,
Abusera bientôt, de son cœur trop humain,
Pour usurper son trône, et lui percer le sein.
Hélas! loin d'appaiser cette fureur brutale;
Grand Roi! vous vous rendrez la piété fatale!
Fatale à vos sujets, à cent peuples divers,
A la France, à l'Europe, à nous, à l'Univers!
En vain pour arrêter (17) une horrible anarchie,
Vos fidèles guerriers, pour vous perdront la vie;
En vain cent Rois puissans armeront leurs soldats,
Pour livrer aux tyrans d'innombrables combats,
Un excès de clémence, à vous-même funeste,
Perdra vos bons sujets, (18) le seul bien qui vous reste.
Et votre âme royale, écartant tout secours,
Ne pourra plus sauver vos états, ni vos jours.
Ainsi qnand une main crédule et confiante,
Sur un navire en feu, verse une huile innocente,

A la flamme elle apprête, un aliment nouveau,
Pour dévorer les mats, et le corps du vaisseau.
Et quand, pour étouffer l'élément qui domine,
Le nocher fait effort, pour lancer l'eau voisine,
Pour maîtriser la flamme, alors le bâtiment,
Dilaté par le feu, crève dans le moment;
Et la poudre enflammée, élance sur la côte
Les matelots mourans, et le corps du pilote.

Fin du quatrième Chant.

NOTES.

(1) *Néker...* C'est à Néker qu'on doit imputer, en grande partie, les malheurs de la France. Il avait établi en preuves la nécessité de délibérer en commun, et de compter les suffrages par tête. Il avait rédigé lui-même la lettre du Roi au Clergé et à la Noblesse.

(2) *Des décrets destructeurs...* Périssent nos colonies! plutôt qu'un seul de nos principes, disait Robespierre. En vain les citoyens vertueux réclament le maintien des autorités constituées. Il n'y a plus que les poignards aiguisés, dirigés par les Robespierre, les Danton, les Marat, etc. etc. etc.

(3) *Adolphe...* Gustave mourut d'un coup de pistolet à vent, que Ackarstrom lui tira dans un bal masqué.

(4) *Mon époux...* Le 4 février 1790, le Roi vint au milieu de l'assemblée pour y déposer sa couronne. Ce fut alors que le Roi apprenant que tous les membres de l'assemblée s'étaient réunis pour exécrer la république, ils s'étaient embrassés, courut s'y joindre, et dans la simplicité de son cœur, il crut que toutes les haines étaient étouffées, et que l'empire était sauvé : Messieurs, leur dit il, j'ai appris avec la sensibilité la plus vive la réunion qui vient de s'opérer. Je la désirais depuis long-temps. Mon vœu est enfin accompli. La Nation et le Roi ne feront qu'un. La constitution est le point de ralliement de tous les Français. Le Roi en donne l'exemple.

(5) *Cependant du Sénat...* Malgré les périls journaliers que les membres du côté droit couraient, ils ne craignirent jamais de soutenir toujours les vrais principes. Voidel, président du comité des recherches, écrivait aux quatre-vingts-trois départemens une lettre de sang, où il

avait l'audace de dire : « osez tout contre le Clergé, vous serez soutenus. » Le silence absolu du Clergé, quand il fut question de le dépouiller, est digne de l'admiration de tous les siècles. Nous avons pris leurs biens, disait Mirabeau, mais ils ont gardé l'honneur.

(6) *M. de Bonal*, évêque de Clermont, était l'interprète des sentimens du Clergé. Avec quelle force se déclara-t-il contre le schisme ?

(7) *M. de Bethisi*, évêque d'Usez. Après la lecture du décret impie qui tendait à renverser l'ordre hiérarchique et la discipline générale de l'Eglise, protesta au nom de tout son corps et de ses commettans.

(8) *M. de Lafare*, évêque de Nanci, connu par son éloquence et *ses motions*, produites par la sensibilité et le désintéressement le plus honorable à la Religion et à l'humanité.

(9) *M. de Boisgelin*, archevêque d'Aix. Tout est intéressant dans les discours et les réponses de ce prélat. Il porta les offres de son corps jusqu'à sept cents millions. Le Clergé le choisit pour son organe dans l'exposition des principes sur la constitution dite civile C'est à lui que le célèbre M. Burk écrivit pour rendre hommage au Clergé Français. Enfin il mérite d'être mis au nombre des *prélats qui*, *dans ces temps* orageux, ont le mieux mérité de l'Eglise et de l'Etat.

(10) *M. de Bonac*, évêque d'Agen, fut le premier interpellé pour prêter le serment. Il répondit, avec une noblesse et une précision digne d'admiration : La constitution prétendue civile du Clergé, par son serment, renversait le gouvernement spirituel de l'Eglise, détruisait et anéantissait sa foi. M. de Bonac répondit : En faisant ce serment, dit-il, je perdrai la foi et votre estime.

(11) *L'indigence*... M. l'abbé Mauri répondit à l'assemblée : Essayez le martyre ; votre autorité n'est plus rien, dès que nous la bravons ; vous nous verrez tous disposés à la mort, plutôt qu'à nous soumettre à un serment impie. Dominez, ou plutôt apprenez que le règne de la terreur touche à son terme. Votre puissance n'est plus rien, dès que nous cessons de la redouter.

(12) *Tels furent*... Ce fut alors que de toutes les parties de la France, la majorité du Clergé réclama contre la constitution civile du Clergé et ne fit qu'un avec ses représentans.

(13) *Je ne goûtai*... Discours du Roi à l'assemblée le 15 juillet 1789. Le Chef de la nation vient avec confiance au milieu de ses représentans. C'est moi qui ne suis qu'un avec ma nation. C'est moi qui me fie à vous ; aidez-moi à assurer le salut de l'Etat. L'épuisement de nos finances était à son comble ; la nouveauté des discussions et des mesures prises à cet égard, ajoutait au discrédit. Le gouvernement ne jouissait plus que d'une faible confiance ; ou plutôt, elle s'anéantissait avec une rapidité effrayante ; quel qu'en fût le résultat, il ne pouvait être que funeste. Que pouvait faire le Roi pour empêcher la dégradation naissante et rapide de la France politique ? La cour marchait sur un volcan prêt à faire son explosion. Elle était seule au milieu de tous les partis. La disette, les fléaux du Ciel, une guerre ruineuse, tous les maux menaçaient la France.

(14) *Son esprit est changeant*... La devise du Roi était *prudens qui*

patiens. La précipitation ruine les affaires qui réussiraient en temporisant, car la lenteur offre souvent le chemin le plus court. Le partage de l'homme est d'arriver à tout par degrès. Le danger ne peut point faire impression sur un homme qui a de la vertu, ni la fortune abattre le sage qui ne saurait tomber.

(15) *Le méchant...* Le Roi envoya M. de Brézé, grand maître de cérémonies, pour dire au président que l'assemblée eût à se retirer. Oui, Monsieur, répond le comte de Mirabeau, mais nous ne quitterons pas nos places que par la puissance des bayonnettes. Oui, oui, dirent les autres; il n'y a que la force qui puisse nous arracher d'ici.

(16) *D'un Monarque...* Un Roi disait, au treizième siècle : un despote arrache l'arbre, le monarque l'émonde.

(17) *En vain...* Les Princes du Sang, qui ne virent dans le bouleversement qui s'avançait, que le péril de la Monarchie, poussèrent en sa faveur un dernier cri; ils signèrent et remirent au Roi un écrit qui a été le dernier de ce genre. Le voici : « Sire, une révolution se prépare dans les principes du gouvernement; elle est amenée par la fermentation des esprits; des institutions réputées sacrées, et par lesquelles cette monarchie a prospéré pendant tant de siècles, sont converties en questions problématiques, ou même décriées comme des injustices. Les mémoires qui ont paru pendant l'assemblée des notables, les mémoires qui ont été remis aux Princes soussignés, les demandes formées par des provinces, villes et corps, tout prouve un système d'insubordination raisonné et le mépris des lois de l'état. Quiconque avance une proposition hardie, ou propose de changer des lois, est sûr d'avoir des lecteurs et des sectateurs. Qui peut dire où s'arrêtera la témérité des opinions? Les droits du trône ont été mis en question : les Princes soussignés ne répéteront pas ce qu'ont exposé plusieurs bureaux. L'injustice et le danger d'une innovation dans la composition des états généraux : la foule des prétentions qui en résulteraient, la destruction de l'équilibre si sagement établi entre les trois ordres. Tout annonce que cette assemblée si desirée et si nécessaire ne serait qu'une source de troubles et de désordres : daignez, Sire, écouter le vœu de vos enfans, dicté par l'intérêt le plus tendre et le plus respectueux, par le désir de la tranquillité publique et du maintien de la puissance du Roi le plus digne d'être aimé et obéi, parce qu'il ne veut que le bonheur de ses sujets. » *Signés*, CHARLES PHILIPPE, LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, LOUIS HENRI JOSEPH DE BOURBOE, ANTOINE-HENRI DE BOURBON, LOUIS-FRANÇOIS DE BOURBON.

(18) *Perdra vos...* Brissot et Condorcet, et ce qu'ils appelaient leurs frères et leurs amis sous le manteau de la philosophie, conspiraient en énergumènes contre la Royauté, et ce sont eux qui, après avoir couvert les échafauds en France et en Europe de plusieurs milliers de cadavres, accusaient de conspiration les malheureux qui ont échappé à leurs fureurs. C'est par ces prétendus républicains que fut amenée cette fatale journée du 20 juin qui devait combler les crimes commencés au 6 octobre. En voici l'abrégé. Dès le matin Panis et Sergeant, officiers municipaux, *dirigèrent l'attroupement du faubourg Saint-Antoine*. Santerre marchait à la tête des séditieux dont le nombre fut grossi par la réunion des bandits du faubourg Saint-Marcel. Trente mille hommes et femmes marchaient divisés en trois bandes, qui vinrent inonder le sein de l'assem-

blée

blée dont ils forcèrent les barrières. Le Carrouzel, les cours, les terrasses du château ; un canon est porté à force de bras dans la salle des gardes. La porte de l'œil de bœuf est secouée. Elle allait être brisée, c'en était fait de la Famille Royale. Un homme seul arrêta ces tigres altérés de sang. Cet homme ce fut Louis XVI ; il court à la porte, et crie aux Suisses qui la gardaient : ouvrez, ouvrez. Je ne dois craindre rien des Français. On obéit. Des forcénés s'élancent en criant : Où est-il, que nous l'égorgions ? Les Suisses de la garde tirent leurs épées. Non, non, leur dit tranquillement le Roi. Remettez vos épées dans leurs forreaux. Je vous l'ordonne. Lorsque Pétion monta sur le tabouret, pour assurer le Roi, environné d'assassins, qu'il n'avait rien à craindre. Rien à craindre, répondit Louis avec émotion ; l'homme de bien qui a la conscience pure ne tremble jamais. Il n'y a que ceux qui ont quelque chose à se reprocher, qui doivent avoir peur.... La Princesse Elizabeth ne voulut jamais quitter son frère dans le fort des plus grands dangers, et dans le temps que les assassins demandaient avec fureur : où est la Reine ? nous voulons sa tête. Elle se tourna vers eux, présenta sa poitrine à leurs poignards, et leur dit avec fermeté : la voici la Reine. Non, non, s'écrièrent deux ou trois serviteurs qui l'accompagnaient ; ce n'est point la Reine, c'est Madame Elizabeth. Eh ! Messieurs, de grâce, leur dit la Princesse, ne les détrompez pas. Ne vaut-il pas mieux qu'ils versent mon sang, que celui de ma sœur ?.... La Reine n'avait pu suivre son époux ; on l'avait retenue malgré elle. En vain elle criait : ma place est auprès du Roi. Ma sœur ne doit pas être la seule à lui servir de rempart.

Fin des Notes du quatrième Chant.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Coblentz le rendez-vous et le théatre des évolutions de la Noblesse Française. Le Comte d'Artois. Arrivée du Comte de Provence. Aventure du Roi. Sa douceur. Il est reconduit à Paris. Énergie de l'armée. Peinture du costume des Princes. Invocation. Enthousiasme des soldats. Discours du Prince de Condé. Ses conseils. Réflexion et comparaison.

Tandis que les ligueurs (1), ou lâches, ou vendus,
Font, des bontés du Roi, l'intolérable abus,
Entre les bords du Rhin, et ceux de la Moselle,
De la France, on voyait la noblesse fidèle
Voler devant Coblentz (2), au chemin de l'honneur,
A l'ombre des drapeaux que guidait la valeur.
Là des fils des héros l'honorable assemblage,
Des sanglans jeux de Mars vont apprendre l'usage.
On s'anime, on s'exerce, et par de fiers essais
Le novice soldat, s'accoutume aux succès.
A l'aide d'une habile et cruelle industrie,
L'élite des Français, pour venger leur patrie,
Par des coups simulés, le bronze des combats
Prélude, sur ces bords, la fin des scélérats,
L'honneur, et le devoir, la gloire, et le courage,
Vont instruire leurs mains à l'horreur du carnage.

Ils apprêtent des feux, que l'enfer a vomis,
Et qui devraient tomber sur d'autres ennemis.
Ainsi des Villeroi, des Saxe, des Turenne,
La milice, autrefois, descendait dans l'arène.
Telle encor j'ai vu Pise, instruite aux coups de Mars,
Sous l'antique costume, et de vieux étendards,
Ses athlètes rangés sur les deux bords d'Alphée,
Et le Dieu d'Etrurie honorer leur trophée.

Mille bouches de bronze, en un ordre effrayant,
Annoncent, des combats, le métal foudroyant.
Les feux sortis du sein des brûlantes fusées,
Lancent loin des affuts, des boules embrasées,
Et des creux de l'airain, sortent, portent dans l'air
Une grêle de plomb, des tempêtes de fer.
L'air en est obscurci, d'ondoyantes fumées
S'étendent, en roulant, au dessus des armées.

Ici paraît en marche un bataillon poudreux,
Foulant, à pas comptés, un terrain sabloneux.
Il se rompt, il se plie, avec ordre il s'avance,
Il suit un corps rival, qui se met en défense;
Et, comme si c'était contre des ennemis,
Leurs bras sont opposés sans cesser d'être amis.
Là des chevaux légers, le mors blanchi d'écume,
Leurs flancs épais couverts de leur guerrier costume,
Prêtent leur cou docile au mouvement du frein,
Que dirige avec art une flexible main.
On les entend hennir; ils frappent leurs poitrines
De leur bouche écumante; il sort de leurs narines
Une épaisse fumée; ils écoutent l'airain,
Et de leur pied fougueux ils creusent le terrain.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Tantôt avec lenteur ils machent en silence ;
Tantôt impétueux, chaque coursier s'élance.
Il va, revient, galoppe à pas précipités :
Tout tremble, l'air, la terre, et les flots agités.
On entend bruire au loin les sons des clarinettes,
Les échos des tambours, les accens des trompettes.
Tout réveille l'ardeur des chefs et des soldats :
Tous brûlent de combattre et de plonger leurs bras,
Dans le sein des tyrans, usurpateurs du trône.
Hasards, dangers, trépas, rien plus ne les étonne.
Tous les bords d'alentour sont couverts de chevaux,
De mousquets, de canons, de lances, de drapeaux.
Les tourbillons où roule une épaisse poussière,
Dérobent à leurs yeux la terre et la lumière.
L'air frappé retentit de mille bruits divers,
Pareils au noir courroux des tempêtes des mers.
L'impitoyable mort apprête ses ravages,
La guerre ses fléaux, et le fer ses carnages.
Sur un large plateau, tapissé de gazon,
La jeunesse, qu'éclaire une saine raison,
Exerce sa valeur par des assauts d'escrime,
Assauts pleins de courroux que la vertu reprime.
L'idole des grands cœurs, l'honneur guide leurs bras :
Leur amour pour Louis, anime leurs combats.
Deux à deux, tour à tour, vêtus à la légère ;
Ils présentent leur fer, frappent du pied la terre ;
Les bras, les reins, les mains flexibles en tout sens,
Le visage animé, les yeux vifs et perçans,
Avec art, avec feinte, ils s'élancent, s'attirent,
Portent, parent des coups, s'alongent, se retirent

Souples, adroits, légers, leurs fleurets scintillans.
Se croisent, font voler des feux étincelans.
Dans cette aimable lice où commande la gloire,
Tantôt l'un, tantôt l'autre, effleure la victoire;
Et comme si c'était pour défendre leurs jours,
Tout est en eux, prétexte, artifice, détours.
Leurs assauts sont fréquens, leurs manœuvres habiles,
Leur acier perce l'air de cent coups inutiles.
Chacun, pour s'assurer un succès balancé,
Par l'adresse et l'honneur également pressé,
Fait ses derniers efforts. La trompe militaire
Termine ce combat. L'accolade guerrière
Couronne le vainqueur, console le vaincu.
Un suffrage inégal à tous les deux est dû.
Ce jeu simple est exempt de courroux et de haine.
Les combattans d'accord s'embrassent dans l'arène.
Ils repoussent l'envie, et leur bouillante ardeur
Contre les factieux réserve la valeur.

Plus loin, sur des côteaux, pour bien fixer leur vue,
Et pour mieux embrasser une vaste étendue,
Les enfans du génie, à l'aide du compas,
Emules des Vauban, et du Dieu des combats,
Tracent sur le carton des lignes anguleuses,
Des dessins, des degrés sur des planches pompeuses;
Ils combinent de l'art les calculs destructeurs,
Afin de peindre aux yeux, sous diverses couleurs,
L'explosion du feu, sa force et sa vîtesse,
Ce que peut sur un mur le canon et l'adresse;
L'attaque d'un bastion, d'un fort, d'un boulevart,
Le bronze d'une tour, la foudre d'un rempart,

Dure nécessité! qui force la justice,
D'unir à la valeur un cruel artifice!
D'autres, dans un vallon où serpente le Rhin,
Assis sur un émail de soucis et de thim,
Font entendre aux échos, répètent aux deux rives,
Les accens douloureux de leurs lyres plaintives.
Tels étaient les concerts, tels étaient les regrets
De leurs tendres clairons, de leurs doux flageolets.
Loin des bords de la France, assis près de cette onde,
Témoins de nos malheurs!
Rochers, plaines, forêts, et vous source profonde!
Voyez couler nos pleurs!
A ces saules pleureurs, nos lyres suspendues,
Ne rendent plus leurs sons.
En vain, nous dites-vous, Nayades ingénues!
Modulez vos chansons.
Hélas! comment unir les chants de la tristesse
A ceux de nos hautbois?
Comment à vos désirs, quand le chagrin nous presse,
Accommoder nos voix?
Climats jadis heureux, que féconde la Seine!
Ah! si de vos attraits
Je perds le souvenir! que ma langue inhumaine
S'attache à mon palais!
Si je vous oubliais, soleil de mon enfance!
Tombeau de mes aïeux!
Puissé-je ne traiter qu'avec indifférence,
Ma droite et mes deux yeux!
De sauvages tyrans persécutent nos Princes,
Avides de leur sang;

Contre eux ils ont armé, dans nos tristes provinces,
Et tout sexe, et tout rang.
Nos filles, nos enfans, espoir de la patrie,
Ecrasés sous leurs coups,
Sont, sans nulle pitié, l'objet de leur furie
Et de leur noir courroux.
Trop rigoureux destin! avec tant d'injustice
Et de fureur, peux-tu,
A la force barbare, aux horreurs du caprice
Soumettre la vertu?
Adieu, triste demeure! ô toi qui qui m'as vu naître!
Adieu, champ paternel!
Guéret de mes aïeux! forêts, verger champêtre!
Nous fuyons votre ciel.
D'avides étrangers, conduits par l'avarice,
Possèdent nos sillons.
De perfides soldats, guidés par l'injustice,
Dévorent nos moissons.
Au milieu de ces jeux, de ces chants, de ces armes,
Qui, pour des cœurs Français, ont d'invincibles charmes,
D'Artois, environné (3) d'un cortège guerrier,
Fait mouvoir tous les corps, parcourt chaque quartier,
Encourage, applaudit, porte au cœur de l'armée,
Cette ardeur dont, au fond, son âme est enflammée.
Il sait conduire un camp, battre, donner l'assaut,
Tromper, changer d'attaque, *et céder quand il faut.*
On voit cent escadrons, par ses leçons utiles,
Avancer, faire ferme, *ouvrir, doubler leurs files.*
L'Oriflamme sacrée (4), antique monument,
Aux fidèles soldats, servant de rallîment,

Flotte à côté du Prince ; un chacun la révère,
Adorant de ses lis l'auguste caractère.
Un mouvement subit passe dans tous les rangs ;
Un feu divin saisit les plus indifférens.
Oh ! que de bras armés pour s'ouvrir un passage
Sur les membres glacés d'un ennemi sauvage,
Qui vient de leur ravir, dans sa férocité,
Les champs de leurs aïeux, leur toits, leur liberté,
Le berceau de leurs jours, la tombe de leurs pères,
Leur patrie, objet cher, même aux ours solitaires ;
Leur espoir, leur plaisir, leurs charmes, leurs douceurs,
Ce qui fait le soutien et l'orgueil de leurs cœurs.
D'Artois goûte en secret la douce jouissance
De voir dans ces guerriers autant d'effervescence.
Ce n'était plus ce Prince au temple de Paphos,
Endormi dans les bras d'un aimable repos ;
Lorsque, jeune et sensible aux graces de Cythère,
L'amour lui prodiguait l'art enchanteur de plaire ;
Ou que tranquille au sein des molles voluptés,
Son esprit ne songeait qu'aux myrthes enchantés
de Choisi, de la Mente, objets chers à la Reine ;
De Marly, Saint-Germain, Fontainebleau, Vincenne.
Souvent il dédaignait le triomphe des cœurs,
Pour voler sur les pas des véloces piqueurs.
Des nymphes de la Seine oubliant les doux charmes,
Il prenait, du chasseur, l'attirail et les armes,
Pour percer l'animal, destructeur d'Adonis,
Ou relancer le cerf dans le bois de Cypris ;
Soit encor pour frapper d'un plomb chaud et rapide,
Ou le daim fugitif, ou le chevreuil timide.

Animé par le son du cor retentissant,
Il suivait les détours du limier glapissant.
Tantôt sur son coureur, dans le parc de Versailles,
Traversant le taillis, franchissant les broussailles,
Le pas leste, l'œil juste, il courait froudroyer
La perdrix échappée au choc de l'épervier;
Tantôt, s'il négligeait les grottes, la verdure
Des bois de Trianon, chéris de la nature,
Dans des chars attelés aux aîles des zéphirs,
Il allait dans Paris goûter d'autres plaisirs.
Là, ce Prince sensible aux sons de Melpomène,
Ses yeux versaient des pleurs dans une tendre scène
Où des héros captifs, où des Rois dans les fers,
Etaient suivis partout de funestes revers:
Mais que la voix peignait bienfaisans, magnanimes,
Ressemblant à des Dieux par leurs vertus sublimes.
Maintenant insensible aux attraits des amours,
Oubliant la grandeur et le faste des cours,
Il suit, dans ses malheurs, le penchant qui l'entraîne,
Ne songeant qu'au coursier qui vole dans l'arène;
Ou qu'à feindre, attaquer, enfoncer, défiler,
Evitant les combats, forçant à les livrer.
Ici son bras prépare une prompte défaite;
Là son adresse forme une habile retraite.
Du mérite guerrier, juste appréciateur,
Il prépare un trophée au courage, à l'honneur.
Il apprend au soldat, à former dans l'armée,
El l'oreille au canon, et l'œil à la fumée.
D'un bout du camp à l'autre, il vole avec ardeur:
Il est présent partout, et tous sont dans son cœur.

Il dispose avec art les files militaires,
Les fronts, des divers rangs, les phalanges guerrières;
Il va, revient, revoit, plus prompt que les éclairs,
Il effleure les champs, il vole et fend les airs.
Des ailes et du centre il combine l'ensemble;
Il écarte les rangs, les double, les rassemble.
Il sait régler l'effort des chocs tumultueux,
Et des coursiers bouillans les bonds impétueux.
Là sur d'épais coursiers, les hussards intrépides,
Sont tous prêts d'affronter les foudres homicides.
Les flûtes, les tambours, les fifres, les hautbois,
Rehaussent le courage, inspirent à la fois,
Par leurs nobles accords et leurs sons énergiques,
Leurs roulemens bruyans, leurs accens symphoniques,
Et la valeur aux chefs, et l'ardeur aux soldats.
Ce n'est point cette ardeur, qu'on voit dans les combats
Se changer en fureur, mais une ardeur flexible,
Aux terreurs de la mort rendant l'homme insensible.
Rivages de Coblentz! devenez orgueilleux
De voir sur votre sol le sang de nos aïeux:
Ces enfans des héros célèbres dans l'histoire,
Que la France a produit dans ses beaux jours de gloire,
L'élite de l'Europe et de tout l'univers,
Immortels par leurs noms, leurs vertus, leurs revers,
Ils vont en conquérans, comme autant d'Alexandres,
Comme autant de Henris, renaissant de leurs cendres.
Voyez Condé, d'Enghien l'Achile des Bourbons,
Balançant de sang froid la foudre des canons.
Des chevaliers Français tel est le caractère;
Tel est leur grand dessein en cette affreuse guerre.

C'est pour venger le ciel, leur prince et leur honneur,
Qu'ils montrent, sur ces bords, cette noble fureur.
Telle, contre Illion, la Grèce, dans sa haine,
Arma le brave Ajax, le prince de Micène,
Le grand Agamemnon, Diomède en courroux,
Ulysse aimé des Dieux, le plus sage de tous.
La troupe Asiatique, alors si redoutable,
Assiégea les remparts de la cité coupable,
En abattit les tours et leurs temples sacrés,
Mit en cendres ses murs et ses palais dorés.
Ainsi Paris verra ses habitans volages,
Expier leurs forfaits, sous le fer des carnages.
Tandis que dans le cours d'un jour pur et serein,
Les champs de la Moselle et les rives du Rhin,
Offrent, aux spectateurs, ces mouvemens habiles,
Et que, de nos Bourbons, les cohortes agiles,
Se rangeaient pas à pas sous leurs divers drapeaux;
De loin on voit voler un char et des chevaux.
Ils arrivent au camp; leur conducteur s'avance:
On distingue bientôt le Comte de Provence.
Par de joyeux transports, les nobles émigrés,
Ebranlent l'air, montés sur leurs coursiers tigrés.
Mais ces épanchemens, cet hommage énergique,
Se changèrent bientôt, en tristesse publique.
Précédé d'un seul page, et pâle, et fugitif,
Le Prince sur son char, triste, morne et pensif,
Aborde, et de ses yeux coulent de grosses larmes:
Elles font concevoir les plus vives alarmes.
On l'entoure, on l'écoute, et d'un ton gémissant:
Amis! tout est perdu! Louis le Bienfaisant,

Son Fils, ce tendre espoir, et sa Sœur, et la Reine,
Ont été reconduits aux rives de la Seine,
Pour être, dans le Temple, esclaves dans Paris,
Livrés à des brigands, à l'insulte, au mépris.
La nuit, à la faveur d'une faible lumière,
De Paris nous avions traversé la barrière;
Il semblait que le ciel secondait nos souhaits,
Pour céder à l'orage et tenter un succès.
Sous des noms empruntés, un mesquin attelage,
Une garde secrète, un obscur équipage,
Le Temps nous emportait sur un zéphir léger;
Pour échapper encore aux hasards d'un danger,
Nous prenons, de concert, une route diverse:
Le Roi (5) choisit exprès un chemin de traverse.
Hélas! en le laissant je l'arrosai de pleurs,
Comme si j'eusse alors pressenti ses malheurs.
Il était sur le point d'outrepasser Varènes,
Quand deux monstres armés se saisissent des rênes
Qui guidaient les chevaux. Les gardes courroucés
Présentent aussi-tôt leurs sabres aiguisés.
Opposant leur courage au glaive téméraire
De ces deux scélérats qu'aveuglait la colère!
Le sang allait couler quand Louis, de sa main,
Détourne l'acier prêt à percer leur sein.
Arrêtez, leur dit-il, quel esprit vous égare?
Qui verse un sang Français, à mes yeux est barbare.
Avant que de frapper avec cette fureur,
Consultez (6) ma clémence, interrogez mon cœur.
Ne suis-je pas de tous, le monarque et le père?
Vous le savez, je hais le courroux sanguinaire;

Et s'il faut acheter ma propre liberté
Au prix d'un citoyen détruit, ensanglanté,
Dans les bras des tyrans qu'on me remette encore,
Plutôt que de commettre un meurtre que j'abhorre.
On accourt, on s'échauffe, on agite l'airain:
O frère malheureux! déplorable destin!
La déesse à cent voix, à cent yeux, cent oreilles,
Prompte à conter, des Rois, les maux et les merveilles,
Légère dans sa course, ainsi que les éclairs,
Vole et répand ce bruit en mille endroits divers.
Sa voix qui sert d'oracle, allant de plaine en plaine,
Arrive, et le rapporte aux *peuples de la Seine.*
L'impérieux Sénat, que ce départ secret
Avait déconcerté, forme un nouveau décret,
Pour arrêter son Prince, enchaîner *ses gendarmes,*
Et traîner dans Paris, sa famille en alarmes.
Le sort, cruel enfant de la fatalité,
Sur un char teint de sang, par la rage porté,
Traîne les trois agens de cet arrêt infame.
On retourne à Paris. Epargnez à mon âme
La perçante douleur de tracer le récit
Des blasphêmes affreux que le peuple vomit.
Des esprits forcenés, Louis, toujours en père,
Excuse les erreurs, les flatte, les modère.
Il ne consulte encor que leur félicité;
Opposant la clémence à la férocité.
Pour tout dire, en un mot, mon frère est dans les chaînes,
Ainsi que ses enfans. La Parque, dans nos plaines,
Moissonne de sa faux les citoyens proscrits.
Paris est le tyran des cœurs et des esprits.

Le salut des Bourbons, seul salut de la France,
Dépend de nos efforts et de notre vaillance.
De la cause des Rois, juste appréciateur!
Dieu! soyez-en encor le terrible vengeur!
A peine a-t-il parlé, qu'un éloquent murmure
Porte de rang en rang cette horrible aventure:
Tous en sont indignés. On sent, dans le moment,
Pousser jusques au ciel un long gémissement,
Pareil au bruit naissant, quand l'aquilon rapide
Fait gronder sourdement le sein de l'hespéride.
Alors, ces sons lointains, ces sifflemens divers,
Préparent la tempête aux ondes des deux mers.
Un mouvement subit s'empare des milices.
Quel genre de trépas? quels bourreaux? quels supplices
Puniront, *redit-on*, de si grands scélérats?
Accourons leur livrer mille et mille combats.
Portons, chez les ligueurs de cette ville infame,
Une guerre de mort, par le fer et la flamme.
Que leurs membres hachés, épars, ensanglantés,
Aillent rougir la Seine et ses bords infectés.
Du Tartare, invoquons la terreur invincible,
Et de l'Olympe aigri la justice inflexible.
Ou plutôt de nos cœurs suivons l'impression,
Et de notre valeur la noble impulsion.
Quel obstacle pourra, dans leur marche fougueuse,
Arrêter, des soldats, l'ardeur impétueuse?
Quand ils iront combattre un peuple sans pudeur,
Des Pontifes, des Rois, tyrannique oppresseur.
De ces vils Sénateurs, orgueilleux démagogues,
Allons exterminer les folles synagogues.

Mourir pour la patrie est une douce loi :
Mourons donc, s'il le faut, pour elle et pour le Roi.
Ils disent ; aussi-tôt ils lèvent vers les nues,
Leurs mousquets menaçans et leurs lances aiguës.
Tous les corps, à la fois, font un seul mouvement
Sans attendre, des chef, l'exprès commandement.
La fureur se déchaîne ; on entend les orgies ;
On entend des clameurs jusqu'alors inouies.
Ils marchent vers Paris, vers ces faubourgs obscurs,
D'indignes assassins réceptacles impurs.
Il leur semble déjà leur livrer cent batailles,
Miner leurs boulevarts, abattre leurs murailles.
Mais ce zèle bouillant, téméraire et fougueux,
N'est qu'un courroux sans règle, aveugle, impétueux.
D'Artois, pour retenir leur imprudente audace,
Met en vain en usage et prière et menace.
Morphée, arrête seul ces guerrières fureurs,
En semant sur leurs yeux ses soporeuses fleurs.
Déjà le crépuscule et ses sombres livrées,
Investissent des champs les terres labourées.
Un soir silentieux attire les troupeaux,
Les bergers, les soldats, dans les bras du repos.
Les fleurs prêtent leur tige à la tendre rosée,
La colombe s'endort sous son aile emplumée.
Le lion, les yeux clos, dans son antre, étendu,
Sent, de son pesant corps, chaque membre vaincu.
Le jour s'éteint, renaît, et si-tôt que l'aurore
Eut rougi l'horizon, que l'ombre décolore,
Et que, de ses rayons, sortis du fond des eaux,
Le soleil eut doré les tours et les côteaux,

Alors partout s'élève une rumeur confuse,
Des songes de la nuit l'homme se désabuse.
Il court à la fatigue, aux soucis, aux douleurs,
Le laboureur au champ, que mouillent ses sueurs;
L'artisan au métier, l'écrivain à sa plume;
Sous les coups cadencés, sur la pesante enclume,
La forge retentit, les fers étincelans,
Frappés par les marteaux, lancent des traits brûlants;
La trompête s'embouche, et sonne les alarmes;
Le guerrier tient tout prêts son coursier et ses armes;
Le berger vers le bois conduit son lent troupeau,
La bergère en un coin tord son roulant fuseau.
Alors, prompt et porté sur ses ailes légères,
Le sommeil fuit au son des accords militaires;
Les tambours dans les camps, par un sourd roulement,
Invitent les guerriers au commun rallîment.
Hussards, dragons, chasseurs, tout s'arme, tout s'empresse
De reprendre soudain le rang qui l'intéresse.
Les fanfares, les cors, les flûtes, les hautbois,
Raniment le courage, élèvent à la fois,
Et l'ardeur du soldat, et la fougue enflammée
Des coursiers écumans, et des chefs de l'armée.
Les princes revêtus de leurs habits guerriers,
Pressent d'un fer aigu les flancs de leurs coursiers;
Ces coursiers pleins de feu, mais à la main dociles,
Dirigés par le frein, sous des rênes mobiles;
Fiers esclaves de l'homme, irascibles, légers,
Marchent d'un pas superbe, appellent les dangers.
Ils semblent, à l'armée, assurer la victoire,
Et vouloir partager ses hasards et sa gloire.

Xavier,

Xavier, se montre en prince expert, tranquille, actif,
Prévoyant le danger, flegmatique, attentif
Aux besoins éloignés, aux prudentes mesures,
Qui couronnent la fin des entreprises sûres.
Maître de son courage, avec dextérité,
Son feu sage n'a rien de trop précipité;
Excusant les erreurs, n'imputant à personne,
Les disgraces du sort, lorsqu'il nous abandonne;
A son triple panache, à sa croix, son collier,
On connaît le héros, le prince, le guerrier;
En caractères d'or, en bosse relevées,
Sur son casque d'argent sont ces lettres gravées,
Qu'on voit luire de loin, qu'on lit avec transport:
»Notre Roi, nos autels, notre honneur, ou la mort.»
Sa cuirasse éblouit, son merveilleux ouvrage,
Le cède à l'art jaloux, et porte un assemblage
De chiffres, d'écussons, d'emblêmes merveilleux,
Symboles des exploits des héros, ses aïeux;
Là paraissent sur pied, Pépin et Charlemagne,
Subjuguant les Saxons, l'Ibère et l'Allemagne:
Tous deux sauveurs de Rome, et grands restaurateurs
Des sciences, des arts, des temples, et des mœurs.
Le père des Bourbons, y paraît à la nage,
Un poignard à la bouche, opposant son courage,
Aux nombreux Sarrasins, qui, sur les bords des flots,
Lancent d'un bras nerveux, leurs aigus javelots.
Inutiles combats! quand il force Damiètte
De devenir comme eux son illustre conquête.
Plus bas, de Marignan est l'insigne vainqueur,
Montrant à son rival la loyale candeur.

Fille auguste du ciel, embrassant la franchise,
Et foulant à ses pieds l'astuce et la surprise;
Sans blâme, et sans reproche, intègre chevalier:
Uranie et Clio le couvrent de laurier.
D'Artois marche en second à côté de son frère:
Plus aimable peut-être, aussi vif, moins sévère,
Il semble que l'amour et le dieu des combats
Sont unis pour armer et son cœur et ses bras.
L'un a mis dans ses yeux les grâces de Cythère,
Et l'autre, dans sa main, son terrible tonnerre.
Tel on peint le héros aux bords des champs Latins,
Combattant son rival sous les murs Laurentins.
Son casque est ombragé d'une superbe aigrette,
Que l'haleine des vents, fait flotter sur sa tête.
De sa ceinture pend un cimeterre épais;
Sur sa jaune cuirasse on lit les plus hauts faits
De nos deux plus grands Rois, chef-d'œuvre inimitable,
L'égide des Bourbons, aux coups impénétrable;
On y voit, avec art, dépeint Henri le Grand,
Lorsqu'il fut de la France, et père et conquérant.
La justice et la paix, de leur bouche divine,
Éteignent le flambeau d'une guerre intestine;
Et des anges ailés, sous d'aimables couleurs,
Présentent aux Français des palmes et des fleurs.
Au tour du casque on lit, ainsi qu'une sentence,
»Tremblez vils ennemis! votre perte s'avance.»
A la honte, aux remords les factieux livrés,
Pour éviter ses coups courent mal assurés.
Mais Henri, comme un Dieu, dépose son tonnerre
Pour cesser d'être craint, et devenir leur père.

Au milieu de l'égide est un coursier fougueux,
Flexible sous la main d'un héros belliqueux ;
Tout fier de son fardeau, souple et docile aux rênes,
Ses crins volent au gré des volages haleines.
Tacheté comme un tigre en cent endroits divers,
Plus rapide et plus prompt que l'aigle roi des airs.
Sur son dos est assis, d'un air mâle et robuste,
Louis-le-Grand, ses yeux, son port, son front auguste,
Sont tels, que quand son bras foudroyait l'ennemi.
Le prestige de l'art semble avoir réuni
Le sangfroid d'un César, la valeur d'un Pompée ;
Dans sa droite il soutient son invincible épée
L'effroi des Rois ligués. Il commande au destin,
Et fait signe aux soldats de traverser le Rhin.
L'Espagne est à genoux lui demandant un maître,
El l'aigle des Germains fuit, n'osant plus paraître.
Son front victorieux brille sur ce métal :
C'est son geste, sa taille, et cet air martial
Qu'il montrait, soit qu'il fût adoré dans Versailles,
Ou soit qu'il présidât aux sanglantes batailles ;
Son bras vient de placer, ses armes et ses lis,
Et le sceptre Espagnol dans les mains de son fils ;
Il montre à l'univers la France couronnée,
Les Ligueurs à ses pieds, et l'Europe enchaînée.
Condé marche après eux, soutenant tout le poids
Des intérêts du Ciel, de la cause des Rois.
Ce grand Prince est suivi des anciens capitaines,
Pareils (7) aux Luxembourgs, aux Bayards, aux Turennes,
Lachatre, Martignac, de Falgues, Mirabeau,
Chazaux, Vioménil, du Goulai, du Chileau.

Saint-Simon, Lausolu, Jaubal, Lapeyrière,
Lassolaye, et de Guelt, d'Arcour, Labussière,
De Fargues, de Mireau, Vassan, Mélet, Durfort,
De Larochefoucaud, Noinville, Roquefort,
Mortemar, Roquefeuil, Harrichi, Saint-Aulaire,
Guiche, Damas, Dillon, de Cely, d'Aubeterre,
Autrefois généraux, et maintenant soldats,
Laissant leurs préjugés pour voler aux combats;
Dociles à leurs chefs, exempts de jalousie,
Ils immolent l'orgueil, de leur rang, de leur vie.
Ce superbe appareil, cet attrait enchanteur
Elève leur courage, électrise leur cœur.
Sous de si grands héros, ces troupes enflammées,
Marchent au nom sacré, du grand Dieu des armées.
Tout attend dans le camp les ordres absolus,
Dans un sage conseil froidement résolus,
Quand d'un ton inspiré, le Comte de Provence,
Impose de sa main un farouche silence.
Il paraît tel qu'un Roi blessé par un affront:
Tous les soucis publics sont écrits sur son front.
Ses traits majestueux attirent les pensées,
Les cœurs, et les regards des troupes ramassées.
Elles prêtent l'oreille, on n'entend aucun bruit:
Tel est, après le jour, le calme de la nuit,
Quand après les travaux des champs et de la ville,
Tout se tait et s'endort, tout devient immobile.
Alors que tous les rangs, sur lui fixaient les yeux,
Le visage animé, levant les mains aux cieux:
Grand Dieu! s'écria-t-il, qui sondez les abîmes,
Et soutenez des cieux, les colonnes sublimes!

Anges du firmament ! témoins de nos malheurs !
Des peuples et des Rois, souverains protecteurs !
Monarques ! potentats ! puissances de la terre !
Qui voyez dans nos mains, le fer et le tonnerre !
Vous savez qu'à regret nous allons le lancer,
Sur des frères ingrats qu'on ne peut excuser.
Nos soldats sont armés pour en faire justice :
Malgré tout, ces soldats sont exempts de malice.
Pour fléchir les ligneurs, nos soins sont superflus :
Aveugles ennemis, rien ne les touche plus.
Le sang qui va couler est le sang de nos proches ;
Mais, peut-il exciter des remords, des *reproches?*
Enflés par leur audace et leurs prospérités,
Ils n'ont que trop long-temps, abusé des bontés
D'un Roi, qui n'a pour eux qu'une extrême tendresse.
Ah ! voyez leurs forfaits ! voyez notre détresse !
Encor chérissons-nous cet ennemi mortel ;
Quoique méconnaissant, quoique injuste et cruel.
Arbitre des combats ! voulez-vous notre vie ?
Elle est à vous, au prince, aux lois, à la patrie.
S'il faut mourir, mourons, mourons au champ d'honneur.
Nous vous livrons nos jours, conçus dans le malheur.
Mais, des monstres, s'il faut opprimer la mémoire,
Que votre ange, en nos camps, amène la victoire.
Dieu ne doit aux tyrans, prêter aucun appui.
En combattant pour nous, nous combattons pour lui.
Lui seul peut d'un clin-d'œil foudroyer les perfides,
Entr'ouvrir les enfers sous leurs pas homicides.
Terrasser les géans de ce peuple maudit,
Comme sous Josué, sous Judas, sous David ;

Faire crouler leurs murs au son de nos trompettes ;
Il peut changer en deuil leur bacchanales fêtes,
Courber leur tête impie, et forcer les méchans,
D'être, comme la feuille, éparse au gré des vents.
Lui seul peut, en un mot, rétablir la couronne,
Nos temples, et nos lis, et la France, et le trône.
Mais, faut-il sur lui seul fonder tout notre espoir?
Non, il veut que nos bras secondent son pouvoir.
Il exigea toujours, par ses lois éternelles,
Le concours des humains, aux œuvres naturelles.
Attendre tout de lui, c'est le tenter en vain,
Notre effort doit répondre à son secours divin.
Il dit; et dans le camp telle est l'ardeur guerrière,
Qu'elle veut sans tarder s'ouvrir une carrière,
Pour marcher vers Paris. Sous leurs drapeaux poudreux,
On voit de la fureur, les mouvemens affreux.
Trois fois les roulemens des tambours, des timbales,
Embrasent, font frémir ces âmes martiales;
Et trois fois la trompette, entonne dans les airs,
De Bellone en courroux les farouches concerts.
Tout s'ébranle, s'émeut, forme une grande armée,
Qui file à pas comptés, de colère enflammée.
Chaque corps avec ordre, avance gravement:
Tout est majestueux dans ce grand mouvement.
Ainsi roulent les eaux de la Seine inondée
Par la Marne, l'Yonne et l'Oise débordée,
Quand un nuage épais, agité par les vents,
Lui fait franchir ses bords, qu'inondent les torrens.
Déjà les escadrons se tournaient vers la France,
Lorsque le grand Condé commande le silence.

Il fixe les regards de chaque commandant ;
Et prenant d'un héros le sublime ascendant,
Princes ! et vous, dit-il, bandes confédérées !
Modérez les transports de ces ardeurs outrées !
Ecoutez tous : je dois, pour l'intérêt commun,
Faire à votre bravoure un reproche opportun.
La valeur ne peut être une vertu de l'âme
Qu'autant que la sagesse en dirige la flamme.
Aller à tout péril, c'est n'être que soldat,
Et le courage seul ne sauve pas l'état.
Le mépris de la vie est une ardeur brutale,
Un frénétique élan, une fougue fatale,
Quand un guerrier ne suit que sa présomption.
Que pourrait la valeur, sans modération ?
Cette fausse fierté, comme un coup de tempête,
Au lieu d'un plein succès, entraîne la défaite.
Ce n'est pas que mon cœur ne reconnaisse en vous,
A ces beaux mouvemens, à ce noble courroux,
Le sang de nos français, et de nos chefs suprêmes.
Mais, dans nos grands projets, fuyons les deux extrêmes ;
Consultons nos efforts, qu'ils ne soient point sans fruit.
La force sans conseil, aveugle et se détruit.
Le ciel qui prend plaisir aux légitimes guerres,
Proscrit en même-temps les moyens téméraires.
Avec si peu de bras, vous seriez-vous flattés
De terrasser, vous seuls, ces Typhons révoltés ?
Qui présentent des fronts, et des camps formidables,
Des remparts hérissés, des créneaux redoutables ?
Nos guerriers, il est vrai, sont bouillans, pleins d'ardeur,
Mais ils sont peu nombreux, contre un peuple en fureur.

Je sais que sans péril, on triomphe sans gloire;
Mais faut-il du hasard, attendre la victoire?
Voudrez-vous confier à des coups incertains,
De notre Roi captif, les précieux destins?
Je sais que le grand nombre est souvent inutile:
Mais convient-il d'attendre un miracle facile?
Je suis prêt, comme vous, à braver les hasards,
Sur les champs de bataille, aux bronzes des remparts;
Mais si je ne suivais qu'un aveugle courage,
Le ciel me jugerait plus imprudent que sage.
Et si, sans aucun fruit, un revers malheureux
Nous faisait succomber; dans ce désastre affreux
Nous serions le jouet de l'Europe attentive,
Et des siècles futurs la fable distinctive.
Sont-ce là ces héros, diraient les nations,
Dans la malignité de leurs dérisions?
Ces superbes français dont les noms et la gloire
Ornèrent en tout temps les fastes de l'histoire?
Lorsque enflés par le vent de la présomption,
Ils ont ouvert l'abîme à leur destruction?
Des caprices du sort prévenons les injures,
Et pour frapper nos coups, par de sages mesures,
Cherchons chez nos voisins un appui généreux:
Pour un même intérêt lions-nous avec eux.
C'est la cause des Rois que nous allons défendre.
Si nous étions vaincus, que doivent-ils attendre?
Une ruine entière, et la loi du plus fort,
Qui leur fera subir l'esclavage ou la mort.
N'importe quel motif guidera leur puissance.
Soit honneur, ou devoir, soit terreur, ou prudence.

Réveillons tant de Rois, dans la nuit endormis,
Pour combattre avec nous nos communs ennemis.
L'Europe intéressée est dans l'inquiétude.
De ses desseins flottans rompons l'incertitude ;
Apprenons à ces Rois, quel espoir les attend,
S'ils ne secondent point ce dessein important.
Choisissons parmi nous des esprits dont l'adresse,
Présente des projets mûris par la sagesse,
Qui sache l'art heureux de décider les cours,
A nous donner de prompts, et d'effectifs secours.
Il dit ; et du héros la langue impérieuse,
Arrête, des guerriers, la fougue impétueuse ;
Seulement la jeunesse ardente en ses désirs,
Qu'on sèvre des combats, repousse ces loisirs.
Un excès de courage, et bien loin de s'éteindre,
Croissant imprudemment, dans leurs yeux va se peindre.
Mais la voix de leurs chefs, aux princes réunis,
Modèrent leur courage et les rendent soumis.
Sous les drapeaux de Mars, la force et la science
Conduisent le succès : mais l'aveugle imprudence
D'un chef dont le courage est trop précipité,
Produit un Phaéton, plein de témérité.
Il vole à tout danger, sans nulle retenue :
C'est un éclair subit qui se perd dans la nue.
Et quoique plein d'ardeur, s'il ne sait à propos
Retenir cet élan, ce n'est plus un héros,
Mais un guide, brûlant d'une flamme inutile,
Aveugle, impétueux, conducteur inhabile,
Qui prépare un abîme à son prince, à l'état,
Un opprobre à son nom, et des fers au soldat.

Ainsi trop emporté, sans lois, sans discipline,
Il vole sans mérite à sa propre ruine.
Tel un coursier fougueux, sous une lourde main,
Dans sa course bondit et s'indigne du frein.
Il s'élance avec force, et dans le précipice,
Tombant, il fait rouler le cavalier novice.
Mais si le guide adroit fait un agile effort,
Le superbe coursier s'assujettit au mord;
Et docile à la main de son habile maître,
Parmi les escadrons bientôt ose paraître,
Pour venger des affronts, et montrer aux guerriers
La palme de la gloire, et l'honneur des lauriers.

Fin du cinquième Chant.

NOTES.

(1) *Tandis que...* Des courriers apportèrent partout la terrible nouvelle que la Bastille avait été prise, que son commandant, son état-major, et presque toute la garnison, avait été massacrée avec des raffinemens effroyables de cruauté, que des cannibales se disputaient les membres des victimes.

(2) *Voler devant Coblentz...* L'asile donné aux émigrés à Coblentz et par les petits princes d'Allemagne en deça et en delà du Rhin, la coalition de Pilnitz et l'armement des puissances qui en fut la suite, fournirent aux Jacobins, une ample matière d'alarmes et de soupçons. Ils publiaient que le Roi était parjure, et qu'il s'entendait avec les puissances et les émigrés. Cependant Louis XVI écrivit à ces puissances pour les engager à ne pas souffrir ces rassemblemens armés sur leur territoire, et à ceux-ci, qu'ils eussent à rentrer avant le 15 janvier, sous peine d'être traités en ennemis.

(3) *D'Artois environné...* Le Comte d'Artois apprenant que le Roi voulait se dévouer seul aux dangers, et qu'il avait défendu que qui que ce fût de sa famille le suivît, vint se jeter à ses pieds, et le conjura de permettre qu'il prît sa place, et qu'il s'exposât seul aux ennemis de cette fatale journée des 5 et 6 octobre; il se flatta que la haine des ligueurs s'épuiserait sur sa tête, et que le mouvement qui suivrait l'attentat dont il était l'objet, amenerait d'heureuses réflexions, et assurerait les jours

du Roi. Un pareil dévouement est digne des louanges les plus flatteuses, et un tel exemple est digne d'être proposé à la vénération et à la reconnaissance de l'humanité.

(4) *L'Oriflamme sacrée...* L'Oriflamme ou étendard blanc, était confié au régiment du Colonel général cavalerie, qui l'a déployé avec honneur à la guerre pendant trois siècles. Soustrait à sa destruction dans les convulsions révolutionnaires en 1791, par les soins du vicomte de Vergenette, il fut porté par ce lieutenant-colonel, à Coblentz, aux princes français.

(5) *Le Roi choisit...* Que pouvait faire le Roi ? Un petit nombre d'hommes fidèles, résolus de mourir à ses pieds, et presque sans armes. Quelques compagnies de Suisses, quelques bataillons de la garde nationale que leur organisation rendait plus qu'équivoques. Telles étaient les forces qu'il pouvait opposer à une foule d'ennemis qui étaient venus inonder son palais... Ce malheureux Monarque, craignant de sévir contre les méchants, a sacrifié, sans le savoir, toute la France, lui-même, et sa famille infortunée à sa clémence, pour un peuple rebelle. Malheureusement il s'est trompé, et peut-être a-t-il pensé qu'en faisant le sacrifice d'une partie de sa puissance, il lui en restait toujours assez pour le contenir. Les principaux événemens de la révolution prouveront que la puissance attachée au trône, quelque élevé que soit le Monarque, doit avoir dans l'emploi qu'il en fait, moins lui-même, pour objet, que la conservation du peuple qu'il régit.

(6) *Consultez ma clémence...* Le Roi répétait alors les belles paroles de Scipion l'Africain, j'aime mieux conserver un citoyen que de tuer mille ennemis.

(7) *Pareils aux Luxembourgs...* L'histoire conservera comme un monument sacré les noms des principaux héros qui périrent victimes de leur attachement à la cause des Bourbons dans cette guerre sanglante.

1.° Martignac, officier général, emporté d'un boulet de canon, à côté du Prince de Condé.

2.° De Salgues, tué à Constance.

3.° Le Vicomte de Mirabeau, colonel d'infanterie en France, emporta les cravates des drapeaux de son régiment, et fut joindre le Prince de Condé à la tête d'une légion d'avant-garde.

4.° Du Goulai, colonel d'infanterie, tué dans une charge où il montra un grand courage.

5.° Jaubal, lieutenant général, grand tacticien.

6.° Lassaulaye, lieutenant général, très-vieux, commandant des chasseurs nobles, reçut deux coups de feu dans la même affaire.

7.° De Guelb, emporté d'un coup de canon à côté du Prince de Condé.

8.° Le Comte de Fargues, colonel des hussards.

9.° De Mirau, officier général, âgé de quatre-vingts ans, ayant fait toutes les campagnes.

10.° Roquefeuil, colonel d'infanterie, fait prisonnier et mort de ses blessures.

11.° De Cely, lieutenant général. etc. etc. etc.

12.° Le Prince de Bourbon reçut un coup de sabre à Bersteins, ce Prince, le Duc d'Enghien, et le Prince de Condé, ces trois héros faillirent être emportés d'un coup de canon à cette brillante affaire.

Fin des notes du cinquième Chant.

CHANT SIXIÈME.

SOMMAIRE.

PRÉLUDE du printemps. Les Princes de l'Europe décidés pour la guerre. Évocation des héros français. Marches militaires. La Reine de Portugal. Son enthousiasme. Ce que fait le Pape en faveur des proscrits. Sensibilité du Roi sur la désolation de la France. Conquêtes des armées liguées. Prise de Toulon. Fuite des Toulonnais. Exploits du Prince de Condé. La Vendée. Ses batailles et ses conquêtes. La guerrière Langevine. Charlotte Cordai. Poignard. Marat. Sa mort.

Le renaissant printemps était à son aurore,
L'aquilon dans les airs, on ne voyait encore
Que les tendres boutons qui promettent des fleurs,
De l'ornement des champs, jeunes avant-coureurs.
Dans l'enceinte des bois, privés de leur feuillage,
Les oiseaux bégagaient un informe ramage;
Flore, dans la prairie, à peine paraissait;
L'orme était verdoyant; le buisson fleurissait.
Dans l'ombre des vallons, la tendre tourterelle
Gémissait rarement; une seule hirondelle
Préludait, de l'hiver, la désirable fin;
Le jeune agneau sevré, broutait déjà le thim;
Le taureau commençait à mugir dans les friches,
Et le cerf à bramer sur les traces des biches.

Rarement le berger, sur le naissant gazon,
Frédonnait, sur le soir, l'air de quelque chanson.
L'amour qui frissonnait, empêchait la bergère
D'aller au point du jour s'asseoir sur la fougère.
Tout allait refleurir, sortir de leur sommeil,
Et la nature entière était à son réveil.
C'est alors qu'on embouche, au lever de l'aurore,
Les flûtes, les clairons, et ce métal sonore,
Qui dispose la terre à la voix des héros,
Et somme le soldat de quitter le repos
Pour voler sur les bords du Rhin ou de la Loire,
Moissonner des lauriers au champ de la victoire.
Les ministres adroits, auprès des Souverains,
Ont déjà, des Bourbons, fait goûter les desseins.
Ils ont intéressé le Sud et l'Hespérie,
Echauffé les deux mers, sollicité l'Asie,
Encouragé l'Europe, armé l'Américain,
Les monts glacés du nord, et le bord africain.
Chez tous les potentats ils ont sonné l'alarme.
Chaque prince frémit, et chaque peuple s'arme.
Le volcan de la guerre enfante des soldats,
Fait tonner le canon, prépare les combats.
A braver les hasards, chaque guerrier s'apprête:
Des chefs, issus de Rois, se placent à leur tête.
Leurs marches, leurs tambours, leurs foudres, leurs fureurs,
De l'horrible trépas sont les avant-coureurs;
Et l'affreux cri de guerre ainsi se fait entendre:
«Marchons contre Paris, pour le réduire en cendre».
Manes des grands Bourbons, ombre des fiers Valois!
Venez, venez aussi vous unir à ces Rois!

Vous Charles, vous Clovis, fondateur de la France!
François! Louis! Henri! sa gloire et sa défense!
Du fonds de l'Elisée, élancez-vous Bayards!
Turenne! Duguesclin! Condé! Saxe! Villars!
Pour être de nos lis, par vos bras, vos tonnerres,
Une seconde fois les sauveurs et les pères!
La ligue est générale, elle n'a qu'un dessein:
Sur les pas de Brunswick, tous volent vers le Rhin.
Dans son rapide cours, dans son essor véloce,
L'aigle de Léopold va devenir féroce.
Sur les bords de la Sarre, aux plaines de l'Escaut,
Sur la Meuse et la Lys, Mars porte son drapeau.
Wumspser, comme un lion blessé dans sa retraite,
Accourt venger les jours de l'époux d'Antoinette;
Clairfait, Beaulieu, Bender, pleins d'un noble courroux,
Menacent les tyrans, de leurs terribles coups.
L'invincible Cobourg, dans la Flandre française,
Fier soutien de l'honneur, et du sang de Thérèse,
Marche à pas redoublés, tel qu'un autre César,
Contre le tricolor, ce rebelle étendard.
De la Save à l'Oder, du Vézel à la Sambre,
De la Gaule belgique à l'antique Sicambre,
Londres, Vienne, Madrid, Dresde, le Brandebourg,
Copenhague, Stokolm, Lisbonne, Petersbourg,
Berne, Munich, Berlin, le Langrave de Hesse,
Le tendre Hohenloé, fidèle à sa promesse,
Tout s'ébranle, tout s'arme, on ne voit que chariots,
Qu'étendards déployés, que mousquets, que chevaux;
On n'entend que le son des marches triomphales,
Et le sourd roulement des tambours, des timbales.

On pénètre le sein des antiques forêts,
Que la hache et le feu n'altérèrent jamais ;
Retraite des lions, des serpens, des panthères,
De mille oiseaux douteux, asiles ordinaires ;
Ces bois, où les mortels, aveuglement pieux,
Prodiguaient leur encens, à leurs agrestes Dieux.
Quand de ces noirs réduits, partaient des *voix fatales*,
Des spectres monstrueux, de lueurs infernales,
Par qui l'on dévoilait le secret des destins.
Les coupeurs font le choix, l'acier arme leurs mains.
Sous les coups redoublés les sapins retentissent,
Les chênes sont sciés, les érables gémissent.
On roule de vieux troncs ; leur bras entrelacés,
Traînés par des taureaux, sur les ports sont placés.
On en forme des nefs, des redoutes volantes,
Des bastions flottans, des bouches menaçantes.
Fiers souverains des eaux, ces palais spacieux,
Recèlent dans leurs flancs, tous les foudres des cieux.
Ces nageantes forêts, ces voiles, ces cordages,
Affrontent la tempête, et bravent les orages.
De Plimout, de Torbai, Neptune sur les flots,
Fera bientôt voguer ces menaçans vaisseaux.
Thétis protégera ces britanniques flottes :
Les vents seront leurs Dieux, les tritons leurs pilotes.
Le rival des Bourbons devient leur sûr appui ;
Ennemis, autrefois, *ils s'aiment aujourd'hui.*
Vainqueur sur les deux mers, maître sans tyrannie,
George suit les attraits d'un bienfaisant génie.
A l'aspect des malheurs, et des fers de Louis,
Ses préjugés rivaux, se sont évanouis.

Monarque infortuné ! fais brûler dans ton âme,
De la reconnaissance, une sublime flamme.
Quel titre plus puissant pourrait charmer ton cœur,
Quand tu vois l'étranger devenir ton vengeur ?
Un service est bien doux dans un besoin extrême :
Plus flatteur quand il part d'une tête suprême.
Ce n'est pas le désir de régner sur les mers,
Ni d'étendre son sceptre à cent climats divers :
Mais, l'honneur, l'équité, l'humanité, l'estime,
Le déplorable état d'un Prince qu'on opprime,
Qui provoquent l'amour du généreux Anglais :
Il est le défenseur, et l'ami du Français.
Ce n'est plus d'Albion le cruel insulaire,
Faisant mourir les Rois d'Ecosse et d'Angleterre ;
Mais un peuple éclairé, brave, doux, vertueux,
Expiant aujourd'hui l'erreur de ses aïeux.
Bien plus, de nos Bourbons, Londres devient l'asile,
Et de leur trône errant, l'hospitalière ville :
Trône que suit encor, de la religion,
La pompe, sur le char de la proscription.
Albion hérétique, admet dans son église,
Ce que Rome la Sainte, exerce et préconise.
Son peuple (1) noble et grand, fier de sa majesté,
Passe tout autre peuple en générosité ;
Et fier de se voir libre, autant que ses pensées,
Il brave des tyrans, les brigues insensées.
L'Anglais et le Français, se doivent estimer ;
Ne jamais se combattre, et toujours s'entr'aimer.
Quel est cet autre Prince, environné de gloire ?
Où brillent ses drapeaux, là règne la victoire.

Il s'avance à grands pas du sein du Brandebourg,
Pour s'unir à Bender, à Valdec, à Cobourg.
Dans ton or et tes clubs, Paris, *cité perfide!*
Comment peux-tu fonder ton *systême homicide?*
T'es-tu persuadé, qu'asservis à tes lois,
Tu verrais, sous ton joug, les peuples et les Rois
Ramper honteusement, adorant ton idole,
Ta folle égalité, ta liberté frivole?
Prétexte à tes fureurs! vois *ces bouillans Hectors*,
Ces Achiles nouveaux, vois leurs communs efforts.
Tes monstres, vils enfans de l'audace barbare,
Tomberont sous les coups que leur foudre prépare.
Pour arracher Louis au fer des assassins,
L'Espagnol en longueur traîne ses lents desseins.
Prince temporiseur! redoute l'insolence
Des cruels oppresseurs qui font gémir la France.
En vain pour le sauver vantes-tu les ressorts
Des politiques droits, et l'appas des trésors.
Chimériques essais, le Sénat insensible,
A ce pouvoir sacré, se montre inaccessible.
L'ardente soif de l'or, que l'on vit en tout temps
Attendrir les bourreaux, captiver les méchans,
Pour la première fois, sur ces âmes serviles,
Ces charmes attrayans deviennent inutiles.
Alors plein de courroux, exempt de tout effroi,
Charles *commande* aux siens, en leur parlant en Roi:
Guerriers, puisque mon or, dit-il, ni mes prières
Ne peuvent émouvoir ces tyrans sanguinaires,
Qui retient en vos mains mon tonnerre trop lent?
Faites pleuvoir sur eux un fer étincelant.

Nous n'avilirons plus le royal diadême,
Et le canon sera notre raison suprême.
Trop long-temps nous avons compromis cet orgueil.
Volez, couvrez Paris de larmes et de deuil.
O Bourbon ! ô mon sang ! âme trop généreuse !
Ta chaîne augure-t-elle une fin désastreuse !
Ton cœur n'a-t-il été sensible et libéral
Que pour subir un sort tyrannique et fatal ?
Faut-il que ce grand cœur, pétri de bienfaisance,
N'éprouve dans les fers que mépris, qu'arrogance ?
Je jure par le ciel, qui couronna mon front,
De venger sans retard, ton sceptre et ton affront ;
Et que tes ennemis, sortis de la poussière,
Tomberont sous les coups de ma foudre guerrière.
Va, vers le Roussillon, pars, vaillant Ricardos !
Couvre, de mes soldats, et la terre, et les eaux.
Au brave Langara, qui vogue sur mes côtes,
Conduis tes bataillons, pour les joindre à mes flottes.
Volez, portez la guerre avec nos alliés,
Dans le sein des brigards, contre nous tous ligués.
Au nom de votre Roi, frappez, vengez l'injure
Faite aux cieux, faite au trône, à l'ordre, à la nature.
A ce pressant devoir, si quelque potentat
Refuse d'accéder par des raisons d'état,
Portons, seuls, vous et moi, dans le cœur de la France,
Et le bronze, et la flamme, et toute ma vengeance.
Moi, dis-je, et c'est assez pour y semer le deuil,
Ecraser son Sénat, confondre son orgueil ;
Sous mon bras immolé, qu'il serve de victime
Aux autels, à l'honneur, au prince légitime.

Entre tant de héros, armés de toutes parts,
Muse ! dis-moi comment les guerriers étendards,
Qu'une auguste princesse à nos regards déploye,
Vinrent aussi flotter devant cette autre Troye ?
Sur les fertiles bords du Tage poissonneux,
Une Reine à ses pieds, sous un sceptre fameux,
Commandait aux destins, asservissait Neptune,
Foulait l'orgueil du sort, enchaînait la fortune.
Parmi les grands projets que formaient tous les Rois,
Son règne fleurissait sous l'empire des lois.
Sous un paisible ciel, Lisbonne était tranquille,
Exerçant dans ses ports un commerce facile.
Les arts y triomphaient ; sa marine au dehors,
Des Indes, y portait le luxe et les trésors.
Du fertile Brésil, les riches colonies,
Y mandaient leurs tissus, leur or, leurs pierreries.
L'abondance regnait dans ces heureux climats,
Quand deux anges lancés par le Dieu des combats,
Sur un char verdoyant, traîné par l'Espérance,
Arrêtèrent leur vol, près de cette puissance ;
Leur figure céleste, et leurs appas divins,
Se couvrent, pour un temps, sous de voiles humains.
Etrangers, affectant une route incertaine,
Ils entrent introduits au palais de la Reine.
Ces messagers du ciel, par un charme secret,
Tournent en leur faveur et le cœur et l'aspect
De la princesse, alors assise sur son trône :
Un cortège nombreux l'adore et l'environne.
Ils parlent ; elle écoute, et d'un ton de douceur :
O vous ! dont la justice égale la grandeur !

Disent-ils, souveraine et sur l'onde et sur terre!
Ah! puissent les orages, et le poids de la guerre
Préserver vos états, épargner vos sujets!
Hélas! vous le savez, les plus affreux projets
Vont se réaliser contre les diadêmes:
Des chefs, nouveaux Titans, font la guerre aux cieux mêmes.
Ils ont rompu les nœuds, des augustes traités,
Et l'ordre, et la justice, et les droits respectés,
Et l'orgueil des hauts rangs, et ceux de la naissance,
Pour établir partout leur magique puissance.
Déjà pour repousser ces monstres odieux,
Les canons sont dressés, l'arme brille en tous lieux.
Au nom du grand moteur de tout ce qui respire,
De ce Dieu qui protège et régit votre empire,
Signalez votre nom, en secondant les vœux
De Louis, de l'honneur, de la terre et des cieux.
Unissez vos drapeaux aux drapeaux de l'Europe,
A ceux de l'Ibérie, à ceux de Partenope,
Aux aigles des Germains, au léopard anglais,
Aux aigles de Berlin, des Saxons, des Hongrais,
A l'ours de l'Helvétie, aux chefs de la Bavière,
Et du Tibre, et du Pô, rangés sous leur bannière.
Tout s'arme contre un peuple, ivre du fol espoir
De massacrer les Rois, d'usurper leur pouvoir.
Déjà l'art soudoyé, des écrits, des satyres,
Signale leurs desseins, soulève les empires.
Louis le Bienfaisant, captif, n'a que des fers:
Paris lui fait souffrir tous les maux des enfers.
Sans état, sans appui, renversé de son trône,
Souverain sans sujets, monarque sans couronne,

Bourbon et son épouse, et sa famille en pleurs,
Font retentir Paris de leurs triste clameurs.
Paris les méconnaît; Louis n'est plus son maître:
Sur son trône royal le peuple ose paraître.
Qui pourra les soustraire à leur rage, à leurs coups?
Tels des agneaux livrés à la merci des loups,
Pour de si nobles mains, ciel! quelle indigne chaîne!
C'est peu que ces affronts, leur vie est incertaine.
Un beau ressentiment, le sang de vos aïeux,
Votre propre intérêt, la volonté des cieux,
Tout provoque une prompte et guerrière vengeance;
Unissons nos deux mains, scellons une alliance.
A peine ont-ils parlé, qu'un nuage soudain
Entoure et cache aux yeux tout ce qu'ils ont d'humain.
Mystérieux effet; ces envoyés célestes
Exhalent le parfum de mille fleurs agrestes.
Leur être se dérobe à leurs regards surpris,
Et découvre à leur foi deux célestes esprits.
La Reine, jusqu'alors, d'une flamme inconnue,
Ecoutant leur discours, se sentit toute émue;
Quand son cœur, agité par divers mouvemens,
Soupire, s'attendrit, éclate en sentimens;
Et les mains vers le ciel, justice que j'implore!
Dit-elle, et vous guerriers, que votre Reine honore!
Ecoutez mon serment: je jure qu'à mon tour,
A la ligue des Rois je m'unis en ce jour,
Afin que le méchant soit comme la poussière,
Qu'un tourbillon rapide enlève de la terre.
Si le ciel se refuse à lancer contre lui
Sa foudre, ou que l'enfer lui prête son appui,

Pourra-t-il éviter l'étincelant tonnerre
De tant de Rois armés, dans cette juste guerre?
Elle dit : et du port, la surface des eaux,
Par son ordre, se voit couverte de vaisseaux.
L'escadre fend la mer ; vogue vers l'Hespérie,
Va se joindre à Nelson ; borde la Ligurie,
Protège le Piémont, le Rhête, le Toscan,
Le Tibre, le Tessin, l'Adige, l'Eridant.
C'est ainsi que l'on vit, l'antiqne et noble race
Des célèbres Romains, déployer son audace,
Quand repoussant les traits des flibustiers nouveaux
Cogliari foudroya leur flotte et leurs drapeaux.
La Sicile, jadis le foyer du Cyclope ;
Par ses feux souterrains, la terreur de l'Europe.
Le Génois, le Toscan, Naples, le Tarentin ;
La Sardaigne, Messine, et le Syracusain,
Les côtes des deux mers, les îles boréales,
Les flottes du midi, les cités littorales,
Tout le pays latin, se couvre de mousquets.
Le Corse, laisse aussi, ses rochers, ses forêts,
Le Corse, tour à tour, sur ses rives marines,
L'esclave, et le rival, des puissances voisines,
Qui tantôt, vit soumis, et tantôt indompté ;
Impatient du joug, sitôt qu'il l'a porté.
Mais jaloux de ses lois, jaloux de ses pénates,
Le corse court aussi, sur ces nouveaux pirates :
Tout se ligue, se mêle, aux défenseurs divers.
Du malheureux Louis, gémissant dans les fers.
Ainsi pour arracher, aux affronts de l'impie,
Solyme, et le tombeau de l'auteur de la vie,

Du nord et du midi, les Princes et les Rois,
Sous cent mille étendards, s'armèrent à la fois.
Firent gémir les mers, sous le poids de leurs flottes,
Et rougirent des Turcs, les ondes et les côtes.
O toi d'un schisme impur, implacable ennemi !
Oracle des chrétiens ! grand Pontife Braschi !
Ta sainte dignité, ton sacré caractère,
Et ton auguste nom, de tendre et commun père,
T'imposent le devoir, d'étouffer le courroux,
Qui fait frémir les Rois, et qui les arme tous.
Mais si de l'Eternel, pacifique grand-Prêtre,
Sous ce casque guerrier, ton front ne peut paraître,
Comme un autre Aaron, tu forceras les Cieux,
D'accorder la victoire, à ces nouveaux Hébreux.
Tu pousses des soupirs, vers la prison funeste,
Qui cache de Louis, le déplorable reste.
Bien plus, tes bras, ton cœur, tes trésors, tes palais,
S'ouvrent (2) au sang royal, aux pontifes français,
Aux héros immolés, au sceptre, à la tiare
Persécutés, proscrits, par un décret barbare.
A ces nouveaux martyrs, lancés de tous les points,
Braschi, prodigue encor, ses éloges, ses soins.
Par son ordre, on les voit, dans ces fuites cruelles,
Protégés, consolés, à l'ombre de ses ailes.
Ce zèle plein d'amour, serait trop resserré,
Dans ses domaines *seuls*, *s'il était concentré.*
Il presse avec chaleur, tous les grands, tous les princes,
De leur ouvrir aussi, leurs chrétiennes provinces.
Puisse Pie, être heureux ! (3) et sa tendre bonté,
Passer de bouche, en bouche, à la postérité !

Son nom sera placé dans nos cœurs, nos musées,
Sur le marbre, l'airain, et jusqu'aux Elisées;
Clio de ses crayons burinera ces mots :
» Braschi fut le Nestor des Rois et des Héros. »
Gravons aussi ces vers en saillant caractère :
« Braschi du monde entier, fut l'ami, fut le père. »
De l'antre où tu gémis, Monarque généreux !
Vois de l'Europe entière, et les cris, et les vœux.
Vois les Princes tremblans, pour une tête chère ;
Vois leurs foudres, leurs feux, et leur juste colère.
Car c'est trop peu de pleurs, contemple dans leurs mains,
Leurs armes pour frapper ces rivaux inhumains.
Appaise la douleur de ton âme plaintive,
Sur ton fils, sur ta fille, et la Reine captive.
Des milliers de héros, sous divers étendards,
Pour venger ton affront, s'arment de toutes parts.
Nous savons que ton cœur, prodige d'indulgence,
Saignera quand les maux inonderont la France.
Car la tendre nature, envers les malheureux,
Te rendit à l'excès sensible, et généreux.
Mais comment excuser des sujets dont la rage
Surpasse la fureur de l'ours le plus sauvage ?
Si les Rois vertueux chérissent l'innocent,
Leur glaive doit aussi réprimer le méchant.
Quand tu reçus du Ciel, ces entrailles sensibles,
Souviens-toi qu'il t'arma de ses foudres terribles,
Afin d'exterminer tes vils usurpateurs,
De tout droit, de tout rang, barbares oppresseurs.
Leur crime est avéré, leur horrible malice
De la terre et des cieux réclame la justice.

Qu'elle soit donc ainsi, qu'un volcan éclatant,
Que le gouffre ne peut retenir plus long-temps.
Cependant les apprêts de l'affreuse vengeance,
Affligent du bon Roi, l'excessive clémence.
Ses peuples consumés par les calamités,
Les cylindres de bronze écrasant ses cités,
Ces cadavres jetés dans des fosses profondes,
Ces fleuves teints du sang qui roulent dans les ondes;
Ces débris ondoyans, de têtes et de corps,
Que le flot maritime entraîne dans les ports,
Ces horibles tableaux *se peignent dans son âme.*
Tout aggrave son mal, quand le fer, et la flamme,
Moissonne ses sujets, leur creuse des tombeaux,
Jonche les champs de morts, gorge les hôpitaux.
Je suis père, dit-il, et ne puis par mes larmes,
Eteindre les fureurs, de ces funestes armes.
Quel tourment, quand des Rois *l'universel accord*
Porte chez mes Français, *le feu, le fer, la mort!*
En effet des Césars, l'aigle dévoratrice,
Qu'enfle l'ambition, qu'agrandit l'artifice
Dans son terrible essor, fend les plaines du Rhin,
Va foudroyer Courtrai, Lille, Furnes, Menin,
Fond sur les camps français, prend Condé, Valenciennes,
Ecrase Landrecy, Quesnoi, Maubeuge, Avènes.
Le bouillant Fréderic secondé par les siens,
Invincibles guerriers, redoutables Prussiens,
Tel qu'un lion ardent, borde le Rhin, s'avance,
Tonne, lance ses feux, prend Cassel et Mayence,
Se rend maître des forts de Bruges, de Svalmen,
Entre dans Ruremonde, et force Briagen.

Après tous ces exploits, qui glacent les entrailles,
Paris craint que ces Rois, n'entrent dans ses murailles.
D'Artois, Condé, d'Enghien, d'un pas audacieux,
Guident vers la cité, ces héros valeureux.
Le Sénat consterné, voit déjà sa défaite,
Fait retentir l'airain, annonce sa retraite,
Ricardos franchit l'Ebre, et le sol Catalan,
Entre dans Bellegarde, assiège Perpignan.
Prend Saint-Elme, Colioure, et Roses, et Port-Vendre,
Tous les forts d'alentour, sont contraints de se rendre.
Toulon (4) fidèle au Ciel, à son Prince, à ses lois,
Invoque les héros, vrais défenseurs des Rois.
Ceux-ci voguent, tout plie, et flottes, et redoutes.
L'ordre se rétablit; les temples et leurs voûtes,
Retentissent de joie; au lieu du tricolor,
Les lis flottent par tout, dans la rade, et le port.
Heureux, si ce succès n'eût rencontré des traîtres!
Ou plutôt, que le sort, eût de ces nouveaux maîtres
Sontenu les exploits, épuré les desseins,
Et les eût rendu tous, de moins jaloux voisins!
La vertu cède au nombre, et les dieux maritimes
Exigeaient, dans Toulon, de nouvelles victimes.
Ils furent satisfaits. Sur ce malheureux bord
Les ondes, et les feux, par un contraire effort,
Unis et divisés, désolèrent la plage;
Par la flamme, les flots, le glaive, et le naufrage,
Tout était dans l'alarme, au milieu de la nuit,
De mille affreuses voix, on entendait le bruit,
Qu'interrompaient les sons des instrumens de guerre;
Les vagues mugissaient; tout tremblait sur la terre.

Une horrible clarté, faisait voir mille bras
Levés, armés, chacun précipite ses pas,
Même on opposerait des résistances vaines,
L'arsenal est en feu, ses mines souterraines,
Forment l'explosion, crevent de toutes parts,
Et portent, dans les airs, les tours et les remparts;
Par des brûlots lancés, un feu vif et rapide,
Fait voler en éclats sur l'élément humide,
Les cordages, les mats, et les palais flottans.
L'air pousse vers la nue, ainsi que des volcans,
Mille torrents de flamme, et des flots de fumée,
Roulent, tombent en cendre; on voit comme allumée,
Une mer en courroux, offrant au spectateur,
Un horrible plaisir, une agréable horreur.
Le Ciel se joue encore, et son jaloux tonnerre,
Épuise tous ses traits; dans cette affreuse guerre,
Contre le peuple en pleurs, tout s'arme au même temps,
Et les eaux, et les feux, et les airs et les vents,
Vieillards, femmes, enfans, la foule s'amoncelle;
De là vers les vaisseaux tous courent pêle et mêle;
Tous ceux que le soldat et les coups poursuivaient,
En voulant éviter, le trépas qu'ils fuyaient,
Chargés de leurs trésors, poussant des voix plaintives,
Pour gagner les vaisseaux, s'avancent sur les rives,
Ils s'élancent en vain, et ne pouvant franchir,
L'espace qu'il leur reste, encore à parcourir,
Ils tombent dans les flots, sont couverts par les ondes,
Et la mort les reçoit, dans ces grottes profondes.
Triomphez fiers tyrans! implacables bourreaux!
Du sang des vrais Français, honorez vos drapeaux.

Ce sang noble et sacré, dont votre âme est rougie,
Coule pour les autels, le prince, et la patrie,
Tandis que vos lauriers exécrables aux Cieux,
A l'univers entier vous rendront odieux.
Lâches exécuteurs des décrets sanguinaires!
Flibustiers des deux mers! barbares commissaires!
Regnez, puisque la force a subjugués ces bords,
Foulez ces lieux déserts dominez sur des morts!
Régnez sur des monceaux de ruines fumantes.
Commandez à des tas de victimes sanglantes.
Dirigez cette flotte, et montez ces vaisseaux
Consumés par la flamme, ou coulés sous les eaux.
Faites-vous obéir par ces nouveaux esclaves,
A qui vous promettez de si nobles entraves;
Et forcez de venir embrasser vos genoux,
Ces braves Toulonnais, qui s'éloignent de vous.
Combien d'autres français, contre les régicides,
Signalent leur courage, et comme autant d'Alcides,
Vainqueurs sous les drapeaux de leurs augustes lis,
Combattent pour venger l'infortuné Louis!
Le courroux dans le cœur, la française noblesse,
N'écoute que le cri, de l'honneur qui la presse;
Elle sème, par tout, la terreur, le trépas.
Elle porte au ligueur, sans reculer d'un pas,
D'inévitables coups plus brûlans que la foudre,
Le perce, le poursuit, l'enfonce dans la poudre.
Fait des captifs nombreux, et sur les murs conquis,
Au lieu du tricolor, elle plante ses lis.
Des balles et de fer un nuage homicide,
Que dirige le sort, ou le hasard préside,

Porte des coups douteux dont le destin fait choix,
Et dont les traits volans sont sujets à ses lois.
On voit (5)...ces nouveaux preux, par des exploits insignes,
Triompher à la fois, et des célèbres lignes,
Et des postes fameux des forts de Wissembourg,
Fondre sur Bersaben, sur Neumarck, sur Wurtzboug;
Ces Achiles bouillans marchent serrés ensemble,
A travers les fuyards, contre ceux que rassemble
La rebelle fureur, à Strasbourg, à Landau,
Sur le Rhin, sur la Lis, aux lignes d'Haguenau;
Ils rougissent de sang les routes incertaines,
Abreuvent les sillons, les forêts, et les plaines.
Et les tas de corps morts, dans leur ressentiment,
Leur servent de retraite, ou de retranchement.
Les deux partis rivaux s'échauffent au carnage.
Dans le cœur ennemi, chacun cherche un passage.
Une grêle de plomb, messager du trépas,
Frappe, éteint en aveugle, et chevaux, et soldats.
Ici sont étendus des cadavres sans vie.
Là nagent des corps morts, et l'onde en est rougie.
Sous les pieds des chevaux, les uns sont écrasés,
Dans des fossés bourbeux, d'autres sont enfoncés.
L'air en est infecté, les eaux en sont enflées,
Les rangs embarrassés et les routes jonchées.
Dans ce champ tout couvert de mourans et de morts,
On n'entend plus la voix des pleurs, ni des remords.
Sous l'enseigne des lis, au centre des batailles,
Dans des guerets sanglans, l'un traîne ses entrailles,
L'autre montre sans bras, des membres divisés,
Un buste humain sans crâne et des os écrasés.

Là roulent sur le sol, de têtes abattues.
Ici des cœurs sortis, des poitrines fendues.
La mère reconnaît la tête de son fils,
Que le père croyait d'un de ses ennemis.
La sœur croit embrasser les membres de son frère,
Quand l'erreur lui fait voir, ceux d'un chef sangninaire.
Dans la mêlée, on voit, sous des coups redoublés,
Des soldats chancelans, des visages troublés.
Là des yeux arrachés, les cavités sanglantes,
Font reculer d'horreur, les épouses, tremblantes.
Ce qu'épargne le plomb, la bombe, ou le mortier,
Trouve des coups mortels, près de l'obusier,
Ou cède au double fil, des lances, des épées,
Que des bras vigoureux, de sang tiennent trempées.
L'air, la terre, et les eaux, frémissent de terreur,
Et l'airain sur l'affût en recule d'horreur;
Il semble que le jour, prend un cours plus rapide,
Pour cacher à nos yeux, cette guerre homicide.
La nature en frémit; les parens opposés,
Font pour s'exterminer, des efforts insensés.
Hélas! comment le Ciel permet-il que des frères
Dégénèrent ainsi, des vertus de leurs pères?
Eux qui nés pour subir, mêmes lois, même sort,
Offensent leur patrie, en se donnant la mort.
Sur ce champ de douleur, le fils croit voir son père.
L'épouse son mari, la sœur les yeux d'un frère.
Leurs larmes, leurs baisers, tous leurs sens attendris,
Sont trompés à l'aspect, de ces sanglans débris.
On outrage le sang, l'amitié, la nature;
Et des haines, sur tout, on comble la mesure.

C'est alors (6) que l'on vit, au pied d'un vieux rempart,
Deux jumaux ennemis, Hugues, et Léopard,
Par leur opinion, l'un à l'autre contraires,
Ne suivre divisés que d'aveugles colères.
Hugues tient pour son Roi, l'autre pour le Sénat,
Leur rencontre est terrible, et tel est leur combat
Que le plaisir de voir, la fratricide rage,
Suspend des deux partis, l'effroyable carnage,
Ils s'attaquent d'abord à coups de pistolet,
Mais les balles, dans l'air, sifflent sans nul effet.
La fureur leur fournit, bientôt une arme aiguë,
Le fer brille, se croise, et se cherche une issue
Dans leurs féroces cœurs. Léopard est plus fort,
Son frère plus adroit, pour lui donner la mort;
D'un œil brûlant de rage, ils se cherchent, s'évitent,
Leurs chevaux les premiers, aux flancs blessés s'irritent,
Se cabrent, font des bonds, jettent leurs cavaliers,
Ébranlés, chancelans, déjà sur leurs étriers.
Leur chûte ne nuit point, sitôt ils recommencent,
Combattant de plus près, l'un sur l'autre ils s'élancent.
Un silence farouche étouffe en eux la voix.
Des deux rivaux blessés, le sang coule à la fois;
Quand poussant des deux bras, son glaive sanguinaire,
Léopard veut donner, le trépas à son frère.
Celui-ci le prévient; se baisse, et dans le flanc,
Le perce, et fait sortir son âme avec le sang:
Il meurt en forcéné, les yeux pleins de vengeance.
Son bras menace encor, quoique dans l'impuissance,
Et pour donner l'exemple, aux siècles à venir,
D'une fatale erreur, d'un cœur sans repentir,

Tel est son dernier cri, dans cet état tragique :
« Vive la liberté ! vive la République ! »
Les partis irrités éloignent de leur cœur,
La douce humanité, la paisible valeur.
A l'aspect effrayant de la brûlante foudre,
Et du nuage épais que fait en l'air la foudre,
Tremblans, déconcertés, les modernes Romains
Montrent des yeux troublés, et des pas incertains.
Ils entendent, au fond de leur âme attendrie,
Un reproche opportun, une voix qui leur crie :
Heureux qui dans la fuite a mis tout son espoir !
Plus heureux, qui rentrant dans son juste devoir,
Aux genoux de Louis a déposé les armes !
Et lavé son erreur, dans d'honorables larmes.
Qu'il est noble de voir de généreux Français,
Triompher sans orgueil, modérer les exploits.
Ils dédaignent l'éclat des dépouilles opimes,
Et les trésors conquis aux guerres légitimes.
Combattre et pardonner est leur suprême vœu ;
Et le seul qui peut être agréable à leur Dieu.
Les soldats sont jaloux, leur valeur est frappée,
De voir comme eux sans faste, armés de leur épée,
Des princes aux dangers, accourus les premiers.
Émules des dragons, rivaux des grenadiers,
Ils veulent oublier et leur rang et leur race,
Pour enflammer leurs cœurs, par leur guerrière audace ;
Ils vont aux coups comme eux, mais de pareils héros
Sont faits pour affronter les feux et les assauts.
Ils savent tour à tour, quand la gloire l'ordonne,
Être chefs et soldats, bien que nés pour le trône,
Ils

Ils savent étonner Wumser, Waldec, Brunswick ;
Ecoutons un moment, le vaillant Fréderic :
« Des Chevaliers français l'antique renommée,
Par nos aïeux jaloux, fut toujours déprimée ;
Mais moi, je les vois tels, que Clio les a peints
Courageux, bienfaisans, intrépides, humains ;
Esclaves de l'honneur, jaloux de leur parole,
La franchise est leur dieu, la gloire leur boussole.
Idolâtrant leurs Rois, versant pour eux leur sang,
Héros soit au dernier, ainsi qu'au premier rang ;
Ils sont de bonne foi, vertu si difficile,
Inconne aux Ajax, et même au grand Achile.
La France fut toujours la grande nation.
Peuple digne d'éloge et d'admiration ;
Peuple majestueux, par ses Rois et leur race,
Ses vertus et ses lois, sa gloire et son audace.
Si le Ciel autrement, prodigue de ses dons,
M'eût fait Roi des Français et du sang des Bourbons,
Je voudrais, secondé de leurs efforts sublimes,
Remplir tous les climats, la terre et les abîmes,
Du nom de Frédéric, et roi de l'univers,
Etendre mon empire au tour des vastes mers,
Vaincre les Ottomans, les Chinois, les Tartares,
Les peuples policés, les nations barbares ;
Et s'il était encore un globe à découvrir,
Leurs bras me suffiraient seuls pour le conquérir.
Des Français, il est vrai, perfides et féroces ;
Imbus jusqu'à l'excès de maximes atroces,
Ont jeté dans les fers leur monarque trop bon,
Prince digne de pleurs, l'infortuné Bourbon.

Mais loin de notre bouche une aveugle injustice,
Je ne suis point de ceux que guide le caprice,
Pour imputer à tous ce forfait odieux,
Quand il n'est que le fruit de quelques factieux.
Dans chaque individu la faute est personnelle.
Un traître ne rend pas mon âme criminelle,
Si je ne trempe pas dans son honteux méfait.
Aux yeux d'un esprit vrai le préjugé se tait.
Quoi, pour un peuple vil dont l'âme est asservie,
Au joug de l'intérêt, aux trames de l'envie,
Qui se livre aux transports d'un fanatisme ardent;
Et ne connaît ni lois, ni vertu, ni serment:
Qu'ivre de sang humain, il imite la bête
Qu'aucun motif ne touche, et qu'aucun frein n'arrête,
Faudra-t-il, de sang froid, placer injustement,
Tant de braves français, dans cet égarement?
Et foulant à nos pieds toute loi raisonnable,
Confondre l'innocent avec l'homme coupable?
Juger des nations et de leur juste prix,
Par les grands scélérats que leur sein a nourris?
Me préserve le Ciel de cet affreux langage.
Où brille la vertu, là je lui rends hommage.
Un assassin ne peut me faire partager
Son crime si je suis à son crime étranger.»
Ainsi tous les poignards, qu'aiguisera la France,
Tournés contre la simple et timide innocence,
N'impriment dans l'esprit du Monarque Prussien
Que la haine du mal et l'estime du bien.

Grand Roi! tourne tes yeux vers l'armorique plage,
Dès que tu prends plaisir à voir le grand courage;

Là l'immortel Gaston, le brave Marigni,
Le robuste Jarnac, le vaillant d'Orvilli,
Suivis et soutenus de soldats innombrables,
D'un saint enthousiasme animent leurs semblables,
Pour combattre avec force, au nom d'un Dieu vengeur,
Vivre, vaincre, ou mourir, au chemin de l'honneur.
Etonne-toi de voir, Richelieu, de Castrie,
L'infortuné Charrette, et la Chevalerie,
L'aimable descendant du fameux Lowendal,
Laroche-Jacquelin, Flotté, de Veaux, Laval.
De Chiléru le fort, Mortemart le terrible,
D'Autichamp le hardi, Precy jeune et sensible,
Latrémouille, Duhoux, de Croy, *Catélinard*,
Salis tel qu'un Condé, *Elbée* autre Bayard,
L'impatient Stoflet, le bouillant Lapuissaye,
De Vieuville, d'Amas, Maulevrier, Lapoussaye,
L'audacieux Mont-Luc, l'intrépide *Crillon*,
Le courageux Scépaux, le fougueux Chatillon,
Duperat, Dudresnay, Beauge, Renon, l'Escure;
Prodiges de nos jours, l'effort de la nature,
Tintinniac, Bouchamp, Sapineau, d'Hervilly,
Charbonnier, Lamoignon, Sembrevil, Attilly.
Vois, dis-je, ces héros, sur les bords de la Loire,
Vainqueurs et couronés par les mains de la gloire.
Tels que les Gédéon et les Matathias,
Ces chevaliers guidés par le Dieu des combats,
En caractère d'or, portent sur leur poitrine,
Avec trois lis au tour, la croix sainte et divine,
Cet étendard sacré dont nos *antiques Rois*
Se servirent jadis, pour vaincre tant de fois,

Tous jurent de plonger, saintement homicides,
Leur glaive dans le sein de leurs frères perfides.
Tel le Tasse nous peint, le sage Godefroi,
Tancrède des Soudans le prodige et l'effroi,
Et le vaillant Rainaud, héros sous son égide,
Et vulgaire aux genoux de l'enchanteuse Armide;
Lorsque pour conquérir Solime et les saints lieux,
Ils suivirent du Ciel l'oracle impérieux,
Ainsi, pour rétablir l'autel et la couronne,
Le temple de Thémis, les fondemens du trône,
Ces soutiens de l'état, prenant un noble essor,
Vainqueurs au pont de Cé, dans Saumur, à Niort,
A Poitiers, à Thouars, répandent l'épouvante,
Et forcent Noirmoutiers, Angers, Fontenai, Nante.
Ainsi que des éclairs ils volent vers Luçon,
Prenent Château-Gontier, Ancenis, Alençon,
Saint-Briant, Moncontour, Clisson, Trolleau, Mayenne.
Des bords de la Vendée aux bouches de la Seine,
Ils sont prompts à s'unir et forment divers corps;
Sourds au bruit du canon ils bravent mille morts.
Au fort de la terreur cent villes chancelantes,
Entre les deux partis cruellement flottantes,
Victimes tour à tour du trouble et du devoir,
Craignent de résister, n'osent les recevoir.
Au lieu de mousquetons, de sabres, ou d'épées,
Les uns arment leurs bras de serpes recourbées,
D'autres portent en main des piques, ou des faulx,
Des fourches à tridents, de champêtres couteaux;
Ceux-ci marchent, chargeant leur épaule nerveuse
D'un croissant aiguisé, d'une masse noueuse.

Ceux-là des pieux aigus, d'autres lancent en l'air,
Un jonc qui recelait une lance de fer.
La fureur leur fournit ces armes meurtrières.
Les enfans sont soldats, et les femmes guerrières.
Sous l'étendard sacré de l'invincible croix,
Chaque âge se dévoue à son culte, à son Roi.
Prodiges orgueilleux ! le Très-Haut les inspire ;
Ils veulent ou la mort, ou rétablir l'empire,
Les postes sans danger sont pour eux des affronts,
Ils s'élancent, leurs bras ouvrent les bataillons,
Frappent à coups pressés, font de larges blessures,
S'emparent des drapeaux, des chevaux, des armures ;
Ils heurtent contre un tas de morts et de blessés,
Se baignent dans le sang des soldats terrassés.
Un courroux obstiné guide, pousse leur glaive,
Ils ne savent donner nul repos, nulle trève,
La valeur tourne en rage, opposant aux ligueurs
Poignards contre poiguards, fureurs contre fureurs ;
Dans ce massacre affreux, la soif de la vengeance
N'est plus que désespoir, fureur, extravagance.
Des voisins ennemis, des parens effrénés,
Contre d'autres Français, des Français acharnés,
Egalement cruels, s'arrachent les entrailles,
Tels les tigres d'Erix se livrent des batailles,
Déchirent leurs pareils des ongles et des dents,
Quand un amour jaloux rend leurs cœurs trop ardens.
Le frère est devenu l'assassin de son frère ;
Et le farouche fils le meurtrier de son père.
Et plein de sa fierté le barbare vainqueur,
Repait de ses objets, et ses yeux, et son cœur.

On traîne dans les eaux ces victimes sanglantes,
Au lieu de ce qu'on doit à leurs ombres errantes.
L'onde s'enfle, s'arrête, et vomit sur les bords
Ce qu'elle a dévoré de chevaux et de corps.
En vain, pour s'opposer aux preux de la Vendée,
Paris lève à la hâte une puissante armée,
Ses armes sont la peur, ses coups la trahison,
Et des traités sacrés la dissolution.
Astre de la Vendée, étonnante héroïne!
Guerrière sans reproche, illustre Langevine!
Soutien de ton pays, terreur des factieux!
Tu t'armas pour venger les Bourbons et les cieux.
Semblable à Jeanne d'Arc, à d'Harcourt, à d'Hachette,
Ces roses de l'état, dignes d'être à leur tête!
Prodigue de ton sang, dans tes brillans exploits,
Ton cri de guerre était : Dieu, l'honneur et les Rois.
Tantôt sur un coursier, belliqueuse amazone,
Tantôt à pied lançant les foudres de Bellone,
Maniant tour à tour le feu, le fer, l'airain,
Tu volais, tu portais partout un coup certain.
Souvent dans cette lutte ardente et meurtrière,
Langevine fixa, par sa valeur guerrière,
Du destin chancelant le succès glorieux;
Elle arrêta d'Haxos les escadrons nombreux,
Ou les mettait en fuite, ou les taillait en pièces,
Ou semait mille morts au pied des forteresses.
Elle vit les dangers toujours sans s'étonner,
Et ruisseler son sang fière de le verser,
Prête à le prodiguer sous un fer homicide,
Un ange protecteur vint lui servir d'égide.

On le vit dans les camps, cet ange des combats,
Défendre à ses côtés, repousser mille éclats,
Et recevant du Ciel une force divine,
Entourer, dégager la moderne héroïne.
Il préserva ses jours des effets du hasard,
Des feux de l'ennemi, lui servant de rempart.
Ton nom, ô femme forte ! ira de race en race
Apprendre à nos neveux ta gloire et ton audace,
Les savans t'écriront en cent endroits divers,
Les Rois dans leurs palais, les Muses dans leurs vers.
Malheureux le premier, qui, pour faire la guerre,
De l'olympe emprunta les flammes du tonnere !
Et qui pour mieux détruire, à la fois, les mortels,
Unit l'art destructeur aux fléaux naturels !
Dans des brouzes creusés introduisant la poudre,
Pour animer le fer comme on lance la foudre.
Eh quoi ! de nos instans le fatal peloton
N'est-il pas assez tôt devidé par Cloton ?
Sans qu'il fallût encor joindre aux maux ordinaires,
Pour abréger nos jours, tant de brûlans tonnerres ?
Parmi tant de combats un autre souvenir
Ira de bouche en bouche aux peuples à venir,
De Charlotte Cordai célébrer l'héroïsme ;
Une vertu romaine, un saint patriotisme
Inspire à son grand cœur de délivrer l'état
De l'ange affreux du mal, le féroce Marat. (7)
Ce monstre à face humaine, horrible antropophage,
Digne d'avoir pris jour d'une brutte sauvage,
Ne voulant que le mal, sans foi, sans probité,
Tyran de l'innocence et de l'humanité.

Sa voix était la voix des horribles Mégères,
Se faisant même un jeu de la douleur des mères.
Voulant être le seul bourreau des potentats,
Faire crouler leur trône, envahir leurs états.
Son âme se livrait à des douceurs cruelles,
Quand il faisait verser des larmes paternelles.
Ce fut enfin le chef des premiers Marseillais,
Qui trempèrent les mains dans le sang des Français.
Contre cet Holopherne une vertu divine
Arme une autre Judith. L'intrépide héroïne
Quitte d'un sexe faible et l'habit et l'humeur,
Pour ceindre le poignard d'un Alcide vengeur.
Elle (8) jure en partant de ne pas reparaître,
Qu'elle ne l'ait plongé dans le sein de ce traître,
Et laver dans son sang l'affront fait à son Roi,
A la nature, aux siens, aux temples, à la loi.
Telle qu'une lionne, errant dans un bocage,
La dague dans les flancs, le cœur brûlant de rage,
Qui roule de dépit des yeux pleins de fureur,
Et cherche à déchirer les membres du chasseur.
Ainsi Cordai s'agite, active, impatiente,
Elle va chez le monstre, et l'âme étincelante,
Elle entre sans témoins, et sans perdre un instant,
Feint de lui révéler un secret important.
Tout était favorable; en postillon vêtue,
Une lettre à la main, l'amazone salue.
Courage, dit Marat, jeune homme embrasse-moi,
Connais mes sentimens ils sont dignes de toi;
Ta brillante jeunesse, et tes yeux pleins de flamme,
Pour la première fois attendrissent mon âme.

O jour trois fois heureux ! ô fortuné destin !
Discorde ! inspire-nous un projet assassin !
A ces mots il déroule, avec sa main atroce,
La lettre qu'il parcourt d'un œil fier et féroce.
Mais tandis que pensif il lit préoccupé,
D'un fer il est atteint, et coup sur coup frappé.
Le coup était trop noble, et la céleste foudre
Devait brûler Marat et le réduire en poudre,
Ou la terre en courroux l'engloutir dans son sein,
Non périr par le fer d'une héroïque main.
De son corps palpitant le sang en abondance,
De sa source au plafond à gros bouillons s'élance ;
La chaleur l'abandonne, et ses yeux où sont peints
En caractères noirs ses perfides desseins,
Roulent de désespoir, et bientôt la nuit sombre
S'étendant par degrès le couvre de son ombre.
Il descend au Cocyte, et le Roi des enfers
Est étonné d'y voir un esprit si pervers.

Fin du sixième Chant.

NOTES.

(1) *Son peuple...* Les Anglais sont les premiers qui ont dit, la majesté du peuple.

(2) *S'ouvrent...* Mesdames de France, Marie-Adelaïde et Victoire-Marie, accompagnées de Madame la Duchesse de Narbonne, et de Madame la Comtesse de Chateleux, furent reçues à Rome, par notre Saint Père le Pape Pie VI, avec de grandes démonstrations d'affection.

(3) *Pie* VI.. Pio Sexto Pontificis maximo, majestas et amor vultu junguntur in uno.

Hoc Rex, hoc nosci possit ab ore pater.

(4) *Toulon*... Révolution royaliste de 1793, à Toulon; décrite par M. Gauthier de Brecy, émigré de Toulon. Dans cet ouvrage l'auteur retrace les plus intéressans détails, et dont il a lui-même si courageusement donné l'exemple.

(5) *On voit*... Le Prince de Bourbon reçut un coup de sabre à Bersteins. Ce Prince, le Duc d'Enghien et le Prince de Condé faillirent à être emportés d'un coup de canon à cette brillante affaire.

(6) *Deux jumeaux*... Il n'est pas sans exemple que deux frères divisés d'opinion se fissent une guerre cruelle dans les deux partis opposés. Témoins le Général d'Uhoux, qui commandait les républicains, tandis que le Chevalier d'Uhoux, son frère, était un des plus braves chefs de la Vendée.

(7) *Marat*... était un petit homme sec, qui n'avait pas cinq pieds de haut, d'une figure hideuse, d'un regard horrible, d'une tête monstrueuse, d'un esprit ardent, d'une imagination folle, et ce qui est pire que tout cela, d'un caractère haineux, et féroce; n'ayant nulle notion du bon ou beau. Ne connaissant, ne voulant que le mal. Ennemi de tous les gens de bien. Jaloux même des méchans, qui s'efforcent d'être aussi féroces que lui. Sans goût, sans jugement, pour les sciences et les arts agréables. Sans but dans ses crimes, ne voir que des ruines, que des malheureux; se baigner, se vautrer dans le sang: *voilà les seuls plaisirs, que cette âme infernale* semblait pouvoir goûter. Né à Beaudry dans le comté de Neufchatel, de parens Calvinistes, et pauvres, l'indigence l'avait poussé à Paris.... La France doit la dépanthéonisation de Marat à M. Dumont, commissaire dans les départemens, et qui donna des témoignages éclatans de son humanité et de son horreur pour les mesures arbitraires.

(8) *Elle jure*... On lira avec intérêt les mémoires de Renée Borderau, dite Langevin, rédigés par elle-même. On lira aussi avec intérêt un monument curieux de l'histoire du temps, la lettre que le général Souvarow écrivit au général Charette. La voici.

« Héros de la Vendée! illustre défenseur de la foi de tes pères et du trône de tes Rois! Salut! Que le Dieu des armées veille à jamais sur toi. Qu'il guide ton bras à travers les nombreux ennemis, qui, marqués du doigt de ce Dieu vengeur, tomberont dispersés comme la feuille qu'un vent de nord a frappée. Et vous, immortels Vendéens, fidèles conservateurs des anciens sentimens des Français! dignes compagnons d'armes d'un héros. Guidés par lui, relevez le temple du Seigneur et le trône de vos Rois. Que le méchant périsse; que sa trace s'efface; que la paix bienfaisante renaisse, et que la tige antique des lis, que la tempête avait courbée, se relève du milieu de vous, plus brillante et plus majestueuse. Brave Charette! l'univers est plein de toi! l'europe étonnée te contemple, et moi je t'admire et te félicite. Dieu te choisit comme autrefois David, pour punir les Philistins. Adore ses décrets, vole, frappe, attaque, et la victoire suivra tes pas. Tels sont les vœux d'un soldat qui blanchi au champ d'honneur, vit constamment la victoire couronner la confiance qu'il avait placée dans le Dieu des combats. Gloire à lui, car il est la source de toute gloire. Gloire à toi, car il te chérit. »

Fin des Notes du sixième Chant.

CHANT SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

L'Automne. Le Comte d'Artois se propose d'aller implorer le secours de la Russie. Son discours. La tempête le fait aborder en Sicile. Son entretien avec un Solitaire. Ses réflexions.

Déja la douce automne avait des airs arides,
Tempéré les chaleurs par ses brouillards humides;
La laine de nouveau revêtait nos brebis;
Et les guérets en deuil regrettaient leurs épis.
Flore voyait ses lis et ses roses fanées;
Les prés étaient sans fleurs, les moissons terminées.
Pomone ouvrait ses bras pour livrer aux humains
Ses trésors parfumés, ses liquides raisins.
Temps propice aux plaisirs des fêtes bacchanales,
L'étude et les soucis font place aux céréales;
Et chacun court aux champs, hérissé de forêts,
Lancer un plomb véloce, ou tendre des filets
Aux sérins innocens, à la tendre fauvette,
Ou les prendre à la glu, trompés par la chouette,
Dont le nocturne vol irrite les pinçons,
D'autres au bord des eaux, jettant leurs hameçons,
Font une guerre aveugle aux habitans des ondes,
Plongeant un fer courbé dans leurs grottes profondes.

La jeunesse s'enflamme, et d'un bras assassin
Tend des filets au cerf, des rets au marcassin.
Lance le faon, le daim, ou la biche légère.
L'amour et le chagrin noyés au fond d'un verre,
Font place aux ris, aux jeux, aux danses, aux festins :
Que votre vol est prompt, heureux temps ! jours sereins !
Alors l'astre du ciel de l'antarctique pôle,
S'approche, et les vents chauds, par les ordres d'Eole,
Rentrent dans leur caverne en tyrans furibonds,
Pour céder aux zéphirs leurs règnes vagabonds.
Fiers souverains des eaux, les palais maritimes
S'*apprêtent pour voguer sur les* profonds abîmes.
Cette saison est propre à sillonner la mer,
Elle n'a *point encor senti le froid* hiver.
Les Tritons vont nageant sur la plaine liquide,
Et l'on redoute moins cet élément humide.
C'est dans ces tièdes jours que le vaillant d'Artois,
Politique guerrier, fils digne de nos Rois,
Prévoyant les hasards d'une fatale guerre,
Ainsi que les dangers de son malheureux frère,
Conçoit le grand dessein de pouvoir ménager,
Au monarque captif, un secours étranger.
De l'auguste noblesse il assemble l'élite,
Et lui parle en ces mots : « sur les bords d'Amphitrite,
Où l'honneur nous attend, amis portons nos pas !
Bravons pour notre Roi les mers et le trépas !
Volons à Pétersbourg, d'une Reine puissante
Invoquons le génie et l'arme foudroyante.
Déjà pour seconder ce projet important,
Dans le port de Trieste une flotte m'attend.

A travers l'Illirie et l'Ionique plage,
Argonautes nouveaux, ouvrons-nous un passage;
Bien que chef, je ne veux qu'être premier soldat,
S'il faut vaincre ou périr dans l'onde ou le combat.
Ne dissimulons pas les dangers innombrables
Qu'il nous faudra braver; des écueils effroyables,
Des monstres sur les eaux, des syrtes, des rochers,
Viendront se présenter à mes nouveaux nochers.
Nous avons à franchir mille gouffres terribles,
De puissants tourbillons, des courants inflexibles.
La tempête et la foudre, et les vents déchaînés,
Eprouveront souvent mes nautes consternés.
A nos tribords pourront s'accrocher des corsaires,
Intraitables larrons, sauvages insulaires,
Dont les féroces mains, promptes à se plonger
Dans le sang innocent, viendront nous égorger.
Tout au plus à nos cris, s'ils se rendent sensibles,
Ils nous destineront à des travaux pénibles.
Souvent les aquilons, esprits impétueux,
Nous glaceront d'effroi par leur souffle orageux.
Alors sans nul espoir d'un port sûr ou d'un phare,
Ils pourront nous jeter sous quelque ciel barbare,
Climat inhabitable, où d'énormes serpens,
De ces lugubres lieux uniques habitans,
Porteront la terreur dans notre âme tremblante,
Ou dans nos corps glacés une mort accablante.
Et si le ciel touché de nos maux, de nos pleurs,
Daigne écarter de nous ces êtres destructeurs,
Sur des sables brûlants, dans des bois, sur des côtes,
Où nous ne trouverons qu'une terre sans hôtes,

Peut-être par la faim et la soif consumés,
Nos membres sur ce sol, expirans, inhumés,
Privés des soins pieux de la tendre nature,
Aux laniers dévorans serviront de pâture.
Peut-être, des Français dont l'aveugle fureur
Sème, dans tous les lieux, la mort et la terreur,
Tourneront contre nous leurs armes meurtrières,
Et qu'alors, oubliant le nom sacré de frères,
Nous nous verrons forcés de repousser des coups
Qui devraient retomber sur d'autres que sur nous.
Je dois vous retracer tant de dangers possibles,
Pour éprouver des cœurs peut-être trop sensibles :
Car je ne veux armer, pour de nobles succès,
Que de braves soldats éminemment Français.
Aux yeux du monde entier faisons voir qui nous sommes;
Distingués du vulgaire et du reste des hommes.
La vertu prend plaisir à s'endurcir aux maux,
A braver les hasards de la terre et des eaux.
Poursuivre dans les bois des animaux féroces;
Ou dompter des coursiers pour les rendre véloces,
S'exercer dans l'arène à manier le fer,
Défier les rigueurs de l'été, de l'hiver,
Pour les héros français ce sont autant de charmes;
Leur devise est l'honneur, leur gloire est dans les armes.
Soyons, pour notre Roi, toujours prêts à souffrir :
Il ne vit que pour nous, pour lui sachons mourir. »
Il dit; et ce discours, dans le fond de chaque âme
Porte l'activité d'une agissante flamme,
Telle qu'ont su mouvoir les Valois, les Henris,
Au camp de Marignan, aux portes de Paris.

Le choix se fait. On part. On est loin de Trieste.
On aperçoit Corfou, quand une nuit funeste,
Dérobe aux voyageurs les astres et les mers,
Pour les envelopper dans l'ombre et les éclairs.
L'horison est voilé d'un sinistre nuage
Qui roule, approche, tonne et forme un noir orage.
Les vents, l'onde et les feux, dans les airs entassés,
Se heurtent, et les eaux tombent à flots pressés.
L'impétueux autan, aux aquilons contraire,
Elève dans les airs, repousse vers la terre
De cylindriques flots, des fleuves suspendus,
Qui tombent à torrens sur les vaisseaux battus.
La foudre étincelante, effroi de la nature,
Terrible phénomène, embrase la mature,
Les voiles, le cordage, et porte dans les cœurs,
Les naufrages, la mort et toutes ses terreurs.
Le pilote sans voix, sans secours, sans refuge,
Tout offre à son esprit l'image du déluge,
Lorsque pour engloutir les coupables humains,
Thétis ne connaissait rivages ni terrains.
On ne voyait dans tous qu'une figure blême,
Le Prince frémissait, et tremblait pour lui-même.
On ne distinguait plus les mers où l'on voguait,
L'aurore, après trois nuits, à la fin reparaît;
Et le char du soleil reprenant sa carrière,
Aux objets obscurcis redonne la lumière.
D'Artois est le premier qui monte sur le pont.
L'équipage observait un silence profond.
Amis! rassurez-vous, leur dit-il, la nature
Sur le vaste horizon ramène sa parure;

L'étoile du matin, et la clarté des airs
Nous présagent la paix et des vents et des mers;
Il parlait, quand il vit, sur le golfe tranquille,
Un globe lumineux, une gloire mobile;
Dans le centre, à leurs yeux un ange paraissait:
Non cet humide Dieu que le naute encensait.
C'est cet ange des mers qui commande aux tempêtes,
Au tonnerre, aux éclairs qui menacent nos têtes.
Son regard calmait l'onde au gré de ses désirs;
Son sourire animait l'haleine des zéphirs.
De la flotte française archange tutélaire,
Il venait l'arracher au pouvoir arbitraire
De l'ange affreux du mal qui voulait l'engloutir
Dans le gouffre des mers, afin d'anéantir
Le projet des Bourbons. Allons vers ces parages,
Dit d'Artois, j'aperçois des commodes rivages.
C'est là que deux rochers alongés dans les eaux,
De leurs flancs protecteurs défendent les vaisseaux;
Et leurs bras circulant au tour de cette enceinte,
Rompent des fiers autans la redoutable atteinte.
Le courage est plus ferme après un grand danger:
Il sera doux un jour de pouvoir y songer.
A ces mots, des vaisseaux le tranquille sillage
Se dirige avec art vers le prochain rivage;
L'espoir conduit leurs bras: ils courent aux outils,
Pour radouber des mats les funestes débris.
On descend sur la rive, on attache le cable,
On s'apprête, on travaille, on taille sur le sable.
D'Artois dans un sentier étroit et tortueux,
Traîne un pas incertain, quand à ses pâles yeux

Dans

Dans les flancs d'un rocher s'offre une grotte obscure,
Ouvrage du hasard, produit de la nature.
La porte était de joncs et de saules croisés,
Par l'art simple et rustique ensemble entrelacés.
C'est dans ces lieux déserts, sur cet affreux rivage,
Qu'un pontife ignoré, jeté par le naufrage,
Par l'effet d'un prodige échappé d'une tour,
Habite en solitaire et pleure nuit et jour.
Victime d'une horrible et féroce anarchie,
Il s'embarqua fuyant son ingrate patrie.
Il voit cet étranger, le reconnaît soudain,
Verse des pleurs, l'aborde et s'attache à son sein.
Cet ermite nouveau, sous une robe austère,
Cachait la dignité du sacré caractère,
Il ne voulut garder du signe épiscopal,
Que la croix pectorale et l'anneau pastoral.
Débarrassé des soins qui troublent les royaumes,
Il apprend à souffrir, à se passer des hommes.
Intéressante étude! étude des vertus,
Qui rachètent des jours dans le luxe perdus.
Sévère pénitent, pieux anachorète,
Il coule ses vieux jours dans cette humble retraite.
Ne tenant à ses sens que par le souvenir,
Chaque jour est pour lui des pleurs de repentir.
Sa barbe qui par flots va jusqu'à la ceinture,
Ces sandales de bois, ce gros habit de bure,
Ses yeux caves, son front have, pâle et maigri,
Ce corps que le cilice et la haire ont flétri,
Son modeste maintien, sa voix, son air affable,
Au prince voyageur le rendent vénérable.

Tel du pinceau flamand l'immortel coloris,
Peint les Paul, les Arsène aux grottes de Memphis.
Quand, dans le creux d'un arbre, ou d'un rocher aride,
Ils cherchaient un abri contre une cour perfide.
Aux prestiges du monde, au vide des honneurs,
Préférant, des déserts, les secrètes horreurs.
Au pied d'un chêne vert, sur des flocons de mousse,
Qui dominait la mer par une pente douce,
Là pleurant à l'écart des témoins importuns,
Ils contèrent tous deux leurs désastres communs.
Beaux siècles de nos Rois! saintes mœurs! temps prospère!
S'écrie en soupirant l'habitant solitaire.
Règne heureux des Bourbons! quand le trône et l'autel,
Triomphans, se prêtaient un appui mutuel!
La vertu fleurissait à l'ombre de leurs ailes;
Tout à coup la discorde, à des fureurs cruelles,
A livré sans pitié ces enfans des Gaulois;
Leurs sermens ne sont plus sacrés comme autrefois
Ce peuple brave et bon, sensible, doux, traitable,
De leur Dieu, de leur Roi si jaloux, peuple aimable,
Sous la loi des tyrans comment s'est-il rangé?
Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?
Le seul nom de Français n'inspire que la haine,
Tout s'indigne contre eux, contre eux tout se déchaîne.
L'étranger, le voisin, tout le monde les fuit;
La terre les abhorre et le ciel les poursuit.
Tels que, du peuple hébreu, la race meurtrière,
Que le Seigneur marqua du sceau de sa colère.
Sans prince, sans autel, peuple errant, vil troupeau,
De l'oint de l'éternel sacrilège bourreau.

Ils ne sont aujourd'hui que des hordes barbares,
Français dégénérés, peuplades de tartares.
J'ai vu nos temples saints à de profanes bras
Livrés, et nos autels commis aux scélérats;
Les cachots regorger d'innocentes victimes,
Des juges teints de sang, signalés par leurs crimes,
Décider de leur sort; des prêtres enchaînés,
Entassés sur des chars, par des chevaux traînés.
Dans le livre du cens, tissu par l'injustice,
Par la fiscalité que conduit l'artifice,
Les terres et les noms de ces nouveaux proscrits,
Etaient par des traitans avidement inscrits.
J'ai vu mon sanctuaire à des intrus impies
Livré par des brigands, et mes brebis chéries
Sous la griffe et la dent de ces loups carnaciers,
Déserteurs de l'église et de ses vrais sentiers.
J'ai vu de l'arche sainte (ah! j'en frémis encore)
Le pain mystérieux, que tout le ciel adore,
Enlevé sans pudeur par de vils apostats,
Et passer de l'autel sous les pieds des soldats.
J'ai vu les biens sacrés, patrimoine des prêtres,
Pillés, saisis, vendus à des juifs, à des traîtres;
Et les anciens pasteurs, suivant du ciel la voix,
Quitter leur crosse d'or pour arborer la croix.
Les yeux mouillés, j'ai vu l'ordre saint des lévites,
Les filles de Sion, les pieux Cénobites,
Refusant d'encenser l'idole de Baal,
Suivre du trône errant le cortège royal.
Sur les pas des Bourbons, ces anges d'innocence,
Marchent au gré du sort, loin des bords de la France.

Ils vont, manquant de pain, qu'ils donnaient autrefois,
Invoquer, des voisins, les hospitaliers droits,
Montrant à l'univers leur douleur vagabonde.
Les uns gagnent tremblans le sol du nouveau monde,
Le ciel brûlant du sud, ou les glaces du nord;
Ceux-ci de la Tamise implorent l'heureux bord.
Le soleil paternel n'éclaire plus leur course,
Le hasard, ou plutôt Dieu seul est leur ressource.
Ils n'ont plus de patrie, elle les a proscrits:
Errans de bords en bords ils cherchent des abris.
Tel un vol innocent de colombes timides,
A l'aspect de l'orage, ou des faucons avides,
Se disperse et s'enfuit dans les creux du rocher;
Ou tel, dans la tempête, un prévoyant nocher,
Fait cingler son vaisseau dans l'anse de quelque île,
Ou jette l'ancre au fond d'une rade tranquille.
Sous l'habit de laïc, l'un va dans les déserts,
L'autre cherche un asile errant de mers en mers.
Loin même des tyrans, incertains dans leur fuite,
Ils craignent de les voir encore à leur poursuite.
Hélas! après avoir évité cent trépas,
Qu'ils auront à souffrir dans ces divers climats!
Langages, préjugés, privations cruelles,
Et des peuples lointains, nouveaux droits, lois nouvelles.
Rarement accueillis, froidement consolés,
Quelquefois secourus, et jamais honorés;
Ils se verront contraints, las de leur existence,
D'invoquer, du trépas, l'amère jouissance.
Dans le livre éternel, dans nos fastes sacrés,
En caractère d'or déjà sont insérés

Les noms de ces martyrs que la faim, la détresse,
Les naufrages, le fer, les cachots, la tristesse,
Immolent sur l'autel des barbares vainqueurs.
Dieu veuille soutenir et leurs corps et leurs cœurs.
Troupeau persécuté ! colombes innocentes !
L'église entend vos cris, vos voix attendrissantes,
Marqués du sceau sanglant de la proscription,
Le ciel va terminer la persécution.
Athlètes fugitifs de cette église errante,
Du trône auxiliaire, et sur vous gémissante :
Bientôt vous la verrez briller plus que jamais.
Dans son sein vont rentrer les coupables français.
La fleur perd sa couleur, le soleil sa lumière,
Le méchant disparaît comme un grain de poussière,
Mais la cité de Dieu, pour qui le ciel combat,
En sortant d'une éclipse acquerra plus d'éclat.
L'arche des saints élus qu'attaquent les orages,
Reste ferme au milieu des écueils, des naufrages.
Sous les coups de l'enfer, le culte peut trembler,
Il peut être ébranlé, mais jamais s'écrouler.
Dans cet antre voûté qu'entourent ces arbustes,
Je ne murmure point contre les soins augustes
Que le ciel prend de moi. Que faut-il en ce lieu
Pour satisfaire un cœur qui brûle pour son Dieu ?
Libre et content de peu ; des racines amères
Que portent en tout temps, ces côtes étrangères,
Sous la cendre, ou dans l'eau, cuites modérément,
Grâces à l'éternel, sont mon seul aliment.
Des flancs de ce rocher, l'eau qui filtre avec peine,
Dans ce bassin étroit est ma seule fontaine.

Quelquefois dans la mer plongeant des hameçons
Conduits par le hasard, je prends quelque poissons,
Ou je cueille les fruits de quelque arbre sauvage,
Péniblement mûris sur cette aride plage.
Peu suffit au mortel qui ne désire rien;
Mon antre tutélaire est mon unique bien.
Sous le marbre et sous l'or réside l'esclavage,
Tandis que sous le chaume est l'homme libre et sage.
Des nocturnes oiseaux les aigus sifflemens,
Des tigres et des ours les perçans hurlemens,
Unis à ces volcans, qui du fond de l'averne,
Comme un bruyant tonnerre ébranlent ma caverne;
La tempête et les vents qui sifflent dans les airs,
Et creusent à mes yeux l'abîme affreux des mers,
Tant d'objets effrayans me causent moins d'alarmes
Que les féroces voix et les tranchantes armes
Des Français forcénés. Leur instrument de mort,
Qu'ils font dans tous les lieux rouler avec transport;
Ces armes, ces bourreaux, ces piques menaçantes,
Promenant dans Paris mille têtes sanglantes,
Dans mon âme excitaient plus d'horreur, plus d'effroi,
Que tout ce que j'entends et tout ce que je voi.
Tel le berger au creux d'une étroite vallée,
Entend le sourd écho des bronzes d'une armée.
Sûr et libre, il plaint ceux que le fer destructeur
Blesse, ou fait expirer dans ce champ de douleur.
Il bénit en secret son obscure chaumière,
Qui le met à l'abri des fureurs de la guerre.
Vivre caché, c'est vivre éloigné du hasard.
Le faîte de son chaume est son fort boulevart.

Sans contrainte et sans soins il vit dans le silence,
S'éveille sans projets, s'endort sans espérance,
Tranquille, il ne craint plus les caprices du sort,
Ni l'aiguillon jaloux, ni celui de la mort.
D'Artois fixant l'Ermite et cette étrange rive,
Prêtait à ses discours une oreille attentive;
Il admire (1) la paix que goûte en ce désert,
Oubliant les humains, sous un humble couvert,
Ce prélat autrefois nourri dans l'opulence,
Favori de la cour, nageant dans l'abondance.
Douce métamorphose! Oh! combien ces loisirs
Changent le goût blasé par l'abus des plaisirs!
Les revers font chérir l'ombre des solitudes:
C'est là que l'homme sage, exempt d'inquiétudes,
Foule aux pieds les soucis des funestes honneurs,
Le brillant des cités, la pompe des grandeurs.
Vaincu par les remords des voluptés trompeuses,
Si chères autrefois, *maintenant odieuses*,
Il préfère, à nos mets, le suc des végétaux;
Aux exquises liqueurs, le pur cristal des eaux.
Et les lambris dorés des palais magnifiques,
A ses yeux sont moins beaux que les voûtes rustiques.
Dans ce sauvage lieu les lions sont d'accord,
Les loups n'y donnent point aux autres loups la mort.
Et l'on voit des Français, outrageant la nature,
Dans le sein fraternel plonger leur main impure;
Apprêter, de son cœur, un barbare festin,
Et dans un crâne affreux boire le sang humain.
Cruels spoliateurs de leur Roi légitime!
Ils l'ont mis dans les fers; et par un nouveau crime,

Peut-être qu'un poignard... Oh Dieu ! quel noir soupçon
Egare mon esprit et trouble ma raison !
Je ne suis plus surpris qu'aux fastes de l'histoire
On lise, que des Rois fatigués de leur gloire,
Se soient débarrassés de leurs pénibles fers
Pour le riant exil des grottes des déserts.
A leurs sages regards (2) le trône est un beau siège
De peines, de douleurs, que le chagrin assiège.
Le lointain de leur sceptre éblouit tous les yeux;
Mais tout change de près : c'est la foudre des cieux.
Peut-on voir près des Rois la noire perfidie,
Les favoris trompeurs luttant de flatterie,
Le traître courtisan, l'orgueilleux scélérat,
Sans présumer leur chûte, et celle de l'état?
Tel un chêne touffu, dont la superbe tête
Semble étonner les cieux, défier la tempête,
Quand le sage, pensif et d'un œil exercé,
Voit, de sa sommité, le rameau desséché.
D'un sort triste et prochain, pronostic infaillible,
L'arbre pâle languit, et n'est plus susceptible
D'un engrais fevorable; il deviendra dans peu
La victime du fer et l'aliment du feu.
Heureux donc qui, fuyant la puissance suprême,
Sous un chaume innocent peut jouir de soi-même?
Loin des pièges des cours et des écueils humains,
Il y coule content des jours purs et sereins.
Du sort il ne craint plus le caprice funeste,
Le trouble, les remords des plaisirs qu'il déteste,
Ni de l'ambition les efforts intrigans,
Combattus par l'envie et l'intérêt des grands.

C'est

C'est à l'ombre des bois (3), sous le dais d'un feuillage,
Qu'il sent que la fortune offre un dur esclavage;
Que son rouage aveugle, éteignant la raison,
Change les ris en pleurs, et son or en poison.
Qu'au faîte de la gloire elle nous abandonne,
Qu'elle prête et reprend ce qu'on croit qu'elle donne.
L'amant de ces déserts trouve tout sur ces bords,
Bonheur, repos, vertu le plus grand des trésors.
La véritable paix fait toute sa richesse;
Et pauvre sans regret, quand la Parque le presse,
Soumis à son ciseau que le destin conduit,
Philosophe il s'endort dans une douce nuit.
O fortuné vieillard, âme pure et tranquille!
Dites, quels sont ces bords, et le nom de cette île?
Dit d'Artois. Que ne puis-je ici vivre avec vous!
Que la grotte a d'attraits, que ces déserts sont doux!
Cet état obéit au Roi de Partenope,
Dit l'Ermite; autrefois le sauvage Cyclope (4)
Habitait ces rochers. Ce monstre malfaiteur,
Que l'histoire nous peint d'une énorme grandeur;
Les compagnons d'Ulysse, échappés au naufrage,
Servirent de pâture à cet antropophage.
Sous les murs de Catane, et dans de longs tombeaux,
Du géant Poliphème on montre encor les os;
Et ceux de Lestrigons, excès de la nature,
Des Titans révoltés vile progéniture!
D'ici je vois souvent les bouches de l'Etna
Vomir des feux poudreux; le mugissant Silla,
Et les cris de Caribde au loin se font entendre:
En vain de l'un et l'autre on voudrait se défendre.

Quand un vaisseau s'engage entre leurs tourbillons,
C'en est fait il circule et va couler aux fonds.
Fuyez ces tristes bords, ces côtes hérissées,
Des laves du volcan sans cesse menacées.
Evitez ces détroits, vil jouet des autans;
Des sirènes surtout évitez les doux chants.
Fuyez, en illustrant vos courses orageuses,
Des plaisirs enchanteurs les amorces flatteuses.
Le sort, cruel enfant de la fatalité,
Exercera sur vous toute son âpreté,
Si des Rois désunis le ressort politique
Vient rompre, des Bourbons, l'entreprise héroïque.
A ces mots son visage acquiert des traits divins;
Ses yeux brillent du feu dont brûlaient les devins.
Leur esprit le saisit, sa voix est plus qu'humaine.
Il lutte plein du Dieu qui l'agite et l'entraîne.
On entend ces accens : je vois, je vois l'effort
Des horribles combats : le fer, le feu, la mort
Volent de toutes parts. Mille puissans tonnerres
Couvrent d'un noble sang les deux mers, les deux terres;
Aux camps des alliés, le choc des passions
Fomente la discorde, et les dissentions.
De la cause des Rois, déserteurs téméraires,
Vous portez des drapeaux l'un à l'autre contraires.
Vous trahissez vos droits; vous dressez l'échafaud
Au juste, à l'innocent qu'égorge le bourreau.
Le caprice jaloux, la louche politique,
De l'intérêt des cours l'esprit systématique.
Ces monstres, vils enfans du tyran des enfers,
Vont infester les camps de leur souffle pervers.

O que de sang versé ! que de larmes stériles !
Vont causer vos combats devenus inutiles !
Que de braves Français dévoués au malheur !
Rois ! soyez pénétrés de honte et de douleur !
Il dit : et de ses yeux coulent de grosses larmes ;
Quels sinistres combats ; quelles funestes armes
Un langage incertain ne présage-t-il pas ?
Quels sont ces étendards ? quel sera ce trépas ?
Cependant les agrêts, brisés par la tempête,
Se trouvent réparés ; le pilote s'apprête.
Un frais ventilateur fait flotter ses trois lis.
L'onde est calme, et Phébus sort du sein de Thétis.
Il éclaire déjà le sommet des montagnes,
Redore les vallons, rechauffe les campagnes.
D'Artois, que le destin appelle en d'autres lieux,
Arrose de ses pleurs ce sol délicieux.
La grotte, le désert, et cette paix profonde,
Ont dégoûté son cœur des vanités du monde ;
Mais aux vœux de Louis il devait se prêter ;
Et trop paisible Ermite il fallut vous quitter.

Fin du septième Chant.

NOTES.

(1) *Il admire...* Et n'avons-nous pas vu dans ces jours orageux de la révolution, de grands seigneurs traîner la charrue, et confesser qu'ils préféraient leurs champs aux anti-chambres de Versailles. Que des femmes de la plus haute qualité réduites aux fonctions de fermières, se sont étonnées d'avoir perdu leurs vapeurs, et de manger avec plus d'appétit leur pain bis que les mets les plus exquis du temps de leur opulence.

(2) *A leurs sages regards...* Antigonus, Roi d'Asie, avait coutume

de dire que la Royauté était une honnête servitude ; et que si on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de la mettre sur la tête.

(3) *C'est à l'ombre...* Abderame III, Roi de Cordoue, après un règne de cinquante ans, laissa cet écrit tracé de sa main. « Cinquante « ans se sont écoulés depuis que je suis Calife. Richesses, honneurs, « plaisirs : j'ai joui de tout ; j'ai tout épuisé ; les Rois mes rivaux, « m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes « désirent m'a été prodigué par le ciel. Dans ce long espace de félicité apparente, j'ai calculé le nombre des jours où j'ai été heureux. « Ce nombre se monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, « le monde et la vie ». Précis historique sur les Maures d'Espagne, par M. Florian, 2.de époque.

(4) *Cyclope...* M. Borrelly, d'Aix en Provence, conserve la squelette d'un Cyclope. Ce n'était pas un de ceux qui mangèrent les compagnons d'Ulisse. Celui-ci n'était qu'un enfant né avec un œil seulement au milieu du front ; comme l'antiquité a coutume de représenter ces monstres. Spon, voyage en Provence... N'a-t-on pas vu encore dans le 15.eme siècle le nommé Haymon, né dans le Tirol, à une lieue d'Inspruck, qui avait seize pieds de haut, ayant assez de force pour porter un bœuf d'une main ; et un autre nommé Gilli, du même pays, de la taille de onze pieds de haut, qui parcourait la France en 1764.

Fin des notes du septième Chant.

CHANT HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Son voyage. Son arrivée au Boristhène. Un Épisode contenant les aventures d'un vieillard victime de la licence. D'Artois arrive à Pétersbourg. Il est témoin des largesses que l'Impératrice distribue au mérite. Son discours à la Reine. Générosité et réflexions de la Czarine.

La voile se déploye, et les eaux sont fendues;
La Sicile et le port semblent fuir dans les nues.
Les collines, les monts paraissent s'applanir,
La terre s'éloigner, d'autres rives venir.
A l'aide des zéphirs et des courans tranquilles,
En peu de temps on voit Malthe, Crète et les îles
Que Vénus habitait; Sparte, Athènes, Samos,
L'Olympe, Ida, Rhodope et le sublime Athos;
Mitilène, Larisse et les gouffres d'Egée,
D'Icare le tombeau, Léolide, l'Eubée,
Pallène, Ténédos, Pergame, Négrepont,
L'Ebre, le Simoïs, le Xante, l'Hélespont,
Thèbe (1), Argos, Illion, théatres politiques
Des amours et combats des chevaliers antiques.
Les monts, les mers volaient sous les yeux conducteurs
Du pilote attentif et des navigateurs.

TOULOUSE

Il semblait que Neptune, à travers ces empires,
Fendait le sein des mers, conduisait les navires;
Et ce Dieu, secondant les décrets du destin,
Fait passer le Bosphore. On entre au pont Euxin.
Les vents toujours en poupe, et soufflant vers l'Ucraine,
Font enfin aborder la flotte au Boristhène.
On jette l'ancre : on sort. On touche ces endroits
Où l'orgueilleux turban insultait à la croix,
Quand l'aigle moscovite a, par d'heureuses guerres,
Subjugué la Crimée, arboré ses bannières,
Et rendu fortunés ses maritimes bords,
Par ses lois (2), les beaux arts, le commerce et les ports.
Après des cris perçans et bouillans d'alégresse,
Traînés par des coursiers, d'Artois et sa noblesse,
Allaient vers Pétersbourg, quand une obscure nuit,
Que les fiers aquilons, dans l'air avaient produit,
Ou quand, peut-être encore, un opportun orage,
Porta les voyageurs au milieu d'un bocage;
Incertains de trouver un gîte hospitalier,
Ils marchaient au hasard de sentier en sentier.
Là, leurs pas et leurs yeux errent à l'aventure,
Quand on voit un palais d'une belle structure.
Les adresses de l'art, sa riante beauté,
Y forment un accord dont l'œil est enchanté.
Dans les murs enrichis de jaspe et de porphyre,
Brillent des bas-reliefs, où l'on a su décrire,
Des Troyens et des Grecs, les sièges, les combats,
La guerre des Romains, leurs consuls, leurs soldats,
Les Dieux et les héros, l'enlévement d'Hélène,
La chasse d'Adonis, le Thirse de Silène;

Silène dont les pieds se refusaient au poids
De son corps chancelant sous de bachiques lois.
Mais sous les toits dorés souvent le vice habite.
Le faste a-t-il toujours l'innocence à sa suite ?
C'était un jour de fête où les nœuds les plus doux
Au temple de l'hymen unissaient deux époux.
Au son des instrumens les danses domestiques
Appelaient les plaisirs et les ris pacifiques
Des myrthes enlacés par les doigts de l'amour,
Assortis avec art couronnaient ce séjour ;
Et Flore dans les airs, de ses mains ingénues,
Soutenait des festons et des fleurs peu connues.
Emblêmes innocens ! symboles amoureux !
Hélas ! sont-ils toujours des présages heureux ?
Par de tendres chansons, d'un concert unanime
Livrant en paix leurs cœurs au plaisir *légitime*,
Les parens, les amis, au milieu des festins,
Célébraient hyménée, invoquaient les destins.
Là sur de nobles tons, des voix mélodieuses
Chantaient l'accord parfait des familles heureuses,
Les peines, les plaisirs de l'amour conjugal,
Les transports paternels, le respect filial,
La gloire des époux, le triomphe d'un père
Qui sourrit à ses fils, réjouissant la mère.
Bientôt de bouche en bouche on sait que des Français
Amenés par l'orage aux murs de ce palais,
Des droits hospitaliers invoquent la loi sainte.
On accourt, on s'empresse, on conduit dans l'enceinte,
Les guerriers fatigués, dans un salon doré,
Par le naphte et l'asphalte à l'entour éclairé.

Sur des sièges couverts d'une peau zibéline,
Que bordait au dehors une riche crépine,
On les fit reposer. Les mets les plus exquis,
Pour appaiser leur faim, bientôt furent servis.
On chargea tour à tour le mense hospitalière
D'un mets rare et de fruits. D'un amphore de verre,
Un tokai généreux, travaillé par les ans,
A flots mousseux coula dans les airs pétillans.
Aucun de ce repas n'accusa la durée.
Là le Prince peignit la triste destinée
De Louis dans les fers; les complots des tyrans,
Les tourmens de la Reine et des Princes errants.
Ces tableaux qui traçaient cent horreurs, cent alarmes,
Des convives touchés provoquèrent les larmes.
Ils étaient tous pensifs : chacun fut attendri;
Tous versèrent des pleurs, hors le seul Colouskri.
Colouskri, fils unique, à la mort de son père,
Etait, de tous ses droits, l'héritier nécessaire.
Maître dur, ami faux, fils ingrat et cruel,
Insensible au malheur c'était son naturel.
Sur son front étaient peints les vices de son âme,
On y lisait ensemble et la honte et le blâme;
L'œil hagard, le teint blême, et le sourcil froncé,
L'humeur sombre, l'air brusque et le ton courroucé,
Tel était son portrait. L'orgueilleuse licence,
Qu'on nomme liberté, séduisit son enfance.
Un vice avec le temps devient nécessité:
A quoi ne conduit point la fausse liberté?
Cet attrait dominant le rendait indocile:
Alors il s'irritait quand un conseil utile

Éclairait son esprit; ou lorsqu'une leçon
Le pressait de goûter la solide raison.
Hautain, présomptueux, d'une humeur inflexible:
De ces vices naissait l'ascendant invincible
Qui détruit tout égard, tout devoir, tout honneur,
Tant cette liberté peut corrompre le cœur.
Tel un jeune coursier qui bondit sur l'arène,
Libre ne connaît point ni le mords, ni la rêne;
Il vole à tout hasard sur des bords étrangers,
N'écoute aucune voix, affronte les dangers;
Et bientôt ne suivant qu'un aveugle caprice,
Il bondit, tombe et roule au fond du précipice.
Absolu dans ses goûts, ardent dans ses désirs,
Ce fils croyait tout fait pour ses libres plaisirs.
L'orgueil lui faisait voir sa naissance plus pure,
Son esprit et son sang de diverse nature
Que celle d'un mortel. Tout n'était que pour lui.
Les lettres, les beaux arts n'étaient qu'un triste ennui.
La vertu qu'un vain nom, l'amitié qu'esclavage,
Le culte un préjugé conçu dans le bas âge.
Il méprisait les maux et les biens éternels,
Et les secrets remords, seul bien des criminels.
Malgré tout rachetant ces vices domestiques,
Il affectait partout des goûts asiatiques;
La pourpre des rubis, l'albâtre des cristaux,
Le feu des diamans, le charme des tableaux
Décoraient son palais; l'art simple, dans les nues
Lançait des gerbes d'eau; les bassins, les statues,
Les parcs et les vergers, les citronniers fleuris,
Les vases précieux étaient là réunis.

Heureux si la vertu secondant la fortune
N'eût rendu, de ces lieux, la présence importune.
Cependant de la nuit les lugubres flambeaux,
La fatigue encor plus invitait au repos.
Sous un dais de damas, près d'une tour obscure,
A l'abri du grand jour et du mortel murmure,
Sur un lit éloigné des rayons du soleil,
Le silence appelait le paisible sommeil.
Le prince dormait seul et sans autre lumière
Que l'occillation d'une flamme légère,
Encore elle partait d'un tison mal éteint,
Sur un autre tison, sur deux chenets restreint,
Lorsque sur tous les sens l'impérieux Morphée
Triomphait mollement comme sur la pensée.
Dans l'erreur d'un noir somme un essaim voltigeur
De fantômes hideux, enfans du dieu rêveur,
Sur ses ailes portait des songes sanguinaires;
Des mortels qu'on poursuit, images ordinaires.
Ce n'était que corps morts et des membres épars,
Que des fleuves de sang coulant de toutes parts;
Des poignards aiguisés, des piques hérissées,
Des échafauds rougis, des têtes entassées,
Quand d'Artois, éveillé par un bruit importun,
Vers le pâle foyer sent avancer quelqu'un.
A cette marche il prête une oreille inquiète,
Il entend une voix sourde, triste, imparfaite,
Qu'étouffaient des sanglots et des pleurs abondans,
D'une extrême douleur signes trop évidens.
A ce bruit le héros sent son âme frappée,
Il se trouble, il s'assied, il saisit son épée,

Et pressant de sa main le contour du rideau,
O terreur ! ô tristesse ! ô spectacle nouveau !
Un corps débilité, qu'une ombre encor de vie
Animait faiblement ; telle une fleur flétrie.
A peine il se traînait ; quelques longs cheveux blancs
Couvraient sa tête chauve, effet de ses vieux ans ;
Tous ses traits altérés, ses bras, ses mains arides,
Son front ridé, ses yeux abattus et livides,
D'un être presque mort annoncent les destins.
Tels on peint dans la nuit les larves, les lutins.
Trois fois cet inconnu se roule sur la terre,
Puis regarde le ciel, et d'une main sévère
Frappe son pâle sein par des coups redoublés.
Est-ce un homme vivant dont les sens sont troublés ?
«O toi ! qui *que tu sois, soit spectre, soit fantôme !*
Car je n'ose assurer qu'en toi je vois un homme,
Dit d'Artois ; qu'attends-tu de cet hôte étranger ?
Est-ce pour l'éprouver par un nouveau danger
Qu tu t'offres au sein d'une nuit triste et sombre ?
Mes yeux me trompent-ils ? ne verraient-ils qu'une ombre ?
Des spectres effrayans, de nouveaux hudekins, (3)
Viennent-ils dans ces lieux se jouer des humains ?
Peut-être que laissant ton urne funéraire,
Des gouffres du trépas tu revois la lumière,
Pour implorer des tiens quelque utile secours ?
Quel est ton sort ? ton nom ? de qui tiens-tu les jours ?
Car un prince peut-il sonder les autres hommes,
Ou lire sur leurs fronts, vains juges que nous sommes.
Alors, joignant les mains, l'infortuné vieillard :
Graces au ciel, dit-il, de ce que le hasard,

Après plus de dix ans de larmes et de chaînes,
M'offre quelqu'un à qui je peux conter mes peines.
Etranger! connaissez le maître de ces lieux:
Je suis de Colouskri le père malheureux.
Pour obtenir ce fils, mon épouse éplorée,
S'unissant à mes vœux, fatigua l'empirée.
L'éternel exauça son désir et le mien.
De nous naquit un monstre ennemi de tout bien.
Au sortir de l'enfance exécrable vipère!
Son fiel empoisonna les beaux jours de sa mère.
Cette fleur délicate en voyant de son fruit
Le germe corrompu, se fane et se flétrit.
Languissante, elle meurt de sa douleur profonde,
En abhorrant le jour qui la rendit féconde.
Bientôt je fus moi-même un obstacle éternel
A son ardente soif du timon paternel.
Je vivais trop long-temps; attenter à ma vie,
Pour regner à son gré, fut sa cruelle envie.
Souvent il médita des attentats secrets,
D'autres fois, du poison, il tenta les effets.
Enfin mettant le comble à sa rage inhumaine,
Sans égard pour mon âge, il m'excède, il m'entraîne
Dans un lieu souterrain, au fond de cette tour,
Là je gémis en vain, sur mon sort nuit et jour.
Le perfide ajoutant encor l'hypocrisie,
Feignit, auprès des miens, qu'un coup d'apoplexie
M'avait ôté le souffle au milieu d'un repas.
Pour mieux accréditer ce simulé trépas,
D'un simulacre vain on fit les funérailles.
Le chant que j'entendais me glaçait les entrailles,

Et les lugubres sons des cloches de ces lieux
Me firent soupçonner ce mensonge odieux.
Il prit un deuil ficiif, versa de fausses larmes,
A l'entour de ces murs il fit peindre mes armes;
Et mon unique fils, ce fils dénaturé,
Du fruit de ce trépas si long-temps desiré
Jouit impunément; et depuis tant d'années
Il n'a point adouci mes tristes destinées.
L'eau pure et le pain sec, livrés péniblement,
Dans ce cachot obscur font mon triste aliment.
Par hasard, cette nuit, ma garde vigilante,
Pour la première fois, et contre toute attente,
Négligeant les verroux d'une porte de fer,
Tremblant au moindre bruit j'ai quitté cet enfer.
On me laisse ignorer si cette âme effrénée
Connaît les tendres fruits, enfans de l'hyménée.
Mais si le Dieu vengeur, sensible à mes soupirs,
Daigne d'un malheureux exaucer les desirs,
Effaçant de mon nom jusqu'à la moindre trace,
Il éteindra le sang de cette horrible race.
Pourrait-il plus long-temps voir ce sang criminel
Provoquer le courroux de la terre et du ciel? »
Il dit; et chaque mot qui sortait de sa bouche
Dans le prince allumait contre ce fils farouche,
Tour à tour le courroux, la vengeance et l'effroi.
C'est ainsi que les tiens, ô mon frère! ô mon Roi!
Te traitent dans Paris, disait-il en lui-même.
Tes sujets ont foulé ton sacré diadême;
Et sans aucun égard ponr tes soins paternels,
Ces perfides enfans dans leurs cœurs criminels,

Séduits par les complots d'une troupe parjure,
Ont étouffé la voix de la sainte nature.
Seul avec tes chagrins, ton amour, tes malheurs,
Tu n'as pas un ami pour essuyer tes pleurs.
Le jour s'éteint, renaît pour te montrer tes chaînes.
La nuit presse la nuit de lui conter tes peines,
Tout s'arme contre toi dans ce cruel séjour;
Osons compter sur ceux qui tant nous font la cour!
Et ce qui doit toucher le tigre le moins tendre,
Nul ne peut t'aborder, te parler ni t'entendre:
Dans cet isolement un peuple sans pudeur
Insulte à tes liens, insulte à ta douleur.
Les farouches accens de sa profonde rage
Font mugir les échos de ton antre sauvage.
Ainsi quand un Arabe aussi dur que cruel
Enlève un lionceau de l'antre paternel,
Il l'enchaîne, il l'enferme, et dans l'ignominie,
Vil jouet, vil captif il consume sa vie.
Le cœur flétri ce roi des autres animaux,
Sans dignité, sans force endure mille maux.
Encore si les fers étaient la seule injure
Que mon Roi dût. Mais... Ciel! détourne cet augure!
Ces sombres vérités roulaient dans son esprit,
Quand le triste vieillard approchant de son lit,
Vit que ses yeux distraits par quelque noire image,
Laissaient couler des pleurs le long de son visage,
Ils pleurèrent ensemble, et leurs communs revers
Les affligeaient tous deux par des motifs divers.
Victimes d'un destin dont les affreux caprices
Les force d'éprouver deux étranges malices.

L'un gémit sur lui-même et sur un fils ingrat,
Et l'autre sur son Roi, sa famille et l'état.
Déjà l'aurore en feu de sa main immortelle
Préparait au soleil une course nouvelle ;
Les ombres de la nuit fuyaient devant son char,
Lorsque vers son réduit le timide vieillard
Va d'un pas chancelant. D'Artois bon et sensible,
Indigné d'un tourment si long et si pénible :
« Consolez-vous, dit-il, mortel persécuté !
Vos malheurs ignorés, votre captivité
Prendront fin, et bientôt les yeux de votre Reine
Par moi seront ouverts sur la rage inhumaine
Qui vous tient dans les fers. O Prince trop pieux !
Répond l'octogenaire, hélas ! connaissez mieux
Ce qu'exerce sur moi l'éternelle justice,
Pour punir de mon cœur l'incroyable malice.
Les crimes de mon fils, *si dignes des enfers*,
Mis à côté des miens sont encor moins pervers.
Sur une tête, ô Dieu ! qui devait m'être chère,
J'osai lever le bras... Quel horrible mystère !
Sous ce même lambris, à travers ce mur blanc,
Où paraissent à l'œil encor de traits de sang,
Employant le tranchant d'une hache cruelle,
Je fis jaillir le sang, les os et la cervelle,
Et de qui ? . . . Je frissonne et n'ose prononcer ;
D'épouvante et d'horreur mon cœur sent se glacer.
O manes de mon père ! ombre vindicative !
Cessez de me poursuivre, et d'une âme craintive
Acceptez les remords, les pleurs, le repentir ;
Je ne veux désormais que pleurer et souffrir ;

L'astre éclatant du jour doit être inabordable,
Et ne plus éclairer cet être abominable.
Que ne puis-je en ce lieu qui me sert de prison,
Y trouver un abîme encore plus profond ?
Et descendre vivant dans les royaumes sombres,
Pour cacher mon forfait dans l'épaisseur des ombres.
Malgré tout, de mon sort le caprice inconstant
S'adoucit, et son poids s'allège avec le temps.
A mes maux à la fin une longue habitude
M'accoutume et me fait goûter ma solitude ;
Car ce qui n'est d'abord qu'un cachot ténébreux
Pour moi doit se changer en un séjour heureux.
Mes larmes, l'eau, le pain qui font ma nourriture,
Ces haillons surannés, mon unique parure,
La paille de mon lit sur laquelle je dors,
Tout me plaît excepté le poids de mes remords.
Je vais en attendant que mon heure dernière
Vienne sceller la fin de ma longue carrière,
Rentrer dans mon réduit, fuir ce lieu d'attentats
Qui ne peut soutenir deux plus grands scélérats.
Prince, apprenez encore et du fils et du père,
Ce que peut sur l'esprit la licence arbitraire.
Sous le nom spécieux de sainte liberté,
Cette idole devint notre divinité.
Faux sages qui pressez les autres à vous suivre !
Vantez la liberté ! jamais on n'est moins libre,
Que lorsque follement, et par un vain orgueil
On se vante de l'être, et c'est là votre écueil !
Liberté vrai fantôme ! égalité barbare !
Systême destructeur ! digne fruit du Tartare !

Des lois et des états démons perturbateurs !
Des familles, des rangs désordres corrupteurs,
Le français les puisa dans son aveugle rage,
Et furent un effort de son zèle sauvage.
La liberté consiste à suivre son devoir,
A respecter les lois du suprême pouvoir.
Elle fut la première et funeste culture
Qui corrompit en moi la loi de la nature.
Avec l'âge elle accrut, rien ne la contraignait :
M'offrait-on un avis, mon cœur le dédaignait.
Ce vice qui jetta de profondes racines
Alluma parmi nous des guerres intestines ;
Ce palais retentit de menaces, de cris
Excités par des cœurs atrocement aigris.
A la fin je bravai le pouvoir légitime,
J'en secouai le joug, et devins par un crime
Libre et maître absolu ; ces aveugles transports
Me firent mépriser et devoirs et remords,
Et les feux des enfers et la foudre céleste.
Soit hasard, soit instinct ou châtiment funeste,
Ces horribles penchans se sont de père en fils,
Comme par héritage, avec le sang transmis.
Voilà ce que produit le zèle fanatique,
Sous le nom fastueux de liberté publique.
C'est fouler la raison, les mœurs, l'humanité,
Et briser les liens de la société. »
D'Artois reste muet à ce triste langage,
Ses sens dans la stupeur perdent leur libre usage.
Tel qu'un homme en suspends, par la foudre arrêté,
Privé de la raison, demeure épouvanté.

Tel encore au musée, au louvre, au capitole
D'une statue on semble attendre la parole.
Cependant les concerts des oiseaux d'alentour
Des graces du matin annoncent le retour.
Mais en vain les zéphirs charment par leurs haleines;
L'oiseau chante dans l'air, phébus dore les plaines;
Soleil, zéphirs, oiseaux tous vos attraits sont vains,
Le prince ne peut plus voir ces lieux assassins,
Fuyons, dit-il, fuyons cette terre maudite,
Cet habitacle impur que le forfait habite,
Hâtons-nous de gagner un pays éloigné,
De peur qu'à cet instant l'Éternel indigné
N'embrase de ses feux ce repaire d'impies.
Monstres dénaturés! exécrables furies!
Je vois, je vois ce toit, infortuné séjour!
Et ces murs teints du sang qui leur donna le jour,
Appeler sur leur tête une prompte vengeance,
Et provoquer des cieux l'éternelle sentence.
J'entends siffler les airs et la terre frémir,
La foudre s'allumer et l'enfer s'entrouvrir.
Tout s'élève contre eux. Ce père détestable,
Et ce barbare fils peut-être aussi coupable
Au Tartare en ce jour vont descendre vivans;
Fuyons encore un coup des hommes si méchans.
Le ciel était serein, les voitures légères,
Les coursiers pleins de feu dans des routes plenières,
Et mieux que tout cela deux anges protecteurs
A Pétesbourg dans peu portent nos voyageurs.
Là siège sur un trône où l'or couvrait l'ivoire,
Telle qu'une déesse éclatante de gloire,

L'auguste Aléxiouna. Ses gardes moins âgés,
La lance sur le flanc près d'elle étaient rangés;
Elle mettait alors le sceau de la justice
Sur de nouvelles lois pour ses corps de milice,
Et prodiguait des prix et des sommes d'argent
Au guerrier, à l'artiste, au sage intelligent.
Sur un tapis pourpré, de trame orientale,
Sous les yeux de la cour par son ordre on étale
Des couronnes, des croix, des cordons, des lauriers,
Des guirlandes de fleurs, des rameaux d'oliviers,
Et de riches fourreaux où sont autant d'épées,
Où l'on voit l'écusson et les armes frappées
De l'illustre Czarine. Au pied du trône encor
Elle fait déposer mille médailles d'or
Dont chacune avec art présente à la mémoire
Du règne Moscovite (4) un noble trait d'histoire.
Sur ce métal on voit l'Alexandre du nord
Construire des vaisseaux sur le baltique port.
Ce héros toujours grand, soit quil fonde l'empire,
Ou qu'à le ranimer nuit et jour il soupire;
Maniant tour à tour et le compas des arts,
Et le soc de Cérès et la foudre de Mars.
Dans l'une on le contemple élevé sur son trône,
Dans l'autre à Pultava couronné par Bellonne:
Ici dans les déserts sillonnant les guerets,
Là père des beaux arts prodiguant ses bienfaits.
Sur d'autres médaillons on y voit Catherine
D'Ismaïl, de Khoczins triomphante héroïne.
D'un côté c'est un astre éclairant ses états,
La foudre du croissant, l'arbitre des combats;

De l'autre c'est Minerve au milieu de son temple,
De ses Russes chéris et l'idole et l'exemple.
Ces emblèmes gravés, ces croix, ces écussons,
Les armes d'alentour, leurs chiffres, leurs blasons
Éternisent les faits des Princes Moscovites,
Leur gloire, leurs vertus dans les fastes écrites.
De son siège d'Artois admire tour à tour
Les talens, la valeur, les Muses et l'amour
Justement couronnés par les mains de la Reine;
Chacun reçoit l'éloge et le prix de sa peine.
Le guerrier mutilé par le feu des remparts,
Ou blanchi par les ans sous de vieux étendards,
Reçoit une croix d'or, de diamans ornée,
Au courage, à l'honneur, aux héros décernée.
Le soldat qui versa le sang pour son pays,
S'approche, et désormais l'aliment, le logis
Seront sa récompense, avec une médaille
Qui peint Pierre le Grand dans un champ de bataille.
C'est là que Potemkim, Engenlhardt, Romanzow,
Orlow, d'Algorouski, l'immortel Souvarow,
Fiers rivaux des grands Czars que suivit la victoire,
Sont couverts de lauriers par la main de la gloire.
Le magistrat fidèle observateur des lois,
Auprès de qui Thémis conserve un même poids,
Le ministre attentif à procurer des vivres,
Le savant curieux qui pâlit sur les livres,
L'astronome, l'artiste et le cultivateur,
Le commerçant, le peintre et le navigateur,
Enfin le favori des Muses et des graces,
Qui chante les héros sur le ton des Horaces,

Tous

Tous reçoivent des croix, des cordons, des présens,
Et surtout de la cour le capiteux encens.
Au milieu même encor de tant d'hommes illustres,
Deux époux qui s'aimaient depuis plus de dix lustres,
S'avançaient à pas lents, la Reine de ses mains
Entoure de joyaux leurs fronts encor sereins;
Baucis et Philémon eurent moins de tendresse,
Moins d'ardeur l'un pour l'autre, et jusqu'à leur vieillesse
Le flambeau de l'amour brûla toujours pour eux:
Ils servirent d'exemple à des enfans nombreux
Par leur hérédité des mœurs patriarchales,
Et la simplicité des vertus conjugales.
Temps heureux des bergers! où l'époux était roi,
Et l'épouse brûlait de vivre sous sa loi.
Pour terminer la fête une jeune bergère,
La rougeur sur le front, la démarche légère,
Au triomphe conduite éblouit tous les yeux
Par sa beauté modeste et son air gracieux;
Des nymphes d'alentour elle était la plus sage;
Elle avait des hameaux l'unanime suffrage,
A ses cheveux dorés on attache pour prix
Un éclatant tissu de superbes rubis.
D'Artois encouragé par la munificence
Que la Reine prodigue en chaque récompense,
Se lève de son siège. Alors de toutes parts
Les spectateurs sur lui fixèrent les regards,
Et d'un ton qu'animait la royale franchise:
« Princesse que ce jour, dit-il, immortalise!
En vous faisant régner sur l'empire des cœurs!
Daignez vous attendrir sur nos pressans malheurs.

Du faîte des grandeurs mon frère est dans les chaînes,
Victime des complots, des brigues et des haines;
Son trône est renversé, sa famille aux abois;
La cause des Bourbons est la cause des Rois.
Mais ces Rois vainement lanceront leur tonnerre,
Si vous ne leur prêtez votre foudre ordinaire.
Vous tenez dans vos mains parmi tant de revers
Le destin de l'Europe et de tout l'Univers.
Le vœu que je présente est le vœu de la France,
En vous elle a placé son espoir, sa défense.
Ses enfans fugitifs embrassent vos genoux,
Et nos héros guerriers attendent tout de vous. »
« Prince ! tous mes états, répond la Czarine,
Mes trésors, mes soldats, mes drapeaux, ma marine,
Sont voués aux Bourbons; leur sort, leurs intérêts
Me touchent aussi fort que ceux de mes sujets:
La déesse qui vole ainsi que la pensée,
M'apprit des conjurés la révolte insensée.
Nous gémimes de voir le plus beau des états,
Des guerres, du carnage et des assasinats
Devenir le théatre, et le Roi le plus juste,
Frappé par ses sujets, perdre son sceptre auguste.
Je l'appris, et ne pus que répandre des pleurs.
Quel cœur est insensible aux extrêmes malheurs?
Mais toute plainte ici deviendrait superflue;
Seigneur, ma volonté va vous être connue.
Prenez mes étendards, mes armes, mes vaisseaux;
Disposez de ma foudre et de mes généraux.
Le moscovite au casque orné de chevelures,
L'intrépide calmouk couvert de ses fourrures,

Marcheront à votre ordre ainsi que mes hullans,
Portés sur des coursiers fiers, jamais chancelans.
Le tatar policé, les mongols, les cosaques,
Les bachkirs revêtus de leurs courtes casaques,
Le tartare engendré au pied du mont Taurus,
Les sarmates glacés de larges peaux vêtus,
Tous sont prêts à s'armer de leurs flèches aiguës,
De sabres, de mousquets et de lances pointues.
Pour franchir Pétersbourg, Moscou, Grotno, l'Euxin,
Et la Bérésina, le Bouc, l'Elbe, le Rhin.
Unissez mes aiglons à ceux de l'Allemagne,
Au léopard Anglais, aux chaînes de l'Espagne,
Au lion du Batave, à l'aigle de Berlin,
Aux enseignes du Tibre, aux drapeaux de Turin.
Sous vos coups écrasez la secte monstrueuse,
Qui nous menace tous d'une chûte honteuse.
Du reste, à vos français proscrits et vagabonds,
Des bouches du Danube aux glaces des Lapons,
Mon empire est ouvert ainsi que ma fortune,
Qu'ils y soient à l'abri d'une crainte importune;
Protégés par mes lois, respectés en tous lieux,
C'est le devoir des Czars de ressembler aux dieux.
Soutenez toutefois votre âme courageuse,
La fortune n'est pas constamment orageuse.
Le sort cruel enfant de la fatalité,
Sans être astreint comme elle à la nécessité,
Se nourrit d'inconstance et de fâcheux caprices;
Mais on le voit après de sanglans sacrifices
Rendre aux infortunés sa plus grande faveur.
Ainsi l'astre du jour perd souvent sa splendeur,

Quand sa brillante orbite en parcourant l'ellipse,
Par un opaque corps est couvert et s'éclipse;
Mais bientôt reprenant son règne lumineux,
Il triomphe de l'ombre et devient plus pompeux.
De même le revers est souvent nécessaire,
Comme les ombres font ressortir la lumière.
L'héroïsme souffrant par le sort combattu,
Attendrit tous les cœurs amis de la vertu.
Le malheur d'un héros, surtout d'un prince illustre,
Aux rayons de sa gloire ajoute un nouveau lustre.
Sans le courroux du sort son nom allait périr,
La gloire ne s'acquiert que quand on sait souffrir.»
Elle dit : et suivant un transport héroïque,
Elle étale avec l'art du faste asiatique
Mille éclatans joyaux, et prodigue à d'Artois
Six cents médailles d'or qui peignaient ses exploits.
Son anneau, son portrait, trois brillantes épées,
Six voitures de cour de chevaux équipées.
Trois riches ceinturons de fil d'or rehaussés,
De chiffres amoureux aux bords fleurdelisés.
Elle eut encor voulu, dans le fond de son âme,
Y joindre les aveux d'une subite flamme :
Elle sait se contraindre, et maîtrisant son cœur
Elle couvre son front d'une noble rougeur.
Ces gages d'amitié, quels qu'en soient les prétextes,
Écueil de la vertu sont des présens funestes :
La Reine l'éprouva cette utile leçon,
Quand l'amour dans son cœur fit glisser son poison.

Fin du huitième Chant.

NOTES.

(1) *Thèbe...* Cet écart des règles géographiques ne doit point étonner quelqu'un qui voit bien que ce n'est pas un historien ou un voyageur, mais un poëte qui fait une description, et dont l'imagination n'est pas astreinte à l'exactitude d'un géographe

(2) *Par ses lois...* Depuis soixante ans la Russie a humilié la Chine, fondé des colonies sur les côtes de l'Amérique, surmonté le Caucase, soumis la Géorgie, dicté des lois à une partie de la Perse, dompté les Cosaques, détruit les Tartares, conquis la Crimée, divisé la Pologne, fait trembler la Porte, sur laquelle elle a conquis Khozïm, Oczakof, Bender, Ismaïl, et pour comble de gloire l'Empereur Alexandre a puissamment contribué, avec les autres Puissances alliées, à rétablir sur le trône des Bourbons Louis XVIII, et à cimenter une paix générale pendant deux fois.

(3) *Hudekin...* Esprit follet dont Tritême raconte des merveilles opérées dans la Saxe.

(4) *Du règne Moscovite...* Pierre III, fils du Duc de Holstin-Gotorp et d'Anne, fille de Pierre I, appelé au trône par Elizabeth, épousa Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, trop fameuse sous le nom de Catherine Alexiouna qu'elle prit en embrassant la Religion Grecque. C'est Catherine II, proclamée Impératrice après l'acte de renonciation que Pierre III fut contraint de signer. Ce malheureux Prince arraché du trône fut étranglé ou empoisonné dans sa prison. Les premiers momens du règne de Pierre III furent glorieux, mais il cessa bientôt d'écouter des avis salutaires.

Fin des Notes du huitième Chant.

CHANT NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

L'Amour. Passion de la Czarine. Sages conseils de sa Confidente. La Reine paraît les suivre. Ses combats. Ses soupçons jaloux. La présence du Comte rallume sa passion. Elle propose une chasse. Combat du Prince contre un sanglier. Repos. Suite de la chasse. Langage passionné. Sentimens, irrésolutions, et triomphe du Prince. Transports furieux de la Reine. Ses efforts vindicatifs.

Toi qui guidant les pas du tendre fils d'Ulysse,
Fis voir de Calypso, le perfide artifice,
Viens, aimable Déesse, animer de tes feux,
L'enfant de tant de Rois, digne des ses aïeux!
Dégage son grand cœur; soumets à ton empire,
D'un amour insensé le funeste délire;
Révèle des transports sagement combattus
Par de nobles conseils et de rares vertus.
Ce dieu, dont le pouvoir embrasse tous les âges,
Qui blesse, et sait dompter les naturels sauvages;
Qui nous donne la vie et quelquefois la mort;
Ce dieu tyran des cœurs, arbitre de leur sort;
Enfant capricieux, si digne de sa mère;
Enfant toujours caché sous l'ombre du mystère;
Ce dieu.... L'Amour enfin, l'amour a des accès
A nuls autres pareils, prompt à tous les excès.

Idole de notre âme, il est franc, hypocrite,
Doux, si vous le flattez, malin quand on l'irrite.
Le sage, l'insensé, tous brûlent de ses feux;
Chaîne aimable des cœurs! *fatal présent des cieux!*
Il est dieu, roi, berger; il gémit dans la chaîne,
Il balance la foudre, il séduit, il entraîne;
Dans les cours, les déserts, il se glisse en tous lieux,
Sous la pourpre, la bure, et les haillons poudreux;
Le pâtre en est blessé dans ses bois solitaires,
Comme le nautonnier sur les ondes amères.
Ce vœu de la nature anime les oiseaux,
La brute, le reptile et les peuples des eaux.
Sous la zone torride et les glaces du pôle,
L'amour règne partout jusqu'aux antres d'Eole;
La fable en décora les temples et les dieux,
Le mit dans les enfers, et même dans les cieux.
Heureux! qui de bonne heure évite ses amorces!
Plus on le goûte, et plus on lui donne de forces.
Souvent son charme aimable est un subtil poison,
Qui de l'adolescent éclipse la raison;
Et souvent le vieillard, dans son âme glacée,
Malgré lui sent renaître une flamme insensée.
Mais en vain conçoit-il un frivole désir,
L'amour est un tourment pour lui, non un plaisir.
L'amour offre au vieillard encore des images,
Il est de tous les temps, il est de tous les âges.
Dans la fraîche jeunesse on aime avec candeur;
Dans le retour de l'âge on brûle avec fureur.
L'héroïne du nord n'avait plus ces beaux charmes
Que flétrissent les ans et le trouble des armes.

Le souci des états, non celui de l'amour,
Occupait son esprit et celui de sa cour.
Les sièges, les combats, les bruyantes conquêtes,
Le tumulte des camps étaient ses seules fêtes.
Elle était de Bender, d'Ismaïl, de Choezim,
La foudre encor brûlante, et l'effroi de Sélim.
Au dessus de son siècle, au dessus d'une femme,
Par sa gloire, ses lois, les vertus de son âme.
Bravant tous les partis, balançant dans ses mains,
Du trône Polonais, le sceptre et les destins,
Et le sort du croissant, et celui de la France.
Telle était Catherine; alors qu'en sa présence
Le fier d'Artois parut pour invoquer son nom,
Ses trésors, ses drapeaux, ses soldats, son canon.
Les traits, le port, la voix, la franchise énergique,
Les grâces, les vertus de ce prince héroïque....
Non, ce fut le flambeau, qui brûla pour les dieux,
Qui fit voler sur elle un feu mystérieux.
Trois fois dans sa grande âme une aimable nuage,
Se forme, se dissipe, et lui laisse l'image
D'un héros malheureux, digne d'un meilleur sort,
Digne de commander aux nations du nord.
Mille monstres flottans, mille vagues pensées,
Fantômes fugitifs! chimères insensées!
En elle font germer ce doux frémissement
Qui fut de sa fureur le fatal élément.
La nuit témoin secret de sa sollicitude
Et de l'espoir qu'en vain elle étouffe, elle élude;
La nuit, loin de noyer dans les sombres vapeurs
Ces funestes soucis, ces naissantes erreurs,

Ne fait que retracer par de songes frivoles,
La présence d'Artois, ses regards, ses paroles.
Il lui semble le voir, sentir, lire en ses yeux,
Et même dans son cœur de réciproques feux.
De ce cœur elle croit, ainsi que d'une place,
Le triomphe assuré, la conquête efficace.
Fatale illusion! qui ne s'informe pas
Si l'on a sur son front encore des appas.
Mais l'amour est crédule, aveugle et téméraire:
Sans fondement il croit, sans motif il espère.
Le jour chasse la nuit, non d'Alexiouna,
Ce qui charma son cœur, ce qui l'empoisonna.
L'aurore à peine luit que près d'elle elle appelle
La seule confidente et le témoin fidelle
De ses replis secrets. Fédérine se rend,
Fédérine dont l'art et le rare talent
Sont de faire goûter un conseil salutaire.
Toujours elle guida, par des traits de lumière,
Les grands événemens, le destin de l'état,
La gloire, l'intérêt, l'honneur du potentat.
Elle avait à la cour, au dessus de tout autre,
Les vertus de son sexe, et les vertus du nôtre.
Maîtresse de son sort, libre de tout lien,
Même elle détestait jusqu'au nom de l'hymen.
Le souffle empoisonné des cours, ni leur ivresse,
Ne purent altérer sa rigide sagesse.
Tels on dit que les flots d'un fleuve au sein des mers,
Roulent leur pur cristal sans devenir amers.
«O toi, de mes secrets sage dépositaire!
Fédérine, dit-elle, à mon âme si chère!

Viens, connais la rigueur d'un mal qui, jour et nuit,
Me tourmente, et me plaît, et partout me poursuit.
Depuis que devant moi ce Français adorable,
Qu'un front sans ornement ne rend que plus aimable,
Parut à mes regards, avec cet air touchant,
Ce port fier, ce front mâle, un prestige, un penchant,
Un charme irrésistible, une attractive flamme,
Compagne des amours, s'empara de mon âme,
Enchaîna tous mes sens; je demeurai sans voix.
Un frisson me saisit, ainsi qu'un tendre effroi.
Hélas! je n'entends plus; un voile est sur ma vue.
Je me sens sans haleine, agitée, éperdue.
Peut-être ainsi que moi (je ne le voudrais pas)
D'autres goûtent ici l'effet de ses appas.
Des traits de ce héros, qui pourrait se défendre?
Qui pourrait, sans brûler, l'envisager, l'entendre?
Ses graces, son maintien, cette douce fierté,
Ce front majestueux, cet air de dignité,
Ses disgraces, ses pleurs, les chaînes de son frère,
Et plus que tout cela, cet heureux don de plaire,
Qui subjugue l'esprit et triomphe des cœurs;
Tant d'attraits séduisans, tant de charmes vainqueurs,
Son caractère franc, ce ton sans artifices,
Et ses rares vertus, objet de mes délices,
Tout en lui, tout respire et le prince et l'amant:
Tel te doit-il paraître aimable, beau, charmant.
Je sais qu'encore neuve et toujours trop austère,
Tu blâmeras en moi, comme un feu téméraire,
Cet amour; mais il n'a rien qui soit criminel,
Il est juste, innocent, aux yeux de l'éternel.

Ce qui se passe en moi n'est que cette tendresse,
Cette force attachante, et cette douce ivresse
Que me fit éprouver, pour la première fois,
Le grand Czar, qui mourut victime de nos lois.
L'amour est l'aliment d'une âme peu commune :
Sans ce bien que me sert mon trône et ma fortune?
Le cœur cherche à s'unir ; un époux effacé,
Par un autre est toujours justement remplacé.
Le frère de Bourbon ne fait qu'à ma mémoire
Rappeler son printemps, son nom, son cœur, sa gloire;
Il est tel que lui-même, aussi noble, aussi fier,
Plus généreux peut-être, aussi brave guerrier.
Si d'Artois comme lui n'a point une couronne,
Ce n'est point la vertu, mais le sort qui la donne.
Il suffit qu'il en soit, ainsi que ses aïeux,
Digne aux yeux de la terre, et seul digne à mes yeux.
Ce n'est donc qu'un époux dont cet autre est l'image,
Que j'aime innocemment sur le retour de l'âge.
D'ailleurs, si comme alors il n'était point sacré,
Qu'importe si ce feu demeure concentré?
Car mon cœur de sa flamme assez sera le maître
Pour ne pas se trahir en la faisant connaître :
Car si je soupçonnais que ce feu malgré moi
Eclatât et fût su de quelque autre que toi,
Pour prévenir le poids de cette ignominie,
La honte et les remords dont je serais suivie,
Ne pouvant supporter, ni survivre à mon sort,
Je forcerais mon bras à me donner la mort.
Juge moi cependant ; mais loin d'être sévère,
Prends pitié de ta Reine, et dis-moi qu'ai-je à faire?

Je tremble, je me meurs, appaise les remords
Qui déchirent mon sein malgré tous mes efforts.
De ce Français je crains et j'aime la présence :
Mais je ne sais pourquoi je rougis quand j'y pense. »
«Princesse ! vous devez avoir lu sur mon front,
Ce que je dois penser d'un amour aussi prompt,
Répondit Fédérine. Après un long veuvage,
Je ne m'attendais pas qu'au déclin de votre âge,
Un amour violent vînt flétrir vos lauriers
Et servir de scandale à vos sages guerriers.
Je ne m'attendais pas qu'un cœur si magnanime,
Des plus hautes vertus germe fier et sublime,
Fût la dupe honteuse, et l'esclave forcé
Des remords que vous cause un délire insensé.
Ces transports perceront ; l'éclat de cette flamme
Ne pourra qu'apporter des regrets dans votre âme.
Le plaisir est amer après qu'il est connu :
Il est doux d'en avoir, cruel d'en avoir eu.
En vain alléguez-vous pour excuse plausible
Que le cœur est trop faible et sa flamme invincible ?
En vain alléguez-vous le défaut de pouvoir,
Pour vaincre son amour on n'a qu'à le vouloir.
Ne vous offensez pas surtout de ma franchise,
Quand à vous dessiller votre honneur m'autorise.
Telle que j'ai paru, sans fard et sans apprêt,
M'oubliant pour chercher votre seul intérêt,
Telle je paraîtrai sans orgueil, sans bassesse,
Ménageant votre gloire et non votre faiblesse.
Je hais des courtisans les mensonges trompeurs,
Des caprices des Rois, zélés adulateurs,

Encensant leurs penchans, souvent leurs injustices,
Pour regner à leur place, entretenant leurs vices.
Favoris sans mérite, envieux intrigans,
Etourdissant les Rois par des plaisirs bruyans,
De peur que de leur peuple ils n'entendent les plaintes,
Et des vexations les horribles atteintes;
Cherchant à s'aplanir le chemin des honneurs:
Des chûtes d'un état, lâches avant-coureurs.
Pour moi je ne saurais, voulût-on m'y contraindre,
Au dépens de l'honneur, tromper, flatter, ni feindre.
Madame, pour juger votre penchant nouveau,
Prenez de la raison le lumineux flambeau.
La prudence et l'honneur, surtout la loi divine,
Tout abhorre et proscrit la flamme adultérine.
Le prince a son épouse, il ne peut être à vous:
Et vous voulez l'avoir pour amant, pour époux.
Flattez-vous, mais du ciel les lois sont transgressées;
Dieu condamne du mal jusqu'aux moindres pensées.
Il défend, en vertu de la foi du chrétien,
Les sacrilèges nœuds qui profanent l'hymen.
Mais je veux qu'oubliant tout remord, toute crainte,
Vous fouliez la raison, et du ciel la loi sainte.
Je veux que ces motifs devenant superflus,
Vous vous fassiez un front qui ne rougisse plus.
Dans le fond, après tout, vous seriez-vous flattée,
Vous seriez-vous peut-être à ce point aveuglée
De croire sans sujet, et dupe de vos feux,
Que ce prince étranger *correspond à vos vœux?*
Eh quoi! se doute-t-il dans sa disgrace extrême,
Sans motif, sans espoir, que la Czarine l'aime?

Et quand il le saurait ; sa vertu, son honneur,
Voudraient-ils une flamme indigne de son cœur?
Lui, qui dans ce palais, glacé par l'infortune,
Est bien loin d'y chercher une flamme importune ?
D'un si frivole espoir n'abusez point vos feux :
Ces feux ne sont point faits pour l'homme malheureux.
Songez donc, grande Reine ! au nom de votre gloire,
Que de tous vos exploits la plus belle victoire
Est de dompter l'amour, ses charmes, votre cœur,
Votre sexe, un héros, et votre folle erreur.
Le vice est lâcheté ; l'amour est son amorce.
Point d'exploit sans combat, point de vertu sans force.
La gloire ne s'acquiert que par de grands efforts ;
Un grand cœur sait dompter les penchans les plus forts.
Pour guérir un grand mal écartez-en la cause :
Le péril est certain pour celui qui s'expose.
Ne comptez pas non plus sur votre fermeté,
Ni sur l'art de brûler sous un masque emprunté.
On ne saurait contraindre une flamme intestine,
L'amour trompe, et la cour tôt ou tard vous devine.
La honte et le dépit marcheront sur vos pas,
Voyant que vous aimez qui ne vous aime pas.
Ecartez donc d'Artois ; triomphez de vous-même,
Honorez l'amitié, non ce qu'elle a d'extrême. »
«Tu m'arraches le jour, cruelle ! que dis-tu ? »
Dit la Reine en pleurant, « ta farouche vertu
Achève de porter, par ses dures maximes,
Le poignard dans mon cœur. Eh quoi ! d'autant de crimes
Qu'il pousse de soupirs, qu'il forme de souhaits,
Tu rends ce cœur coupable aux yeux des saints décrets.

Et pour comble de maux, pour comble de disgrace,
Tu veux que loin de moi je proscrive, je chasse,
De mon empire entier, ce prince sans appui,
Et tu voudrais encor que ce fût aujourd'hui ?
Devoir trop inhumain ! où sera son asile ?
A qui n'aima jamais ce remède est facile....
Cependant mon honneur et mon rang à la fois,
Et du ciel offensé, les rigoureuses lois,
Exigent, tu me dis, cette dure justice;
Je le dois par état, je dois ce sacrifice :
Et de plus tu le veux, il suffit; tes avis
Sont sacrés, et bientôt tu les verras suivis.
Je n'ai que trop tardé : je rougis pour ma gloire.
Remportons donc sur nous une sage victoire.
Fédérine ! à l'instant, va, vole, cours chez lui;
Dis-lui que sans retard il s'en aille aujourd'hui;
Qu'il quitte ce palais, Pétersbourg, la Russie :
Sans m'entendre, me voir, que je sois obéie....
Mais écoute : est-ce un mal de l'entendre, le voir ?
L'humanité n'est pas contraire à mon devoir ?
Arrête, il n'est pas temps; dis au prince qu'il vienne :
Il faut que je le voie et que je l'entretienne.
Ton zèle m'est suspect, ainsi que ton courroux :
Tes conseils pourraient bien cacher un cœur jaloux.
De quoi te mêles-tu ? c'est à moi de lui dire
S'il doit, ou demeurer, ou quitter mon empire.
Il pleurera sans doute; il baisera ma main :
Il me semble le voir s'attacher à *mon sein*.
Non, l'amour n'a pas d'âge; il m'aime, j'en suis sûre :
Tout d'un Bourbon est grace, et rien n'est imposture.

Ses yeux sont de l'amour la vive expression :
Tout montre en lui, pour moi, sa tendre passion.
Amour! charme secret !.... Destin de notre vie !
Ame de l'univers !... mais que fais-je ?... ô folie !...
Pardonne, Fédérine ! une incroyable erreur,
Aveugle mon esprit, tyrannise mon cœur.
L'aiguillon du remord succède à mon ivresse;
Mes sens sont pénétrés de joie et de tristesse.
Le calme cède au trouble, et le trouble à son tour
Paraît, fuit, reparaît, et fait place à l'amour.
Cet amour et la honte ensemble sont au prises,
Et mon âme est en butte à deux étranges crises.
Je veux et ne veux pas; je me cherche et me fuis.
Pour gagner ma raison je m'efforce et ne puis.
De deux tyrans cruels déplorable victime !
Je déteste et chéris, et l'honneur et le crime.
Je vois ce qu'il faut suivre, et ce qu'il faut haïr;
Je bannis la sagesse, et j'en ai le désir.
Sans cesse ainsi mon cœur à soi-même contraire,
Suit le mal qu'il faut fuir, fuit le bien qu'il faut faire.
En vain pour rassurer mon esprit combattu,
Dans mon cœur déchiré, je cherche ma vertu.
Que dis-je, n'est-ce pas une étrange folie
De nourrir une flamme inutile ennemie ?
Pour un prince sans trône, errant dans l'univers;
Un transfuge accablé par d'éternels revers ?
Un ingrat qui ne suit que ce qui l'intéresse,
Qui méprise mon âge et rit de ma faiblesse ?
Eh ! qu'a-t-il fait pour moi ? quels élans, quels transports
Vois-je éclater en lui, sous tant de beaux dehors ?

Sous

Sous ce dehors peut-être est-il dur et farouche?
Car pour dire qu'il m'aime a-t-il ouvert la bouche?
Sort affreux de mes jours! Dieu tyran de nos cœurs!
Mon âme se remplit de toutes les terreurs
Qu'inspire la faiblesse et qu'invente ma flamme:
Tout me devient suspect, tour tourmente mon âme.
Peut-être, (quel soupçon vient encor me troubler)?
Sombre et cruel destin cesse de m'accabler!
Peut-être un autre ici le charme et le captive,
Il l'aime sans savoir que ma flamme est plus vive.
Ingrat! oui, je le vois, tu rejettes mes feux;
Un autre t'a blessé par des traits plus heureux;
Mais quel est cet objet qui m'éclipse ou m'égale?
Quelle est cette beauté, qui devient ma rivale?
Téméraires! craignez tous les deux mon courroux.
La foudre est en mes mains prête à tomber sur vous.
Vous avez beau cacher devant moi vos alarmes,
Vos sermens, vos soupirs, et vos trop douces larmes.
L'amour ne peut long-temps sceller ses attentats,
Il se trahit lui-même après quelques combats.
Irritez mes fureurs, outragez ma faiblesse,
Déchirez-moi le sein, punissez ma tendresse:
Mais vous ne fuirez pas mes redoutables coups:
On a tout à risquer de mes transports jaloux.
Informe-toi de tout, ma chère Fédérine!
Sers au moins une fois les vœux de ta Czarine.
De tes scrupuleux soins, de ton exact rapport,
Va dépendre en ce jour, *ou ma vie, ou ma mort.*
Cours, vole sur les bords de mes claires fontaines;
Fouille dans mes jardins, sous ces pins, sous ces chênes.

Ecoute-les de près ; lis surtout dans leurs yeux ;
Pénètre leurs desseins ; suis pas à pas leurs jeux.
Sonde ces lieux obscurs, cet antre solitaire,
Ces myrthes ombrageux asile du mystère.
Est-ce de nuit, de jour? le prince était-il seul?
Que faisaient-ils ensemble au pied de ce tilleul?
N'étaient-ils pas cachés sous ces ifs, sous ces saules?
Se parlaient-ils tout bas? quelles sont leurs paroles?
Poussaient-ils des soupirs? répandaient-ils des pleurs?
Se fixaient-ils tous deux? contaient-ils leurs douleurs?
Quels sermens se font-ils? quels dons? quelles promesses?
Traîtres! vous expierez ces funestes caresses. »
Ce délire augmentait quand on entend du bruit ;
D'Artois entre au palais, s'avance, est introduit.
Hébé conduit ses pas. Le miel sort de sa bouche.
La Reine, au teint ardent, à l'œil encor farouche,
Se calme en le voyant, reprend un air serein :
Tel le soleil vainqueur dissipe, le matin,
Les vapeurs que la nuit répand sur l'hémisphère,
Ou fait fuir cet oiseau qu'offusque la lumière.
Ce n'est pas cet esprit qu'occupent les soucis,
Les noirs pressentimens, les soupçons, les mépris,
Elle oublie à l'instant ses foudres vengeresses,
Ses combats, ses fureurs, ses jalouses ivresses.
Du prince qu'elle voit, les charmes séduisans,
Mieux encor de l'amour, les prestiges puissans,
Désarment son courroux, triomphent de son âme :
La faiblesse renaît ; elle redevient femme.
Cependant de son frère occupé nuit et jour,
D'Artois était bien loin de penser à l'amour ;

Tantôt il le voyait, à travers d'un vain songe,
Poursuivi par les siens, noirci par le mensonge;
Tantôt c'est le poignard qui lui sert d'assassin,
Ou le poison rongeur qui lui glace le sein.
Le désir d'arrêter les ligueurs frénétiques
Par l'effort vigoureux des armes moscovites,
Et de venger son Roi, sa patrie et les cieux,
Le tourmente et le suit dans ces superbes lieux.
La cour de Pétersbourg, ses politiques fêtes,
Ses agitations, ses goûts, ses étiquettes,
Lui rendent son séjour insipide, ennuyeux.
Cette foule importune, amis faux, envieux;
Ces cercles compassés, de femmes intrigantes
Qu'amollissent le faste et les modes galantes,
Ont beau l'environner, leurs soins sont superflus:
Femmes, fêtes, amours, rien ne le touche plus.
Seulement il gémit, il soupire en silence,
Et tournant ses regards, vers les cieux de la France:
«Grande Reine! dit-il, je reviens près de vous,
Pour presser l'armement que nous attendons tous.
Ordonnez aux héros vainqueurs de la Crimée,
De rallier leurs corps, de former une armée;
Et de suivre mes pas aux campagnes du Rhin,
Pour seconder Madrid, Vienne, Londres, Berlin.
Ces soldats que l'on vit aux bords de la mer Noire,
Abattre, du croissant, la tyrannique gloire,
Et rougir les courans du Danube profond,
Arracheront des fers le *malheureux Bourbon*.
De l'Euphrate au Volga, de l'Irtis au Bosphore,
On chantera le nom que la Russie adore;

Et l'éternel encens d'un tendre souvenir,
Brûlera dans les cœurs des Français à venir.
Ils diront que le Nord forma cette héroïne,
Adorable Princesse, immortelle Czarine,
Dont le bras généreux fut le sauveur des Rois,
Et se couvrit de gloire en défendant leurs droits.
Ils diront qu'elle fut, par sa brave milice,
L'étoile favorable et la restauratrice
Du trône des Bourbons, du sceptre de Clovis,
Qu'elle fit reverdir et refleurir leurs lis.
Ils rediront enfin, que sensible et fidèle,
L'infortuné d'Artois trouva grace auprès d'elle. »
Il dit : ce dernier mot comme un trait enchanteur,
De la Reine, en secret, électrisa le cœur.
Le baume qu'on distille au fond d'une blessure ;
Dans l'ardeur de la soif, la fraîcheur d'une eau pure,
Calment moins la douleur, que les traits séduisans
Ne charment de ce cœur les soucis dévorans.
C'est l'amour qui parlait, c'est ce Dieu sous ses armes ;
Il en avait la voix, le souris, les doux charmes.
Peut-elle résister à ces puissans ressorts ?
Que de soins elle prend ! que de tours ! que d'efforts !
Pour montrer son orgueil et cacher sa faiblesse,
Sous le maintien forcé qu'enveloppe l'adresse.
Victime de l'amour, victime de l'honneur,
Chacun des deux rivaux veut devenir vainqueur.
Elle n'ose fixer ce genre de conquête :
Fédérine surtout la gêne et l'inquiète.
Fédérine qui sait l'aimer, la respecter,
Lui conseiller le bien, et jamais la flatter.

Après ces grands combats d'une guerre intestine,
Ainsi le cœur blessé fit parler Catherine :
«Prince ! vous connaissez déjà mon sentiment ;
Je parlerai sans fard et sans déguisement.
Tout est à vous ; je veux que tout vous obéisse,
Ministres, courtisans, flottes, trésors, milice.
Commandez ; Pétersbourg, Archangel et Moscou,
Ont ordre de s'armer et de marcher pour vous.
Cette offre est encor peu ; que ne pouvez-vous lire....
Fédérine le sait ; il est un autre empire
Qui vous offre son sein, et ne croit être heureux
Que quand vous agréerez et son sceptre et ses vœux.
Il est de grands secrets que les Rois doivent taire,
Ou ne les révéler qu'à l'ombre du mystère.
Sur cet aveu réglez vos plus grands intérêts,
Et mesurez ainsi le cours de mes bienfaits.
Peut-on voir d'un œil sec vos yeux couverts de larmes ?
Peut-on ne pas sentir la force de vos charmes ?
Les égards, les malheurs, une tendre pitié
Font naître dans mon sein les cris de l'amitié.
Que dis-je ? On ne sent pas l'amitié toute pure :
Un autre sentiment seconde la nature.
Hélas ! je ne saurais le démêler en moi ;
Est-ce pitié, vertu, devoir, je ne sais quoi ?
Mais tout ce que je sens, et que je ne puis taire,
C'est que d'un grand guerrier l'image douce et fière,
Dans la clarté du jour, dans l'ombre de la nuit,
Partout se renouvelle et partout me poursuit.
Elle est dans mes jardins ; elle est dans cette enceinte ;
Dans les eaux, sur les fleurs, partout elle est empreinte.

Le héros, sous mes yeux, tantôt monte un coursier,
Tantôt vole et s'enfuit sur les pas d'un limier.
Je l'entends, je le vois au bord de nos fontaines,
Dans nos temples sacrés, dans nos bois, dans nos plaines;
A la chasse perçant les daims ou les perdraux;
A la nage fendant la surface des eaux.
Il est dans mon palais, autour de ces murailles,
Sur le gazon mousseux, sous l'arceau des rocailles.
Que ne puis-je le suivre à travers les dangers!
Au milieu des combats, sous des cieux étrangers,
Pour être le témoin, ou l'auteur de sa gloire,
Et par un beau trophée illustrer sa victoire!
En attendant que tout soit prêt pour le départ,
Au luxe de ma cour, grand Prince! prenez part.
Partagez nos festins, oubliez vos disgraces;
Goûtez le noble attrait de nos bruyantes chasses.
Sur les bords fortunés d'un fleuve dont les eaux
Forment en serpentant mille petits ruisseaux,
S'élèvent dans les airs nos royales *Casines*,
Lieux libres, destinés aux plaisirs des Czarines.
Là sont des bois coupés par de larges vallons,
Des rochers dépouillés, des guerets sans moissons,
Des ravins inégaux, peuplés par des bruyères,
Qu'occupent au lointain quelques rares chaumières.
C'est là que nos chasseurs, exempts de tous soucis,
Vêtus à la légère, armés de leurs fusils,
Poursuivent d'un chevreil, d'un daim, ou d'une biche,
La trace passagère au milieu d'une friche;
Et lorsque fatigués par la course des chiens,
Ils cherchent le sommeil, ou les doux entretiens,

A leurs désirs pressans s'offrent des solitudes,
Des grottes, des lieux frais exempts d'inquiétudes.
C'est là que des rochers les paisibles sermens,
Sont sacrés, et toujours fidèles aux amans.
C'est là que les échos, les zéphirs, les fontaines,
Ecoutent, des bergers, les plaisirs et les peines. »
Elle dit : à l'instant on entend dans les airs
Les sons du cors de chasse et mille bruits divers.
Brifaut, chef de la meute ; Alire, Athis, Pindare,
L'impétueux Candor, la volage Fanfare,
Mélampe le tigré, Réveille, Furibond,
Colon fier et léger, Bélette, Timpanon,
Mirau, Tayau, Renfort, Brillant, Bélau, Finette,
Le fougeux Soliman, l'ardente Colinette ;
Cent autres par leur nom célèbres à jamais,
Vont déclarer la guerre aux hôtes des forêts.
Les regards enflammés et la langue saillante,
Le souffle halètant, et la voix glapissante,
Tous suivent à l'envi les pas du grand veneur,
N'écoutant que sa voix, leur instinct, leur ardeur.
Rustaud à l'œil subtil se tapit contre terre,
Puis s'élève, s'élance, et ce genre de guerre
Lui fait souvent changer les postes du terrier
Pour traquer, relancer, et saisir le gibier.
Ici l'on voit un cerf, sa ramure s'enlace
Dans des buissons épais que le saule entrelace.
Ses yeux versent des pleurs, à la force il se rend :
Brifaut va l'étrangler de sa féroce dent.
Là c'est un marcassin, un faon, un daim timide,
Fuyant, atteints, percés d'un plomb chaud et rapide,

Le lièvre fugitif, le sauvage lapin,
Succombent sous le feu du mousquet inhumain.
La perdrix, qu'a blessé la charge meurtrière,
File, monte à la nue et retombe par terre.
Un invincible attrait domine les limiers,
Les braques, les courans, les bassets, les lévriers.
Malheur au quadrupède, au fauve, au volatille,
Cachés dans les roseaux, tapis dans leur asile;
Ils succombent bientôt sous le feu destructeur,
Sous la griffe ou la dent de la meute en fureur.
Dans ces champs, la Czarine, unique chasseresse,
Provoque du coursier l'excessive vîtesse.
Non, l'amour n'est pas sage, elle affronte les bois,
Pour suivre, au moins des yeux, l'indifférent d'Artois.
Déjà dans l'épaisseur d'un immense bocage,
La meute aux cris aigus a fait un grand carnage.
Lorsque d'une bruyère, un sanglier frémissant,
Lancé par Furibond, montre un front menaçant,
Il vole vers le Prince, et de sa dent féroce
Il abat son coureur dans une large fosse.
Le guerrier se relève, et d'un air courroucé,
Franchissant d'un pas sûr le cheval terrassé,
Il fond la pique en main sur la sauvage bête,
Qui se dresse, bondit, frémit, hurle, s'arrête.
Trois fois pour la percer d'Artois lance son fer,
Et trois fois le plongeant il ne perce que l'air.
Souvent le danger plaît, le péril a ses charmes,
Surtout quand au courage on sait unir les armes.
D'Artois la suit, la presse, il ne peut la saisir:
Ce combat incertain cause un affreux plaisir.

Le monstre se hérisse, et gardant le silence,
Il présente aux limiers sa terrible défense.
Brifaut l'attaque en vain, Colinette et Tayau
S'élancent, et des dents lui déchirent le dos.
Et tandis que Candor lui donne une morsure,
D'Artois lui fait aux reins une large blessure.
Inégal au combat, impuissant contre tous,
Rugissant de fureur, l'œil brûlant de courroux,
Il tombe sur le sol, se relève, retombe :
Mais bientôt accablé sous le nombre il succombe;
Il bondit, il trémousse, et roulant sur son flanc,
Il expire, nageant dans l'écume et le sang.
De joie et de plaisir les véneurs tressaillirent,
Et les échos voisins de leurs cris retentirent.
L'airain sonne, et le cor de son bruyant éclat,
Rappelle les chasseurs, termine le combat.
La Czarine, témoin du péril effroyable
Que venait d'inspirer cet assaut redoutable,
Immobile, tremblante, à peine respirait;
Ses bras étaient sans force et son cœur soupirait.
Une froide sueur, signe des grandes peines,
Sillonnait tout son corps et lui glaçait les veines.
Chaque bond, chaque effort que le monstre en fureur
Faisait contre d'Artois, la couvrait de pâleur.
Ces yeux étincelans, cette gueule béante,
Et les crins hérissés de la bête sanglante,
Ses hurlemens aigus, ses féroces transports,
Pénétraient tous ses sens, lui donnaient mille morts.
Le danger est passé pour l'objet qu'elle adore,
Et quoiqu'il ne soit plus elle le craint encore.

Tel, après un naufrage, un nocher étonné,
Doute encore s'il vit tant il est consterné.
Cependant le repos, à tous si nécessaire,
Succède à la fatigue. Un antre solitaire,
Dans les flancs d'une roche, à l'abri du soleil,
Loin de tout œil profane appelait le sommeil.
D'Artois, que le respect et les égards honnêtes
Guidaient alors plutôt que les galantes fêtes,
Conduisait par la main, en ce lieu ténébreux,
La princesse au teint vif, au regard langoureux.
Ils marchent; sous leurs pas les fleurs courbent leur tige.
Un sylphe folâtrant, sur leur tête voltige.
A l'ombre du mystère, une profonde paix
Tenait tout en suspends, ondes, oiseaux, forêts.
Ils entrent sous ce toit formé par des rocailles:
Un myrthe vert serpente au dedans des murailles.
La mousse et le gazon, ensemble ramolis,
Y forment sans nul art des sièges et des lits.
Vers la voûte l'on voit un bizarre assemblage
D'épines et de fleurs, et quelque fruit sauvage,
Symboles des plaisirs des malheureux humains,
Précédés par les ris, suivis par les chagrins.
L'antre n'est couronné que de plantes amères,
D'arbustes dépouillés, de ronces et de lièrres.
Si Philomèle vient y gémir quelquefois,
Elle apprend par ses chants, aux hôtes de ces bois,
Que dans ce beau désert, dans l'ombre et le silence,
On y perd bien souvent la fragile innocence,
Que l'amertume suit, les dangereux désirs,
Et qu'un remord succède aux imprudens plaisirs.

Là bientôt l'on entend le langage perfide
De Phèdre, de Circé, de Didon, ou d'Armide.
Ce n'était (1), il est vrai, qu'un langage ambigu:
Mais au Prince, cet art n'était pas inconnu.
Une noble rougeur colore son visage.
La terre tremble au loin; la foudre avec l'orage
Menacent ces rochers; des échos dans les airs
Font retentir les bois de mille cris divers.
Les Dryades, de honte et d'effroi se cachèrent.
Le soleil se couvrit, les Graces s'alarmèrent.
Le Prince vertueux, oubliant tout égard,
Ne peut plus soutenir ce téméraire écart.
Il abhorre cet antre; *il est hors de lui-même*;
Il ne sait que penser. Cette entreprise extrême
Le trouble, et lui paraît un songe de la nuit.
Que fera-t-il? partout la Reine le poursuit.
Que faire quand il sent où l'erreur la conduite?
Reviendra-t-il vers elle, ou prendra-t-il la fuite?
Dans cette alternative, ô ciel! que devenir?
L'intérêt le retient, la vertu le fait fuir.
La voix de la raison, dit au fond de son âme,
Qu'on ne doit point brûler d'une étrangère flamme;
Et que quand on devient esclave du plaisir,
On achète bien cher l'horreur du repentir.
Que l'homme qui sur terre a l'honneur en partage,
Ne souille point les nœuds du sacré mariage.
Que la vertu vaut mieux que les plus grands trésors:
Les vrais plaisirs étant ceux qui sont sans remords.
Que prétend donc la Reine en m'offrant sa couronne?
Pourrais-je l'accepter quand le crime la donne?

Puis-je agréer sa main au mépris de la loi
Qui proscrit le divorce ? Et pour devenir Roi,
Verrais-je de sang froid, par un double hyménée,
Mes sermens violés, et ma foi profanée ?
Me préserve le ciel d'un pareil attentat.
La vertu me sera plus chère qu'un état.
Le trône où l'on s'asseoit à la faveur des crimes,
Flatte peu de mon cœur les sentimens sublimes.
Mon honneur est à Dieu. Que sert donc le haut rang,
L'antiquité du nom, la noblesse du sang,
Quand rongé de soucis, triste fruit de l'impie,
Un Czar dans les remords, passe et finit sa vie ?
Je vais donc à l'instant, le dessein en est fait,
Abandonner ces lieux qu'habite le forfait.
Hâtons-nous ; je crois voir l'épouvantable abîme
S'entr'ouvrir, et ses feux engloutir leur victime.
Se peut-il que partout ou j'arrête mes pas
J'y rencontre le crime ? Ah ! ne différons pas,
Fuyons ces bords, ce ciel, Pétersbourg, la Princesse,
Dédaignons ses secours, méprisons sa faiblesse....
Dédaigner ses secours ?... Ah ! que fais-tu, d'Artois !
Quand délaissé de tous, ton frère est aux abois ?
Qui pourra le sauver sans l'arme foudroyante
De la Reine du Nord ? Quelle autre main puissante,
Ira briser ses fers ; et par un rare effort
Osera, dans Paris, l'arracher à la mort ?
Ce n'est pas pour toi seul que tu vois la lumière :
Tu te dois aux Français, tu te dois à ton frère.
Ce frère malheureux, qui fonde son espoir
Sur les liens du sang, sur toi, sur ton devoir,

Sur les Russes armés, sur la flotte voisine,
Sur les secours prochains qu'a promis la Czarine.
Retourne donc vers elle; écoute des discours
Qui vengeront Louis et sauveront ses jours.
Préjugés scrupuleux! fausse délicatesse!
Cessez de m'égarer; hâtons-nous, le temps presse:
Car enfin, quand il faut sauver le souverain,
La lenteur est faiblesse, et le scrupule vain.
Je vais donc partager son sceptre et sa couronne
En acceptant sa main, et m'asseoir sur son trône.
En élevant ma tête à ce suprême rang,
Je ne ferai que suivre et mon goût et mon sang.
A travers les malheurs, la *fortune sans doute*
Veut m'ouvrir vers le trône une sublime route.
Au faîte des grandeurs, rien ne peut m'étonner,
J'ai dans de longs revers appris à gouverner.
L'empire Moscovite, et ses vastes provinces,
Ont de quoi contenter l'orgueil des plus *grands Princes.*
O précieux moment! pourquoi donc hésiter?
Ce trône m'est ouvert, il faut donc y monter.
Il faut donc y monter!.... Mais sais-tu que le trône
Qu'assiègent les remords, que le crime environne,
Est amer, et d'un poids infiniment pesant?
Et qu'élevé si haut le pas en est glissant?
Le ciel agréera-t-il un bien en apparence
Qui trangresse ses lois, qui corrompt l'innocence?
Ah! plutôt sa justice allumant son courroux,
Portera sur Louis, encor de plus grands coups.
Je m'abuserais donc quand, pour servir un frère,
Je me croirais permise une flamme étrangère.

Coupable usurpateur, tyran présomptueux,
Prodige de misère, infidèle à mes vœux;
Des Princes mes enfans scandale détestable,
Et de mon culte enfin apostat exécrable.
Que de crimes ensemble, allaient me subjuguer!
Toutes les passions ont paru se liguer,
Comme autant de tyrans, pour me rendre leur proie,
En conduisant mon cœur dans une infame voie.
Je rougis de n'avoir si long-temps combattu
Que pour choisir le vice au lieu de la vertu.
Je dois mes soins, mes jours au Prince, à la patrie,
Mais non pas ma vertu, le seul bien de ma vie.
Sans la Reine, le ciel trouvera des moyens
Conformes à ses lois, dignes de ses desseins.
D'Artois repousse ainsi le spécieux prétexte,
Quand tout à coup il sent une flamme céleste,
Qui l'éclaire, l'embrase, et par un trait divin,
Achève de fixer son esprit incertain.
Aussitôt, plein du feu qui l'anime et le guide,
Il s'élance en vainqueur sur son coursier rapide,
Va rejoindre les siens, quitte ces lieux pervers,
Repart, gagne l'Euxin, vole au delà des mers.
Tandis que dans le bois le cortège sommeille,
La Princesse soupire, étend ses bras, s'éveille.
Esclave de l'amour, elle cherche des yeux,
D'Artois, amant trop froid, prince trop vertueux.
En vain elle parcourt les coins de la caverne,
Ses dehors, son sommet, et tout ce qui l'encerne;
Inquiète, partout elle porte ses pas,
Elle rentre, elle sort, et ne le trouve pas.

Alors un noir soupçon ébranle sa constance ;
Un morne désespoir succède à l'espérance.
La honte, le dépit, la rage tour à tour,
Remplacent la tendresse, étouffent *son amour.*
Sa fureur est semblable à la fureur de l'ourse,
A qui la cruauté du chasseur, dans sa course,
A ravi ses petits, à la mère si chers.
Ses cris font retentir les échos des rochers.
Dans les bois, dans les champs, elle erre furibonde,
Sur les rocs escarpés, sur la rive inféconde,
Pour trouver et venger de leurs fiers assassins,
L'objet de ses soucis, ses bien-aimés oursins.
Tes soins sont superflus, ton ardeur est frustrée ;
Envain tu volerais de contrée en contrée,
Amante au désespoir, ta folle passion,
Se trouve avec toi-même en contradiction.
Le courroux d'une amante est de peu de durée ;
Un retour adoucit son âme exaspérée.
Un soupir, un silence, un attendri regard
Lui feront oublier un outrageux écart.
Quelquefois saisissant une vaine apparence,
Elle espère aisément contre toute espérance.
Il n'en est pas ainsi de l'affreux désespoir,
Qui sur la Reine a pris un absolu pouvoir.
Présence de l'amant, regards, *signe*, *parole*,
Rien ne s'offre à ses yeux ; rien plus ne la console.
Cet insultant mépris réveille ses remords,
Anime sa vengeance, excite ses transports.
La figure enflammée, et les regards austères,
C'est alors qu'elle éclate en menaces sévères.

«Témoin de mon injure, antre cher aux amans!
Dit-elle, daignez l'être encor de mes sermens!
Forêts, vallons fleuris, échos, rochers, arbustes!
Ecoutez ma prière et mes plaintes trop justes!
Que le ciel indigné de mes folles amours,
Prenant pitié de moi, retranche de mes jours,
Ce jour, ce jour fatal qu'un étranger farouche
Vint troubler par ses traits, ses yeux, son air, sa bouche,
Qu'il me rende à moi-même, à ma gloire, à mon sang,
Et me redonne encor les vertus de mon rang!
Que je sois celle enfin qui, Reine et guerrière,
Fis le destin des Rois, des mers et de la terre!
Rivale des héros, par mes nombreux haut faits,
Au dessus de mon sexe et de ses vains attraits;
Maîtresse des humains, plus encor de moi-même;
Reconquérant mon cœur et ma grandeur suprême.
J'entends déjà les cieux exaucer mon courroux.
Tremblez, Bourbons! ma foudre ira tomber sur vous.
Je ne suis plus la faible et molle asiatique,
Soupirant aux genoux d'un prince politique:
Mais un lion féroce, écumant de fureur,
Rugissant de sentir la dague dans mon cœur.
Si du Roi des Français la trop grande distance
Met obstacle à ma rage, arrête ma puissance,
Ma fière politique et mes agens flatteurs,
De mes secrets desseins, l'astuce et les noirceurs
Lui porteront des coups mille fois plus sensibles
Que le bronze enflammé par cent bouches terribles.
Les armes par le sort ne frappent qu'à demi:
On peut par d'autres traits nuire à son ennemi.

La

La force ouverte, en nous sert moins que l'artifice :
N'importe que ce soit par fraude ou par justice,
Tout est à redouter d'un amour outragé,
Lorsque pour le venger l'*honneur est engagé*.
Mon courroux seul commande, et l'excès de l'offense
Me rend indifférent le choix de la vengeance. »
Elle dit ; et bientôt dans un conseil secret,
Elle fait recevoir son perfide décret.
Là des ministres faux, des courtisans iniques,
De vains adulateurs prétendus politiques,
Esclaves corrompus, fantasques favoris,
Ouvrage du forfait, dans les fraudes nourris,
Qui font paraître aux Rois, les crimes légitimes,
En façonnant leur cour à de noires maximes,
Ou pour plaire à leur Reine, ou par l'or aveuglés,
Ces satrapes bientôt sont par elle assemblés.
On recueille les voix, on compte les suffrages,
Qu'avaient déjà vendu, des partisans à gages,
Et colorant ce jeu par des raisons d'état,
On envoi des agens chez chaque potentat,
Afin que corrompus par l'or et l'injustice,
L'orgueil, l'ambition, ou le jaloux caprice,
Tous cherchent à trahir la cause de Bourbon.
Bientôt l'Elbe, le Rhin, l'Ibère, l'Albion,
Vienne, Dresde, Berlin, Chamberri, Ratisbonne,
N'ont plus à cœur Louis. L'univers l'abandonne.
L'intérêt ou l'envie aveuglent tous les Rois.
Charles ne reconnaît ni son sang, ni ses droits.
François cherche à gagner quelque place voisine.
George veut opprimer la française marine.

Faux zèle de l'Europe ! Hypocrites dehors !
Londre accroît ses vaisseaux, Frédéric ses trésors ;
L'Espagnol suit sa trempe indolente, apathique ;
Vienne son intérêt, Rome sa politique ;
Et le sang des Français ruisselle dans Toulon,
Aux bords de la Vendée, au port de Quiberon ;
Il rougit le Brabant, et le sol du Sicambre,
Et la Meuse, et l'Escaut, et le Rhône, et la Sambre.
Il coule à gros bouillons, et s'indigne à la fois,
Qu'on ne venge sa cause étant celle des Rois.

Fin du neuvième Chant.

NOTE.

(1) *Ce n'était...* Ceux qui connaissent la vie de Catherine II ne seront point surpris qu'on lui ait donné, dans ce chant, un caractère révoltant de galanterie ; on n'a qu'à consulter parmi plusieurs écrits, sa vie, écrite par Castera, et le tableau historique, Géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie, par M. Damaze de Raymond. On y trouvera les noms d'une foule d'amants, tel que Orlow, Poniatouski, Soltikow, Wis, Zimski, Mononow, Lanskoï, etc. etc. etc.

Fin de la note du neuvième Chant.

CHANT DIXIÈME.

SOMMAIRE.

PALAIS des factieux. Hydre à cent têtes. Députés parjures. Intrépidité du Roi. Sa bonté excessive pour ses sujets. Meurtres. L'humanité outragée abandonne la terre. Sentimens douloureux du Monarque. Ses épreuves et son triomphe. Son héroïsme pour le bien.

PARIS apprend bientôt ce changement funeste,
Et de tous ses tyrans il assemble le reste,
Pour former dans son sein ces conseils, ce sénat,
Fermés à l'homme juste, ouverts au scélérat.
Cet habitacle impur, cette horde sauvage,
De vices, de talens monstrueux assemblage,
Si fertile en décrets, si féconde en héros,
Accusateurs, témoins, licteurs, juges, bourreaux.
On ne voit sur les murs de cet affreux repaire
Que des portraits hideux d'un sanglant caractère;
Là, comme dans l'enfer, l'inflexible Cloton
Anime le courroux de sa sœur Alecton.
Une coupe à la main l'affreuse Tisiphone
Nourrit de sang humain une pâle Gorgone.
On y voit la terreur, au pied d'un noir autel,
Commander en despote un serment solennel.
Le sordide intérêt y flétrit le courage,
Et l'orgueil y reçoit un sacrilége hommage.

La sombre envie y gît, prise dans des filets,
Qu'elle-même a tendus par de honteux décrets.
Cette voûte funèbre offre une hydre à cent têtes,
Enfantant dans l'état d'anarchiques tempêtes.
Son front large est couvert de trois lis couronnés,
Et sa gueule vomit des traits empoisonnés.
Ses pieds foulent Thémis pleurant sur ses balances,
Ses regards indignés menacent les puissances.
Son bras saisit, armé d'un fer à deux tranchans,
La tête puis les biens des riches et des grands :
Enfin pour nuire à tout, avec plus de malice,
Chaque tête devient un monstre en exercice.
La fille de l'enfer secouant son flambeau,
Produit sur chacun d'eux un fantôme nouveau.
Le premier veut s'enfuir, le second le dévore;
Le troisième succède, et plus perfide encore,
De ses féroces dents déchire le second,
Et projette la mort du vertueux Bourbon.
Allant de chûte en chûte, un dernier en démence,
Dilapide, engloutit les trésors de la France.
D'autres couvrent les arts et les muses de deuil,
Sans mecène expirant sur un pâle cercueil,
Comme avant tous les temps dans leur amas énorme,
On vit les élémens n'offrir aucune forme,
Tel l'état en désordre, au milieu de nos maux,
Confus ne présenta qu'un ténébreux chaos.
Droits et rangs confondus, lois saintes profanées,
Ou vices triomphans, ou vertus enchaînées.
Roi sans trône, arts éteints, patrices avilis;
Rebelles étendards à la place des lis;

Généraux corrompus, soldats sans discipline;
Peuple altéré de sang, affamé de rapine.
Orateurs effrontés, vengeances, trahisons;
Assassinats, fureurs, brigandages, poisons;
Religion tremblante, autels sans sacrifice;
Gymnases sans leçon, tribunaux sans justice;
Époux sans mariage, amis, parens sans foi;
Mille législateurs, pas une seule loi.
Le premier scélérat ou le plus grand perfide,
Par un coupable choix à leur conseil préside;
Et là comme au Caucase, à ses côtés placés,
Les adeptes des clubs poussent des cris pressés.
Sur des treteaux (1) dressés par la folle déesse,
Des groupes d'intrigans, nourris dans la bassesse,
Et bravant par terreur le monarque et les lois,
Menacent du poignard les peuples et les rois.
De l'empire des francs les bases s'alterèrent,
Le trône disparut, les peuples s'ameutèrent.
De l'espérance en pleurs l'autel se renversa.
La fortune finit, son revers commença.
Louis ne regna plus. Son ame magnanime,
Par ses ménagemens, avait ouvert l'abîme
Au fondement du trône affaibli, s'écroulant;
Au culte, à la noblesse, à l'état chancelant.
Comme l'azur des cieux, cette âme noble et pure
Ne soupçonna jamais la fraude et l'imposture,
Qui sous des fleurs, ainsi qu'un serpent venimeux,
Préparaient un poison étranger à ses yeux.
Sur la foi des sermens il croyait voir renaître
Le beau règne de Rhée, un siècle d'or paraître;

Portant les vœux du prince et de la nation,
Chaque représentant, lors de sa mission,
Jura de maintenir (2) les usages antiques;
D'affermir, d'animer les ressorts politiques;
De respecter le culte et les divins canons,
De maintenir surtout le sceptre des Bourbons.
Vains sermens! et Louis cédant tout avec grace,
L'assemblée osa tout. (3) Fière de son audace,
Sur tout le sol français elle sema la mort;
Rendit le soldat lâche et les lois sans ressort.
L'orgueil et l'intérêt, pères de tous les crimes,
Vinrent siéger au rang des meilleures maximes.
Que peut un prince bon sous un sceptre envahi?
Par ses faux confidens Louis même est trahi.
Son palais assiégé, sa famille éplorée;
Ses suisses mis à mort, sa garde massacrée;
Les larmes et le sang, les cris et la terreur,
Tout portait dans son âme un sentiment d'horreur.
Cependant flegmatique, et dans cette apathie
On ne le vit frémir ni trembler pour sa vie.
Un scélérat armé d'un poignard assassin
Veut lui percer le flanc, le coup manque, et soudain
Le prince avec douceur: « ami, dit-il, ta rage
Ne saurait un instant altérer mon courage.
Viens, approche ta main; éprouve si mon cœur
Se glace sous ton fer, s'agite par la peur.
Dans ce cœur bienfaisant, entre et reprends ta place;
Il est ouvert à tous, tous y trouvent leur grace.
Ce cœur a la tendresse et d'un père et d'un roi,
Parmi ses chers enfans incapable d'effroi.

Au comble des revers, dans la douleur commune,
Je brave des destins l'inconstante fortune.
Redis à mes tyrans, apprends à tes égaux,
Que leur Roi, que le *tien surnage à tous les maux*;
Que son âme sensible est bien plus affligée
De leur sort malheureux que d'en être outragée.
J'ai vu le sang couler dans mon propre palais;
Des partis renaissans commettre mille excès;
La Reine et mes enfans menacés du carnage.
J'ai vu le fer portant en tout lieu le ravage,
Et moi-même n'étant qu'au gré des scélérats
Monarque sans couronne et Prince sans états.
Malgré tout, je l'avoue, (et les races futures
Auront beau me blâmer, lisant mes aventures,)
Malgré tout je chéris, je sens pour les Français
Un amour que les temps n'altéreront jamais.
Ce penchant fit toujours le bonheur de ma vie.
Rendre heureux mes sujets fut ma plus douce envie.
Le Ciel me fit pour eux, et sa main en naissant,
Prodigue de ses dons, me *créa bienfaisant*,
Ce n'est pas toutefois que j'approuve le crime.
Les ligues, les complots dont je suis la victime,
J'abhorre de l'erreur les terribles effets:
J'aime tous les mortels, mais je hais leurs forfaits.»
Il dit: et dans Paris cet élan héroïque
Alluma chez les siens un courage énergique.
De leur maître opprimé, les plus zélés sujets
Volent au Luxembourg, entrent dans le palais.
« Grand Roi! lui dirent-ils, voici l'heure opportune
De conjurer l'orage, effet de l'infortune.

Un gros de vos amis, éprouvés, courageux,
De braves citoyens, des chevaliers nombreux,
Reste fidèle et cher, soutiens de la couronne,
Unis à votre sort quand tout vous abandonne,
Le armes à la main, de votre honneur jaloux,
Demandent de mourir ou de vaincre pour vous.
Pour arrêter l'effort de l'horrible tempête,
Daignez, Sire, daignez vous placer à leur tête;
Armé de votre glaive, appuyé de leurs bras,
Ces courrageux guerriers marcheront sur vos pas.
Insensés! que pourront leurs succès éphemères?
Foudroyons de Paris les soutiens téméraires;
Que pourront du sénat les appuis monstrueux,
Quand ils verront d'un Roi le front majestueux,
De ses sourcils froncés, de son arme sanglante,
Menacer des mutins la troupe chanchelante?
Contre leurs chefs troublés osez donc vous montrer.
Parlez, et sous vos lois vous les ferez rentrer.
La voix du souverain est la voix de Dieu même.
Vous êtes son image et sa droite suprême;
En vous brillent les traits de son autorité,
De son juste courroux comme de sa bonté.
Tel parut des Bourbons et la gloire et le père,
Quand encore au berceau son héroïque mère,
Blanche le présentait, allant de rang en rang,
A ses guerriers pour lui prêts à verser leur sang.
Ainsi parut encore aux plaines de Pavie,
Bravant tous les dangers qui menaçaient sa vie,
L'intrépide Valois. Paris même Paris,
Vit aussi sous ses murs le plus grand des Henris,

Balançant dans ses mains un pesant cimeterre,
Forcer les bataillons, ensanglanter la terre,
Et de son front mouillé d'une noble sueur,
Effrayer les Français, devenir leur vainqueur.
Souvent le hazard offre un moment favorable;
L'art de le bien saisir est l'art incomparable.
Cet instant négligé ne laisse que regrets,
Et la fortune fuit avec tous ses succès.
Écoutez ce qu'exige un ordre politique,
Nécessaire au retour d'un règne pacifique.
Oh! combien sous le joug d'un trop bon potentat,
Un excès de clémence est cruel à l'état?
Ils dirent : et le Roi n'oppose à cette plainte
Que pitié, que refus, non une vaine crainte.
« Pour un peuple égaré, capable de retour,
Inspirez-moi, dit-il, plutôt un tendre amour.
S'il faut souiller ses mains qu'importe la victoire?
J'aime mieux le trépas qu'une sanglante gloire.
Opposons l'indulgence à des vœux inhumains;
La vengeance sied mal aux grands, aux souverains.
Ah! parlez-moi plutôt, au lieu de violence,
Un langage d'amour, de paix, de bienfaisance;
Soyons lents à punir. Le Français changera;
Du sein de la fureur le calme renaîtra.
Cédons à la tempête, espérons que l'orage
Fera place à la fin à des jours sans nuage.
Le roc creusé par l'onde à la fin s'amollit,
Et le tigre à la longue à la voix obéit, »
Son bon cœur le croyait. Mais d'un peuple anarchique
Qu'attendre? et qu'espérer d'un sénat tyrannique?

Quand les lois sont sans force et le prince outragé,
L'état sans tribunaux, sans timon, sans Clergé.
Aussi le fer par tout fait un sanglant carnage;
Il perce et ne connaît ni le sexe ni l'âge.
Aux yeux des factieux, tout ami de Bourbon
Est un titre de mort ou de proscription.
Foulon, (4) Berthier, Favras, innocentes victimes,
Vous êtes les premiers immolés à leurs crimes.
Vous ouvrez la carrière aux martyrs, aux héros
Que l'honneur rangera sous vos nobles drapeaux,
Eux qui des vils décrets surmontant la malice,
Triompheront du temps, braveront l'injustice.
De la Bastille encor les braves vétérans
Sont égorgés, hachés par le fer des brigands.
Durosoi meurt aussi; Durosoi dont les larmes
Mouillèrent tant de fois ses écrits pleins de charmes.
Vertueux Langoran! défenseur de ta foi!
Martyr de ton honneur! de ton Dieu! de ton Roi!
Quand tu meurs pour nos lois c'est mourir avec gloire;
Ne crains pas qu'un bourreau flétrisse ta mémoire.
Mais qui peut sans verser des larmes de pitié,
Peindre l'outrage fait à la tendre amitié!
Cette belle vertu qui devint si fatale
Aux jours infortunés de l'aimable Lamballe (5),
Fille des Carignans; un atroce dessein
Préparait à tes jours un acier assassin.
Quand des bords d'Albion, adorable Princesse!
Où vous brûliez du feu d'une noble tendresse
Pour Marie-Antoinette, esclave dans Paris,
Vous reçutes ces mots par elle-même écrits:

« Venez, chère Princesse, auprès de votre Reine,
Gémir sur ses revers et partager sa peine.
Le pitoyable état où le sort me réduit
Me presse d'invoquer le nœud qui nous unit.
Entre mille mon cœur seule vous a choisie ;
Sa douleur deviendra par vos soins adoucie. »
Votre âme, comme un fer tiré par deux aimans,
Parut alors flotter entre deux mouvemens ;
Mais ce combat fut court. Un sentiment sincère
Triomphe, et vous quittez les côtes d'Angleterre,
Pour voler dans les bras, et pleurer sur le sein
Que vous chérissiez tant. Mais, ô cruel destin !
Des monstres qu'a nourri la plage d'Hircanie,
Arrachant à la Reine, inconsolante amie !
Le seul sensible objet qui reste à son malheur,
Pour le traîner hélas ! sous le fer destructeur.
A l'instant où leurs mains dans ce beau sang se baignent,
Sa bouche se flétrit, ses traits brillans s'éteignent.
Son sang jaillit dans l'air ainsi que des rubis ;
Son front noble en est teint, ses blonds cheveux rougis.
La tête que du tronc la lame meurtrière
Abbat, tombe, bondit, roule dans la poussière.
Ce visage vermeil du reste détaché,
Se ternit comme un lis de sa tige arraché ;
Semblable à cette fleur que la terre impuissante
Ne nourrit plus, mais belle encore et rayonnante.
Les glaces de la mort éclipsent ces beaux feux
Qui brillent sur son front, sur son teint, dans ses yeux.
On arrache son cœur qu'on présente à la Reine.
Je frissonne d'horreur, et je respire à peine,

Son corps est déchiré, son beau sein entrouvert.
On accroche sa tête à la pointe d'un fer.
Princesse ! dans le Ciel, si ton ombre plaintive
Doit sentir le plaisir d'être vindicative,
Tes barbares tyrans, ton juge, ton bourreau
Te seront immolés sur le même échafaud.
Tout imite Paris, et la cabale impie,
Sur tout le sol français poignarde, ôte la vie
A cent mille Français, vertueux citoyens;
Du trône et des autels les amis, les soutiens.
Un peuple massacreur court après ses victimes,
Et traite les vertus (6) comme on traite les crimes,
Les mains rouges de sang, la rage dans les yeux,
Il entre en forcéné dans le plus saint des lieux.
Là d'un bras sacrilège il frappe dans l'enceinte
Des lévites tremblans, la troupe anguste et sainte.
A côté des autels les prêtres renversés,
Tombent sur d'autres morts, pêle-mêle entassés.
Les uns les flancs ouverts, baignés dans la poussière,
Ferment, sans murmurer, leur mourante paupière.
D'autres, pour attendrir leurs lâches assassins,
Croisent sur l'estomac deux innocentes mains.
Sanglans, percés de coups, le bruit des voix mourantes
Font gémir les échos des voûtes frémissantes.
L'un tombe en prononçant le nom de l'Éternel;
L'autre baise le fer du bourreau criminel.
Celui-ci vers le Ciel tendant ses bras soupire;
Celui-là ferme l'œil, pâlit, succombe, expire.
Castellane et Dulau, Rastignac et Lenfant,
Meurent en exhortant ce troupeau triomphant.

Les Larochefoucaud, qu'un sacré caractère
Unit étroitement au tendre nœud de frère,
S'embrassent en mourant percés du même trait,
Pardonnant aux auteurs du barbare forfait.
O manes glorieux ! vos noms, votre mémoire
Recevront notre encens dans l'une et l'autre histoire.
Celui qui vole ainsi dans l'éternel repos
Pour son Dieu, pour son Roi, meurt toujours en héros.
Les cités (7) d'Orléans, de Marseille, de Nantes,
Sont couvertes de morts et de traces sanglantes
De leurs concitoyens, de mille coups percés,
Hachés, ou dans les eaux lâchement enfoncés.
Être ami du bon sens, patrice, riche, ou prêtre,
C'est un titre de mort, de perfide et de traître.
De Nîmes, en un jour, les fameux scélérats,
A mille bon Français donnèrent le trépas. (8)
Surtout de siècle en siècle on ne pourra redire,
Sans frissonner d'horreur, l'effroyable martyre
D'un amas de vieillards, de femmes et d'enfans,
De laïques pieux, de prêtres innocens,
Que de son bras armé d'une masse ferrée,
Coupe-tête assomma dans l'enceinte sacrée.
Tristes corps que l'on vit demi morts terrassés,
Pour être encor vivans, pêle-mêle entassés,
Mutilés, déchirés de diverses manières,
Plongés, précipités dans le fond des glacières;
Et là cruellement condamnés à mourir,
Sans pouvoir en plein air rendre un dernier soupir.
Avignon tu le vis cet infernal supplice
Et tu n'éprouvas pas l'éternelle justice?

Lebon et Lazauski, chef des massacrateurs,
Portant partout la mort et toutes ses horreurs.
Que diront-nous encor du féroce Lacombe,
Qui fit de la Gironde un sanglant catacombe.
Ce Lacombe affamé de rapine et de sang,
Qui des grands scélérats brigua le premier rang.
De tant de massacreurs Paris était le centre,
De son affreux conseil que devait-on attendre?
Angers, champ des martyrs, Toulon, Cete, Bordeaux
Trouvaient mêmes brigands, mêmes cruels bourraux,
Les ombres de la mort erraient dans les murailles.
Leurs bras semaient partout le deuil, les funérailles.
L'air impur des cachots infectait les proscrits,
Et l'onde en frémissant promenait les débris
Des hymens que formaient la rage et l'ironie,
Des époux étouffés par un civisme impie.
La parque paraissait, sous son noir étendard,
Unir le feu, l'eau, l'air, et la nature et l'art.
Alors l'on vit la foi, l'amour, la bienfaisance,
Soutiens des malheureux, trésors dans l'indigence,
Fuir loin de ces Français, monstres multipliés,
Du sang de leurs égaux jamais rassasiés.
Des brigues, des complots, constamment ennemies,
Abhorrant des partis les cabales impies,
Ces déesses ont pris leur essor vers les Cieux,
Pour retrouver la paix qu'on goûte dans ces lieux.
Pouvaient-elles souffrir un peuple sanguinaire
Qui souillait tous les jours leur chaste sanctuaire?
Ah! si les Dieux étaient capables de courroux,
Esprits passionnés, vindicatifs, jaloux,

Déjà leur bras puissant aurait réduit en poudre,
Ces vils gladiateurs, si dignes de leur foudre.
Tant de fleuves de sang, profusément versé,
Sont pour le Roi des traits dont il se sent percé.
Ce fer, ce feu, ces os, ces blessures sanglantes,
Ces crânes enfoncés, ces entrailles fumantes,
Un peuple de soldats, par le plomb écrasés,
Mille autres étalant des bras cicatrisés;
Ces champs couverts de morts, ces épouses, ces mères,
Qui pleurent sur leurs fils, leurs époux et leurs pères,
Tout fait gémir son cœur, ce cœur si généreux:
Il voudrait et ne peut être immolé pour eux.
Il voit du bronze en feu, la foudre étincelante
Moissonner ses sujets, et de l'onde écumante
Les flots rougis de sang, revomir sur ses bords
Mille débris confus de mourans et de morts.
Ces tableaux affligeans, formés dans l'impuissance
D'épancher sur les siens sa tendre bienfaisance,
Font naître dans son âme un horrible combat:
Il voudrait, il ne peut, il gémit, il s'abat.
Là le héros s'égare et sa raison s'altère:
La nature le rend à soi-même contraire.
Quand son amour le presse, inquiet, abattu,
Dans ce nouvel orage il cherche sa vertu.
A des troubles cruels son esprit l'abandonne,
Il s'arrête, il hésite, il gémit, il frissonne.
Morne, sombre, pensif, dans ce conflit secret;
Il s'agite, il s'effraie, il se cherche, il se hait.
La lumière du jour lui devient odieuse,
Ses momens importuns, l'existence ennuyeuse.

Dans ces perplexités s'ouvrira-t-il le flanc
Pour noyer à jamais ces soucis dans le sang?
Ou doit-il désirer le service homicide
Du glaive ou du poison lentement parricide?
Troublé par la chaleur d'un aveugle transport;
Seul ami qui me reste, ô bienfaisante mort!
Ose m'ouvrir le sein, termine ma détresse!
Offense-toi de voir un Roi dans la tristesse.
Toi qui sur mes pareils fais gloire de tes coups!
Toi dont le sang royal honore le courroux!
Quand j'invoque ta faux, ferais-tu la cruelle?
Tandis que si souvent tu viens sans qu'on t'appelle.
Quand on sent un tourment aussi dur que le mien,
Mourir est-il un mal? et vivre est-il un bien?
Que m'importe cet air, cet air source de vie,
Quand je ne saurais être utile à la patrie?
Ce n'est plus qu'un fardeau. Qu'un fer officieux
Vienne donc terminer mes momens odieux!
Etranger à tout bien, que pourrai-je prétendre,
Quand je ne puis remplir mon désir le plus tendre?
J'ai regné, j'ai vécu long-temps, long-temps hélas!
Si l'homme toutefois vit long-temps ici-bas.
Ah! de ses faibles jours, l'infidèle carrière
N'est qu'un léger tissu d'instans pleins de misère.
Un grand nom tel que l'est celui de potentat,
M'est un poids quand je suis inutile à l'état.
Quel tort lui dois-je faire en m'arrachant la vie?
Ne puis-je me soustraire au sort qui m'humilie?
L'âme achète trop cher l'infortuné séjour
Qui la fait dans un corps tourmenter nuit et jour.

Que

Que le fer tranche donc, d'une vie importune,
Le fil déjà trop long. L'orgueilleuse fortune,
Pendant vingt ans heureux, m'a fait regner en Roi:
J'ai rempli les desseins qu'elle attendait de moi.
Etait-ce peu de voir, à mes lois souveraines
De grands peuples soumis? des nations lointaines
Se couvrir de mon ombre, implorer mes secours?
De grands Princes briguer, pour leur trône et leurs jours,
De mon cœur, la justice aimable et bienfaisante?
Ou de mon bras puissant, la foudre menaçante?
Que dis-je, était-ce peu d'être Roi des Français?
De regner sur leur cœur? Après de tels succès,
Qu'un bras officieux force les destinées
A terminer le cours de mes tristes années.
Que gagnerai-je hélas! dans le fond des cachots,
Qu'un privilège affreux de souffrir mille maux.
Triste fruit du malheur de vieillir sur le trône!
Le néant des déserts vaut mieux qu'une couronne.
Mais que dis-tu, Louis? t'es-tu bien consulté?
De tes jours importans sens-tu l'utilité?
L'intérêt précieux d'un peuple qu'on fascine?
Ta famille qui va devenir orpheline?
Es-tu né pour toi seul? te dois-tu procurer
Une fatale mort pour ne plus endurer
De ta captivité l'affligeante détresse,
Quand ta fin doit combler de deuil et de tristesse,
La France, tes voisins, l'Europe, l'univers?
Quand tu ne seras plus que craindront les pervers?
La vie est un dépôt que la raison sublime
Confie à tout mortel; et ce serait un crime

D'oser en disposer pour abréger ses maux :
Le lâche est suicide et non pas le héros.
Les vrais sages imbus de plus nobles maximes,
Opposent à leur sort des efforts magnanimes.
Au faîte des grandeurs, dans les abaissemens,
Ils bravent sans orgueil tous les événemens.
Ils dédaignent du sort les caprices funestes.
Flegmatiques héros, philosophes modestes,
Ils tournent vers le ciel et leur cœur et leurs yeux.
Tels, des plus hauts rochers, les sommets sourcilleux,
Dont la base solide est fortement heurtée
Par les vents déchaînés et la vague agitée,
S'élèvent dans la nue au règne des éclairs,
Et maîtrisent les vents et le courroux des mers.
En vain du haut des cieux, sur ces âmes altières
Les globes détachés tomberaient de leurs sphères ;
Au choc de ces débris l'homme juste sourit :
La foudre frappera son corps, non son esprit.
La haute vertu croît au sein de l'infortune,
Et la sagesse sème une force opportune
Dans les cœurs affligés qu'amollissent les pleurs,
Que déchire le sort, que brisent les douleurs.
Ainsi l'arbre qu'on taille, ou le champ qu'on sillonne,
Portent des fruits plus beaux, et plus doux que n'en donne
Une plante qu'épargne ou le soc, ou l'acier,
Sagement rigoureux, utile à l'espalier. »
Attendons le trépas sans orgueil, sans faiblesse ;
Lâche qui ne peut vivre au sein de la détresse ;
Héros qui sait mourir et vivre au gré du sort,
Loin de flétrir sa gloire en se donnant la mort.

Le triomphe de soi seul est philosophie ;
Non la coupable école, arsenal de l'impie,
De l'arbitre éternel la suprême raison,
Doit rendre indifférent le trône ou la prison.
Par de telles leçons Louis, dans cet orage,
Voit du sein des dégoûts renaître le courage.
Quand il est délaissé par l'univers entier,
Outragé par son sang, trahi par Dumourier,
En butte à des fureurs sans cesse rallumées,
Sans soutien, sans appui, sans trésors, sans armées ;
Séparé de la Reine, éloigné de son fils,
Héros toujours égal, Louis soutient Louis.
Éprouvé, combattu par le sort inflexible,
Triomphant il acquiert une trempe impassible ;
On ne l'entendra pas se plaindre, condamner ;
Il ne sait que souffrir, aimer et pardonner.
S'il parle chaque mot est un mot de clémence ;
S'il écrit chaque trait ne peint que bienfaisance.
Naguères entouré d'une brillante cour,
Il nous paraissait bon et juste tour à tour.
On le disait puissant, vertueux, magnifique,
Généreux, tendre, doux, complaisant, pacifique.
On croyait cet éloge exagéré, menteur,
Ordinaires effets d'un langage flatteur.
Quand tout rit la vertu, disions-nous, est facile ;
Mais (9) dans l'adversité voir d'un regard tranquille
La fureur des complots, la honte de ses fers,
Les amis devenus des ennemis pervers,
Chérir de vils sujets encor qu'ils soient rebelles,
Mépriser les poignards des satyres cruelles,

Ces grands traits d'héroïsme élèvent jusqu'aux Cieux,
Louis plus que héros, surpassant ses aïeux.
C'est dans les grands revers qu'on connaît l'homme sage;
Les malheurs font briller l'intrépide courage.
France, reconnais donc tes héros triomphans!
De ta fécondité légitimes enfans:
Dois-tu donner ce nom à ceux que le parjure
Fait (10) étouffer en eux la voix de la nature?
L'horreur du genre-humain, Français dégénerés,
Du sang qui les forma bassement altérés?
Non, non, c'est à Coblentz, dans la plage latine;
A Trèves, (11) à Madrid, auprès de la Czarine
Que sont les vrais Français. C'est sur les bords du Rhin,
Sur l'Arno, sur le Tibre, à Londres, à Turin.
De l'amour pour leur Roi, de la foi de leurs pères,
Invincibles martyrs, victimes volontaires!
Du centre des plaisirs ils volent aux hasards.
Galants dans leurs foyers, héros au champ de Mars.
Ils ne forment de vœux, ils n'exposent leur vie
Que pour sauver Louis, père de la patrie.

Fin du dixième Chant.

NOTES.

(1) *Sur des treteaux...* Des milliers de bandits à gages, qui se tenaient autour de la salle où devaient se traiter les plus grands intérêts, ainsi que les tribunes stipendiées, outrageaient les votans, gênaient la liberté des suffrages, et secondaient ouvertement les factieux.

(2) *Jura de maintenir...* Dans tous les cahiers on respectait la prérogative Royale, les droits honorifiques du Clergé et de la Noblesse. Plusieurs même votèrent pour élever un monument à Louis XVI.

(3) *L'Assemblée osa tout...* Ils s'ouvrirent enfin ces états généraux, si ardemment demandés, si impatiemment attendus; et qui par un enchaînement lamentable de machinations, de sottises, de forfaits,

n'ont pas été moins funestes à la France, qui en attendait son salut, qu'au Monarque qui les avait convoqués. L'ordre du Clergé y comptait quarante-huit Archevêques ou Evêques, trente-cinq Abbés, Chanoines ou autres Ecclésiastiques, et deux cents huit Curés L'ordre de la Noblesse s'y trouva composé de dix-huit Grands Baillis ou Sénéchaux, de deux cents vingt-quatre autres Gentilshommes et de vingt huit Magistrats de Cours supérieures... Le Palais Royal était le volcan d'où s'élançaient les torrens de feu qui embrasaient notre malheureuse patrie. On y tenait école publique de sédition. On y prêchait sans détour le régicide. On y blasphémait avec effronterie contre Dieu, la Religion et les Prêtres. On y dressait les prostituées dans l'art de corrompre la fidélité des soldats que la cour laissait journellement arriver à Paris. Quiconque dans cette cohue de frénétiques voulait faire entendre la voix de la raison, était baffoué, maltraité, couvert de blessures Le résultat des résolutions qu'on y prenait épouvantera la postérité. En voici les principaux articles.

1.° Insurrection générale dans la Capitale et les Provinces.

2.° On mettra tout en œuvre pour que la disette du pain soit totale, et que la bourgeoisie soit forcée de prendre les armes.

3.° Assassinat de Flesseles, Prévôt des Marchands; de Berthier, Intendant de Paris; de Foulon, son beau-père; de Durocher, Prévôt de la Maréchaussée; du Baron de Benzenval; du Baron de Breteuil; du Comte d'Artois; du Prince de Condé; du Prince de Conti; du Maréchal de Broglie; du Prince de Lambesc; de l'Abbé Mauri, etc. etc. etc.

4.° Pillage et incendie de tous les châteaux d'aristocrates.

5.° Massacre de tous les royalistes qui ne quitteront pas la France.

(4) *Foulon*, *Berthier*, *Favras*... Le Marquis de Favras parut devant ses juges avec tous les avantages que donne l'innocence. Il se montra, dans tout le cours de sa défense, calme, ferme et décent dans ses réponses. Pendant tout ce temps-là une légion de forcénés ne cessa de menacer les juges des derniers malheurs s'ils ne condamnaient l'accusé à la mort. Quatremère le rapporteur lui adressa ces étranges paroles : votre vie est un sacrifice que vous devez à la tranquillité et à la liberté publique. « Eh! dit il, je sais que le peuple demande à grands cris ma mort, puisqu'il lui faut une victime je préfère que le choix tombe sur moi. Je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis. »

(5) *Lambale*... Cette Princesse reçut sa première éducation dans la petite Cour de Sardaigne. Son éducation fut celle des personnes de son rang. Le Duc de Penthièvre la demanda en mariage pour son fils le Prince de Lambale. Elle était jeune, belle et aimable. Cette union fut courte et malheureuse, victime des désordres de son époux, qui mourut à l'âge de vingt ans. La providence voulait la préparer à tout ce que la mort a de plus affreux. Marie-Antoinette l'honorait de son intimité. Tout le monde sait que quoiqu'elle ne prît aucune part à la révolution elle finit par une fin tragique. Tirons le rideau sur cette scène d'horreur, qui contraste d'une manière trop pénible avec les jours de calme qui nous sont rendus... Lorsque le jeune Prince de Lambale mourut il n'y avait que seize mois qu'il s'était marié à Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan. Il ne laissa point de postérité, et il était le seul enfant mâle du Duc de Penthièvre, Grand Amiral de France, et possédant une immense fortune.

(6) *Et traite les vertus*... Le décret de la Convention, du 11 Sep-

tembre, qui mandait Louis à la barre, était ainsi conçu : « Louis Capet » sera conduit à la barre de la Convention nationnale, pour répondre » aux questions qui lui seront faites seulement par l'organe du Président. » Louis répondit : « je ne m'appelle pas Capet. Mes ancêtres ont porté ce nom, mais jamais on ne m'a nommé ainsi. C'est sans doute une suite des traitemens que j'éprouve depuis quatre mois par la force. Ce matin on a séparé mon fils de moi. C'est une jouissance dont on m'a privé. »

(7) *Les cités d'Orléans...* Gautier et Dubois-Crancé se félicitaient d'avoir bombardé toutes les nuits Lyon, et d'avoir donné un spectacle que le Vesuve et l'Etna n'ont présenté aux mortels dans la fureur de leurs éruptions. Des milliers de personnes y périrent dans le feu et les décombres.

(8) *A mille bons Français...* Il est dans la révolution des forfaits que la main se refuse presque à tracer. Tel est entr'autres l'assassinat du malheureux Chatel, Maire de Saint-Denis. Le cœur se soulève au seul souvenir des particularités qui ajoutèrent à l'horreur de cet assassinat. Mais il faut, pour la leçon des générations à venir, laisser à la génération actuelle toute sa honte. Une vieille femme, qui avait la physionomie d'un démon, demanda qu'on lui livrât cet infortuné qui n'avait cessé de prodiguer au peuple ses soins et ses secours. Je vais l'égorger, dit-elle, sur la place. La mégère ayant parlé ainsi s'assied par terre, prend la tête du malheureux Maire entre ses genoux et tire de sa poche un de ces méchans couteaux qu'on appelle des Eustaches, et qu'on se procurait alors pour dix-huit deniers ; elle enfonce lentement la lame dans le cou de la victime ; la retire, l'enfonce de nouveau, la retire encore, et fait chaque fois au patient cette infernale interpellation : Ne sens-tu pas une certaine fraîcheur ? Cet effroyable supplice dura cinq quarts d'heure.

(9) *Mais dans l'adversité...* Gosse, Négociant, grenadier du bataillon de Sainte-Opportune, fut celui dont le Roi prit la main pour l'approcher de son cœur, pour montrer qu'il n'était point effrayé.

(10) *Fait étouffer...* Parmi ceux qui furent les victimes de la rage populaire on compte les suivans : Foulon, Berthier, Favras, Montjoie, Royau, Durosoi, Savonières, Varincourt, de Lamothe, Miomandre, Ducepaire, Saint-Lambert ; dix-sept gardes du corps massacrés les 5 et 6 Octobre à Versailles ; ainsi que MM. de Brissac, de Lessart, Cholet, Launai, Myray, Gerban, l'Osme, Flesseles, Becquart, Asselin, Bethune, Voisins, Saint-Simon, Evêque d'Agde ; Castellane, Evêque de Mende ; Bonneval, Evêque de Beauvais : Roquelaure, Evêque de Senlis ; les Princesses de Monaco et de Lambale, etc. etc. etc. A Nîmes plus de quatre mille périrent. A Avignon les glacières furent comblées de morts et de mourans. Qui peut nombrer ceux qui périrent dans les autres villes et prisons sous la tyrannie de Marat, de Robespierre, Charrier, Lacombe, etc. etc. etc.

(11) *A Trèves...* Clément Venceslas, Electeur de Trèves, figure avec éclat parmi tous les Princes qui ont offert un généreux asile aux illustres proscrits de France. Bravant tous les périls auxquels sa position l'exposait, il s'empressa d'accueillir les Princes et les émigrés Français, au nombre de plus de vingt mille, et de leur ouvrir ses trésors. La mémoire de Venceslas vivra éternellement dans le cœur des Français et de son peuple dont il a fait le bonheur.

Fin des Notes du dixième Chant.

CHANT ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Invocation à la Nuit. Prière du Roi. Son extase. Un Ange lui fait parcourir les espaces célestes. Empire de la Mort. Ses emblêmes. Ses effets.

Déesse ! qui guéris les chagrins et l'amour !
Rivale par tes feux de l'empire du jour !
Sur ton trône d'ébène, ô nuit ! viens dans tes ombres
Envelopper la France et ses fumans décombres :
Inspire-nous l'oubli des bourreaux, des soldats,
Des échafauds sanglants, des féroces combats ;
Fais l'office pieux de pacifique mère,
Et radoucis les cœurs par ton calme ordinaire.
A l'heure où le soleil se perd dans l'horizon,
Que l'humide rosée anime le gazon ;
Quand le sommet glacé de l'Alpe blanchissante
Retient encor du jour une lueur mourante ;
Quand les flambeaux du soir, émules du soleil,
Invitent les mortels aux douceurs du sommeil ;
A l'heure où les vieillards et les enfans sommeillent ;
Et que les malheureux et les malades veillent,
La nuit noircit la terre, on n'entend que le bruit
Des cascades de l'eau qui murmure et s'enfuit.
Tout repose et se tait dans les airs, sur les terres
Où brillent quelques feux sombres et solitaires.

Si l'on entend les cris des nocturnes oiseaux,
Cris lents et prolongés par les tristes échos.
Dans les fentes des murs ces sons nous font entendre
Les signes d'un amour qu'eux seuls peuvent comprendre.
Sur le reste Morphée a semé ses pavots,
Et la nature entière entre dans le repos.
Calme majestueux ! impérieux silence !
Quand le Dieu du sommeil soumet à sa puissance
Et nos sens assoupis, et les songes menteurs,
Fantastiques enfans des légères vapeurs,
Louis seul ne dort point, la torche incendiaire
L'empêche de fermer son humide paupière.
Il voit, il voit sa sœur, la Reine et ses enfans
En proie à la tristesse, aux maux les plus pressants,
Seuls avec leurs ennuis, sans secours et sans suite;
Ses frères, sa noblesse et ses amis en fuite;
Les succès couronnés des hommes factieux;
Mille soins, mille morts vont s'offrir à ses yeux.
Dans ces anxiétés, Prince aimable et sensible !
Ce qui se passe en vous est ce combat pénible
Qui prépare au héros, victime du malheur,
Ce triomphe secret qui s'opère en son cœur.
L'héroïsme consiste à se vaincre soi-même,
A mépriser ses fers par un motif suprême,
A surmonter la haine, à servir des ingrats,
Et chérir même ceux qui ne vous aiment pas.
Calme philosophique ! élan noble et sublime !
Qui fait aimer le traître en abhorrant son crime.
Déjà la lune en feu, circulant dans les airs,
Sur son char nébuleux parcourait l'univers,

Quand Bourbon adressa, pensif et solitaire,
Dans l'ombre du silence, à Dieu cette prière :
Toi, dont le trône inébranlable
Brille au dessus des chérubins !
Et dont la gloire inaltérable
Lance partout ses traits divins !
Arbitre de nos destinées !
Trancher le cours de nos années,
Devient un jeu de ton pouvoir.
Hélas ! jette un regard propice
Sur un Roi sans fiel, sans malice,
Et victime de son devoir.
De tes demeures éternelles,
Que ton ange consolateur
Vienne de mes peines mortelles
Abréger le temps et l'horreur.
Tu le sais, mes mains innocentes
Abhorrent les guerres récentes (1)
Qui pourraient rétablir mes droits ;
Viens, prends toi-même ma défense ;
J'implore ta juste clémence :
Ma cause est la cause des Rois.
Des tyrans cruels et sauvages,
De pleurs et d'orgueil enivrés,
Ainsi que des antropophages,
Du sang royal sont altérés.
Captif, entouré de ma chaîne,
Comment échapper à leur haine
Sans ton secours impérieux ?
Seigneur ! exauce ma prière,

Fais qu'ils soient comme la poussière
Qu'enlève un autan furieux.
Si les offenses de mes pères
Doivent m'attirer ton courroux,
Grand Dieu ! rends-moi guerres pour guerres,
Frappe, je mérite tes coups.
Me dépouillant du diadême,
Ton intérêt juste et suprême,
Triomphe sans me faire tort :
Mais ton amour voyant mes larmes
Ne brisera-t-il pas les armes
Prêtes à me donner la mort ?
Voudrais-tu renverser mon trône ?
Puissant protecteur de Clovis !
Voyant ton Christ et ma personne
Par le même bras poursuivis ?
Ma couronne et ton sanctuaire
Sont sous la hache sanguinaire
D'un Sénat impie et cruel ;
Mon sceptre est dans les mains du crime,
Et tu ne vois plus ta victime
Offrir son sang sur ton autel.
Cependant ton glaive de flamme
Jusqu'à la moëlle de mes os
Me pénétrant, perce mon âme
Et ne lui laisse aucun repos.
En vain soumis à ta justice,
J'offre à ton cœur, en sacrifice,
Ma solitude et mes malheurs ;
Je sens ta sévère vengeance

Me ravir la douce espérance
De voir sécher mes tristes pleurs.
Ecoute ce que le barbare
Blasphème contre ta raison,
Et ce que, du fonds du Tartare,
Le méchant dit dans sa prison:
«Voilà le Dieu dont la promesse
Séduit et trompe la sagesse
De ses pieux adorateurs,
Et l'oreille de sa clémence,
N'entend qu'avec indifférence
L'écho plaintif de leurs clameurs.»
Lève-toi donc, Dieu des armées!
Confonds des projets odieux,
Lance tes flèches enflammées
Sur des titans audacieux.
Qu'ils rentrent au fond des abîmes,
Ces monstres nourris dans les crimes;
Fais reverdir nos lis mourans;
Rassemble au tour de ma couronne,
Les précieux débris du trône
Qu'avaient dissipé nos tyrans.

A peine a-t-il parlé qu'un doux ravissement
Le prive de la voix et de tout mouvement.
Son âme est absorbée et son corps immobile:
Tous ses sens sont plongés dans un sommeil tranquille.
Dans cet état d'extase et de transport divin,
O merveille! ô terreur! une invisible main
L'enlève tout à coup sur un char de lumière,
Et comme un autre Elie il dépasse la terre.

Dans sa course il franchit les campagnes des airs,
Et plane jusqu'au sein du trône des éclairs,
Tel qu'un aigle s'élève au dessus de la nue
Et trace à ses aiglons une route inconnue,
Quand il veut animer leur vol audacieux :
Ainsi Louis nous fraye un chemin vers les cieux.
Là prenant son essor dans cette immense voie,
Le vague aërien à ses yeux se déploie
Sous ce Dôme brillant; il traîne ses regards
Sur ces globes de feu dans le grand vide épars.
La nature les mit en d'égales balances,
S'évitant, s'attirant, en raison des distances,
Afin qu'à tout mortel ces mutuels efforts,
Ces corps mystérieux, leurs marches, leurs rapports,
Annonçassent d'un Dieu, la grandeur, l'excellence,
La gloire de son nom, sa terreur, sa clémence.
Cette voûte d'azur, contenant dans l'Æther,
Tant de mondes flottans, qui tracent dans la mer
Des sillons infinis, enfans de la lumière,
Aux regards de Louis n'offre aucune barrière.
Son esprit attentif se perd et se confond
En voyant leur auteur si riche et si fécond.
Il voit, au vaste champ, où les vents en colère,
Déchaînés par Eole, entr'eux se font la guerre.
Comment ces corps subtils renversent les palais,
Bouleversent les mers, balancent les forêts.
Il voit comme leur souffle épaissit les nuages,
Enfante la tempête et forme les orages.
Il admire en secret les rayons réfléchis
Divisés en couleurs sans cesser d'être unis.

Il découvre aisément les sources établies
Pour arroser les champs, les jardins, les prairies;
Ce qui forme l'iris, la neige et les glaçons,
Et la grêle funeste aux épis, aux bourgeons.
Il voit croître à ses pieds les volcans, les tempêtes,
Et les exhalaisons d'où naissent les comètes.
Il distingue du ciel les scintillations,
Les phases de la lune et ses vibrations;
Son vol mystérieux, ses obscurs phénomènes,
Qui rendent des Neuton, les règles incertaines.
Son œil commande au loin vers l'auguste flambeau,
Ce globe, chaque jour lançant un feu nouveau;
Cet astre dont les yeux donnent l'âme aux planètes,
Provoquent le tonnerre, embrasent les comètes.
Ce géant, dont le souffle écarte les vapeurs,
Et dont le pied brûlant éparpille les fleurs;
Toujours inaltérable, immobile en son siège,
Attirant vers son front ce lumineux cortège;
Ces flambeaux permanens, si réglés, si divers,
Qui tournent sur leur axe en ces vastes déserts;
La terre comme un point, ou comme un faible atome,
Objet d'ambition, tourment chéri de l'homme,
N'existe presque pas dans l'enceinte des cieux:
Ce n'est qu'un corps obscur imperceptible aux yeux,
Un grain en équilibre au milieu du fluide,
Qui se perd en tournant dans cet immense vide.
L'éclat de tous ces feux étonne moins Bourbon,
Que, des faibles humains, l'aveugle illusion.
En contemplant d'en haut ces mers, ces monts, ces plaines,
«Voilà donc le foyer des passions humaines,

Voilà, dit-il, ce point, centre des vanités,
Théatre des fureurs et d'instabilités,
Faut-il que notre cœur se borne à cette masse?
Qu'il fixe ses désirs à cet étroit espace?
Faut-il pour en gagner quelque faible débris,
Répandre tant de sang, y mettre un si grand prix?
Superbes potentats! vil amas de poussière!
Ici que n'êtes-vous au dessus du tonnerre?
Que de vide, ô mortels! que d'inutiles vœux,
Occupent tous vos soins dans ces terrestres lieux!
Cet orbe est-il donc fait pour des âmes célestes?
Hélas! la roue y mène à des revers funestes. »
A ces mots un soupir échappe de son cœur,
Il se tait; aussi-tôt un ange conducteur,
Jusqu'alors à ses yeux caché dans un nuage,
Perce l'air, montre un corps, des ailes, un visage.
De son plumage d'or, de son front, de ses yeux
S'élancent des rayons doux et majestueux.
Son air adolescent, cette jeunesse heureuse,
Forment les beaux dehors d'une enfance douteuse;
Sa robe par le fond se retrousse, et son bord
Pompeusement s'attache à deux agraffes d'or.
Ses cheveux ondoyans flottent sur ses épaules,
Ses cothurnes noués avec deux banderolles,
Montent jusqu'aux genoux; ses bras sont demi-nuds;
Sa beauté, sa noblesse, et ses traits ingénus,
D'un envoyé céleste annoncent la présence.
Génie intercesseur, égide de la France,
Protecteur de ses Rois, défenseur de ses lis,
Avant que les Français n'eussent contre Louis

Follement attenté : mais leur crime funeste
L'a forcé de rentrer dans l'empire céleste.
Il n'est plus dans leurs murs, dans leurs ports, sur leurs mers;
Pouvait-il habiter un pays si pervers?
Louis mérite seul qu'il vienne le conduire,
Animer son grand cœur, le consoler, l'instruire.
«Auguste Roi! dit-il, d'un ton plein de respect,
J'étais, quoiqu'invisible à votre obscur aspect,
Témoin de cette ardeur qui brûlait dans votre âme,
Quand vos soupirs portés sur des ailes de flamme,
Comme un brûlant parfum ont pénétré les cieux,
Laissez-leur le souci de vos jours, de vos vœux.
Mon nom est Eloa; un de mes ministères
Est d'offrir au Seigneur les royales prières.
Je connais le passé, le présent, l'avenir:
Ces astres si brillants doivent un jour finir.
Dieu seul, et les esprits faits à sa ressemblance,
Ont l'immortalité. Je vois dans son essence,
Comme dans un miroir qui nous peint les objets,
Ses œuvres, ses desseins, ses plus profonds secrets.»
Il dit; et le héros, avec l'ange son guide,
Sur des ailes de feu volent d'un pas rapide
Dans les champs æthérés. Cet éclatant contour
Charme, étonne Louis, l'éblouit tour à tour.
L'éternel a lié le destin immuable
De ces astres errans, au cours invariable
Du mobile Océan. Ils suivent mêmes lois,
S'attirant en raison de leur masse et leur poids.
Il admire ces feux, ce cristal, ces étoiles
Que les temps n'ont jamais couvert de sombres voiles.

C'est là qu'encore aveugle et superstitieux,
Le Romain éleva ses Césars et ses Dieux.
Par un semblable orgueil, la Grèce fastueuse
Jugea d'en faire aux Rois une gloire pompeuse;
Et profanant le ciel, elle y mit ses héros,
Auxquels elle assigna cet éternel repos.
Hercule avec sa masse, Andromède, Persée,
Les nymphes de Saxos, Julle, l'Ourse, Céphée,
Cygne, Orion, Cécrops, Rois dans ces régions,
Y règnent sous le nom de constellations.
Leur trône est un amas d'étoiles réunies,
Tel qu'un siège doré couvert de pierreries.
Le Prince extasié, traîne de longs regards
Sur ces signes brillans, sur ces flambeaux épars
Qui marquent les saisons, divisent les années,
Quand l'ange dit : « Dieu seul règle nos destinées.
La naissance et la mort des princes, des sujets,
Les revers, le bonheur, et la guerre, et la paix,
Dans les astres jamais n'ont eu leur origine.
Leur principe est en Dieu. Sa volonté divine,
Unissant son concours à notre liberté,
Conduit tout sagement et sans fatalité.
Il dit au firmament d'annoncer sa puissance,
Et non d'avoir sur l'homme une obscure influence.
L'âme ce feu divin brille après le trépas
Sous l'ombre de la tombe et ne s'éclipse pas.
Elle est toute céleste et de notre nature,
Fille de l'éternel, substance vive et pure. »
Il dit; et sous leurs pieds un gouffre s'est ouvert,
L'empire de la mort à leurs yeux s'est offert:

Séjour

Séjour infect, profond, plein de pâles ténèbres,
Pavé d'ossemens secs et d'emblêmes funèbres;
Gouffre immense où tout vole, et se plonge et périt;
Gouffre qui ne rend rien de ce qu'il engloutit.
Théatre affreux de pleurs et de scènes sanglantes;
Demeures du néant et des ombres errantes.
Sur un char triomphant, que traînent après eux,
D'un pas véloce et sûr, quatre spectres hideux,
Est un squelette roi siégeant sur un grand trône,
Le front ceint de cyprès, la terreur l'environne.
Au lieu de sceptre il porte un horloge à la main,
Cachant l'heure dernière au peuple, au souverain.
Les trois cruelles Sœurs devant lui sont assises,
Aux rigoureux destins uniquement soumises.
Dans cet abîme noir, et voisin des enfers,
Tout succombe et s'y perd par cent chemins divers;
Et tel est le destin de ces passages sombres
Qu'on ne revient jamais de l'empire des ombres.
Dans un antre ombragé de lugubres cyprès,
La subtile navette errant dans les filets,
Légère dans sa course, y tisse des suaires,
Et des crèpes pleureurs, et des draps funéraires.
Des simulacres noirs, foulant aux pieds l'orgueil,
Au sage, à l'insensé préparent un cercueil.
Là sont ces basilics dont la perçante vue
Par sa subtilité frappe, pénètre, tue.
Là, la nature expire; on n'entend que les cris
Des serpens, des corbeaux et des chauve-souris;
De cent oiseaux douteux, du hibou solitaire
Offensé par le jour dont il fuit la lumière.

Sur cet aride champ, les arbres et les fleurs,
Languissent dans la nuit, sans beauté, sans couleurs.
La rose éclot et meurt. Une éternelle glace
En arrête la sève : on n'y fait point de grace.
On n'y voit nul hymen, on n'y sent nul plaisir,
Ni jamais du printemps le plus léger zéphir.
Seulement quand la mort de son pouvoir sauvage
Veut étaler la pompe et le sombre assemblage,
Des candelabres noirs, des squelettes mouvans
Promènent à l'entour des débris d'ossemens
Un magique étendard, dont les lugubres armes
Sont une faux en pal au champ semé de larmes.
Vêtu d'un crêpe obscur un cadavre ambulant,
Par son ordre monté sur un dragon volant,
Annonce aux autres morts, au son de la trompette,
De quelque Roi fameux la nouvelle conquête.
A sa suite l'on voit la crainte et la pâleur,
La tristesse en silence, et la froide langueur,
L'horrible désespoir, les soucis, la détresse,
Redoutables enfans de la pâle déesse.
A sa solde elle tient tous les genres de maux,
La flamme, l'aconit, le fer, les échafauds,
Les naufrages des mers, les volcans, le tonnerre,
Les vents pestilentiels, les fléaux de la guerre,
Les excès des plaisirs et des maîtres de l'art,
L'empirisme fardé, les essais du hasard.
Souvent avec lenteur elle arrache la vie :
D'autrefois tout à coup on se la voit ravie.
Tantôt c'est l'avorton qu'elle met au tombeau ;
Et tantôt c'est l'enfant qu'elle étouffe au berceau.

Souvent elle engloutit sous ses ailes funèbres
La brillante beauté, les écrivains célèbres.
Et lorsque le vieillard triste, sombre et tremblant,
Sur un tapis usé pèse l'or et l'argent,
Qu'il en forme des tas, sans qu'il en fasse usage,
Caron lui fait passer le stygien rivage.
Comme les élémens, par l'ordre du destin,
Entre eux se font la guerre et suivent leur instinct.
L'œil jaloux de la mort, rivale de la vie,
Contre elle, elle vomit les serpens de l'envie.
Quelquefois sous un voile, et d'autres fois sans fard,
Elle étend ses filets, elle épuise son art.
Tantôt c'est du stilet la pointe inévitable,
Ou d'un poison rongeur l'effet insurmontable;
Ici, du désespoir les aveugles fureurs;
Là, de la terre en feu, les malignes vapeurs.
Souvent c'est le venin des écumes gluantes
Que verse le serpent sur les fleurs, sur les plantes,
Ou la brûlante soif, ou la cruelle faim,
Qui creusent des tombeaux au triste genre humain.
Combien de fois la douce et l'agile hirondelle,
Trouve-t-elle au printemps la maison paternelle,
Ou le toit où son bec maçonnait son berceau,
Engloutis, n'être plus de cendres qu'un monceau.
Ainsi de toutes parts de pompeux mausolées,
Etalent, de la mort, les lugubres trophées.
Louis fixe sa vue; il voit là, dispersés,
Des ossemens blanchis, des tombeaux renversés,
Un mélange de Rois, de soldats et de femmes,
Des nobles confondus avec des gens infâmes;

Des lâches, des héros, des pères, des tyrans,
Des Césars oppresseurs, des Princes bienfaisans,
Le Sénateur Romain, l'Ephore de Carthage,
Redoutables rivaux par leurs lois, leur courage :
Ainsi que leurs minos, leurs savants et leurs dieux,
Egaux et confondus gissent tous dans ces lieux.
Le célèbre vainqueur de la Perse et du Gange,
De ses membres éteints présente le mélange.
Voilà le corps glacé du fameux Sésostris,
A côté de Ninus, par la parque surpris.
Tisbé perçant son cœur sur l'amoureux Pirame,
Victimes tous les deux d'une imprudente flamme.
Plus loin est Lucullus et l'austère Caton
Près des flancs de Pompée et de Jules second.
Quel est ce corps que traîne un char sombre et funèbre ?
C'est le cadavre infect de la Reine célèbre,
Dont la beauté ravit Marc-Antoine et César.
Cléopatre n'est plus. L'aspic ou le poignard,
Sur les bords du Cydnus, font pâlir ces beaux charmes,
Qui bruitèrent autant que les romaines armes.
Un reste de beauté, d'amour et de douleur,
Vient de s'évanouir sur ce front enchanteur.
Sur ses yeux, ses appas, la mort étend ses voiles
Pour les envelopper des ombres éternelles.
Là les corps décrépis tombent en vétusté ;
Ici d'un jeune époux le marbre est apprêté.
En vain les pleurs voudraient le rendre à la lumière ;
De sa bèche la mort le couvre de poussière.
Ainsi passe la rose au retour de l'hiver,
Quand le froid aquilon glace la terre et l'air ;

Sa fleur tombe et périt ; l'épine seule reste :
La Parque a fait sur eux ce changement funeste.
Dans ces sombres états le monstre impérieux
Foule sous son timon les jeunes et les vieux.
Patrices, plébéiens, les insensés, les sages,
Sont cumulés en terre ou dans des sarcofages.
Les princes divisés, les frères ennemis,
Êtres inanimés, à son joug sont soumis.
Là son bras desséché fait des monceaux bisarres
De crosses, de mousquets, de casques, de tiares,
Et de lauriers flétris, et de sceptres brisés,
De couronnes sans fleurs, des trônes renversés ;
L'opprobre et la grandeur, la gloire et la misère,
D'esclaves et de Rois assemblage adultère.
Son bras met en faisceaux et lances et poignards,
Unit même au hasard, les guerriers étendards.
Le vice et la vertu, le sacré, le profane
Que l'éternel absout ou que sa loi condamne.
La Parque impartiale égalise tout rang,
Confond tous les degrés de fortune et de sang ;
Elle dresse un amas de cadavres livides,
De tombeaux entreouverts, et d'ossemens arides,
Symboles affligeans de pleurs et de regrets.
Elle écrit, sur le bois des lugubres cyprès,
Des illustres maisons, les titres funéraires,
Leur chimérique éclat, les armes de leurs pères.
Faible orgueil ! quand la mort rend les hommes égaux !
Dans ce triste univers tout tombe sous sa faux.
Ainsi dans la prairie à l'heure où la rosée
Mouille, des tendres fleurs, la tige encor dressée,

Le faucheur effleurant la terre avec le fer,
Tranche le foin grainé comme le gazon vert;
Sans égard, sans pitié, n'épargne aucune plante,
Le beau lis, l'humble thim, la superbe amaranthe.
Ces champs couverts de morts, de vaincus, de vainqueurs,
Tourmentent les esprits, glacent par leurs terreurs;
Mais en vain les mortels maudissent sa vîtesse,
En vain redoutent-ils la Parque qui les presse,
Ils ont beau l'éviter, elle vole après eux.
L'irréparable sort de tant d'hommes fameux
Les attend; et déjà son bras lance sa foudre,
Et je vois à l'instant leurs corps réduits en poudre.
Cette divinité l'effroi de tout mortel,
Assise en ce moment sur son terrible autel,
Contemplait à loisir ces victimes funèbres,
Ces simulacres vains, ces monumens célèbres,
Quand son œil aperçut le voyageur nouveau,
Et d'un sourire affreux lui montra son tombeau.
Parmi ces tas nombreux d'urnes, de mausolées,
Retraites de l'orgueil, demeures isolées,
Paraissait un cercueil de cristal transparent
Diaphane, il offrait les traits d'un Roi souffrant.
Entre ses mains brillait une palme sacrée;
D'une couronne d'or sa tête était parée.
Du sommeil d'innocence il paraissait dormir;
D'un Roi juste, le fer avait fait un martyr.
D'un Bourbon, le fantôme avait la ressemblance,
C'était son air de paix, de bonté, de clémence;
De la pourpre royale il était dépouillé,
Et du sang qu'il versa son front était mouillé.

Trois fois Louis pâlit à ces images sombres :
Mais comme le soleil lutte contre les ombres,
Et repousse la nuit au delà des deux mers,
Trois fois aussi son cœur, à ce signe pervers,
Combattant sa faiblesse, animant son courage,
Vainquit et méprisa cet importun ombrage.
«Que doit craindre, dit-il, un Roi sage et pieux,
Quand il impose au vice un frein impérieux ?
Quand d'indignes remords ne troublent point son âme ?
Qu'il n'aime et ne nourrit qu'une innocente flamme ?
Vainement il verrait l'un et l'autre univers
S'écrouler sous ses pieds jusqu'au fond des enfers,
La foudre le frapper de ses flèches perfides,
Ses peuples lui montrer des poignards parricides,
Sa constante vertu ne s'en étonne pas :
Il dédaigne en héros les gouffres du trépas.
Il affronte les traits d'une fortune inique,
La tempête et les cris d'un peuple fanatique.
S'il cherche à prolonger des momens incertains,
C'est pour les immoler au bonheur des humains.
Il ne vit que pour eux, et sa plus grande envie,
Ses plus chers intérêts, le bonheur de sa vie,
Sont d'être bienfaisant, même envers des ingrats,
Et de chérir encor ceux qui ne l'aiment pas. »
Il aurait poursuivi, mais son guide céleste
Lisant dans son discours un avenir funeste,
Le presse, le détourne, et par un simple effort
Son doigt fait éclipser l'empire de la mort.

Fin du onzième Chant.

NOTE.

(1) *Abhorrent les guerres...* La guerre répugnait au cœur de Louis XVI, et cette répugnance dominait avec d'autant plus de force, que ce n'était point un sang étranger, qu'il fallait répandre : mais l'eût-il ordonné, il est probable que le dénument où on l'avait mis, le laissait sans espoir du succès ; et ceux qui jugent aujourd'hui que ce Prince a manqué d'habileté et de courage, jugent mal.

Fin de la note du onzième Chant.

CHANT DOUZIÈME.

SOMMAIRE.

Le triomphe du temps sur les héros et les savans. Ce qu'éprouve le Roi à la vue de Codrus. Bélisaire. Triomphe du temps sur les Empires. Discours de l'Ange sur ces événemens. Rome. Son élévation. Sa destruction. Dieu souverain moteur des Empires. Morale.

Bourbon de sphère en sphère, et d'espace en espace,
Franchit d'un pas rapide, et d'un vol plein d'audace,
Des globes lumineux jusqu'alors ignorés;
Habitables peut-être et peut-être habités.
Car au pouvoir divin qui pourrait mettre obstacle?
Par son ange guidé, le célèbre spectacle
Des siècles écoulés se déploie, et Louis
Voit le temps, ce dieu s'offre à ses yeux éblouis.
Dès le berceau du monde il fonda son empire
Sur le globe créé, sur tout ce qui respire.
Les mois, les jours, les nuits, le long cercle des ans,
Volages comme lui, sont ses nombreux enfans.
A l'heure où, dans son sein, Dieu conçut la nature,
Qu'il féconda la terre et la lumière pure,
Alors le temps naquit, dispensant les hivers,
Les printemps, les étés, l'automne à l'univers.
Ainsi que les éclairs du midi vont à l'ourse,
D'un vol aussi rapide il commença sa course.

Et sans attendre l'homme impuissant, limité,
Il veut atteindre, il court après sa fixité,
Sous ses pas les cités, les royaumes périssent;
Leur faste, leur orgueil, leurs intrigues finissent.
Le compas à la main, par de courts mouvemens,
Il limita les jours, les heures, les momens;
Les règnes les plus longs n'ont qu'un petit espace.
De son souffle léger il en détruit la trace.
Voyez, dit Eloa, ces peuples, ces héros,
Par le temps engloutis dans la nuit du chaos.
Tous ces états déchus, ces pourpres, ces couronnes,
Ces sceptres, ces palais, ces empires, ces trônes,
Renversés l'un sur l'autre ainsi qu'un vaste amas
De cent pompeux débris tombés avec fracas,
Reconnaissez les traits des princes, des grands hommes
Dont le glaive vainquit tant de rois, de royaumes.
L'Assyrien, l'Hébreu, le Grec et le Romain,
Le Mède, le Persan, le Goth, le Sarrasin;
Devant eux l'univers est réduit au silence,
Quand le temps, d'un clin d'œil, détruit leur existence.
Comme un courrier rapide ils se sont éclipsés.
Des fastes éternels leurs noms sont effacés.
Là sont ensevelis Philippe et Mégastènes,
Redoutables vainqueurs des plages indiennes.
Aristote à leur droite écrit des documens.
Termes mysterieux, obscurs raisonnemens.
Minos est auprès d'eux, tenant l'urne fatale,
Près d'Euridice Orphée, Hercule auprès d'Omphale.
La Cybile au teint pâle, à l'œil livide et creux,
Au fond d'un antre écrit les oracles des cieux.

Près d'elle est Amphion, le charme de sa lyre
Vient animer le marbre et le marbre respire.
Thèbes se forme et naît de ce son enchanteur,
S'accroît, vieillit, reçoit un terme destructeur.
Voilà Sémiramis enchaînant la victoire,
Il ne lui reste plus qu'un vain titre de gloire.
Près d'elle est Andromaque et Pyrrus son époux;
Hélène et sa beauté qui fit tant de jaloux.
D'une éternelle nuit les funestes atteintes
Ont imprimé leurs coups sur leurs cendres éteintes.
Les dieux furent jaloux de leur célébrité,
Mais le temps use tout, valeur, force, beauté.
La mer tient sous ses flots cent îles inconnues;
La terre a dans son sein mille cités perdues.
D'Athène et de Memphis, de Babylone et Tyr
On n'a plus aujourd'hui qu'un obscur souvenir.
Trop fameuse Illion, dont la superbe tête,
Pendant dix ans entiers conjura la tempête;
Par la flamme détruits, tes tours et tes remparts,
Ouvrage de tes dieux, croulent de toutes parts.
En vain le vieux Priam, contre le fils d'Atrée,
Combat avec Hector; la défaite est gravée
Sur un marbre glacé portant cet écriteau:
« Ici fut Illion; la cendre est son tombeau. »
Au loin on voit du temps les inconstans ronages,
Entraîner après eux, sur leurs ailes volages,
Parmenide (1)... Thalès, Heraclite, Caton,
Le Chinois philosophe et le fils d'Ariston.
Les rois, les conquérans, *les grands foudres de guerre*,
Qui furent les démons ou les dieux de la terre.

Le coup d'œil s'étendait ; quand Bourbon tout pensif,
Portait sur un des rois un regard attentif.
Messager du Très-Haut ! céleste intelligence,
Qui voyez tout, dit-il, dans la divine essence !
Parmi tant de mortels dont triomphe le temps,
Entre autres un héros a ravi tous mes sens.
Son air majestueux, son port, sa haute taille,
Son arc, son baudrier, sa riche cotte-maille,
Et surtout de son front les graces, l'air serein,
Ont porté dans mon cœur un mouvement divin.
Sous ces dehors vainqueurs une force inconnue,
A transporté d'amour mon ame prévenue.
Apprenez-moi son nom, son sort, quel peuple heureux
Eprouva les bienfaits de ce roi généreux ?
Autant, dit Eloa, par sa hauteur énorme,
Le cèdre du Liban est au dessus de l'orme,
Autant Codrus (2) surpasse en magnanimité,
Les Princes de nos jours et de l'antiquité.
D'un règne florissant il mania les rênes,
Aima, chérit son peuple et la gloire d'Athènes.
Il étouffa les cris des grandes passions,
Ceux même de la gloire et des distinctions.
Pour être humain, utile aux hommes ses semblables,
En semant dans leur cœur des vertus sociables,
Les jours qu"il consumait en desirs superflus,
Sans servir ses sujets, pour lui ne comptaient plus.
Quelque jour d'un Bourbon il doit être le guide.
En vain le char du temps sur son axe rapide
Traînera ses états. Son nom, sa mort, ses faits
Vivront dans tous les cœurs sensibles aux bienfaits.

Codrus qui meurt ainsi, par un trait de grande ame,
Pour ravir ses sujets aux tyrans, à la flamme,
Réveille dans Louis le desir violent
De mourir pour sauver son état chancelant.
Un si noble motif eut pour lui mille charmes;
Deux fois il s'efforça de retenir ses larmes,
Et deux fois de ses yeux échappèrent des pleurs,
Ces pleurs qui pour son cœur avaient tant de douceurs.
Il fixe ce bon Roi, long-temps il le contemple:
« Heureux, dit-il, le Roi qui peut à ton exemple
Délivrer son pays au dépens de son sang,
Sans provoquer un crime et sans blesser son rang!
Si des changeans Français l'infidèle caprice,
Exigeait de mes jours le sanglant sacrifice,
Même dans leur forfait, même au bord du tombeau,
Victime bienfaisante, et plein d'un feu nouveau,
Oui je les chérirais m'ôtant ainsi la vie,
Je plaindrais leur erreur, leur tort, leur barbarie.
Mais en mourant j'aurais ce doux et tendre espoir
Qu'un jour désabusés, rentrant dans leur devoir,
Pour réparer l'horreur d'un régicide outrage,
Changeant d'opinion, de mœurs et de langage,
Ils viendraient arroser ma tombe de leurs pleurs;
La couvrir de baisers, la parfumer de fleurs. »
Sur un sort incertain jettons un voile sombre;
L'avenir aux humains est un mystère, une ombre,
Dit Eloa: portez vos regards curieux
Sur ces autres objets retracés dans ces lieux.
Là paraît renversé l'innocent Hippolyte
Qu'entraînent des coussiers dans leur rapide fuite,

Sur les débris d'un char, à travers des déserts
Que rougissent, hélas! ses membres entre ouverts;
La sensible Aricie, inconsolable amante,
De ce corps déchiré suit la trace sanglante;
Et Phèdre abandonnée à de tardifs remords,
Cherche à désabuser, par d'autres vrais rapports,
Son trop crédule époux. Là le bras d'une femme
Délivre son pays du fer et de la flamme
Aux murs de Béthulie. Ici Léonidas,
Armé pour sa patrie, avec trois cents soldats,
Comme lui valeureux, en terrasse vingt mille;
Et meurent tous ensemble au pas de Thermopile.
Miltiade triomphe aux champs de Marathon.
Cyrus, de Babylone extermine le nom.
Par ses sages conseils, auprès de Salamine,
De Xercès, Thémistocle opère la ruine.
Thémistocle qu'on vit pour prix de ses travaux,
Tour à tour le jouet de deux destins rivaux,
Couronné par l'honneur, poursuivi par l'envie,
Exilé par la Grèce, accueilli par l'Asie;
Il pardonna, chérit ses citoyens ingrats,
Et refusa contre eux l'arme des potentats.
Là paraît, de Brutus, la pique vengeresse;
Le bûcher de Didon, le glaive de Lucrèce;
Et Virginie en sang, arrosant les autels,
Immolée à l'honneur par les bras paternels.
Pindare, Anacréon, premiers chantres lyriques;
Homère, célébrant les exploits héroïques,
L'amour et les combats des dieux et des guerriers,
Tous sont muets, couverts d'inutiles lauriers.

Virgile qui, tantôt, chante sur sa musette
Les plaisirs des bergers ; tantôt de sa trompette
Faisant bruire les sons, peignant sous cent couleurs
Les naufrages, l'amour, les guerrières fureurs,
Virgile est dans la poudre; et les muses plaintives
Sont encor dans le deuil sur les latines rives.
Ainsi tombe sans vie, atteint d'un plomb bouillant,
L'oiseau mélodieux qui charme par son chant;
Il expire, et l'on sent sa triste et longue absence
Couvrir l'ombre des bois d'un lugubre silence.
Horace, dont le vol s'élève jusqu'aux cieux,
Satirique mordant, Phénix sententieux ;
L'éloquent Cicéron, l'attrayant Démosthènes,
L'un l'âme des Romains, l'autre l'astre d'Athènes,
Amis de la vertu, fléaux des oppresseurs,
Triomphant des esprits, électrisant les cœurs ;
Epictète écrivant des maximes chrétiennes ;
Sénéque et Traseas dont on ouvre les veines ;
Pytagore qui donne un nouvel être aux morts ;
L'éternel Epicure à qui tout paraît corps ;
Sophocle avec Sapho, Perse, Echille, Euripide,
Catulle, Juvénal, Lucain, le Tasse, Ovide ;
Le sublime Corneille, et Racine, et Boileau,
Pères des fictions ; La Fontaine, Rousseau,
Voltaire, Crébillon, Métastase, Molière,
Enfans de l'Hélicon, savans dans l'art de plaire,
Dont les nobles accords chantèrent tour à tour
Les grâces, la grandeur, la sagesse et l'amour.
Descartes recherchant des vérités obscures ;
Newton qui fixe aux corps des lois qu'il a cru sûres ;

Copernic circulant tout au tour du soleil :
Tous enfin sont plongés dans la nuit du sommeil.
Dans un pâle lointain d'autres héros célèbres
Semblent vouloir sortir de leurs sombres ténèbres.
Caprices du destin ; leurs traits sont altérés :
Ils n'ont plus leur éclat ; ils semblent exhumés.
Ainsi qu'on entrevoit à travers un nuage,
En sortant d'une éclipse, au milieu d'un ombrage,
Une jaunâtre lune, alors que son flambeau
Lance un terne rayon sur la terre ou sur l'eau,
Tels on les voit couverts de leur armure antique,
A travers les clartés d'une lumière oblique ;
Malgré tout, tête chauve et leurs fronts obscurcis,
Du costume guerrier ces héros ennoblis,
De leur grandeur passée on voit des étincelles
Luire encore à travers ces ombres éternelles.
Adroit, rusé génie, Annibal le premier
Y paraît le front nud, couvert d'un bouclier ;
De sa ceinture pend la redoutable épée
Que dans le sang romain avait souvent trempée
L'implacable Amilcar. Ce grand homme en mourant
En décora son fils, et lui dit en pleurant :
Reste d'un sang fameux ! seul espoir de Carthage !
De ma haine héritier, comme de mon courage !
Jure sur cette épée, et promets que ta main
Ne l'abandonnera, que le dernier Romain
N'aille dans les enfers, victime expiatoire,
Par son sang effacer le tort fait à ma gloire.
Sur ces monts dont Hercule a frayé le chemin,
Annibal vole, grimpe et franchit l'Apennin,
Attaque,

Attaque, fait frémir la puissance romaine,
Marche, frappe, triomphe au lac de Trasimène.
A sa suite je vois Hercule et ses travaux,
Cinna, Décc, Cimber, Camille et leurs rivaux,
Armés et révêtus de la toge romaine,
Le front ceint de laurier ou de branches de chêne,
Couronnés par la main de l'immortalité,
Alliant l'héroïsme à la simplicité,
Défenseurs de leurs lois, pères de leur patrie,
A laquelle ils vouaient leurs enfans et leur vie;
Ennemis des tyrans et des Carthaginois,
Tous par leur grand courage égalant les grands Rois.
L'Inde, la Bactriane, et le Gange et l'Euphrate,
Succombent sous les coups du fougueux Mithridate.
Mithridate ce Roi que la nature arma
D'un corps prodigieux, Rome même en trembla:
Mais ce héros prévint les atteintes de l'âge
En se donnant la mort par un courroux sauvage.
Voyez les deux Gracchus, Marius et Sylla,
Fléaux de leur pays, modèles d'Attila;
Le plus grand des Césars, dont la vaillante épée
Dispute l'univers au jeune et fier Pompée.
Au combat de Pharsale ils épuisent leur art:
Les cœurs sont pour Pompée, et les cieux pour César.
Au milieu d'eux paraît la Reine Zénobie,
Comme un superbe lis, dont la tige fleurie
Éclipse la beauté, surpasse la blancheur
Des trésors que produit un parterre enchanteur.
Elle sut réunir la force et la sagesse,
Les grâces à la gloire, au génie, à l'adresse.

C'est une autre Clorinde au milieu des combats,
Devenant le modèle et l'effroi des soldats.
Son glaive foudroyant protège son empire,
L'accroît, l'orne, et soutient le trône de Palmire.
Amazone terrible, elle montre l'ardeur
D'un général habile et d'un héros vainqueur :
Mais tout a son tombeau. Zénobie et sa gloire,
Son sceptre, sa grandeur, ses exploits, sa mémoire,
Sont plongés pour toujours dans l'abîme des temps :
Tout passe, tout se perd, vertus, vices, talens.
Bélisaire les suit; ce sage, ce grand-homme,
Sur qui roula l'espoir et le destin de Rome,
Proscrit et couronné par son propre pays,
Chéri de la fortune, et tour à tour haï;
Du faste des honneurs, du sein de l'opulence,
Comme un ombre légère il passe à l'indigence;
Et celui que l'on vit au Sénat mille fois
Couvert de dignités, enchaîner tant de Rois,
Dans les places s'écrie, étalant sa misère :
«Romains (3) !... faites l'aumône au pauvre Bélisaire. »
Il ne murmura point de se voir abattu :
Son âme ne connut que la noble vertu.
A la gloire, au revers à la fois insensible,
Il fut toujours égal, philosophe impassible.
Loin par un heureux sort des orages des cours,
Écueil des bonnes mœurs, il trouva d'heureux jours.
A côté du repos il plaçait la sagesse,
Il veillait sans espoir et dormait sans molesse.
Tels on peint à nos yeux Diogène, Zénon,
Les sages de la Grèce, Aristide, Platon.

L'âme en paix au milieu des champêtres asiles,
Son cœur était exempt de soucis inutiles.
De leurs rustiques toits, de leurs antres profonds,
Les bergers innocens allaient, de ses leçons,
Dans sa grotte mousseuse, entendre la sagesse;
A ses pieds ils venaient soulager leur détresse.
Ils ne l'entendaient point, à la haine soumis,
Se plaindre, ni noircir ses jaloux ennemis.
Justinien est bon, disait-il, il est père,
Et de ses faux amis il croit l'âme sincère;
Tandis que sous un masque, avec art apprêté,
Ils savent plaire et nuire avec dextérité.
Soit aveugle clémence, ou faiblesse excessive,
Ou d'un naturel doux, la trempe trop passive,
Il ne goûte, il ne voit d'autres mœurs, d'autres yeux,
Que ceux de Timocrate, esprit fallacieux,
Dont l'astuce et l'accès, auprès de sa personne,
Méditent la ruine et du culte et du trône.
Tous les jours, de son maître embrassant les genoux,
Dans l'ombre enveloppé, pour mieux frapper ses coups,
Par de secrets détours, rampant, il s'insinue,
Pour surprendre et tromper l'innocence ingénue.
L'hypocrite feindra la gloire de l'état,
Afin de décorer quelque heureux scélérat.
Il couvrira son jeu du voile politique,
D'habile financier, de zélé monarchique,
Pour briser les liens de la soumission,
Et changer de l'état la constitution.
Déjà dans le Sénat, et dans chaque province,
Des mécontens séduits, s'arment contre leur Prince;

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Contre ce Prince, hélas! généreux à l'excès,
Tendre, juste, pieux, prodigue de bienfaits,
Envers ce même peuple, autrefois si fidèle,
Et devenu naguère à sa voix si rebelle.
Un seul monstre a-t-il pu si tôt envenimer
Des esprits et des cœurs qui ne savaient qu'aimer.
Ce n'est point un orgueil, compagne de l'envie,
Qui me fait déchaîner contre la perfidie.
Loin de moi, de la cour, les dangereux appas!
Je souffre, je gémis, mais je ne me plains pas.
Je goûte un bien plus cher sur ce tas de verdure,
La douce liberté, fille de la nature.
Le front débarrassé du poids de mes lauriers,
Et mes jours affranchis des embarras guerriers,
Je vis de végétaux, cueillis dans cette plaine,
Réunis au cristal d'une claire fontaine.
Dans l'hiver de mes ans, sans aigreur, sans fierté,
J'embrasse deux objets, la mort, la vérité.
Dieu puissant! guide-moi; mon sort est ton ouvrage:
Je bénirai ta main qui me donne en partage
De jouir de moi-même, exempt de vils remords:
La vertu me tient lieu des fragiles trésors.
«A ces graphiques traits, qui pourrait méconnaître
L'astucieux Néker, ce faux ami, ce traître,
Dit Louis, pénétré d'un sentiment profond:
Les enfers l'ont vomi pour nuire à tout Bourbon.
L'hypocrite abusa de ma condescendance,
De ma noble franchise, et de ma bienfaisance,
Sous l'appas séducteur de public intérêt,
Afin que sous le trône il creusât en secret,

Un abîme d'horreur pour désoler la France,
Et lui substituer l'anarchique insolence.
Va, triomphe, méchant! de ma facilité:
Mais redoute, du ciel, le courroux irrité.
Vois le sang innocent dont tu fus homicide,
Quand tu plaças mon sceau sur ton écrit perfide.
Il coule à gros bouillons dans les deux univers:
Les fleuves en sont teints, les champs en sont couverts.
Entends les sons plaintifs de mon fils, de ma fille;
Vois les pleurs de la France et de chaque famille.
Encore ce serait de tolérables maux
Si ces larmes, ce sang suffisaient aux bourreaux:
Mais le fer.... » Il allait en dire davantage
Quand l'ange rompt ainsi ce funeste présage.
«Prince! laissez au ciel le soin de préjuger.
A force de bienfaits un Roi doit se venger.
L'arbitre des humains conduit nos destinées.
Vos momens sont comptés ainsi que vos années.
Des races, des états, l'éclat et les revers
Dussent-ils affliger ou plaire à l'univers,
Sont réglés par son ordre agréable ou sévère.
Ses décrets sont cachés sous l'ombre du mystère:
La gloire et la vertu, seul bien digne du ciel,
Peuvent seules aussi rendre un Prince éternel.
La vie humaine est courte, amère, périssable,
La gloire et la vertu sont le seul bien durable.
Pour les peuples souffrans les Rois sont établis;
Contre leurs oppresseurs ils sont leurs fiers appuis.
Leur glaive à l'innocent est un puissant égide,
Comme il doit se plonger dans le cœur du perfide.»

A ces mots il saisit un seul de ses cheveux,
Et l'entraîne au delà des astres lumineux.
Les rayons du soleil, les éclairs dans leur course,
L'aquilon qui fend l'air du midi jusqu'à l'ourse,
Le plomb qui sort du bronze avec rapidité,
Ne montrèrent jamais tant de vélocité.
Comme à travers un prisme, ou par charme magique,
A ses yeux vient s'offrir l'image magnifique
Des empires du monde. Ouvrages orgueilleux !
Ils y paraissent tous par un art merveilleux.
Les trônes de saphir, et les trônes d'ivoire,
Les sceptres, les pouvoirs, les états, leur histoire,
Chaque règne à sa place est rangé par le temps,
Leur principe, leurs lois, leurs progrès inconstans.
L'Egypte est le premier, ce berceau mémorable,
Des vertus et des arts école inimitable.
Auguste par ses mœurs, célèbre par ses Rois;
Brillant par ses héros, ses sages, ses exploits;
Ses portiques, ses murs, ses tours pyramidales,
Ses cirques, ses palais, ses tombes colossales,
Ses marbres animés par un ciseau subtil,
Ses immenses bassins que remplissait le Nil;
Là de l'antiquité les augustes ruines
Gémissent sous les eaux, les sables et les mines.
Que d'ouvrages fameux dignement dessinés,
Savamment découpés, noblement terminés!
Le ciseau de l'artiste anime le porphire;
Sous sa main l'airain vit et la toile respire.
Sous le poids des vaisseaux il fait gémir les mers,
Et ses marbres aigus vont fendre les éclairs.

On connut sous ces Rois la science profonde
De mesurer, des cieux, la course vagabonde;
Et par d'exacts calculs, en bornant les terreins,
Régler les intérêts des avides voisins.
Le grand lac de Miris, creusé dans la Libie,
Etonnant réservoir! prodige d'industrie!
Faisait voir au milieu de ses captives eaux,
Parmi des tas nombreux de poissons inégaux;
L'énorme pyramide autrefois si connue,
Dont la flèche perçait l'épaisseur de la nue,
Cet ouvrage n'est plus; il est enseveli
Dans les sombres détours des voiles de l'oubli.
Péristiles de marbre, antiques colisées!
Tombeaux prodigieux! célèbres mausolées!
Cirques, arcs de triomphe, obélisques pompeux,
Hyérogliphes sacrés, temples majestueux!
Vous avez disparu sous le fer de la guerre,
Sans pouvoir espérer votre gloire première;
Et si Rome conserve encor quelques fragmens
Des chefs-d'œuvre de l'art, de ces beaux monumens,
Ces débris descendront bientôt dans les ténèbres,
Pour être associés aux ossemens funèbres
De ces fiers souverains que le Nil révérait,
Et des Dieux fabuleux que l'Egypte adorait.

Profondément touché, Bourbon voit cet empire
Absorbé par le temps. Il se tait, il soupire.
Puis tout à coup, hélas! dit-il; « si ces états,
Théatre de l'orgueil des plus grands potentats;
Si leurs trônes, leurs noms, leurs Rois, leur opulence
Vont malgré leur éclat et leur magnificence

Se plonger, s'engloutir dans les siècles passés,
Pour ne plus reparaître après s'être éclipsés,
France! que dois-je donc augurer de ta gloire?
Que devra devenir ta splendeur, ta mémoire?
La race des Bourbons? ton sceptre éblouissant?
Tes cités, et tes ports, ton site florissant?
Quand je vois sur ta tête une idole inconnue
Dont la foudre en éclats prête à fendre la nue,
Va frapper sans pitié ton colosse orgueilleux,
Fruit de tant de travaux et d'efforts glorieux.
Alors les étrangers ne cesseront de dire:
Est-ce là cette France? est-ce là cet empire?
Cet état qui donnait des lois à l'univers?
Ce nom que révéraient mille peuples divers?
Comment en un clin d'œil ce sceptre monarchique
A-t-il subi le joug du pouvoir anarchique?
Comment a-t-il fait place à d'orgueilleux rivaux,
Sur qui (4) s'élanceront d'autres tyrans nouveaux?
Ces tyrans qu'on verra dévorer de la France
La population, les trésors, la substance? »
Tels sont, dit Eloa, les ordres des destins,
Naître, croître et finir est le sort des humains.
Les peuples et les Rois, enfans nés de la terre,
Finiront par rentrer dans le sein de leur mère;
Sous l'herbe, ou sous le sable ensemble confondus;
Leurs ossemens muets, leurs monumens perdus,
Apprennent que Dieu seul par sa nature est stable;
Que rien dans l'univers hors de lui n'est durable.
Que des êtres, il est seul être indépendant,
Affranchi des saisons et du sort inconstant;

Et que le temps rongeur, de sa dent, de son aile,
Ne pourrait entamer sa durée éternelle.
C'est ce Dieu qui détruit les lâches, les héros,
Comme l'homme à ses pieds foule les vermisseaux.
Ce Dieu qui dans les vents, sur l'aile des nuages,
Balance les éclairs, enfante les orages,
Son bras étend les cieux, il élève les monts,
Il souffle les volcans, fait trembler les vallons.
Ce Dieu qui tour à tour fait l'ombre et la lumière,
Donne l'âme aux humains, faible amas de poussière;
Il porte dans sa main l'orbe de l'univers,
La clef de la tempête et le sceptre des mers.
Du haut de l'empirée, arbitre des couronnes,
Il relève, il abat les empires, les trônes.
Souvent il prend plaisir de ravir en naissant
L'unique rejeton d'un monarque puissant;
Et souvent il conserve et prolonge sa race:
D'autres fois dans l'histoire il permet qu'on retrace
Les sublimes vertus, les crimes odieux,
Par qui sur les humains regnèrent ses ayeux.
De quel droit un mortel, comme un vase d'argile,
Sorti des libres mains d'un ouvrier habile,
Peut-il demander compte au grand ordonnateur,
Du destin qui l'afflige ou cause son bonheur?
Grand Prince! contemplez l'infidelle Assyrie,
Qui dans la ville sainte apporta sa furie.
Le superbe Ninus, de ses bras triomphans,
Enchaînant Zoroastre, Oracle des Persans.
Une Sémiramis, active, ambitieuse,
Au fond de l'Orient, princesse glorieuse,

Se couvrir de lauriers surpassant les vertus,
Les exploits, la valeur de son époux Ninus.
Leur empire à la fin, fruit de tant de conquêtes,
Succombe sous l'effort des communes tempêtes.
Parthes, Grecs et Romains, Mèdes, Egyptiens,
Persans, Carthaginois, Hébreux, Assyriens,
Vous qui faisiez la gloire ou la honte du monde,
Vous avez disparu comme un rayon sur l'onde.
Tel est des grands états les variations,
Et les pas successifs des générations;
Surtout lorsque les Rois vivent dans les délices,
Enivrés par l'orgueil, père de tous les vices;
Surtout quand leurs lauriers viennent à se flétrir
Dans l'oisive mollesse et le lâche plaisir.
Voilà quel fut ton sort, Ninive efféminée!
Sous le joug de l'amour mollement enchaînée,
Tu n'étais plus ce peuple éloigné du repos,
Aux travaux, aux combats conduit par un héros.
Au lieu de Sésostris, voyez Sardanapale,
Que décore et revêt la pourpre orientale,
Arrosé de parfums, humant l'encens des Dieux,
Plongé dans les moiteurs des bains délicieux;
La molle oisiveté, la lâche intempérence,
Des jeux et des plaisirs l'excessive affluence;
Un torrent de flatteurs sans vertu, sans talent,
Enervaient à l'envi le monarque indolent.
Il n'entendit jamais les foudres de Bellone,
Ni les accens de Mars, ni l'airain qui résonne.
Seulement du printemps, quand les beaux coloris
Rendent les lauriers verts et les myrthes fleuris,

Le Prince mollement traînait un corps débile.
C'est là qu'un jour couché dans un herbeux asile,
Sur un gazon mousseux, à l'abri du soleil,
Un langoureux concert appelait le sommeil.
Tandis que des zéphirs l'agréable murmure,
D'un limpide ruisseau promenant l'onde pure,
Forment pour l'assoupir un léthargique accord,
Le Sibarite oisif ferme l'œil et s'endort.
Tout change à son réveil; au lieu de ces délices
Raffinés par le goût au gré de ses caprices,
Les cris tumultueux des Mèdes en fureur,
Commandés par Arbace, apportent la terreur.
Ceux-ci troublent bientôt par le bruit de leurs armes,
Ces touffes de lilas, sièges de mille charmes.
Le sang coule au milieu des roses et des lis,
On ne voit que des pleurs à la place des ris.
Tout fuit vers le palais. Suivi des concubines,
Le Prince gagne en vain les loges clandestines.
Un tourbillon de flamme entoure ce séjour,
S'insinue, assaillit le plus secret détour.
Tel un cerf endormi goûte un repos facile
A l'ombre du cythise ou du saule mobile,
Quand un perfide plomb part du bronze fatal,
Suit l'œil, éveille, atteint et perce l'animal.
Le règne Assyrien, jadis si redoutable,
Vaincu par la mollesse eut le sort déplorable
Qu'éprouve tôt ou tard l'ouvrage des humains:
Son sceptre disparaît et passe en d'autres mains.
Ces colonnes d'airain, ces sublimes portiques,
Ces colosses fameux, ces jardins magnifiques,

Sur les bords de l'Euphrate, élevés dans les airs,
Faisaient que Babylone étonnait l'univers.
Son peuple qu'animait un céleste génie,
Maniait tour à tour le compas d'Uranie,
Et le soc de Cérès, et la foudre de Mars.
Cette fière cité, ceinte de toutes parts,
Par sa force, ses lois, ses talents, sa sagesse,
Aux autres nations commandait en maîtresse,
Quand le dernier du sang de ses Rois orgueilleux,
Ivre de sa grandeur, d'un ton audacieux
Blasphême l'éternel, et veut de sa puissance
Devenir le rival; il croit dans sa balance,
Peser les monts, les mers, et les globes des cieux,
Renverser la nature, ériger d'autres Dieux;
Faire rétrograder vers leur première source,
Les fleuves entraînés par leur rapide course;
Escalader l'Olympe ainsi que les Titans,
Arrêter la tempête, et la foudre, et les vents;
Disposer des saisons et fermer les abîmes;
Mais celui qui soutient les demeures sublimes,
Frappe, livre l'idole aux plus affreux revers,
La renverse et la rend la pâture des vers.
Juste prix de l'orgueil! Heureux encor l'impie!
Dans l'horreur du trépas s'il terminait sa vie!
Voyez de Rome, enfin, l'empire universel:
Que de sang! que d'efforts pour le rendre éternel!
Puissant maître des mers et de la terre entière,
On le vit jusqu'aux cieux hausser sa tête altière;
D'abord faible et rampant, c'est un tendre arbrisseau,
Qui croît auprès du Tibre et qu'humecte son eau.

Puis élançant sa tige et ses branches chenues,
Ses superbes rameaux se perdent dans les nues.
Rome, après quelque lustre, engloutit dans son sein,
Et l'Europe et l'Asie, et le sol Africain.
Triomphante partout, rayonnante de gloire,
Elle donne des lois, commande à la victoire.
Vole d'un pas rapide, et soumet à ses fers
Et les deux Océans et les deux Univers.
En vain de Porsenna le courroux inutile,
Assiégé par la faim, les remparts et leur ville :
En vain du haut des monts, les Gaulois en fureur
Portent au Capitole un feu dévastateur :
Le Sénat sans pâlir offre à ce double orage
Sa fortune, ses dieux, ses vertus, son courage.
Pyrrhus le fier Pyrrhus, dans leurs camps triomphans,
Plein de rage, introduit d'inconnus éléphans.
De leur trompe d'abord ils enfoncent l'armée ;
Les chefs en sont troublés, Rome en est alarmée ;
Mais l'amour de la gloire et de la liberté
Repousse, dompte, abat cette férocité.
L'intrépide Annibal, plein du feu qui l'anime,
Des Alpes vient gravir la sourcilleuse cime.
Torrent impétueux ! il vole et la terreur,
De Rome florissante, ébranle la grandeur.
Ses ruses, ses succès mettent tout en alarmes ;
Le Ciel semble pour lui combattre avec ses armes.
A Cannes les revers, la discorde et la mort
N'ont-ils pas décidé de Rome et de son sort ?
Non ; le Romain vaincu, surmontant sa disgrace,
Jamais dans ses malheurs ne montra plus d'audace.

Et bientôt pour venger Paul-Émile et Varron,
Carthage croulera sous le grand Scipion.
C'est encore trop peu, Rome, pour ta puissance,
De réduire Carthage à ton obéissance.
Tu conduiras au Cirque, esclave de tes lois,
L'Anglais, l'Ibérien, le Germain, le Gaulois.
Des colonnes d'Hercule à l'Elbe Germanique,
Du Danube d'Europe à la plage Illyrique.
Du Nil au Tanaïs, du Taure, au Mont Gibel,
De la Tamise au Pô, du Tibre à l'Archipel;
La Caspiene mer, la Thrace, la Libie,
La Grèce, l'Hellespont, l'une et l'autre Arabie,
Et les climats brûlans et les Pôles glacés,
Sous tes aigles verront leurs trônes renversés.
Les paisibles lauriers, soupirs de tant d'années,
Paraissaient couronner ses hautes destinées,
Quand ce colosse enfin, d'une énorme grandeur,
Croula sous son immense et lourde pesanteur;
Soudain il entraîna, dans sa chûte bruyante,
Les grands corps qui liaient cette masse effrayante;
Et les pompeux débris de l'Empire Romain,
Du barbare attentif devinrent le butin.
Ainsi le temps qui fuit, qui contre tout conspire,
De sa mobile faulx morcela cet Empire;
De rapine et de sang le Vendale affamé,
S'empare de l'Afrique en conquérant armé.
Les Hérules, les Gots et cent Princes sauvages,
Font des états Romains d'innombrables partages.
Tant de peuples épars subissent d'autres lois,
Adoptent d'autres chefs, d'autres mœurs, d'autres rois;

Les Francs passent le Rhin, leurs manœuvres habiles
Fondent un grand état dans les Gaules fertiles.
Aux plaines d'Albion, le Saxon sur les eaux,
Attiré par l'attrait de ces climats nonveaux,
Y porte ses talens, ses lois et son tonnerre,
Et forme le berceau du règne d'Angleterre.
Rome depuis a vu, dans la cendre et les pleurs,
Son sol enseveli sous mille usurpateurs.
Elle a gémi cent fois, sur les tristes ruines
Qu'ont causé les horreurs des guerres intestines.
Maintenant (je l'avoue) on ne voit plus ce temps,
Où la terre latine abhorrait ses Titans :
Dans le creux des rochers, dans les bois solitaires,
Même dans les tombeaux où reposaient leurs pères,
Romains dégénérés, ils fuyaient le danger,
Tremblant tous à l'aspect d'un perfide étranger.
Seulement de retour, quand les Alpes glacées
Soutenaient le fardeau des neiges entassées,
Quand l'hiver décrépit, blanchi par les frimats,
Couronné de glaçons, mettait fin aux combats.
Ces peuples éprouvaient une paix éphemère,
Paix que troublait encor la trompette guerrière.
Ce temps n'est plus. Braschi, Nestor des Souverains,
Prince, Pontife et Père, adoré des Romains,
Soutient paisiblement les fidèles Eglises.
La force et la prudence à ses pieds sont assises.
Dieu qui le fit asseoir au trône de son Christ,
L'entoura de vertus, lui donna son esprit.
Paisible Souverain ! de sa main salutaire,
Il ferme en ses états le temple de la guerre;

Il abhorre la soif des funestes combats,
Rend heureux l'univers ; ce sont là ses appas.
La Foi tenant la Croix sur la pierre angulaire,
L'espérance appuyée à l'ancre tutélaire,
L'amour, la bienfaisance au front toujours serein,
La justice et la paix brillant d'un feu divin,
La charité brûlant d'une céleste flamme,
Allaitant des enfans que la nature affame ;
Ces immortelles sœurs, dans leur simplicité,
Filles de l'Eternel et de la vérité,
Soutiennent sur l'autel le triple diadême,
L'arche, la double clef et la chaire suprême.
Là Pie auguste exerce au nom de l'Eternel,
Le pouvoir ou d'ouvrir ou de fermer le Ciel.
Tour à tour il manie et la croix et la foudre,
Pour terrasser l'impie, ou pénitent l'absoudre.
Toujours ange de paix, prêtre compatissant,
Il immole pour tous l'Agneau pur non sanglant.
Pour sa ville éternelle, en son âme héroïque,
De l'évangile il suit la sage politique.
Il dissimule, il cède, il résiste à propos.
Clément, zélé, pieux, ennemi du repos.
Sans cesser d'être grand, il sait des autres Princes
Ménager la faveur utile à ses provinces.
Ces révolutions, ces changemens divers,
Que le temps a produit dans les deux univers.
Tant d'Empires déchus, tant de vicissitudes,
Jettent l'esprit du Roi dans mille inquiétudes.
« Ciel ! dit-il, des Bourbons le sceptre impérial,
Doit-il tomber, comme eux, dans un oubli fatal?

Etais-je

Étais-je réservé par un trait de vengeance
Pour être le témoin de cette décadence ?
Et mon fils n'est-il né que pour verser des pleurs
Sur mon trône, ma tombe et nos communs malheurs ?
Inutile héritier du trône de ses pères,
Verra-t-il sa couronne en des mains étrangères ?
Fallait-il que sa mère, aux pieds des saints autels,
Fatigât par ses vœux les esprits éternels,
Pour voir comme une fleur par l'aquilon fanée,
Ce gage malheureux d'un si doux hyménée ?
Sa mère qui peut-être au plus cruel chagrin,
Livrée en ce moment, le serre sur son sein,
Le presse sur son cœur, le baigne de ses larmes,
Redouble ses baisers au fort de ses alarmes !
Epouse déplorable ! infortuné Dauphin !
Objets que doit proscrire un barbare destin !
Unissez vos deux cœurs. Ah ! vivez l'un pour l'autre,
Et mêlez mon amour à la flamme du vôtre. »
Il dit : un long soupir exhalé de son cœur,
De son ame fait voir la profonde douleur !
Le Séraphin ailé l'embrasse, le console,
Relève son courage, et prenant la parole :
« Le Roi des rois, dit-il, seul être indépendant,
Voit tout, et quand il veut il fait dans le néant
Retrograder les Rois. Cet être inaltérable,
Trois fois saint, trois fois sage et trois fois adorable,
Forme, détruit, relève, abbat quand il lui plaît,
L'ouvrage quel qu'il soit que sa parole a fait.
Il permet que le temps, sans vouloir rien entendre,
Livre au fil de sa faulx, ainsi que l'herbe tendre,

Les puissances du siècle et les états fameux,
Les antiques cités, les monumens pompeux.
De son bras tout-puissant l'ombre mystérieuse
Cache à l'homme mortel la route ténébreuse
De ses sombres desseins. Qui peut sans blasphémer
Lâchement l'accuser ? follement le blâmer ?
Quel esprit peut sonder ses décrets inscrutables ?
Quel pouvoir changerait ses décrets immuables ?
Sur tant de changemens révérons ses desseins.
Dieu se rit de l'orgueil des superbes humains.
Il relâche ou retient les passions des hommes,
Quand il veut réformer la face des Royaumes.
Alors s'il veut armer des conquérans heureux,
Sans peine il fait marcher la terreur devant eux.
Il imprime aux soldats, un courage intrépide,
Pour faire triompher le héros qui les guide.
Mais s'il veut susciter un Roi selon son cœur,
Il donne à son conseil un grand législateur,
La gloire de son maître et l'honneur de l'empire,
Ce sage donne l'âme à tout ce qui respire;
Cet ange de l'état, par d'utiles décrets,
Ne tend qu'à rendre heureux le Prince et les sujets.
Consulte leur honneur, guide leur politique,
Et les lie aux voisins par une paix publique.
Que si ce Dieu vengeur, allumant son courroux,
Sur un coupable état veut frapper de grands coups.
Terrible; il sait bientôt, par des causes lointaines,
Amèner par degrès des disgraces certaines.
De la sagesse humaine il aveugle les yeux.
En vain elle suivrait des sentiers tortueux.

Dans ses détours obscurs, ne trouvant nulle trace,
Elle marche au hasard, s'obstine, s'embarrasse,
Et subit cet esprit de vertige et d'erreur,
Des chûtes d'un état funeste avant-coureur.
C'est donc Dieu, sous le nom de hasard, de fortune,
Qui fait les nations, et règne sur chacune;
Et ce qu'on croit venir des aveugles destins,
Est le fruit réfléchi de ses ordres divins.
Tout concourt à remplir la grandeur de ses vues,
Par des routes qu'il sait aux mortels inconnues;
Il n'est de Dieu que Dieu, maître absolu des cœurs.
Il se dit Dieu des dieux, et Seigneur des seigneurs.
Comme leurs souverains tous les peuples périssent,
Leur race se confond, leurs empires finissent.
Dieu seul est éternel, comme il l'est dans ses droits,
Maître de tous les temps, absolu sur les rois.
Quand il veut il dépouille, il ôte la puissance
A celui qui l'avait par le droit de naissance,
Pour la porter ailleurs; et par ce changement,
Il montre aux potentats que sous le firmament
Son trône est par son être, éternel, immuable;
Et celui des humains précaire et périssable.
Son œil conduit du temps et la faulx et la main,
Pour détruire le fer et le bronze et l'airain.
Du trône des Césars, la durée ordinaire,
N'est devant lui qu'un point tracé dans la poussière.
Ainsi qu'une onde roule et qu'une autre la suit.
La nuit presse le jour, le jour presse la nuit;
Le temps fuit, il revient, s'il meurt il va renaître,
Pour finir de nouveau, reluire et disparaître.

Il montre à tout mortel que son rapide cours
Absorbera bientôt le dernier de ses jours.
Le présent est à nous, mais il fuit, il se presse :
Hélas ! les plus beaux jours sont ceux de la jeunesse.
La vieillesse qu'assiège un essaim de douleurs,
Ne sent en végetant que de faibles ardeurs.
Un temps fuit, l'autre vient d'une aile fugitive ;
Il n'est pas loin de nous, il se hâte, il arrive,
Pour se plonger aussi dans la nuit du chaos,
Après avoir détruit les rois et les héros.
Triste destin de l'homme ! il se flatte, il oublie
Qu'il est né pour finir bientôt sa courte vie !
Sur sa tête le temps glisse d'un pas léger,
Il s'écoule, il se perd, sans qu'il veuille y songer.
Dans sa longévité, l'espoir de vivre encore
Le flatte tous les soirs, renaît avec l'aurore,
Mais pour l'exterminer, le temps avec la mort
Entre eux ont déjà fait un éternel accord.
Ces deux monstres ailés, divinités volages,
De leur main destructive effacent tous les âges,
Et montrent au mortel qu'affaibli dans son cours,
Son corps tombe en débris sous un amas de jours.
Qu'après avoir passé par différentes scènes,
Goûté mille plaisirs, dévoré mille peines,
Cet illustre étranger, sur la terre égaré,
Doit rentrer au séjour dont Dieu l'avait tiré ;
Pour fouler à ses pieds la terre et ses abimes,
Et contempler d'un Dieu les attributs sublimes.

Fin du douzième Chant.

NOTES.

(1) *Phalès...* Le plus ancien des Philosophes Grecs.

(2) *Codrus...* Lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de la patrie, les Athéniens frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de Roi. Ils dirent que Codrus avait élevé ce titre si haut, qu'il serait impossible désormais d'y atteindre.

(3) *Romains...* J'ai vu, étant à Rome, sur le socle d'un pilier de la porte du Peuple cet écriteau remarquable : « Qui Belisaro chiedeva i » quadrini » C'est-à-dire : Ici Belisaire demandait l'aumône.

(4) *Sur qui...* Le cours que suivit Bonaparte pendant les quatorze années de son usurpation, offre une conformité remarquable avec la ligne courbe que décrivent tous les projectiles. Investi de l'autorité suprême en 1800, il avait atteint en 1807 le sommet de la parabole : c'est la date du traité de Tilsit ; mais bientôt il complote le guet-à pens de Bayonne. La guerre d'Espagne éclate, et dès ce moment il commence à décheoir de cette élévation prodigieuse où l'univers le contemplait avec effroi. Le gouffre qui doit l'engloutir est ouvert sous ses pieds, lui seul ne l'aperçoit pas ; un vaste incendie le menace au sud, il court embraser le nord. Comme poussé par un invincible pouvoir, il s'écrie : Que les destins s'accomplissent ! et les destins vont s'accomplir.

Histoire de l'Ambassade dans le grand Duché de Varsovie en 1812, par M. Pradt, Archevêque de Malines.

Fin des Notes du douzième Chant.

CHANT TREIZIÈME.

SOMMAIRE.

Les cieux. Bonheur des élus. Peinture de la Divinité. Dégoût de la terre. Apparition du grand Dauphin. Son caractère. Son fils lui raconte ce qui précéda sa mort. Aïeux de Louis. Son trône avenir. Celui de son fils. Les enfers. Punition des méchans. La merveille finit.

Ainsi parle Eloa quand la voûte des cieux
S'entr'ouvre avec éclat, et découvre à leurs yeux
Les célestes splendeurs du sublime empirée,
Règne des grands héros, demeure consacrée
Aux sages, aux martyrs; un entier diamant
Sert de voûte limpide à son couronnement.
L'opale et le saphir, plus brillans que les astres,
Enrichis d'hyacinthe, en forment les pilastres.
Les portes d'escarboucle, en douze endroits divers,
Lancent des traits de feu réfléchis dans les airs.
C'est là, qu'avant le temps, triple, unique, ineffable,
L'immortel Jéhova (1) mit son trône adorable.
Trois êtres éternels, pouvoir, sagesse, amour,
Unis et divisés remplissent ce séjour.
C'est là que triomphant des passions iniques,
La vertu fait monter les âmes héroïques.
Un ordre irrévocable éternise en ce lieu
Les princes, les sujets fidèles à leur Dieu.

Là sont, comme des Dieux environnés de gloire,
Les anges dont Satan pleure encor la victoire.
Le cercle radieux des ardens séraphins,
Les archanges ailés, les chœurs des chérubins.
Au centre lumineux de ce temple sublime,
Est le Christ engendré; salutaire victime,
Lancé par un effort d'amour et de bonté
De l'incommensurable et vaste éternité.
Substance de son père, identité d'essence;
Son verbe et sa splendeur, son esprit, sa puissance;
Image de sa gloire, ineffable produit,
Et d'une vierge mère inaltérable fruit.
Aux pieds majestueux de son trône suprême
Cent vieillards couronnés posent leur diadême,
Et n'osent qu'en tremblant voir cette humanité
Intimement unie à la divinité.
Son siège est de béril incrusté de topases,
Quatre archanges courbés en soutiennent les bases,
Et quatre chérubins, légers, adolescents,
Font voler vers son front des nuages d'encens.
Sans onde et sans zéphir, les saisons éternelles
Font naître sous ses pas des fleurs toujours nouvelles.
Des enfans dont le teint mêle à leur coloris
Le vermeil de la pourpre et la blancheur du lis,
Se couronnent entre eux, et pleinement tranquilles,
Ils forment sans effort des mouvemens agiles.
Leur main porte en triomphe un myrthe toujours vert,
Symbole d'un printemps sans été, sans hiver.
Prémices des fruits saints! âmes prédestinées!
La mort trancha le fil de vos tendres années.

Ainsi qu'un vent brûlant sèche un bouton nouveau,
Ou tel que sous le fer tombe un jeune arbrisseau.
Votre aimable candeur, votre chaste innocence,
Vous placent à l'entour de la divine enfance;
Et si l'acier cruel en vous perçant le flanc
Fit autant de martyrs baptisés dans leur sang,
Dieu voulut vous ravir, de peur que la malice
Ne corrompît votre âme en l'inclinant au vice.
Maintenant sans danger, sans efforts, sans désirs,
Vous nagez au milieu d'un torrent de plaisirs.
Prodigue de ses dons, enfans de son essence,
Dieu rend sensible à tous son être, sa présence,
Et répand dans leur cœur cette félicité,
Gage, prix et garant de l'immortalité.
Douce félicité, dont l'urne inépuisable
Verse sur ses élus un nectar ineffable!
Qui les rend pleinement heureux dans leur grandeur,
Quoique inégalement égaux dans leur bonheur.
Ce n'est point cette joie indécente et folâtre,
Ni ces charmes menteurs qu'une fable idolâtre,
Dans ses riants tableaux des bois éliséens,
Inventa follement sur les bords stygiens.
Ces bords fleuris ne sont que de faibles nuances
Du séjour éternel frivoles ressemblances,
Qui ne rendent heureux les corps ni les esprits:
Ce sont des songes vains dignes de nos mépris.
Dieu seul comble nos vœux quand il se communique:
Seul il est dans ses dons, accompli, magnifique.
La gloire de l'Olympe, et ses charmes puissans,
Eblouissaient Louis, ravissaient tous ses sens,

Lorsqu'il vit sans nuage, en cette cour heureuse,
De héros et de Rois une suite nombreuse;
Ils étaient tels qu'à Reims, on voyait autrefois,
De pourpre et d'or vêtus, nos Bourbons, nos Valois.
Ou bien quand au retour d'une insigne victoire,
Bellonne les montrait sur le char de la gloire.
Sur des trônes d'onyx, là chaque souverain
Tient une palme verte au lieu d'un sceptre en main.
Telle que l'arc d'Iris une écharpe au ciel teinte,
Embrasse leur poitrine où pend une croix sainte.
Sur leur front étincelle un vermeil coloris,
Signe du vif amour dont leur cœur est épris.
Leurs yeux sont des éclairs; leurs épaules sacrées
D'un manteau pourpre et bleu sont noblement parées.
Plongés dans les douceurs d'une profonde paix,
Semblables à des dieux qu'un Dieu lui-même a faits,
Ces princes triomphans dans ces sphères augustes,
Sont plus grands, plus heureux que le reste des justes.
Ils ont plus combattu, couru plus de dangers,
Et méprisé, plus qu'eux, les honneurs passagers.
Leur âme, comme un lis au milieu des épines,
Conserva sa candeur. Les sanglantes rapines,
Le dédaigneux orgueil, les molles voluptés,
Ordinaires écueils des princes trop flattés,
Ne les souillèrent point. Un faisceau de lumière,
De ses sillons dorés, les ravit, les éclaire.
Ils contemplent de près, sans nulle obscurité,
Un Dieu triple personne, unique vérité.
Fille de l'éternel, ou plutôt son essence,
Son caractère vrai, son esprit, sa substance;

Le vrai, le beau sublime éternise ce lieu:
Leur esprit voit, agit, et pense comme un Dieu.
Ils ne veulent plus rien. Leur âme est satisfaite;
Leur triomphe assuré; leur victoire complette.
Le trouble des états; l'embarras des grandeurs;
Des pénibles remords les malignes vapeurs;
Le fiel de leurs censeurs, les trames de l'envie,
L'aiguillon de la mort, les tourmens de la vie
Ne les atteindront plus. La paix et le bonheur
Paraissent sur leur front réjaillir de leur cœur.
Seulement inquiets; sur l'humaine faiblesse
La sensible pitié, provoque leur tendresse,
Leur unique désir serait de partager
Cette félicité que rien ne peut changer.
C'est un jour éternel, que jamais la nuit sombre
Ni les orages noirs n'éclipsent de leur ombre.
Ces princes n'iront point boire au fleuve Léthé,
Pour oublier les maux de leur humanité;
Ni comme les Césars, porter leur vol insigne
Auprès de quelque étoile, auprès de quelque signe.
Ils ne passeront pas non plus dans d'autres corps,
Pour subir tour à tour d'autres jours, d'autres morts.
De souffrir, de mourir, désormais incapables,
Au tranchant de l'acier ils sont impénétrables.
L'histoire et les ressorts des empires divers,
Les longs cercles des temps à leurs yeux sont ouverts.
Dieu devient leur lumière; astre sans nul ombrage,
Abîme de splendeur, beauté sans alliage.
Ce Dieu qui donne l'être, et ne le reçoit pas,
Tenant en son pouvoir la vie et le trépas;

Ce Dieu si loin de nous par son être sublime,
Et si près quand il veut nous servir de victime,
Contenant tous les lieux, sans qu'il soit resserré,
Vivant dans tous les temps sans en être altéré;
Esprit saint, absolu, maniant la matière,
Créant par sa parole et l'ombre et la lumière:
En lui tous les objets éminemment compris,
Annoncent sa grandeur à l'univers surpris.
Ce qui dans le soleil flatte, éblouit la vue,
La beauté de l'iris qui se peint dans la nue,
Ce qui naît dans les champs pour soulager la faim,
Le coloris des fleurs, les délices du vin,
Le souffle des zéphirs, la fraîcheur des fontaines,
Le concert des oiseaux, la verdure des plaines,
Dieu possède ces biens, sans être ni l'iris,
Ni soleil, ni zéphirs, ni fleur, ni coloris.
Il n'est de Dieu que Dieu. Substance simple et pure,
Bonté sans passion, richesse sans mesure.
Il est tout dans les cieux, et dans son juste choix,
De tous les saints élus il fait autant de rois.
A cet auguste aspect Bourbon reste immobile,
Et le coup-d'œil fixé sur l'éternel asile;
Heureux! dit-il, heureux! ces princes, ces héros!
Dans le sein de la paix, exempts de tous les maux!
Ils ne dépendent plus de ces vicissitudes,
De ces soins fatigans, de ces sollicitudes,
Qu'un prince ami du bien, s'efforce d'épuiser,
Pour plaire, secourir, aimer, récompenser.
Je fais tout pour mon peuple, et malgré ma tendresse,
Mon zèle, mes bontés, et l'amour qui me presse,

Je ne vois, je n'éprouve en mes tristes états,
Que des hardis rivaux, des favoris ingrats.
Rarement j'ai goûté, malgré ma bienfaisance,
Le plaisir, le tribut de la reconnaissance.
Français! j'ai trop vécu; mon règne ta lassé.
Tu cesses de m'aimer; va, mon sceptre est brisé.
Je ne veux plus regner sur des hommes féroces
Que le délire entraîne à des crimes atroces.
Tout s'arme contre moi, parens, amis, sujets:
Devais-je un tel affront l'attendre des Français?
Bien plus, sans nul appui, renversé de mon trône,
Les peuples et les Rois, tout fuit, tout m'abandonne.
Mais, ce que nos neveux ne pourront, sans frémir,
Ouir, lire ou conter à leurs fils avenir;
Ce sont d'un faux ami les manœuvres honteuses,
Ses infames projets, ses trames odieuses.
Incrédule, immoral, rebelle au Souverain,
Au milieu du Sénat, il va l'or à la main,
Opiner pour ma mort, extorquer les suffrages
Et du soldat vénal, et des peuples volages.
O honte de mon sang! apprends dans ton malheur,
Que le suprême rang ne fait pas le bonheur.
Vois le terme et le but de tes sourdes adresses.
Vois ton front menacé de ces armes traîtresses
Que tu lèves sur moi. Va, souvent l'insensé
Tombe sous le poignard qu'il avait aiguisé.
Ainsi, lorsqu'un serpent, de l'herbe vénéneuse
Avale, en la broyant, la liqueur écumeuse
Du poison qu'il apprête il se sent dévoré,
Et tombe dans le piège, aux autres préparé.

En vain te flattes-tu, séducteur politique,
De gagner la faveur d'un peuple frénétique ?
Aveugle dans sa haine, ainsi qu'en son amour,
Tu verras dans ce peuple un funeste retour.
Triomphe avec effroi, redoute ta malice :
Le crime se mesure au poids de la justice.
Le ciel lent à punir t'attend dans les enfers,
Pour confondre l'orgueil de tes rôles pervers.
Mais pourquoi me livrer au transport qui m'agite ?
A cette anxiété qui me guide et m'irrite ?
Que ne m'est-il permis de ne plus respirer
L'air impur des méchants, et de ne soupirer
Qu'après l'heureux séjour. Riche et saint héritage !
Quand, ô chère Sion ! seras-tu mon partage !
Calme heureux des élus ! douce félicité !
Centre de tous les biens ! éternelle clarté !
Asile de la paix ! cher objet qui m'enflamme !
Tabernacle éternel, ouvrez-vous à mon âme !
A peine a-t-il parlé qu'un lumineux éclair
Se détache des cieux, vole, sillonne l'air ;
Il descend jusqu'à lui. Sur ce char de lumière
Était un Prince.... Il fixe, et reconnaît son père.
C'était ce grand Dauphin (2) que l'Europe pleura,
Et sur lequel, long-temps, la France gémira.
Nul autre ne reçut à sa mort tant d'éloges ;
Les temples, leurs autels, les théatres, leurs loges
Se couvrirent de deuil ; et les plaintifs échos
Retentirent partout, de soupirs, de sanglots.
Oracle de l'état, héros dans les batailles,
Vertueux sans orgueil, bienfaisant à Versailles.

De la Religion inébranlable appui,
Les vertus de la cour éclatèrent en lui.
Tel il fut : maître bon, tendre époux, père sage,
Quand la mort le ravit au printemps de son âge.
Le Monarque, à l'aspect de l'auteur de ses jours,
S'attendrit, donne aux pleurs un triste et large cours.
Peint de traits si touchans ses cruelles alarmes,
Que s'il eût pu son père aurait versé des larmes.
« Mon fils, dit-il, en toi je reconnais mon sang;
Je t'admire, te plains, mais honore ton rang.
Tes combats, tes vertus auront leur récompense.
La bonté de tes mœurs, tes vœux, ta bienfaisance
Ont attendri les Cieux; cependant tes travaux,
Comme l'or éprouvé dans le creux des fournaux,
Doivent encor donner à ton ame héroïque
Une trempe plus forte, un élan séraphique. »
Il dit : et de sa main, plus blanche que le lis,
Il s'approche et présente à son auguste fils,
Dans une coupe d'or un élixir céleste
Antidote vainqueur de tout revers funeste;
Breuvage des héros, nectar des demi-dieux,
Qui soutient les martyrs et leur ouvre les Cieux.
A peine la liqueur est-elle consommée,
Que l'âme de Louis se sent plus enflammée.
Ce beau feu qui s'élève au dessus de ses sens
Acquiert de nouveaux goûts, des désirs plus pressans;
Le trait passe en son cœur, il l'embrase, il l'engage,
L'entraîne malgré lui, l'élève, l'encourage;
A cette impression il ne peut résister;
Il goûte des plaisirs qu'il veut encor goûter.

C'est une flamme aimable, active, violente,
Qui le brûle, lui plaît, le ravit et l'enchante.
Il ne peut contenir ni supporter ces feux,
Quoique doux, quoique purs, saints et délicieux.
Il les sent serpenter dans son cœur, dans ses veines,
Ils lui font affronter les menaces, les chaînes;
La mort même, la mort, et ses genres divers
N'ont plus rien qui l'étonne; et quand tout l'univers
S'unirait aux tyrans, à la foudre, au Tartare,
Pour lui faire éprouver le sort le plus barbare;
Tel qu'un rocher battu par les vents et les mers,
Tranquille, avec dédain, il verrait les pervers.
« O! mon Père! dit-il, âme heureuse et divine,
Quels que soient les tourmens que le Ciel me destine,
On ne me verra pas, indigne de mon rang,
Souiller de mes aïeux l'antique et noble sang.
Je n'oublîrai jamais qu'à cette heure dernière,
Qui de vos jours borna la trop courte carrière,
Au tour du lit de mort, votre épouse, ma sœur,
De Provence, d'Artois, plongés dans la douleur,
Vers la mienne tendant une main chancelante,
Vous me dites ces mots d'une voix expirante:
Auguste et tendre enfant! héritier de mes droits,
Soutien de ma couronne, espoir de tant Rois!
Le trône t'appartient. La bonté, la justice
Doivent le soutenir. Loin de toi l'artifice.
Aux Ministres sacrés de ta Religion
Soumets ton jugement et ton opinion.
Soulage tes sujets, et chéris tous les hommes;
Aux yeux de l'Eternel ils sont ce que nous sommes.

D'un Prince trop facile évite les défauts,
Et n'assemble jamais tes états-généraux.
Des Français sois l'amour, sois l'ami, sois le père;
Un Prince bienfaisant est un dieu sur la terre.
Fuis la guerre, l'amour et l'hypocrite encens,
Tout ce qui flatte l'âme aveugle aussi les sens.
Alors les yeux distraits, poussant un cri terrible:
Quel est ce monstre affreux? Quelle est cette hydre horrible
Que vomit le Tartare et menace vos jours?
O mon fils! ô ma fille!... ô Dieu!... que ton secours...
Ah! père infortuné!... je la vois dans sa rage
Portant dans ma famille un féroce carnage.
Je vois leur sang couler,... A ce discours confus
L'ange affreux de la mort frappe, et vous n'êtes plus.
Quelle fut notre erreur? Nous crumes qu'un délire
Avait troublé vos sens; mais c'était nous prédire
Ce que mes yeux ont vu dans mon propre palais,
Couler à gros bouillons le sang de mes sujets.
Peut-être était-ce encor l'horreur d'un régicide
Que craignait votre cœur dans ce monstre homicide.
Quel qu'il soit, que ce sang fasse entendre sa voix
Au tribunal des Cieux, aux oreilles des Rois.»
Le citoyen du Ciel qu'anime la sagesse
Jette sur son enfant un regard de tendresse.
Il gémit sur le sort des Princes malheureux
Courbés sous le fardeau des devoirs rigoureux
Qu'impose à chaque instant la royauté pénible,
Pour faire un peuple heureux, reconnaissant, sensible,
Sans que ni leurs efforts, ni leurs soins généreux
Puissent les rendre humains, dociles, vertueux.»

Déjà

Déjà l'aurore en feu luttait contre les ombres,
Et la nuit s'abaissait vers les royaumes sombres,
Quand Louis voit déjà disparaître à ses yeux
Son père, pour hâter son retour dans les cieux.
Grand Dieu ! chasse le jour, dit-il, que la lumière
Me laisse encor jouir de cette ombre si chère !
Trois fois il s'efforça de serrer dans ses bras
Le prince bienheureux : mais après le trépas
Les manes ne sont plus qu'une ombre, qu'un fantôme
Immaniable ainsi qu'un impalpable atome
Qui vole, glisse, échappe à l'homme encor vivant,
Ou comme un météore emporté par le vent.
«Du moins, dit-il, avant cet abandon extrême,
Dites-moi quels héros sont à ce rang suprême
Que je vois dans le ciel ? Quels sont ces souverains
Tranquilles à l'abri des fureurs des humains ? »
«Mon fils ce sont ces Rois à leurs devoirs fidèles,
Images de leur Dieu, des princes les modèles,
Qui furent comme toi, sensibles, vertueux,
Pères de leurs sujets, prêts à mourir pour eux.
Au nom de l'éternel, exerçant la justice,
Abhorrant des méchans la fraude et la malice ;
Ennemis de l'orgueil, sans avilir leur rang,
Indulgens sans faiblesse, et ménageant le sang ;
Maîtres de leurs penchans, foulant aux pieds les vices,
Vainqueurs de la fortune, et bravant ses caprices.
Là triomphe Clovis et Robert le pieux,
Philippe Dieu-donné, père des malheureux ;
Louis Cœur de Lion, chaste, loyal, fidèle ;
Philippe le hardi, des bons Rois le modèle ;

Charles le protecteur du culte et des savans,
Dont la France pleura les vertus, les talens;
Louis père du peuple, ami de la justice;
François fier et vaillant, sans fiel, sans artifice;
Henri, pour qui les bons se couvrirent de deuil;
Le plus grand des Louis; Leczinski ton aïeul.
Celui qui les surpasse en gloire, en excellence,
Par l'éclat de son nom, et sa noble naissance,
Est le Roi qui donna l'être au premier Bourbon:
L'auréole des saints rayonne sur son front.
Nul ne sut allier, avec autant de grace,
L'intégrité des mœurs au génie, à l'audace.
Il fut l'appui du pauvre et l'arbitre des Rois;
Il regna sur les cœurs; fut l'égide des lois.
Le jour que je quittai ma dépouille mortelle
Pour être revêtu d'une pourpre éternelle,
Vole au sein de Dieu même, et règne près de moi,
Me dit-il, cher Dauphin, cette place est à toi.
Ce trône, composé d'une éclatante agathe,
Parsemé de lis d'or, brodés sur l'écarlate,
Que tu vois à ma droite, est le prix à venir
D'un Bourbon qui sera de la Foi le martyr.
Je vois couler son sang; inutile victime!
Il ne peut arrêter, ni les pleurs, ni le crime.
Là sur cet autre trône, incrusté de rubis,
Un jeune et tendre Roi sera bientôt assis.
A peine de son règne essayera-t-il les rênes,
Qu'un aconit rongeur coulera dans ses veines.
Le temps est proche. Hélas! je le vois orphelin:
Sa vie est confiée au bras d'un assassin.

Dans un réduit obscur, séjour de la tristesse,
Ses jours péniblement coulent dans la détresse;
Formé de votre sang, élevé sous vos yeux,
Conduit par vos leçons, tous allaient être heureux.
A peine couronné par des troupes fidèles,
Qu'il reçoit le trépas par des Français rebelles.
Lentement étouffé, c'est un lis sans espoir
Qu'une aurore fait naître, et qui sèche le soir.
Pupille infortuné! vole au sein de ton père,
Qu'un Dieu vient d'enlever aux fureurs de la terre.
Viens renaître, triomphe, et sois l'intercesseur
Des Français, des Louis, de ta royale Sœur.
A l'état ébranlé, si du ciel la vengeance,
Ne te montre qu'un jour, c'est pour punir la France;
C'est pour te dérober, par un sage trépas,
Aux périls de la pourpre, aux dangereux appas.
O combien tes vertus, dignes du diadême,
Allaient faire d'heureux dans ce poste suprême!
Les lis refleurissaient. La justice et la paix,
Prêtes à s'embrasser, unissaient les Français.
Tes mains que Dieu formait pour essuyer leurs larmes,
Eussent fini leurs maux, eussent brisé leurs armes.
Ton règne ramenait l'ordre et les saintes lois:
Mais l'arbitre puissant des peuples et des rois,
Pour punir les auteurs de leurs scènes atroces,
A leurs sens reprouvés, à leurs humeurs féroces
Les livre sans pitié, les privant à jamais
De tes soins généreux, de tes tendres bienfaits.
Cet astre donc, mon fils! si beau dès son enfance,
Etait fait pour les cieux, et non pas pour la France.

A sa mort, une voix redira dans Paris :
Français ! pleurez le père, et regrettez le fils !
Pleurez et vengez-les ! pour vous ils voulaient vivre :
Sachez mourir pour eux, sachez aussi les suivre.
Tu vois encore au loin, sur un siège d'argent,
Un Roi qui, dans sa main, tient un lis voltigeant,
Symbole de son cœur ; noble, brave, sincère,
La bonne foi basa son heureux caractère.
Devant lui flotte en l'air une enseigne, où l'on voit
Ces mots, gravés en or, qu'il montre de son doigt.
Sur les lèvres d'un Roi la bonne foi doit être :
Du cœur de ses sujets dût-elle disparaître ;
Et si de tous les rangs on la voit s'éclipser,
Dans l'âme du monarque elle doit reposer.
Plus haut est le martyr de la fureur anglaise,
Et bassement vendu par la brigue écossaise.
Il périt innocent sous le glaive fatal
Du perfide Cromwel, devenu son rival.
Ses vertus, ses travaux, ses régicides chaînes,
Chaque goûte de sang qui coula de ses veines,
Ont formé sur son front ce cercle radieux
De rayons inégaux qui brillent à nos yeux.
Anglais du temps jadis, (3) farouches insulaires !
Quel exemple effrayant nous ont laissé vos pères ?
Pourquoi nous montrez-vous cet affligeant tableau
Du passage fréquent du trône à l'échafaud ?
Mon fils, les autres Rois assis au rang suprême,
Appuyés sur leur sceptre, ouvrage de Dieu même,
Furent ces Rois choisis pour les peuples souffrans,
Non pour les asservir ainsi que des tyrans.

La molle oisiveté, la lâche intempérence,
Des plaisirs et des biens la trop grande affluence
Ne les corrompit point. Pieux, pleins d'équité,
Nobles imitateurs de la divinité ;
Ennemis des impôts, prodigues de largesses,
Faisant sur leurs sujets réjaillir leurs richesses.
C'est par les grands bienfaits que brillent les grands rois,
Ainsi que les héros brillent par leurs exploits.
Ces princes qu'on croit morts vivent, et leur mémoire
Vivra comme eux au sein de l'immortelle gloire.
En quittant leur couronne ils se sont transformés
Comme en antant de dieux ; ainsi sont-ils nommés.
Que ne peux-tu bientôt, puisque tu leur ressembles,
Partager le bonheur des rois que tu contemples ?
Mais hélas ! des mortels le sort est incertain,
Et le tien est encor dans le secret divin.
Que dis-je ? aux saints élus, quand l'avenir s'entr'ouvre,
Pourrais-je te cacher ce que Dieu me découvre ?
Quelle gloire t'attend ? jusqu'aux astres porté,
Ton nom sera béni, ton nom sera vanté.
Un triomphe nouveau, fruit de ton grand courage,
Etonnera la terre, illustrera ton âge ;
L'univers publiera tes sublimes vertus ;
Tes ennemis seront consternés, confondus ;
Et la France marquant les regrets les plus tendres,
Gémira sur ton sort, pleurera sur tes cendres.
Va finir tes travaux. Ton père et tes aïeux
T'appellent près de moi, te demandent aux cieux. »
Ses regards, ses discours étaient des étincelles,
Des rayons, des essais des grandeurs éternelles.

Cet avant-goût de paix et de félicité,
De Dieu triple personne, amour, force, beauté,
Tout le ravit, le charme, il abhorre la chaîne
Qui l'attache aux humains; sa vie est une gêne,
Un obstacle importun aux délices des cieux.
«Ah! quand volerons-nous, dit-il, vers ces beaux lieux!
Cet aimable séjour, ce règne de lumière!
Princes! vos plus beaux jours n'ont que l'éclat du verre,
Ou des fleurs dont l'aurore annonce les appas,
Et qu'avant le soir même on foule sous ses pas.
La plus longue carrière est une onde furtive
Qui s'écoule, s'envole en effleurant la rive.
O célestes beautés! terme de mes désirs!
Triomphe des héros! couronne des martyrs!
Héritage chéri! volupté sainte et pure!
Quand irai-je oublier les tourmens que j'endure!
Comme un cerf altéré dans sa brûlante ardeur,
Pour étancher sa soif désire la fraîcheur
D'une eau pure qu'il voit sans la pouvoir atteindre,
Plus ardente est ma soif que je ne puis éteindre.»
Il dit; et tout-à-coup on entend un grand bruit:
Jusques aux fondemens l'univers s'entr'ouvrit.
Mille gouffres profonds, mille éclats de tonnerre,
Paraissaient à la fois au centre de la terre.
C'est là le sombre Érèbe, inscrutable chaos,
Antique horrible nuit, comble de tous les maux:
De cris, de pleurs, de feux, théatre épouvantable,
Et du ciel irrité justice inexorable.
Le Styx étincelant, l'embrasé Phlégeton,
Le Cocyte enflammé, le bouillant Achéron,

Dans de vastes marais coulent leurs eaux bourbeuses.
En vain traverse-t-on leurs ondes sulfureuses
Pour passer dans des mers et des lacs empestés,
Et noyer dans leurs flots ces brasiers irrités.
On a beau les passer, on ne trouve à leur place
Que des fleuves gélés, des montagnes de glace,
Fleuves par leurs hivers plus sensibles encor
Que la flamme qui brûle et l'esprit et le corps.
En vain pour effacer de sa triste mémoire
Ces invincibles maux, s'efforce-t-on de boire
Dans le fleuve d'oubli; ses ondes en fureur
Trompent de cette soif l'insatiable ardeur.
Sur ces bords sont toujours les hydres dévorantes,
Les filles de la nuit, les Gorgones sanglantes,
Le venin des dragons, le poison des aspics,
L'écume des serpens, le fiel des basilics.
Tout ce que la nature, et sur terre et dans l'onde,
A de contagieux, de malfaisant, d'immonde,
Réside dans ces lieux. Mon fils, dit le Dauphin,
De l'homme scélérat vois la tragique fin.
Contemple ces méchans que d'éternelles peines
Font souffrir dans ces feux, dans ces froids, dans ces gênes.
Pénètre si tu peux cet océan profond,
Immense réservoir, antre où tout se confond.
Ces étangs embrasés de soufre et de bitume
Que la flamme dévore et jamais ne consume,
Qu'habitent les tourmens, le désordre et la mort,
Et sous le nom d'enfer l'aiguillon du remord.
Les tribulations là jamais ne finissent,
Augmentent de rigueur, s'étendent, s'agrandissent,

Sous l'effroyable sceau de l'immortalité :
Oh quel affreux chaos ! oh quelle éternité !
C'est là que sont ces Rois fiers rivaux du tonnerre,
Qui furent et l'horreur et l'effroi de la terre.
Ces idoles de sang, barbares oppresseurs !
Intraitables tyrans des esprits et des cœurs.
Sous ces voûtes on voit la vengeance farouche,
L'impérieux orgueil, vomissant de sa bouche
Le faste, le dédain, l'aveugle ambition,
Exécrables enfans de l'ostentation.
Sur un trône de feu l'oppression cruelle
Y commande en despote, et nourrit auprès d'elle
La feinte politique aux yeux creux et perçans,
Et l'abus des pouvoirs si fertile en tyrans.
L'insensibilité pour les vertus aimables,
L'oubli de rendre heureux les hommes nos semblables,
L'hypocrite intérêt, le mensonge odieux,
Et les concussions, fléau des malheureux,
Nagent dans les volcans d'une mer enflammée
Dans des torrens de feu, des globes de fumée.
Sur un tas de tisons, la molle volupté,
Aux flancs brûlants, au cœur, de remords agité,
Pousse des cris aigus. Les amours infidèles
Hurlant avec effort se déchirent entre elles.
Le faux zèle en courroux tient un glaive allumé :
Le parjure y frémit sur un bronze enflammé.
L'impiété, nourrice et mère du blasphême,
Porte empreint sur son front l'éternel anathême.
L'artifice, l'envie, et la séduction,
Le fanatisme armant la superstition,

Toutes les passions, chaque erreur, chaque vice,
Dans ces foyers obscurs ont leur propre supplice.
Et l'affreux désespoir, fruit de tous les forfaits,
Tend les bras vers le ciel, qu'il n'obtiendra jamais.
Tels sont dans ces bas lieux les monstres intraitables,
Qui tourmentent sans fin les monarques coupables.
La simple vérité, leur offre son flambeau,
Cet effroi des méchans, leur plus cruel bourreau.
Ils ont craint de la voir, ils la craignent encore :
C'est un trait qui les perce, un ver qui les dévore.
Pour finir ou changer leur pitoyable sort,
En vain ils chercheront une nouvelle mort.
Ils vivront à jamais. La justice céleste
Sans cesse leur fournit un aliment funeste,
Qui nourrit leur remord et leur tourment cruel
Dans ces cachots où règne un désordre éternel.
Lieux affreux que l'espoir ne peut jamais atteindre ;
Gouffres remplis de feu que rien ne peut éteindre,
Et dont l'ample circuit dans sa convexité
Conserve la durée avec l'activité.
Il se tut ; le soleil commençant sa carrière,
Repoussait, de la nuit, l'ombrageuse barrière,
Quand le réveil du Prince, à ce moment prescrit,
Fait cesser la merveille, et l'extase finit.

Fin du treizième Chant.

NOTES.

(1) *L'immortel Jéhova...* Signifie celui qui est, ou Seigneur Adonaï.

(2) *C'était ce grand Dauphin...* Louis Dauphin de France, père de

Louis XVI, né en 1729, mort à Fontainebleau en 1765. Voyez sa vie par M. l'Abbé Proyart, et son éloge par M. Thomas. Il réunissait les plus rares qualités pour le gouvernement des peuples. Il fut grand dans la guerre, plus grand dans la paix, et très-grand dans la religion.

(3) *Anglais du temps jadis...* L'adversité fut l'héritage de Charles I.er, Roi d'Angleterre, dont l'ambitieux et fanatique Cromwel fit tomber la tête sur un échafaud. Exemple bien terrible de ce que peut un homme hardi et adroit dans les grandes révolutions qui ébranlent les empires. Les malheurs de Louis XVI ont des traits frappans de ressemblance avec ceux de ce prince.

Fin des notes du treizième Chant.

CHANT QUATORZIÈME.

SOMMAIRE.

Derniers efforts de la cabale pour perdre le Roi. Il est conduit au tribunal des assassins. Sa condamnation en opposition aux Lois divines et humaines. Tendre souvenir de ses bienfaits. Entrevue touchante de sa Famille. Douleur de la Reine. Gémissemens de ses Enfans. Fermeté chrétienne de sa Sœur. Constance et piété de Louis. Ses avertissemens. Ses sentimens supérieurs à ceux des Héros ordinaires. Sa contenance et son discours aux Français. Sa mort. Apostrophe à Louis Martyr. Suites horribles de ce crime. Deuil universel.

Cependant de Paris l'infléxible cabale
Roulait dans ses projets une scène infernale.
Ce grand jour s'éleva qui devait éclairer
Le plus grand des malheurs que la mort pût causer,
En frappant de sa faulx le Prince le plus sage.
Innocente victime immolée à la rage !
Qu'il devienne incroyable aux siècles à venir,
Ce tableau qui peindrait un honteux souvenir.
Puisse-t-on le ravir aux fastes de l'histoire,
L'oublier, ne jamais en souiller la mémoire !
C'est trop peu de ce sang qu'on a fait ruisseler ;
Le plus beau, le plus pur, doit encore couler.
Les crimes excessifs provoquent d'autres crimes ;
Il faut pour les combler de nouvelles victimes.

Aussi l'ardente soif du pouvoir oppressif
Soupire après le sang du Monarque captif.
Louis ne s'émeut point, au milieu des outrages
Il montre un front altier au centre des orages.
Ainsi bravant le sort et toute sa fureur,
Le héros agrandit son esprit et son cœur.
Toujours semblable à soi, Bourbon dans cette arène,
Affronte ses tyrans; il attire, il entraîne
Les suffrages flatteurs de la terre et des cieux,
Spectateurs attentifs des hommes malheureux.
Il lutte, bien qu'il voit ses efforts inutiles,
Contre des ennemis, contre des âmes viles.
Du moins sera-t-il vrai, juste et de bonne foi,
Que s'il ne sut règner il sut mourir en Roi.
Jusqu'au pied de la tour, par des clameurs précoces,
Des hommes sans pudeur, stupides et féroces,
Font entendre au bon Roi l'effroyable tocsin
Qui fut l'avant-coureur de sa tragique fin.
L'insulter c'est trop peu; d'ignobles protelaires,
Esclaves soudoyés, suivis de leurs sicaires,
Vont l'abreuver d'affronts; un d'eux parle en ces mots:
« O toi, qu'un préjugé, sur nous, sur tes égaux,
Fit regner en despote! enfin, les droits de l'homme
Nous ont ouvert les yeux. Ton trône, ton royaume
Sont rentrés au pouvoir des peuples éclairés,
Philosophes, égaux, libres, régénérés,
Les Français abusés, par toi, par tes ancêtres,
Quelque bon que tu sois, ne veulent plus de maîtres.
Ces titres odieux s'éclipsent en ce jour,
Et le peuple (1) devient souverain à son tour.

Nos éphores près d'eux ordonnent de te rendre,
Généreux, ils te font la grace de t'entendre. »
On le presse, il arrive au suprême conseil ;
L'enfer n'en vomit point jusques-là de pareil.
Là les lois ont perdu leurs formes protectrices.
C'est une scène, un jeu d'outrages, d'artifices.
De vices, de talens mélanges monstrueux,
Réunis pour le crime et divisés entr'eux :
Tour à tour triomphant, par l'effet du caprice,
Tour à tour s'écrasant sans forme de justice.
Sortez du Phlégeton, pâles Divinités !
Armez de cent poignards vos bras ensanglantés !
Voici votre holocauste, implacables Gorgones !
Buveurs du sang humain, Hécates, Tysiphones !
Etanchez votre soif, Cerbères des enfers !
Esprits perturbateurs de la terre et des airs !
Quittez, quittez le fond de vos royaumes sombres,
Manes des assassins, pernicieuses ombres !
Volez dans ce parquet où mille scélérats
Méditent le plus grand de tous les attentats.
Dressez l'urne fatale, affreuses Eumenides,
Qui doit vomir le sort de leurs votes perfides.
Régicides encor sortez de vos tourmens :
Fanatiques Damiens ! exécrables Clémens !
Féroces Ravaillacs ! joignez tous votre rage
Aux Séjans de nos jours, aux Cromwels de notre âge.
Prêtez vos voix, vos bras, dirigez les fureurs,
Aiguisez les poignards de ces nouveaux ligueurs ;
Et de ces conjurés qui font l'indigne office
De juges avilis, juges dont l'injustice

Au lieu de la raison dresse des échafauds.
Ils sont licteurs, témoins, accusateurs, bourreaux.
Encore futes-vous moins coupables peut-être
Que ces chefs forcénés, ennemis de leur maître.
De ce maître si bon, qui n'oppose à leur voix
Qu'un silence éloquent, que son rang, que leurs lois.
On ne le verra pas éclater en injures,
Employer les détours, les feintes, les murmures.
Tel l'agneau solitaire, entouré par des loups,
Ne présente à leurs dents, à leur rage, à leurs coups,
Qu'un front inoffensif, que l'œil de l'innocence,
Un plaintif bélement, son unique défense.
On ne voit dans Louis qu'une auguste candeur,
Don du Ciel que jamais ne démentit son cœur.
Postérité future ! oseras-tu le croire ?
Des suprêmes Sultans l'infame consistoire
Déroule son décret, et lit avec transport :
« Louis est un tyran ; il est digne de mort. »
En butte à leurs fureurs, nul espoir ne lui reste,
Et l'écho porte au loin la sentence funeste.
Quoi ! vous le punissez de ses propres bienfaits ?
Et vous allez encore être un peuple français ?
D'une commune voix mille Brutus perfides
Tournent vers leurs Césars leurs glaives régicides.
Déjà le voudraient-ils au gré de leur courroux,
Poignarder, déchirer, percer de mille coups.
C'est le droit des bourreaux ; consommez votre crime ;
Cannibales ! percez cette auguste victime,
Contentez votre soif, ouvrez, sucez son flanc,
Arrachez-lui le cœur, noyez-vous dans son sang.

Ses entrailles, son cœur et toute sa personne
Sont à vous. Ce bon Prince, en montant sur le trône,
En fit à ses sujets l'abandon solennel.
Prodigue pélican, son amour paternel
Consent que vous perciez ses royales entrailles,
Si sa mort doit porter la paix dans vos murailles.
Versez, goûtez ce sang, s'il doit guérir vos maux,
Eteindre vos fureurs, arrêter vos complots;
Mais si ce sacrifice à la France est nuisible,
Pourquoi l'exigez-vous? Le Ciel juste et terrible
Frappera votre tête, aveugles, inhumains!
Écoutez les décrets des oracles divins.
« Respectez des Césars le sacré diadême,
Les Rois sont sur la terre et l'image suprême,
Et les oints du Seigneur. Usurper leur pouvoir,
Enfreindre de leurs lois les importans devoirs,
Attenter contre un Chef tyran, mais légitime,
C'est résister à Dieu. Murmurer est un crime.
Tels sont ces grands délits du Code criminel;
Délits contrariant les droits de l'Eternel,
Seul il juge les Rois, seul il tient la balance,
Qui pèse de leur cœur le crime ou l'innocence.
Tout sceptre vient du Ciel. Il est indépendant;
Il est mis dans leurs mains par l'Être tout-puissant.
Ne touchez point mes oints, dit le Dieu des armées,
L'huile qui les oignit rend leurs têtes sacrées.
Ils reçoivent par elle un caractère saint,
Le droit d'impunité de tout autre distinct.
Juste prérogative! arrêts, lois immuables,
Vous-même les avez jugés inviolables.

Eh quoi ! vous oubliez vos sermens, votre Loi?
Sermens ! rempart sacré des jours de ce bon Roi ! »
De ce Roi qui rendit son royaume prospère ;
Ce Prince en qui l'on trouve un ami tendre, un père.
Ce Prince dont la main essuia tant de pleurs,
N'en fit jamais verser, prévint tant de malheurs.
L'indigent le voyait illustrer sa chaumière,
Comme l'astre du jour épanche sa lumière.
Il touchait de sa main la paille de son lit,
Et le pain de sueur duquel il se nourrit,
Il soulageait son âme, il appréciait ses peines,
Et versait dans ses mains des largesses chrétiennes.
Juste à l'égard de tous, prévenant les besoins,
Sur le riche et le pauvre il étendait ses soins.
Combien à qui son cœur, épargnant l'infamie,
Par un trait de clémence aura sauvé la vie,
Font des vœux pour la sienne et combattraient pour lui,
S'ils osaient hautement lui prêter leur appui.
Mais ces cœurs tous de feu deviennent tous de glace,
L'amitié disparaît auprès de la disgrace.
Osez, osez vous-même être reconnaissans :
N'est-ce pas à Louis que vous devez vos rangs?
N'avez-vous pas reçu de sa main bienfaisante
Ces dangereux honneurs, cette place imposante
Que vous faites servir à votre cruauté ?
Parlez, juste raison, avec antorité !
Ne la tenez-vous pas de l'excellent Monarque ?
Ingrats ! connaissez donc, à cette noble marque,
Ce Roi dont la vertu fut toujours notre espoir ;
Ce Roi dont les bienfaits sont l'éclatant devoir ;

Et

Et fier de ses bontés, luttant d'ingratitude,
Un stérile trépas fait toute votre étude ?
Quelque outrée à nos yeux que soit l'atrocité,
Ses limites enfin ont une fixité,
Au delà ce n'est plus qu'un féroce délire,
Qui sur les passions exerce un fol empire.
Aussi le vote émis fut un commun aveu
Des juges délirans un homicide vœu.
Quand on n'écoute plus raison ni conscience,
On a déjà passé du crime à la démence.
Vos foudres sont lancés, Paris est dans l'effroi.
La France épouvantée a les yeux sur son Roi.
Triomphez donc, tyrans, mais triomphez sans gloire !
La honte et les remords souilleront votre histoire.
Tout Français est glacé, craignant à tout moment
Devoir prêter son front au fatal instrument.
Partout un morne aspect, partout l'effervescence,
La muette terreur, l'impérieux silence
Décèlent dans l'état cette indignation,
Dont frémit en secret la saine nation.
En vain ce fier Divan colore ses maximes
Par des raisons d'état, voile de tant de crimes.
Organe de nos lois, Malesherbes en pleurs
Tonne, éclate, fait voir leurs aveugles fureurs.
Mais leurs cœurs et leurs yeux sont étrangers aux larmes.
Ces puissantes raisons sont d'impuissantes armes.
Quand le crime domine et le cœur et l'esprit,
La loi du devoir blesse et la raison aigrit.
Decèse dont le zèle anime l'éloquence,
Fait briller tous les droits, démontre l'innocence.

Promène, cherche et croit, de ses yeux scrutateurs,
Voir des juges, ne voit que des accusateurs,
Invoque de nos lois les formes protectrices,
Fait sentir leur délire, attaque leurs caprices,
Au secours de sa cause appelle la raison,
La foi de leurs sermens et le rang de Bourbon,
Surtout le saint respect pour les têtes augustes.
La discorde entendant des motifs aussi justes
Tremble pour ses suppôts, tremble pour leur orgueil,
Et craint que ces raisons pour eux soient un écueil.
Excessifs dans leur haine et dans leur barbarie,
Ces tyrans ont le cœur des monstres d'Hircanie.
Tels étaient Phalaris, Domitien, Othon,
Busiris, Tigellin, Caligula, Néron.
Leur génie a passé dans l'âme sanguinaire
Des Jourdan, des Marat, d'un Danton, d'un Santerre,
D'un Hebert, d'un Lebon. Eh! peut-on sans frémir,
Laisser leur nom infame aux peuples à venir?
Législateurs de sang! persécuteurs iniques
Des Pontifes, des Rois, des Prêtres, des Laïques.
Que dis-je, Robespierre et ses cruels consorts,
Ont du Scythe et des Huns surpassé les efforts.
Sans remords, sans frayeurs, seul bien après les crimes,
Ils brûlent d'égorger victimes sur victimes.
A leur gré c'est trop peu qu'on ne puisse à la fois
Trancher par un seul coup la tête à tous les Rois.
C'est trop peu qu'on ne puisse à leurs farouches fêtes
Promener dans Paris qu'un million de têtes;
Qu'on ne puisse de sang former de larges bains,
Et bâtir des palais des ossemens humains.

C'est peu que leur fureur passe aux deux Amériques,
Pour s'y nourrir des morts et de scènes tragiques,
Il faut que leur poison, par cent canaux divers,
Se propage, s'écoule, infecte l'univers;
Qu'à l'aide des trésors et de leurs émissaires,
Tous les peuples séduits souillent toutes les terres,
Et si leurs bras pouvaient, Encélades nouveaux,
Entasser monts sur monts, et côteaux sur côteaux,
Ils iraient, (2) entourés de leurs armes funestes,
Troubler les habitans des demeures célestes.

C'en est fait des forfaits, tous les pas sont franchis,
Leur bouche érige en lois les crimes réfléchis.
Pourquoi, grand Dieu! pourquoi les éclats du tonnerre
Vont-ils plutôt frapper les rochers et la terre,
Que ces séditieux dont les crimes divers
Provoquent le courroux des cieux et des enfers?
Que feras-tu, Bourbon! infortuné Monarque,
Sous le nombre accablé? Brave, affronte la parque.
Deviens plus que héros, présente à l'univers
Un spectacle qui puisse attendrir ces pervers.
Encore que leurs cœurs soient ceux d'une tigresse,
Arrache à ces tyrans des larmes de tendresse;
Qu'ils apprenent combien en constance, en grandeur,
Aux Princes malheureux tu devins supérieur;
Fais voir que le trépas loin d'avilir ton âme
Alluma dans ton sein une céleste flamme.

Le jour était fixé, l'espérance pâlit;
L'appel au peuple est vain, un décret l'interdit.
Pour la dernière fois ce Héros intrépide,
Vers sa famille en pleurs, d'un pas que l'amour guide,

Accourt ; mais en entrant, Ciel ! quel rude combat
Lui livre la nature ! En quel pénible état
Voit-il son Fils, sa Fille, Elizabeth, la Reine ?
Oppressés, sans parole et respirant à peine.
Il voit autour de lui les larmes, les sanglots
Se confondre, et ces cris former autant d'échos :
Tendre époux, il embrasse et console la mère ;
Le Dauphin va presser les genoux de son père ;
Sa sœur (3)... tend ses deux bras, tremble, tombe, pâlit.
Elizabeth (4) commande à ses larmes, et dit :
« Illustre infortuné ! victime attendrissante !
O mon Frère ! ô mon Roi ! la main toute-puissante
Qui nous donne le souffle, a soumis à ses lois
Les destins éternels des peuples et des Rois.
Elle frappe et guérit, relève, précipite ;
Fait descendre au tombeau, ranime et ressuscite.
Elle attire, elle éloigne, et maîtresse du sort,
Elle attend votre sang sur l'autel de la mort.
Révérons ses décrets, ils sont inexplicables ;
Et quels qu'ils soient sur nous ils sont tous adorables.
Dieu conduit à ses fins tout ce qu'il a conçu.
Peut-il rien arriver que son œil n'ait prévu ?
Vous fites de ses lois vos plus chères délices.
Une âme sans remords affronte les supplices.
Langage consolant ! le Dieu qui nous forma
A droit de réclamer l'être qu'il nous donna.
Secondez ses désirs et ses décrets suprêmes.
On connaît le héros dans les malheurs extrêmes.
Etonnez vos tyrans, méprisez leur courroux.
La solide vertu ne meurt pas avec nous.

Qui pourrait vous ôter sa sublime excellence,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en leur puissance.
Ce n'est pas que mon cœur, percé de mille traits,
De cet affreux trépas n'éprouve les effets.
Pour vous seul je conçus une tendresse pure,
Aimable et doux penchant dicté par la nature :
Ah ! je desirerais, pour comble de tous biens,
Que le Ciel demandât, non vos jours mais les miens.
Les miens, dis-je, et non pas ce souffle, cette vie,
Dont le terme sera de mille maux suivie.
Ces instans précieux, ces jours, ces jours si chers
A la France, à l'Europe, à nous, à l'univers. »
A peine a-t-elle dit que la Reine tremblante,
Les yeux baignés de pleurs, pâle, froide et mourante,
Enlaçant dans ses bras ce généreux époux :
« Adieu, dit-elle, adieu, toi qu'un destin jaloux
Arrache à mon amour, pour me rendre l'esclave
De Paris qui nous hait, de Paris qui nous brave.
Du moins si je pouvais, par un plaisir nouveau,
Te suivre et me plonger dans le même tombeau !
Et contentant ainsi mes desirs les plus tendres,
Dans ton urne confondre et mes pleurs et mes cendres.
Quand on nous présentait la coupe des malheurs
Notre infortune au moins avait quelques douceurs,
Tes vertus occupaient mon esprit, ma mémoire ;
J'espérais même encor voir rétablir ta gloire.
Mais en ce triste jour de larmes, de revers,
Pour la dernière fois (5) je t'embrasse et te perds. »
Le Dauphin et sa sœur, colombes gémissantes !
Ecoutaient en pleurant ces voix attendrissantes.

Enfans de la douleur ils serraient vers leur sein.
Ce Père en qui brillait un air mâle et serein,
Tels que deux rameaux verts d'une vigne rempante
S'enlacent à l'entour de l'écorce mourante
D'un palmier desséché par la foudre ou les vents :
Tels sont les faibles bras de ses tendres enfans.
La Reine en son esprit ne cessait de se peindre
Cette bouche, ce front, ces yeux qui vont s'éteindre ;
Triste et fatal moment, le fer va pour toujours
Briser les nœuds sacrés tissus par les amours !
Chère famille ! encor, si la parque indignée,
D'une seule victime était rassasiée :
Mais comme l'aquilon sèche deux jeunes fleurs ;
Des monstres altérés et de sang et de pleurs
Dans peu viendront, poussés par leur haine cruelle,
Assassiner la Reine et la tendre Isabelle.
Impitoyable mort ! tes ciseaux inhumains
Rendront donc et la sœur et le frère orphelins !
Hélas ! qui guidera leur solitaire enfance ?
Quelle main prendra soin de leur douce innocence ?
C'est un sacré dépôt ; et les mêmes tyrans
Qui servent de bourreaux, maîtres de ces enfans,
Seront leurs conducteurs. Eux seuls vont les instruire
Des leçons et des lois de leur nouvel empire.
En semant dans leurs cœurs des crimes inconnus,
Peut-être ils flétriront leurs naissantes vertus.
Grand Dieu ! c'est au vautour confier la colombe ;
Eh ! puissent-ils plutôt descendre dans la tombe !
Se voir comme deux lis que la grêle a tranchés,
Ou comme deux boutons que Borée a séchés !

Dans ces soucis amers qu'inspire la nature,
Il n'échappe à Louis, ni plainte, ni murmure;
Il s'afflige en héros, soumis à l'éternel :
Seulement ses regards se tournent vers le ciel.
Il en reçoit l'esprit de force et de sagesse,
Pour bannir de son cœur l'innocente faiblesse,
Que les larmes, les cris, et les sanglots perçans,
Avec force imprimaient malgré lui dans ses sens.
Voulant donc surmonter la nature attendrie,
Du grand-homme il reprend la sublime énergie.
«Ne nous arrêtons pas à de cruels adieux,
Dit-il, le moment vient de voler vers les cieux.
Ne me retenez plus, triste et chère famille!
Tendre épouse! ô ma sœur! ô mon fils! ô ma fille!
Hâtez-vous, fier Sénat! faites percer mon sein :
Vers les astres le fer doit m'ouvrir un chemin.
Eloignez-vous de moi, voluptés périssables!
Trône! gloire! grandeurs! couronnes peu durables!
Je sens un feu secret dont la céleste ardeur,
Seule, peut désormais satisfaire mon cœur.»
Il regarde le ciel, seul et dernier asile
De la vertu souffrante; et d'une voix débile :
«Dieu, ne me laissez plus dans mon exil languir!
Par un élan d'amour que ne puis-je mourir!
Mais avant que je meure, ô Reine! ô tendre mère!
Infortunés enfans (6)! écoutez votre père :
Dans le séjour des cieux, si je puis obtenir
La faveur de, bientôt, vous y tous réunir,
De mes vives ardeurs ce sera la première,
Et près du Roi des Rois mon unique prière.

Mais soit que ses décrets s'opposent à mes vœux
En voulant prolonger un sort, hélas! douteux;
Soit que rétablissant mon trône et ma mémoire,
Il rende à ma couronne et son lustre et sa gloire;
Douce et frêle espérance! ô mon sang! ô mon fils!
Légitime héritier des augustes Louis!
Si le peuple français, détestant son ouvrage,
Rentre dans son devoir, détruit votre esclavage,
Et que le ciel fléchi secondant son retour,
Retour de la raison! aurore d'un beau jour!
Rétablisse vos droits, regardez votre trône
Comme un terrein fleuri qu'un volcan environne.
Devenez le prodige et l'exemple des Rois,
En gouvernant toujours par la vigueur des lois.
La ruine d'un prince est bientôt résolue
Si son autorité n'est unique, absolue;
Que vos soins les plus chers soient d'aimer vos sujets,
Et qu'ils puissent compter vos jours par vos bienfaits.
Pardonnez à tous ceux qu'une étrange colère
Aveugle pour nous faire une cruelle guerre.
Au nom de l'Eternel comptez pour vos amis
Ceux qui se sont montrés mes fougueux ennemis.
De nos dogmes sacrés, fils aîné de l'Eglise!
Laissez juger vos chefs; Dieu seul les autorise.
Le sceptre et l'encensoir se doivent entre-aimer,
Ne jamais se combattre, et toujours s'estimer.
Faites regner la paix dans vos vastes provinces;
Imitez les vertus, non les vices des princes.
Adieu; songez enfin qu'un règne différent,
Auprès de vos aïeux, dans le ciel vous attend.»

Il dit (7), et se tournant vers son épouse en larmes,
Il lui donne un saphir enchassé dans ses armes,
Avec un anneau d'or, où l'on lisait autour :
«Je t'aime et t'aimerai dans l'éternel séjour.»
Il les embrasse tous ; et leur répète encore,
Pour dernier souvenir : « Chers objets que j'adore !
L'oracle des chrétiens, pour la dernière fois,
Sur moi, sur mes destins fait entendre sa voix.
Il demande une hostie exempte d'injustice.
Signalons un grand cœur par un grand sacrifice.
Sous l'ombre du tombeau l'âme ne s'éteint pas :
Elle n'est que plus vive au sortir du trépas.
La mort est un décret et non pas une peine
Pour qui, d'un meilleur sort, l'espérance est certaine.»
Alors (8), plein d'une douce et noble majesté,
Soutenant mieux les maux que la prospérité,
Il livre à l'héroïsme une âme peu commune,
Commande à la nature, au sang, à la fortune.
Il sort, quitte son fils son unique trésor,
Il va dans sa prison, triste sœur de la mort.
Trois fois pour le revoir tous ses sens hésitèrent ;
Et trois fois, de ces lieux, ses yeux se détournèrent ;
Combattant la nature, oubliant sa grandeur,
En héros, en chrétien, en martyr, en vainqueur,
Dans cet isolement, son âme auguste et fière,
Ne verra désormais que son heure dernière.
Passage heureux des maux à des plaisirs sans fin !
Passage où la mort fait prendre un essor divin !
Comme un tendre zéphir, enfant né de l'aurore,
Change en fraîcheur le feu du peuple qu'il dévore.

Tels encore fuyant l'outrage des frimats,
Les oiseaux passagers cherchent les doux climats.
C'est ainsi que l'on voit la frilleuse hirondelle
Abandonner son nid, sa couche paternelle,
Pour voler et mener ses petits vers ces cieux
Où l'on trouve un printemps frais et délicieux.
Ainsi Louis mourant du coup qui va l'attendre,
Nouveau Phénix il va renaître de sa cendre.
L'holocauste est tout prêt. C'en est fait, plus d'espoir:
Le tombereau s'avance entouré d'un drap noir.
On lui lit son arrêt; on le presse; on l'emmène:
Il ne veut plus revoir ses enfans, ni la Reine.
Suivi d'un prêtre seul (9), son consolant support,
Un lugubre échafaud l'attendait à la mort.
C'est dans ce champ de sang qu'un amas populaire,
D'un avide regard, venait pour satisfaire
Sa barbare alégresse, insultant au malheur
D'un Roi qui n'aspira qu'à faire son bonheur.
Comme dans les martyrs qu'assassine la rage,
Le calme est la couronne et le prix du courage,
Louis conserve aussi son calme et sa fierté,
Sa paisible candeur et sa sérénité.
Suivi par le malheur, auguste caractère,
Son âme est des vertus, le riche sanctuaire.
Tel brille en affrontant le péril des combats,
Qui ne saurait braver les honteux attentats.
L'appareil éclatant d'une fin glorieuse,
Flatte sa vanité, rend son âme orgueilleuse;
Mais si cet appareil se change en échafaud,
Il devient lâche et vil sous la main du bourreau;

Et loin de s'élever à sa force première,
Il s'abaisse, et se perd dans la vile poussière.
Vaincu par la détresse en cet affreux revers,
Il s'attriste, il s'abat, et rougit de ses fers.
Le préjugé le fait succomber sous l'outrage,
Ou plutôt il n'avait ni vertu ni courage.
Le grand homme au contraire est alors sans effroi :
Il sait mourir, et meurt toujours maître de soi.
Ainsi, Louis, bravant sa fortune cruelle,
S'agrandit sous ses coups, triomphe encore d'elle.
Quand elle lui sourrit il n'en abusa pas :
Il reçoit du même œil le trône et le trépas.
Sainte religion ! culte saint de nos pères !
Que ne te doivent point les humaines misères !
Ta main charme le fer, divinise les cœurs,
Et des chaînes d'airain amollit les rigueurs.
Seul rempart des vertus tu deviens leur asile ;
Et contre la tempête un port sûr et tranquille.
Qu'on pleure, tu le veux ; mais essuyant les pleurs,
Ta main, de tes enfans couronne les douleurs.
Louis goûte le fruit des vertus réfléchies ;
Là, de l'humanité, les bornes sont franchies.
Son cœur n'a pour objet que les décrets divins,
La gloire de son Dieu, son honneur, ses desseins.
Ce motif épuré, seul élève son âme,
Qui prend un noble essor, se dilate, s'enflamme.
Paraissez donc, grand Prince ! allez sur cet autel
Immolez votre tête aux vœux de l'éternel.
Que peut perdre un héros quand la vertu lui reste ?
Tous vos pas sont un vol vers le séjour céleste.

Mais toi, Soleil! dont l'œil éclaire l'univers!
Te rendras-tu complice en ce jour si pervers?
Pourras-tu, dans Paris, promener ta lumière,
Et pour ce noir forfait prêter ton ministère?
Ou plutôt rougissant de tant de cruautés,
Ne cacheras-tu pas tes rayons révoltés?
Souviens-toi de ton deuil, quand le fer du Sicaire,
Du plus grand des Césars termina la carrière..
Et vous foudres, et vous, ministres infernaux!
Ne lancerez-vous pas, vos feux sur ces bourreaux?
Vengez-nous, vengez Dieu, vengez le diadême,
Vengez l'oint du Seigneur, son image suprême.
Louis grand, sans effort, voit l'instrument fatal
D'un air de dignité, d'un front toujours égal.
Et prenant d'un héros l'attitude intrépide,
Il harangue en ces mots cette troupe perfide:
«Français! vous oubliez que je suis votre Roi.
Je n'invoquerai point vos sermens, votre loi,
Pour me soustraire au coup que votre main barbare,
Au meilleur de vos Rois, à cet instant prépare.
Eh! comment désirer prolonger des momens
Languissans dans les fers, coulés dans les tourmens?
Haï par des sujets que je chéris encore:
La mort est en ce jour le seul bien que j'implore.
Mais avant de voler dans mon éternité,
A ce peuple je dois la simple vérité.
Du sang de mes sujets mes mains sont innocentes:
Elles furent toujours pures et bienfaisantes.
Ah! je ne suis pas tel, que les calomniateurs
Me peignent faussement à vos yeux, à vos cœurs.

Hommes de tous les rangs ! et vous ciel que j'atteste !
Mon règne a-t-il été, pour la France funeste ?
Non, non, je ne me suis prévalu de mon rang,
Que pour montrer un cœur de Roi, non de tyran.
Le tyran, sur son front, porte une couleur sombre ;
Soupçonneux et cruel, il redoute son ombre.
Tout lui devient suspect. Prêt à sacrifier
Ce qu'il a de plus cher. Il aime à se noyer
Dans le sang et les pleurs, de la simple innocence.
Les austères regards, la noire défiance
Prononcent ses arrêts. Sauvage, nuit et jour,
Son âme ne connaît l'amitié ni l'amour.
Un regard indiscret, un geste, une parole,
Un murmure, un soupir, un préjugé frivole,
Réveillent ses accès et sa prompte fureur,
Quand une fausse paix assoupit son humeur.
Son bras toujours levé pour servir sa vengeance,
Ne fit jamais goûter la tendre bienfaisance.
«En moi connaissez-vous le moindre de ces traits ?
Mon règne n'est-il pas un règne de bienfaits ?
Quels pleurs ai-je causés ? ai-je fait quelque offense ?
Quel sujet dépouillé me condamne au silence ?
J'ai regné par les lois ; je n'ai rien usurpé :
Je fus de votre gloire en tout temps occupé.
Je désirai regner sur un peuple de frères,
Et j'abhorrai les feux des combats sanguinaires.
Je pouvais, d'un coup d'œil, en Monarque irrité,
Foudroyer le Sénat, contre moi révolté.
Un seul homme égorgé sur le pont de Varènes,
M'aurait rendu mon trône et terminé mes peines :

Mais mon bras se complut à verser des bienfaits,
Aveu si consolant, non le sang des Français.
Je n'avais qu'à parler, par mon ordre appelée,
Ma milice en ces lieux écrasait l'assemblée.
Peut-être aurais-je dû : .... mais le ciel, l'équité,
Se seraient offensés de cette cruauté.
Et pour cela faut-il qu'une fureur brutale
Me rende en ce moment ma piété fatale ?
Je ne regrette un trône entouré de soucis
Que pour un peuple aimé, quoique ingrat, insoumis.
Et n'aime, de mes jours, prolonger la carrière,
Que pour ma sœur, ma fille, et mon fils, et sa mère.
«Vous vous taisez. Eh bien ! je descends chez les morts,
Je vais mourir, je meurs exempt de tous remords.
Mais vous saurez qu'au lieu d'être tyran, despote,
Être un Roi trop clément fut mon unique faute.
Seulement je voudrais que la postérité
Pût oublier l'excès de votre cruauté.
Que dis-je ? hélas ! bientôt désabusés vous-mêmes
Plongés dans l'anarchie et les malheurs extrêmes,
En proie à la rigueur de votre mauvais sort,
Détestant vos tyrans, vous pleurerez ma mort.
Le remord, tôt ou tard, à la raison ramène.
Vous changerez bientôt en amour votre haine.
C'est là mon vœu royal. Bénissez mes Français,
Puissant maître des cœurs ! comblez-les de bienfaits !
Et dès que votre bras demande une victime,
Tonnez, frappez ma tête et pardonnez leur crime.
Souvenez-vous enfin de nos augustes lis,
Et que votre secours à mon sang fut promis. »

À ces mots, sur sa tête, une langue de flamme
Brille, vole, s'élève, électrise son âme.
Ce feu divin colore et son front et ses yeux.
Ses traits lancent en l'air un éclat radieux.
Tout son corps s'agrandit et sa voix se ranime;
Et suivant de son cœur le mouvement sublime.
«France! tombeau sacré des Bourbons mes aïeux!
Berceau de mon enfance! entends, dit-il, mes vœux!
Puisse un autre Bourbon, du sein de mes naufrages,
S'élever, terminer tes maux et tes orages!
Puisse le monde entier voir refleurir nos lis!
Redevenir heureux sous un autre Louis!
Le ciel vient m'exaucer : sur l'aile des tempêtes
Apparaît à mes yeux le plus saint des prophètes;
Et des temps à venir perçant l'obscurité,
Louis annonce ainsi l'auguste vérité.
«Français qu'à mes accens votre esprit se réveille!
Un prophétique son va frapper votre oreille.
Je vois à découvert, dans un ordre divin,
Vos malheurs, vos combats, un plus heureux destin.
Je vois, je vois asseoir un monstre sur mon trône.
La Corse le vomit, le crime le couronne.
Sous la pourpre usurpée, et Roi de mes états,
Il porte la terreur chez tous les potentats.
De ses noires fureurs, l'Europe courroussée,
Va repousser les traits dont elle est écrasée.
Vain colosse d'un jour! politique ombrageux!
Jamais content qu'il n'ait escaladé les cieux,
Le sublime du trône échappe à sa fortune.
L'Europe va reprendre une force opportune,

Sagement combinés, des succès inouis,
Sauveront l'univers sous un autre Louis.
Des bords de la Néva, de ceux de la Tamise,
J'aperçois la valeur, la loyale franchise
Electrisant les Rois, par des accords heureux
Dissiper du géant les prestiges honteux.
Louis sur un vaisseau, traîné par l'espérance,
Vogue de l'Albion aux rives de la France.
La palme pacifique ombrage le vainqueur.
L'amour et la justice exhalent de son cœur.
Retour inespéré; la Charte protectrice
Va fermer, des grands maux, la large cicatrice.
Comme un Dieu créateur, j'aperçois ce héros,
De l'univers confus dissoudre le chaos.
L'olive unie au lis, sous ses lois, son auspice,
De l'état social relève l'édifice.
Une autre ère renaît; renais aussi bonheur!
Renais espoir, repos, sous ce Roi bienfaiteur!
O Dieu! que vois-je encore? un ange tutélaire,
A côté de Louis; d'un crêpe funéraire
Semble couvrir son front, et verser quelques pleurs
Sur les tristes effets de nos communs malheurs.
Applaudissez, Français! cet ange sur la terre
Vous rendra mes vertus et mon titre de père.
Deux Princes, dont le père affermit les grandeurs,
Des cœurs et des esprits, nobles triomphateurs!
De nos brillans drapeaux ressuscitent la gloire,
Et fixent dans Paris la paix et la victoire.
De leurs augustes mains coulent mille bienfaits:
Elles redonneront au trône des Français

Son

Son éclat primitif, son Roi, son diadême;
L'adresse et le courage unis au rang suprême,
Vont d'un heureux destin recouvrer les faveurs,
Et couvrir nos héros de lauriers et de fleurs.
Ah! je ne verrai pas ces hautes destinées.
Le ciel va terminer le cours de mes années.
O mon frère! ô héros! rends tes peuples heureux!
Sois le rameau sacré des Bourbons nos aïeux!
Que la vertu commande où commandait le crime!
Et que de tous les maux mon sang ferme l'abîme!
Adieu, ma tendre épouse! ô ma fille! ô mon fils!
Volons tous dans le ciel au tour du grand Louis!
Adieu, frères chéris! je meurs, je vais renaître.
Vainquez et pardonnez comme Dieu notre maître. »
Il dit, et des martyrs l'ange consolateur,
Par des traits pleins de feu vient embraser son cœur.
Courage, auguste Prince! une main immortelle
Vous offre une couronne *plus brillante et plus belle*
Que l'astre qui répand ses rayons sur les mers;
La jeunesse du ciel fend le vague des airs;
Dieu même vous attend. Un essaim de génies,
Des séraphins en chœur, les phalanges unies
Sur des nuages d'or, que traînent les zéphirs,
Entonnent à l'envi les hymnes des martyrs.
Tout l'Olympe, en suspends, attend votre victoire,
Flatteuse impatience! et chante votre gloire.
Hâtez donc votre vol vers le sein de Louis;
Ce père dont vous êtes et l'image et le fils.
De lui rendez-vous digne, au fort de la disgrace;
Qu'il connaisse son sang à votre noble audace. »

Athète courageux ; de soi-même vainqueur,
Bourbon se sent brûler d'une nouvelle ardeur.
Du sort qui le poursuit lassant la barbarie,
Il voit le terme heureux d'une odieuse vie.
Espoir consolateur ! levant alors les yeux
Au delà de la mort, vers le séjour des cieux,
Sans orgueil, sans faiblesse, il va courber sa tête
Sous le poids du tranchant qui s'élève, s'apprête,
Tombe, et Louis n'est plus. Des membres palpitans
Le sang coule à grands flots aux yeux des assistans ;
Cette tête rougie à l'instant est offerte,
Ce front, ces yeux éteints, cette bouche entr'ouverte,
Frappent d'un morne effroi ; tout tremble, tout se tait :
Dans ce pâle miroir Paris lit son forfait.
Salut, ô grand Monarque ! âme sainte et divine !
Nouvel astre du ciel, que l'éternel destine
A briller à jamais dans les deux univers
Pour l'exemple des bons et l'effroi des pervers.
Va, vole en conquérant sur le char de la gloire :
La palme des martyrs illustre ta victoire.
Ton nom est déjà mis à côté des saints Rois,
Par l'oracle (10) de Rome et la publique voix,
Reçois-en le présage, et sous de tels auspices
Espère, des autels, des vœux, des sacrifices.
O Louis ! tu fus bon, clément et vertueux :
Mais faible, et ta faiblesse a rendu malheureux
Ton peuple, tes enfans, ton état et toi-même :
Un Roi doit être ferme ou fuir le diadême.
Te voilà triomphant, inflexible destin !
Les tyrans ont comblé l'attentat inhumain !

Dans le sang innocent leur main s'est donc trempée,
Leur rage est assouvie, et leur soif étanchée.
Mais aussi, pour punir le Français criminel,
L'heure de la vengeance a sonné. Juste Ciel!
J'entends gronder la foudre, et ton divin tonnerre
Déjà vient aux méchans rendre guerre pour guerre.
Le crime est fait pour eux, la vengeance pour Dieu:
De leur sang, Dieu doit donc purger ce même lieu.
Le forfait est trop grand, les tyrans trop coupables,
Pour épargner long-temps leurs têtes exécrables,
Bientôt, chefs et rivaux, ils s'intimideront,
Et tels que les Titans ils s'entredétruiront.
Sur eux va s'élever une égale tempête,
La foudre qu'ils tenaient leur abattra la tête.
Tour à tour triomphans, tour à tour s'écrasant,
Les partis regneront tous en s'entregorgeant.
L'horrible désespoir, les horribles furies
Jusqu'au dernier soupir poursuivront ces impies.
On écrira leurs noms dans des livres sanglans,
Pour les faire exécrer par nos derniers enfans.
Dans le centre infernal, au rang des régicides
Ces traîtres descendront. Là leurs manes perfides,
Détestables objets, confondus, torturés,
Des monstres leurs égaux, seront même abhorrés.
La peine suit le crime; elle est inévitable:
Elle marche à pas lents; mais enfin le coupable
Tôt ou tard est puni par le poids du remord
S'il ne l'est par la loi, par la foudre, ou la mort.
Pour lui plus de repos, les fières Euménides,
Font voir, rouges de sang, ses deux mains homicides.

Ce sang semble à ses yeux couler à gros torrens ;
Ce sang lui cause encor tout l'effroi des tyrans.
Partout il porte un front où sa honte est tracée ;
Son nom est en horreur, sa race est exécrée.
Le Français (11) n'a qu'un cri, c'est celui de la loi
Qui condamne au gibet l'assassin de son Roi.
Il est un tribunal, dont est justiciable
Le lâche régicide et son vote exécrable.
Déjà la voix publique évoque le décret
Qu'arrêterait un sage et royal intérêt.
Et s'il était absous de la peine légale,
Pourrait-il se soustraire à la peine morale.
En ce jour désastreux, sous de noirs étendards,
Après ce drame affreux, le commerce et les arts
Se couvrirent de deuil. Les muses de la Seine
S'unirent à Thémis pour pleurer leur Mécène.
La France et ses autels, son génie et ses lis :
Tout pleura (12), tout gémit, tout regreta Louis.
Sa cendre est sans honneur, inconnue, isolée,
Mais le vaste univers sera son mausolée.
Aux yeux de la raison, les titres et l'encens
Sont un faste inutile aux manes innocens.
Et Louis immolé dans son huitième lustre,
Dans la fange ou dans l'or aura le même lustre.
Et chacun dans son cœur (13) burinera ces mots :
IL VÉCUT EN BON PRINCE (14), ET MOURUT EN HÉROS.

Fin du quatorzième et dernier Chant.

NOTES.

(1) *Et le peuple...* La double représentation accordée au tiers-état; la distinction des ordres supprimée, le mépris des mandats impératifs des commettans, la délibération par tête introduite contre les lois du Royaume, et l'existence d'une constitution de quatorze cents ans désavouée, ont ouvert l'abime de maux où la France a été plongée.

(2) *Ils iraient...* Oui, disait dans son délire un député connu par son impiété, le trône de Dieu-même serait ébranlé, si nos décrets pouvaient monter jusques-là.

(3) *Sa sœur...* Marie-Thérèse, fille du Roi, actuellement Madame la Duchesse d'Angoulême, est la seule qui ait échappé aux fureurs sanguinaires. Le jour que cette Princesse demanda la bénédiction à son père avant de faire la première Communion, le Roi bon Roi lui dit : Les prières de l'innocence doivent plus aisément trouver grâce auprès de Dieu ; demandez-lui de vouloir bien mettre fin à nos malheurs. Pardessus tout priez pour mon peuple, dont la situation déplorable déchire mon cœur. Nos maux sont cruels, mais ils m'affligent bien moins que ceux qui désolent mon Royaume.

(4) *Élizabeth...* Cette vertueuse Princesse édifia la Cour par son innocence et sa piété. Elle pleura sur les débris du trône, et ne voulut jamais abandonner son malheureux frère.

(5) *Pour la dernière fois...* Quand on annonça la mort à cette Reine infortunée, les yeux fixés au Ciel : Là, dit-elle, j'ai mon Dieu et mon époux ; ils sauront bien me défendre ou me venger. Et lorsqu'elle fut sur l'échaufaud, elle jetta un regard de commisération sur son peuple, et se jetant à genoux elle dit ces tristes paroles : Seigneur, éclairez et touchez mes bourreaux. Adieu mes enfans, je vais rejoindre votre père.

(6) *Infortunés enfans...* Testament de Louis XVI, chef d'œuvre de modération et d'héroïsme, écrit par lui-même, et lu dans la séance de la Commune de Paris le 21 Janvier 1793... Les Gardes Nationales en corps, ayant donné un repas magnifique au Régiment de Flandres, sur la fin du dîner le Roi et la Reine parurent, firent le tour de la table et saluerent avec affabilité tous les convives. La Reine tenait par la main la Princesse sa fille : un Officier des Gardes du Corps portait, dans ses bras le Dauphin. En contemplant cette famille, depuis si malheureuse, tous en furent émus, tous les yeux se remplirent de larmes. Ah ! les miens aussi s'en remplissent en écrivant ceci. Est-il un seul Français, un seul homme assez insensible pour n'en pas répandre de bien amères, en se rappelant l'affreuse destinée qui a frappé toutes ces augustes têtes ? Qui eût dit à cette foule, que leur présence enivrait de joie, que nous verrions un jour au milieu des bourreaux, Louis, sa Compagne, et cette Princesse dont la vie toute pure, dont l'âme toute céleste faisait douter si c'était une mortelle ou un Ange. Il est donc vrai que l'échafaud a été le prix de la piété fraternelle et du dévouement le plus héroïque ! Quel siècle ! quelles mœurs ! Si une injustice de cette nature peut être

réparée elle le sera par nos neveux. Qu'avait fait ce jeune Prince, pour que ni sa candeur ni l'innocence de son âge n'aient pu adoucir la férocité de ses geoliers? Pourquoi a-t-il fallu qu'il ait péri lentement dans de cruelles tortures? Quel fruit la politique a-t-elle recueilli de ce long martyre d'un enfant? Qu'a fait sa jeune sœur pour voir le printemps de sa vie s'écouler sous les voûtes d'un cachot?

(7) *Il dit...* La Reine n'ignorait pas que sa mort avait été résolue par les brigands. Malgré cela elle déclara avec fermeté qu'elle voulait rester avec ses enfans sous la sauve-garde du Roi, et qu'elle périrait plutôt à ses pieds que de s'en séparer. Dévouement sublime dans cette Princesse si indignement calomniée.

(8) *Alors...* Jamais Louis XVI ne s'est montré si grand que dans cette résignation sainte et sublime de cet homme juste, quand à ses derniers momens, victime auguste et martyre, il honorait l'échafaud d'un sang pur, et qu'il invoquait le Ciel pour ses malheureux sujets, et le priait encore pour ses bourreaux.

(9) *Suivi d'un Prêtre....* Edgesforth de Firmont, Irlandais, né Protestant et converti à la Foi Catholique, connu à Paris par sa vie exemplaire, fut choisi par le Roi pour l'exhorter à la mort. Il dit à ce Monarque en montant à l'échafaud ces belles paroles: « Fils de Saint Louis, montez au Ciel; » et lorsque les bourreaux s'approchèrent pour lui lier les mains, il dit encore: « Sire, c'est un nouveau trait de ressemblance avec votre divin Modèle. » Alors Louis XVI, d'un air assuré, s'avança du côté gauche de son supplice, et dit d'une voix forte: « Français! je meurs innocent. Je pardonne à mes ennemis. Je souhaite que ma mort soit utile au peuple. » Et en se plaçant sous la guillotine, il dit: « Je remets mon âme à Dieu. »

(10) *Par l'Oracle de Rome...* Pie VI, dans son discours prononcé dans un Consistoire secret le 17 Juin 1793, qualifie Louis XVI de Martyr.

(11) *Le Français n'a qu'un cri...* On ne peut qu'applaudir à la noble et sage promesse qu'a fait Louis XVIII de tout pardonner. Mais cela doit s'entendre de la poursuite et de la peine légale, non de la punition morale que doit infliger aux régicides l'opinion publique; tribunal dont ils seront éternellement justiciables.

(12) *Tout pleura...* Pour exprimer combien la douleur que l'on ressentit de la mort de ce grand Prince fut générale, je citerai ces mots qu'un Anglais écrivit à l'Ambassadeur de France à Londres. Permettez à un étranger de méler ses larmes aux vôtres et à celles de toute la France. Germanicus pleuré des Romains, le fut aussi de ses voisins, des ennemis même de leur Empire. Si Monsieur le Dauphin jette les yeux sur la terre il n'y voit en ce moment que des cœurs français. Qu'on juge si Louis XVI était sanguinaire, comme on l'en accusait. Jamais il ne fit juger aucun de ses sujets par une Commission. Echappé de sa prison et tombé de son trône, il pouvait le reconquérir en se servant de la force qu'on lui offrait. Il ne voulut pas même qu'on fît la moindre violence pour se faire ouvrir le passage du pont de Varennes, parce qu'il avait horreur du sang, et et que soit faiblesse de nature, ou force de sensibilité, il ne put jamais surmonter cette aversion dans les crises difficiles et terribles où il fut exposé, dans une conjuration abreuvée de ses larmes et de son sang.

(13) *Et chacun dans son cœur...* Monsieur de Malesherbes qui s'est

rendu si célèbre par la défense de son malheureux Monarque, confondit ses larmes avec les siennes, quand il vit les approches de ce douloureux sacrifice... Malheureux vieillard ! sensible et éclairé ! ton sommeil est aussi tranquille que ton âme est pure. Tu vivras long-temps dans la mémoire des hommes.

(14) *Il vécut en bon Prince...* Malheureux enfant, et père encore plus infortuné ! Que vos ombres illustres pardonnent à ces Français dont vous voulutes tant le bonheur. Les scélérats qui vous ont fait périr n'ont jamais eu le cœur français !

C'est dans ce temps malheureux que l'on vit pour la première fois en France des sujets révoltés, saisir à main armée et traduire dans une honteuse prison, un Roi dont le crime était d'avoir supporté avec trop de patience leur première sédition. Une Assemblée Nationale secouant le joug de l'autorité supérieure, frapper d'une main le Clergé, et lever l'autre sur la tête de son Souverain. L'accuser sans bienséance, le calomnier sans pudeur, le condamner sans justice, et conduire sur un échafaud avec acharnement, et l'exécuter avec fureur: et le peuple étourdi de cet affreux et exécrable parricide s'enivrer à longs traits du fanatisme et de l'indépendance, courir en insensé après un fantôme de liberté tandis que en esclave il obéissait à une foule de tyrans.

Fin des Notes du quatorzième Chant.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Chant 1.er, page 6, ligne 16, *assure*, lisez *rassure*.
Chant. 3.e, pag. 56, lig. 24, *philosophes*, lisez *philosophe*.
Chant 3.e, pag. 52, lig. 15, *murmurent*, lisez *murmurant*.
Chant 5.e, pag. 101, lig. 6, *prétexte*, lisez *prestesse*.
Chant 5.e, pag. 111, lig. 6, *chef*, lisez *chefs*.
Chant 6.e, pag. 127, lig. 8, *de lueurs*, lisez *des lueurs*.
Chant 6, pag. 130, lig. 20, *brigards*, lisez *brigands*.
Chant 6, pag. 134, lig. 4, *l'Eridant*, lisez *l'Eridan*.
Chant 6, pag. 136, lig. 5, *ces*, lisez *ce*.
Chant 6, page 140, lig. 1, *ame*, lisez *arme*.
Chant 6, même page, lig. 5, *des*, lisez *de*.
Chant 6, même page, lig. 7, *subjugués*, lisez *subjugué*.
Chant 6, pag. 150, ligne 14, *dignes*, lisez *digne*.
Chant 6, pag. 151, lig. 9, *t'écriront*, lisez *l'écriront*.
Chant 6, pag. 153, à la note, lig. 6, *pontificis*, lisez *pontifici*.

TOME SECOND.

Chant 8.e, page 18, ligne 13, *répond*, lisez *répondit*.
Chant 10, pag. 59, lig. 14, *arrachant*, lisez *arrachent*.
Chant 10, pag. 61, lig. 16, *bon*, lisez *bons*.
Chant 12, pag. 91, lig. 22, *la*, lisez *ta*.
Chant 12, pag. 100, lig. 10, *assiégé*, lisez *assiège*.
Chant 13, pag. 124, lig. 2, *des*, lisez *de*.
Chant 14, pag. 144, lig. 11, *il appréciait*, lisez *appréciait*.
Chant 14, pag. 147, lig. 2, *des*, lisez *de*.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE